TITI

ou

L'histoire ordinaire d'un homme ordinaire dans un village ordinaire

Troisième partie : ***L'étape inachevée***

Les retrouvailles **4**
La rencontre **7**
Le mystère d'une étrange maladie s'éclaircit **8**
Après un retour apprécié à la vie civile, une incorporation au goût amère **10**
La feuille de route **11**
Retrouvailles avec l'armée **13**
Un séjour à la montagne **15**
En mission à Bourges **19**
À Nevers **22**
Civil pour de bon **25**
L'hiver du siècle **26**
Enfin, mon permis de conduire – la 203 ..... **28**
Ernest Bischtel dit Kubler, dit Nénesse **31**
Les vignes et le vin **37**
L'année des changements **38**
Une vie nouvelle **41**
Dans l'attente **44**
Nos familles s'agrandissent **48**
Les dernières années de mon grand-père **51**
Il y a ceux qui partent **54**
Il y a ceux qui arrivent, François **56**
Ceux qui partent, Isabelle **58**
Ceux qui partent, Alice Macé **60**
Claude, François **61**
La mue de l'entreprise **63**
La filière portugaise **68**
La mue du métier de maçon : de nouveaux travaux, de nouvelles méthodes **74**
Ma maison **78**
La politique, les élections, les referendums, mes réflexions **84**
La continuité dans le changement **90**
Les voisins **93**
Une déception **100**
La roue tourne – La fin du patriarche **102**
L'entreprise continue **107**
L'équipe **113**
La mue **117**
La famille mue aussi **118**
Première excursion en Auvergne **120**
– 1968 – **125**
Les méfaits d'un disque **131**
L'avènement de la lucarne magique **139**
Les premières véritables vacances **142**
Bugeon Frères **145**
GRECOBAT – Groupement des Entreprises Coordonnées du Bâtiment **149**
Mes garçons grandissent **153**
La naissance du canoë kayak, le C.N.P. et toujours les vacances **156**
Mon entrée en politique **158**
Première escarmouche et mutinerie **163**
La cohabitation **168**
Premières dissidences électorales **172**
L'heure de vérité **177**
Epilogue **191**

Les retrouvailles

Fini le service militaire. Je suis civil. Ce 1er avril 1955, je retrouve mon lit mais je ne suis plus dans ma chambre, celle de mon enfance qui m'avait accueilli pendant plus de vingt ans.

Dans cette chambre, je retrouve quelques meubles, quelques objets qui m'avaient accompagné là-bas. Le lit métallique avec ses barres et ses petites boules en cuivre, la petite étagère de Paulette scellée au mur, elle n'en avait plus l'emploi après avoir déménagé. Quelques-uns des livres que j'ai lus et relus pendant mon enfance la garnissent. Une petite armoire à glace flambant neuve fait face au lit, une chaise banale complète le mobilier. En revanche, les rideaux brodés avec leurs fleurs et leurs arabesques qui m'avaient permis de m'évader en pensée ne sont plus là. Devant la large fenêtre, c'est un simple voilage qui tamise la lueur du soleil printanier mais il n'incite pas à la rêverie.

Comme au bon vieux temps, ma mère vient ouvrir les persiennes. L'air frais qui entre à flots par la fenêtre ouverte n'emporte pas complètement l'odeur de la peinture fraîche. Le papier peint tendu sur les murs est l'un de ceux qui passent partout mais, s'il est beige, je ne me souviens plus de son décor. Au sol, le parquet qui craque lorsque je me déplace est beaucoup plus confortable que le carrelage rouge de chez mon grand-père. Je pourrais, comme cela, décrire au fur et à mesure que je les découvre toutes les pièces de mon nouveau logis, mais je crois que c'est inutile. Ceux qui ne connaîtraient pas la maison de "mémé Jeanne peuvent toujours aller la visiter, rien n'a changé.

Ce matin-là, il faut bien me rendre à l'évidence, j'habite un nouveau logis.

Sur la chaise, ma mère a déposé ma tenue de travail. La grande récré est terminée et j'en suis heureux. Je me sens plein de courage et rempli de bonnes intentions. Je suis bien décidé à devenir, un jour que j'espère proche, l'égal de mon père et de Jean, par mon travail. Pourtant, je devrais déjà savoir qu'il est toujours plus facile de conjuguer les bonnes intentions au futur que de les réaliser sur-le-champ.

Ma mémoire n'est pas infaillible. Ce matin, lorsque je fais ma toilette, l'eau courante est-elle installée ? Coule-t'elle des robinets qui eux sont déjà installés ? Je ne puis affirmer que c'est bien à un robinet que je prends l'eau pour ma toilette ce matin-là. Je croirais plutôt que cette eau n'a coulé qu'à l'automne et que c'est encore dans le bon vieux seau placé sous l'évier que l'on puise celle-ci. S'il en est ainsi, cette situation ne me gêne en rien. En effet, un broc et une cuvette en tôle émaillée suffisent pour mes ablutions plutôt réduites !

Comme se présente la famille lorsque je réintègre son giron ? À la maison, cela coule de source, il y a mon père et ma mère. Si mon grand-père habite toujours la sienne, il prend tous ses repas chez mes parents. Tout à côté, tante Tasie est toujours là. Avec l'âge, elle est peut-être un peu moins vive, mais elle est toujours aussi gentille. Rien n'a changé chez elle. Jean et Édith habitent toujours dans une maison en location dans une cour commune, à quelques pas des Bois ronds. Pierre et Dany ont bien grandi. Jacqueline et Raymond sont dans leur ferme du Tremblay. Jean et Geneviève ont, eux aussi bien changé. Paulette est toujours à Paris et toujours célibataire.

Sur la table de la cuisine, un bol de café au lait m'attend avec des tartines de pain grillé et une motte de beurre. Il y a aussi une bouteille de vin et un broc d'eau. Ma mère n'a pas oublié, il me faut boire un grand verre de vin et d'eau pour clôturer mes petits-déjeuners. Mis à part le décor, rien n'est changé dans mes habitudes que je retrouve comme si je ne les avais quittées que la veille. Tout me semble même meilleur.

Comme c'est toujours l'habitude, je me dirige au rendez-vous devant les portes de la grange. Mon père reste encore quelques instants à table afin de mettre à jour sur son carnet, les heures effectuées la veille par les ouvriers, les matériaux employés et tous les renseignements dont il peut avoir besoin. Jean qui a la responsabilité d'un chantier tient au jour le jour son carnet et en fait le compte rendu à mon père tous les matins. Souvent de petits accrochages se produisent entre le père et le fils à cette occasion. Le premier reprochant au second des comptes rendus manquant de détails. Lorsque j'aurai la responsabilité d'une équipe, je ferai aussi mes comptes rendus. Le plus souvent je les donne oralement en m'appuyant sur ma mémoire qui, à cette époque, me trahit que rarement. Ce cérémonial se perpétuera après la disparition de mon père. Je prendrai sa place au bout de table. Sur son cahier et puis sur de nombreux autres, je continuerai à prendre les notes que me donnera Jean. Par la suite, des fiches remplaceront carnets et cahiers. Elles seront à la charge des chefs d'équipe.

En compagnie de Jean, j'arrive devant les portes de la grange que nous ouvrons. Comme c'est l'habitude, nous sommes les premiers. Les ouvriers arrivent un à un, à pied, en vélo, en moto. L'effectif s'est étoffé. Le cinq de base que j'ai connu à mes débuts est passé à huit, venant de trois familles, trois Bugeon, deux Boisrond, trois Ledoux. En effet, Jean Ledoux qui avait intégré les rangs de l'entreprise au départ pour l'armée de Moïse et le mien, est resté après le retour de son frère. André est devenu un pilier de l'entreprise. Les deux Boisrond, Émile et Pierre, sont toujours fidèles au poste. À propos de Moïse, il faut savoir qu'il a eu plus de chance que moi et a été démobilisé début janvier, trois mois avant.

Je n'ai pas l'intention de faire l'historique des chantiers sur lesquels je vais travailler à partir de ce jour. Je signale seulement que mon embauche à lieu à Mehun, au carrefour de la rue Augustin Guignard et du boulevard Henri Boulard où l'entreprise a commencé la pose de feux clignotants, les premiers feux à être mis en service à Mehun.

Je suis heureux de travailler, de retrouver mes habitudes. C'est un peu comme si j'avais quitté les chantiers, la veille. Je suis heureux, mais je ne retrouve pas complètement la belle motivation qui était la mienne quand, militaire, je rêvais de la vie civile. C'est que la réalité n'est pas un rêve. Le chantier est là, le travail est dur, la pelle et la pioche sont lourdes et dures pour le dos. Bien sûr, je ne regrette pas la vie militaire avec ses supérieurs, ses "garde à vous", sa discipline, mais il faut bien l'avouer, ces derniers mois ce n'était pas si mal. J'étais un petit chef, bien considéré par la hiérarchie, respecté et aimé de mes gars et ce n'est pas les quelques reconnaissances et les dernières opérations qui auront rendu les derniers jours de mon service plus pénibles. J'avais eu tellement de temps libre

pour rêver d'une vie civile qui ne pourrait être que réussie mais ce premier contact avec la dure réalité n'a rien d'exaltant. Je ne suis plus le sergent Bugeon, je ne suis qu'un simple maçon à la merci d'une réflexion de mon père ou de Jean si mon travail n'a pas la perfection que l'on est en droit d'attendre de moi.

Je retrouve avec plaisir les copains. Les habitudes n'ont pas changé et c'est après le travail, dans les cafés de Preuilly, que nous nous retrouvons. Henriette, l'épouse de François Danjon le facteur, est encore pour quelques mois dans son établissement. Tout comme Jean Sorbe, toujours fidèle au poste dans le second. Dans les cafés, je retrouve les maçons qui y font régulièrement halte tous les soirs en compagnie de leur patron. Lili, Robert ou Didi sont souvent là. Tout comme quelques joueurs de cartes, quelques Preuillois habitués, je les retrouve et il me semble que c'est la veille que je les ai quittés.

Preuillois, je suis Preuillois, maçon, je suis maçon et j'ai l'impression de n'avoir jamais cessé d'être celui-là. Pourtant, je viens de passer un an et demi à l'armée. Ce n'est pas bien long à l'échelle d'une vie mais que cette période me paraît longue, longue et importante. Elle n'a pas sa place dans la continuité de la vie toute simple d'un paysan maçon. Elle va se ranger en parallèle. J'ai l'impression que celui qui fût le soldat, le caporal-chef, le sergent Bugeon est un jumeau, un autre moi-même qui a vécu une aventure déjà évanouie avec le temps avec son régiment, ses camarades, ses fellaghas. Et surtout Barjon, resté dans le cimetière du Kef. Il est peut-être là qui rôde autour de moi, derrière un rideau qu'un jour je traverserai.

Comme c'était déjà le cas avant que je parte au service, il est rare que tous les ouvriers de l'entreprise travaillent sur le même chantier. Le terrassement, le gros œuvre, les travaux pénibles sont le plus souvent le lot de l'équipe de mon père. Celle dont j'ai fait et ferai le plus souvent partie. Lorsqu'il s'absente, ce qui arrive assez souvent, c'est à moi que revient de fait la charge de chef d'équipe ce qui se traduit de la part de mon père par ce qui semble de l'indifférence lorsque la tâche a été convenablement exécutée mais aussi par de rudes remontrances lorsque le chantier a connu des ratés ou que le rendement a été trop faible.

Je suis habitué à cette attitude. J'ai encore présent à la mémoire ce que m'avait dit mon père pendant mon apprentissage : *"Estime-toi heureux que je n'aie rien à dire, tu n'as fait qu'exécuter ton travail comme il se doit"*.

Jean, avec souvent deux compagnons, prend en charge les chantiers les plus délicats ou de finition. C'est à son équipe que reviennent les carrelages, les enduits extérieurs, les travaux les plus compliqués. Je n'envie pas de travailler avec lui car je fais rarement à son idée. Il ne laisse aucune initiative à ses compagnons. Sa manière de prendre le travail en ne laissant aucune initiative, me braque parfois et crée souvent de la tension entre nous.

Si nous allons encore au travail en vélo, cela devient de plus en plus rare. En effet, les deux camionnettes, la Bouine et la C4 sont chargées tous les matins avant le départ, du matériel et des matériaux nécessaires au travail de la journée, sur le chantier. C'est Jean qui a la Bouine. Mon père se réserve la C4 bien plus agréable à conduire. Le plus souvent, nous déjeunons sur le tas dès que nous sommes à plus de trois ou quatre kilomètres de Preuilly.

Tout est maintenant en place pour une nouvelle et définitive intégration dans l'entreprise. C'est du moins ce que je crois. Nous sommes les premiers jours d'avril 1955. Ma sortie du monde du travail et de l'entreprise se fera 37 ans plus tard, fin mars 1992. Je serai aussi désabusé que j'avais été enthousiaste. Je vais tracer mon sillon au travail des différentes entreprises Bugeon qui vont se succéder. Elles changeront de patrons et de statuts, mais elles garderont toujours la même âme. Des entreprises où les rapports entre patrons et ouvriers seront toujours empreints de franchise, de camaraderie, où les ouvriers auront toujours la pleine et entière confiance dans leurs patrons, ceux-ci considérant les ouvriers comme des camarades, des amis et non comme de simples salariés.

La rencontre

Je n'ai aucun souvenir du jour de la semaine où je retrouve Preuilly pas plus que celui où je recommence à travailler mais, ce que je sais, c'est que ce jour-là, j'ai l'impression de n'avoir jamais quitté le chantier. En ce temps-là, le samedi n'est pas encore jour de repos. Nous travaillons 9 heures par jour et 6 jours par semaine. Aussi, je suis heureux de pouvoir faire la grasse matinée à l'occasion de mon premier dimanche de vie civile.

Comme avant mon intermède militaire, le dimanche après-midi est réservé à la sortie avec les copains. Je ne sais pas encore où ceux-ci ont prévu d'aller, peut-être ne le savent-ils pas eux-mêmes. C'est au café, chez Henriette, que je retrouve Didi et Robert Langilier. C'est que notre petite troupe a bien rétréci, Robert Chéritat est marié, quant à Lili, il fait souvent bande à part, peut-être chevauche-t-il son vélo spécial, sur mesure, avec lequel il fait des sorties avec ses amis cyclotouristes.

Si chacun de nous a son vélo, nous ne sommes pas tellement décidés à sortir avec ces compagnons fidèles mais désuets. Pendant mon service militaire, de nouvelles habitudes ont été prises par de nombreux jeunes. Les vélos ont été remplacés par les voitures. Même si beaucoup sortent encore en deux roues, ils sont de plus en plus nombreux à sortir en auto. Mais, à Preuilly, il y a un problème, aucun d'entre nous n'est motorisé depuis que Robert Chéritat n'est plus là avec sa 203 camionnette qu'il mettait volontiers au service des copains. Il y a bien Roland Tatin, le frère de Raymond, c'est souvent qu'il passe par Preuilly avec sa Juvaquatre fourgonnette mais, ce dimanche-là, il ne se manifeste pas. Qu'allons-nous faire, de quel côté allons-nous nous diriger ?

Didi est bien invité et ses copains avec lui à l'arrosage de l'anniversaire d'une copine avec laquelle il a eu un début d'aventure, mais en vieux renard rusé, il se méfie et n'a pas envie de mettre le doigt dans un engrenage qui pourrait s'avérer un piège pour sa liberté.

Le choix de la destination est réglé par l'arrivée inopinée de Marcel Menevault, le beau-frère de Robert Langilier. Il est accordéoniste amateur et anime des bals avec un petit orchestre. Ce jour-là, il se rend du côté de Reuilly et il est seul dans sa voiture. La décision est prise, il va nous transporter jusqu'à Limeux, c'est sa route, où se tient l'assemblée annuelle. Pour le retour, nous aviserons sur place. Peut-être trouverons-nous un autre copain pour nous rapatrier. Aussitôt dit, aussitôt fait. Nous voilà passagers à bord de la "Monoquatre Renault" qui, quelques minutes plus tard, nous déposé à Limeux.

C'est le bal-parquet Vinçon, une veille connaissance, qui est dressé sur la place du village. L'après-midi en est à son début, peu de jeunes sont arrivés. Nous ne sommes pas pressés de rentrer sous le chapiteau et avant de passer aux choses sérieuses, nous allons déguster un petit cordial au café du bourg. À Limeux, il n'y a qu'un café. Quelques années auparavant, il y en avait bien deux mais l'exode rural est passé par-là. Celui qui reste fait aussi bureau de tabac et épicerie. À l'occasion on peut y manger une fromagée ou une omelette.

Les flonflons de l'orchestre André Vinçon arrivent jusqu'à nous et nous invitent à rentrer passer un agréable après-midi sur la piste du célèbre établissement. Il y a plus d'un an que je n'ai pas mis les pieds sur une piste de danse. Sur celle-ci rien n'a changé, je retrouve que j'avais connu avant la parenthèse militaire. Je n'ai jamais été un grand danseur et pourtant depuis que je sors c'est bien le bal qui a occupé le plus souvent mes dimanches après-midi. Je n'ai pas un souvenir particulier de l'affluence, mais elle est toujours bonne et les jeunes des alentours sont encore nombreux à suivre André Vinçon à la tête de son orchestre réputé. Madame Vinçon, la mère de l'accordéoniste, tient la caisse, c'est une maîtresse femme, elle connaît la plupart de ses clients et nous reçoit avec un large sourire.

À l'intérieur, je retrouve des habitués. J'en connais un grand nombre. Ce sont des copains et des copines des environs. La plupart, je ne les avais pas revus depuis 18 mois. Avec ceux de Cerbois, il y a Pierrette Macé. Mon cœur bat un peu plus vite. C'est que souvent, là-bas en Tunisie, je pensais à elle.

Je me demandais ce qu'elle pouvait bien être devenue. Peut-être était-elle fiancée ou mariée ? Je regrettais mon comportement léger. Pourquoi n'avoir pas continuer à sortir ensemble ? Je suis heureux de la revoir. C'est qu'en rentrant sous le bal-parquet, j'espérais bien la rencontrer. Elle est toujours aussi sympathique. Nous dansons ensemble tout l'après-midi. J'ai l'impression qu'un pont vient d'être jeté sur un fossé de 2 ans, un trou effacé en quelques tours de piste.

Le bal terminé nous n'avons trouvé aucune occasion pour nous reconduire à Preuilly. Nous ne pouvons compter que sur nos jambes mais la marche ne nous fait pas peur et qu'est-ce que 7 kilomètres auprès des dizaines et des dizaines que je venais de faire dans les djebels. Les copains m'attendent quelques minutes. Le temps de dire au revoir à Pierrette. En quelques heures des liens solides viennent de se nouer. À ce jour ils tiennent toujours bon. Je ne m'étendrai pas plus sur la vie notre couple. Une vie qu'à partir de ce jour nous allons parcourir à deux et que je n'ai pas l'intention de commenter, elle n'appartient qu'à nous.

Je profite de cette marche nocturne pour discuter avec mes deux camarades. Ils me renseignent sur les grands et les petits événements qui ont concerné le petit monde de la région, celui des jeunes en particulier. C'est fou ce qui peut se passer en 18 mois. De retour à Preuilly, nous dînons d'un casse-croûte chez Henriette. La soirée est déjà bien engagée. Il est temps d'aller se coucher. Avant de m'endormir, je fais le point. J'ai renoué pour de bon avec la vie civile sous tous ses aspects : ma famille, mon village, mon travail, mes copains et surtout avec Pierrette, la vie est belle.

Je ne sais pas encore que je viens de vivre l'une des toutes dernières sorties avec les copains. En effet, dès le dimanche suivant, plein de courage, je reprends mon vélo pour aller retrouver Pierrette. Je ne saurais dire où, peut-être là où le bal-parquet Vinçon s'est arrêté pour une autre assemblée de village. Bien sûr les copains de Preuilly je les revois souvent la semaine, au café, les dimanches sur les mêmes lieux de sorties.

Le vélo reste encore pendant un temps mon seul moyen de transport jusqu'au jour où nous prenons l'habitude de sortir avec des amis qui ont eu la bonne idée de se fréquenter. Colette Audebert est une amie de Pierrette et Pierre Mandereau, que j'ai connu pour la première fois au certificat d'études, est le beau-frère de René Bourget aux noces duquel j'avais, pour la première fois, rencontré Pierrette. Pierre a son permis de conduire et il sort avec la voiture de son père, c'est une Citroën "Rosalie". Elle n'est pas de première jeunesse mais son état est parfait. Elle nous convient mieux que le plus sophistiqué des vélos.

Les problèmes de transport des copains de Preuilly seront réglés quelques mois plus tard quand Didi, qui aura passé son permis, achètera une fourgonnette "Juvaquatre Renault" qui tiendra lieu de taxi pour la petite communauté des copains de Preuilly.

Le mystère d'une étrange maladie s'éclaircit

Il n'y a que quelques jours que j'aie repris le travail. Ce jour-là, avec Émile Boisrond, je suis occupé à construire un aqueduc qui traverse la chaussée d'une petite route communale de Mehun avant qu'elle ne soit rechargée et goudronnée. Depuis le matin, j'ai la tête lourde et je me sens fiévreux. Mon père nous a déposés là le matin avec les matériaux nécessaires pour exécuter ce travail et, bien sûr, avec notre déjeuner. Je n'ai pas beaucoup d'appétit et après avoir grignoté plus que manger une grosse veste sur le dos, je m'endors sur un tas de sable. Il faut savoir que ce travail est traité à l'heure et que nous ne forçons pas trop. Quand je reprends conscience, je suis en sueur, la tête me tourne et je suis presque incapable de me lever. Il me revient en mémoire les conditions que j'avais connues à Kalha-Djerda avant mon admission à l'infirmerie de Thalaa. Je ressens exactement les mêmes symptômes et comme l'inspecteur Bourelle dans les "Cinq dernières minutes", un feuilleton policier que je découvrirai quelques années plus tard à la télévision, je pourrais m'écrier : *"Mais c'est bien vrai, mais c'est bien sûr"* quant à l'origine de mon malaise. Ce ne peut être qu'un accès de paludisme, d'ailleurs mon vieux camarade Mimile diagnostique le même mal qu'il a connu pendant la guerre 14-18 au cours de laquelle, en Orient, il servît du côté de Salonique et d'Istanbul. Il me couvre

avec quelques vieux vêtements que nous avons avec nous pour nous prémunir contre le froid ou la pluie. Il me conseille de rester couché en attendant le passage hypothétique de mon père. Je n'ai pas besoin de son conseil car je suis bien incapable de faire quoique ce soit.

Je suis bien soulagé de voir arriver mon père en début d'après-midi. Il est surpris et inquiet de me trouver dans cet état. Il m'embarque sur-le-champ et me conduit chez le docteur Pellerin, le vieux médecin qui me soigne depuis ma plus tendre enfance. Il ne met pas longtemps pour établir son diagnostique, c'est bien du paludisme. À ce moment-là, je me pose une question sur la compétence du service de santé militaire. Pourquoi, là-bas, en Tunisie, alors que j'avais le même mal, mes mêmes symptômes, personne n'a été capable de trouver l'origine de mes ennuis. Pourquoi m'avait-il fallu presque deux mois pour m'en remettre alors qu'avec de la quinine, en quelques jours, j'aurais pu être remis sur pied. Le médecin me prescrit des cachets de quinine et un traitement à base de Nivaquine que mon père passe prendre à la pharmacie avant de me ramener à la maison où je retrouve mon lit. La dose de quinine avalée, je transpire comme cela ne m'était jamais arrivé. Les draps du lit, mon pyjama sont trempés, il faut tout changer mais, curieusement, quelques heures plus tard, je n'ai plus de fièvre, je n'ai plus de migraine. Je ressens seulement une grande fatigue. Je me repose toute la journée du lendemain, mais le jour suivant, je reprends le travail. En constatant la facilité avec laquelle je suis remis sur pied, je me dis que si je tenais ceux qui m'ont fait traîner pendant deux mois entre Thalaa et Ain-Draham pour traiter une soi-disant diarrhée, je crois bien que je leur réserverais un mauvais sort.

Je suis toujours en permission libérable du 1er au 30 avril. Cet état me permettrait de faire reconnaître ma maladie à l'hôpital militaire de Bourges, c'est du moins ce que conseille à mon père le docteur Apart le médecin traitant de tante Tasie qui est passé justement la visiter le jour où je souffre de mon accès de fièvre. Le docteur Apart n'est ni meilleur, ni pire que la plupart de ses collègues mais il connaît très bien le monde politique. C'est un ami personnel du président Queuille qui fût plusieurs fois président du Conseil de la Quatrième République. Grâce à son entregent, le bon docteur de tante Tasie obtint pour celle-ci, sans peine, une retraite de la Sécurité Sociale. Le soir même, il vient me visiter et confirme le diagnostique de son confrère. Il donne la marche à suivre pour être reconnu par l'armée comme paludéen. Dans un premier temps, au prochain accès de fièvre, il faudra faire exécuter une prise de sang et une analyse pour confirmer le diagnostique. Ensuite, demander mon admission à l'hôpital militaire de Bourges pour que l'armée, dont je fais officiellement encore partie pour quelques semaines, authentifie ma maladie et, par la suite, prenne mes soins en compte et peut-être, sait-on jamais, me verse une pension.

Je remercie le brave docteur d'avoir bien voulu se pencher sur mon cas, mais ma décision est déjà prise. Si je suis d'accord pour la prise de sang et l'analyse, il n'est pas question que j'aille faire reconnaître ma maladie à l'hôpital militaire. Quelques jours plus tard j'ai le résultat de l'analyse. Je suis bien en effet paludéen. Le docteur Pellerin, comme mes parents, insiste pour que je contacte l'hôpital militaire, mais je n'ai pas du tout l'intention de retourner, même comme malade, dans l'armée dont je suis si heureux d'en être sorti. Ce n'auraient pas été les occasions qui auraient manqué. J'ai sept accès de fièvre en deux mois. Je n'arrête pas de prendre les comprimés de quinine et la nivaquine. J'en prendrai pendant 30 ans en dépassant parfois la dose prescrite. Si j'ai de sévères accès de fièvre pendant les deux ou trois premières années, accès qui m'obligent à m'arrêter un jour ou deux, par la suite, avec la prise massive des médicaments, j'arrive à ne pas arrêter de travailler. Ce qui ne m'empêche pas d'avoir de fortes migraines pendant deux ou trois jours et d'être fiévreux. À ces occasions, mes oreilles sifflent comme si un train entrait en gare dans chacune d'elles. Avec le temps, ce sifflement deviendra permanent. J'ai aussi un point de côté à gauche, le même que celui que j'avais ressenti en Tunisie ce qui m'avait valu une radioscopie, le brillant médecin militaire qui me soignait recherchant un début de tuberculose. Ces accès de fièvre se produiront essentiellement à l'automne et au printemps.

Que m'aurait rapporté un séjour à l'hôpital militaire. Peut-être des soins plus efficaces, la gratuité des médicaments ? Une pension miliaire ? Je ne le crois pas. Encore aurait-il fallu que l'armée reconnaisse que c'est bien sous les drapeaux que j'avais contracté cette affection. Du paludisme, aujourd'hui, il me reste un sifflement lancinant et permanent dans les oreilles, des moments où je suis

fiévreux avec de la migraine qui se soigne à l'aspirine. Je ne prends plus de nivaquine qui me semble n'avoir plus aucun effet, peut-être en ai-je trop abusé. À ma connaissance, je suis le seul de ceux que je connais qui sont allés comme moi en Tunisie, qui ai rapporté cette saloperie.

Après un retour apprécié à la vie civile, une incorporation au goût amère

Les chantiers se suivent, toujours aussi variés. J'y retrouve les mêmes sensations qu'avant mon service militaire. Les équipes sont rajeunies et j'aime bien travailler avec les nouvelles recrues. Un autre jeune a été embauché comme manœuvre. Il vient des Lats de Limeux où il est le voisin des Ledoux. Jacques Robin a un an de plus que moi. Il est célibataire et habite chez sa mère avec le compagnon de celle-ci et quelques-uns de ses frères. Il a toujours travaillé dans les fermes sauf pendant les derniers mois où il avait été embauché par une importante entreprise de Vierzon qui construisait de petits immeubles collectifs HLM à Mehun. Jacques qui deviendra vite Coco est un garçon placide, pas très vif mais constant dans l'effort. Il restera dans l'entreprise jusqu'à sa retraite à l'exception d'une période de quelques années où il ira goûter l'ambiance d'une grosse entreprise de travaux publics.

Il y a plus de travail que durant mes premières années de maçon. Le carnet de commandes de l'entreprise n'a jamais été aussi garni. Au printemps 1955, trois projets de maisons neuves attendent leurs réalisations. Je ne crois pas que cela soit déjà arrivé, même avant la guerre. C'est le début de l'âge d'or du bâtiment qui va durer pendant une vingtaine d'années.

En ce printemps 1955, comme pour l'environnement du travail de l'entreprise, les distractions des jeunes de la campagne, en particulier les sorties dominicales, en groupe, garçons et filles réunis, ont bien changé. La joyeuse bande de copains et de copines de Preuilly qui se déplaçait en vélo n'existe plus. Les voitures commencent à prendre la place des deux roues provoquant la dislocation des groupes de jeunes. Malgré cela, je garde le contact avec mes camarades et puis, il y a la plage qui ne va pas tarder à ouvrir. Elle n'a pas beaucoup changé si ce n'est qu'il y vient de plus en plus de monde.

Pendant le beau printemps et le début d'un magnifique été, je sors avec Pierrette, heureux et insouciant, le plus souvent en compagnie de Colette et de Pierre. Mais si le ciel de l'été est bleu, de l'autre côté de la Méditerranée, l'orage gronde mais je ne veux pas l'entendre. J'ai déjà donné, cela ne me concerne plus.

Je n'ai plus de temps à perdre. J'ai bien l'intention de passer mon permis de conduire. Ici aussi que de changement en quelques années. Il n'y a pas de candidats qui se présentent individuellement. Pour avoir de bonnes chances, il faut passer par une auto-école. C'est ce que vient de faire Didi avant d'acheter sa Juvaquatre. Il est satisfait de l'école par laquelle il est passé aussi, c'est tout naturellement que je m'adresse à elle. L'école de conduite Montagne est de Bourges. Je prends un forfait. Avec ce système je n'aurai pas de surprise quant aux prix. Je n'ai pas grand-chose à apprendre si ce n'est que j'ai pris quelques mauvaises habitudes avec les grands-mères automobiles de l'entreprise qu'il me sera peut-être difficile de perdre. Le plus souvent, les leçons ont lieu en ville. Quelquefois je me rends à Bourges en vélo ou, lorsque cela est possible, par le car mais il arrive aussi que le moniteur vienne me chercher à Preuilly ou sur un chantier. À ces occasions, je fais surtout de la conduite sur route.

Mais encore une fois la date de l'examen devra être reportée. Ce n'est pas encore cette année-là que je pourrai palper la feuille rose tant désirée depuis près de quatre ans. Je ne sais pas que l'armée française me réserve une bien mauvaise surprise dans les jours qui vont suivre.

C'est au cours de l'été 1955 que l'entreprise entreprend la construction d'une maison au lieu-dit "Le Rouzeau" près des Lats à Limeux, pour un cousin de René Rouget, Bernard Caillou. Depuis mes débuts en maçonnerie, c'est la deuxième maison individuelle que je vais commencer en huit ans, mis à part le Foyer rural de Quincy qui était tout autre chose, Monsieur Salmon en est l'architecte.

Après que mon père a exécuté l'implantation du bâtiment, c'est le propriétaire qui se réserve le terrassement. La maison n'a ni cave ni sous-sol et elle est de plein-pieds. Le terrassement consiste donc en des fouilles en rigoles pour les fondations des murs et une excavation pour la fosse étanche, de plus de 2 mètres de profondeur. Le terrain est constitué d'argile compacte et il a la même consistance à 50 centimètres qu'à 2 mètres. C'est pour cette raison que le propriétaire décide d'arrêter les fondations à 60 centimètres, prétendant qu'il n'était pas nécessaire d'aller plus profondément, le sous-sol ayant la même consistance. Mon père émet bien quelques réserves mais se range à l'avis du client. Les fondations ne descendront donc pas à 80 centimètres comme le prévoyait le plan. Bien sûr, à l'époque, je n'ai rien trouvé à redire de cette décision. De toute façon, mon avis importait peu, pourtant aujourd'hui, je ne comprends pas que mon père n'ait pas exigé que les fondations descendent à 80 centimètres réglementaires, mais le client n'est-il pas roi ? Par la suite, quelques années plus tard, cette affaire se révélera une erreur majeure, une des seules que je verrai commettre par mon père. À la suite d'une période humide suivie d'une période sèche, un angle de cette maison s'est enfoncé et une lézarde importante est apparue. On a supposé que sous cet angle, du fait de la sécheresse, la glaise s'est rétractée plus que sous les autres parties de la maison, chose qui ne se serait certainement pas passée si les fondations avaient été établies à la bonne profondeur. Bien entendu le client se plaint de ce désordre et ne se souvient plus que c'est lui qui n'a pas voulu descendre les fondations plus profondes. À cette époque, mon père n'a pas encore d'assurance décennale et c'est l'entreprise qui reprend l'angle en question en sous-œuvre après que Monsieur Salmon en eut fait l'étude. Cette affaire sera une bonne leçon. Mon père contractera une assurance décennale et plus jamais les entreprises Bugeon ne construiront sur des fondations qui n'auraient pas la profondeur requise.

C'est sur ce chantier que je retrouve de véritables sensations de maçon. En effet, les murs de cette maison sont entièrement en pierres. Ce sera la dernière que l'entreprise construira dans son ensemble, de cette façon. Pendant encore quelques années, les sous-sols, les caves seront encore montés en pierres et pour bien des raisons, ce matériau lourd et cher à la mise en œuvre dévoreuse de main-d'œuvre, cédera, petit à petit, sa place aux briques et aux parpaings, de la cave au grenier. Le plancher haut du rez-de-chaussée est en béton, coulé sur des hourdis en terre cuite.

Ce jour-là, je suis sur ce plancher. Avec l'équipe nous approvisionnons en pierres et en mortier pour commencer la maçonnerie des murs du grenier. C'est le 1er septembre, une 2 CV Citroën bleu-nuit fait son entrée sur le chantier. Deux gendarmes en descendent. Je les connais bien. Ce sont ceux de Mehun. J'ai le pressentiment que leur présence ne m'est pas étrangère ….

La feuille de route

De l'autre côté de la Méditerranée rien ne s'arrange. Depuis que je suis rendu à la vie civile, si l'on ne parle plus beaucoup de la Tunisie où les affaires se règlent et où l'indépendance s'installe, au Maroc les incidents se multiplient. Là-bas aussi, on voudrait bien aussi l'indépendance. Quant à l'Algérie, rien ne va plus. Depuis les tragiques événements de novembre 1954, les troupes en place, trop peu nombreuses, n'arrivent pas à mâter la rébellion qui s'étend tous les jours un peu plus. L'Algérie n'est ni la Tunisie, ni le Maroc. C'est la France avec ses départements. Il n'est pas question d'indépendance même pour un gouvernement plutôt de gauche. En ce temps-là, seuls les communistes sont ouvertement pour cette indépendance.

Il n'y a donc qu'une solution : maintenir l'ordre et pacifier. Si les troupes sur place ne sont pas assez nombreuses, il faut envoyer des renforts de métropole mais le contingent montre vite ses limites aussi est-il question de rappeler les dernières classes libérées. Cette éventualité me semble impensable. On ne peut pas rappeler des hommes qui n'ont été rendus à la vie civile que depuis quelques mois.

Mais la 2 CV est là. Son arrivée ressemble à un coup de tonnerre qui vient de déchirer la bulle dans laquelle je me sentais bien, loin de ces problèmes d'Afrique du Nord qui ne me concernaient plus. L'adjudant commandant la brigade de Mehun et un gendarme mettent pied à terre. Ils parlent au manœuvre qui se trouve en bas, puis ils lèvent la tête et l'adjudant demande *"Fernand Bugeon est-il ici ?*". Je réponds par l'affirmative. Bien sûr mon père porte lui aussi ce prénom, mais il n'est pas sur

le chantier et, j'en suis certain, il ne peut s'agir que de moi. Je descends l'échelle, un peu comme dans un rêve. Je salue les deux pandores, *"Fernand Bugeon, oui c'est moi*".

À cette époque Preuilly fait encore partie de la circonscription de la gendarmerie de Mehun. Mon père entretient d'excellents rapports avec la brigade et moi je les connais très bien aussi.

L'adjudant me tend une feuille de route. Je dois partir sur-le-champ pour Auxerre rejoindre le 4ème bataillon d'infanterie où je dois être incorporé. Le brave homme pousse même la sollicitude de me proposer de me reconduire à la maison pour que je puisse me préparer à partir le jour même. Si je n'ai pas tellement envie de rejoindre mon poste de travail et si j'accepte de rentrer à la maison en compagnie de gendarmes, je me garde bien de dire à ces braves gens qu'il est hors de question que je parte le jour même. Avant de quitter le chantier, je remonte sur la dalle afin de saluer mes camarades. Ils ne comprennent pas très bien ce qui m'arrive. Moïse Ledoux est dans le même cas que moi, mais lui n'a pas encore vu les gendarmes de Lury mais cela ne saurait tarder. *"Faut être bien chti pour pas promettre"* dit-on en berrichon. Aussi, fort de cette maxime, je promets à mon adjudant-taxi, quand je le quitte devant chez moi, de partir le soir même. À la maison, je trouve ma mère qui a commencé à faire ma valise. Ce sont les gendarmes qui lui avaient conseillé. Je tempère un peu ses ardeurs en lui disant que mon départ n'est pas pour aujourd'hui mais seulement le lendemain matin. Je ne peux pas dire que j'ai un moral excellent. En revanche, je ne suis pas abattu mais habité par un profond sentiment d'injustice.

La première chose que je fais c'est d'aller faire le plein de cigarettes "gauloise disque bleu". J'avais abandonné le tabac à mon retour de l'armée pour plusieurs raisons. Je fumais trop, deux paquets par jour et j'étais dit qu'il fallait arrêter pendant qu'il en était encore temps. Et puis, Pierrette m'avait fait comprendre qu'elle aimerait bien que je cesse de fumer, sans pour cela user d'un quelconque veto.

Mes parents sont inquiets, tant il est vrai que les événements d'Algérie ne sont guère rassurants. On peut se demander ce qui attend les rappelés qui, en principe, doivent aller prêter main-forte aux troupes engluées dans ce que l'on appelle maintenant "le maintien de l'ordre".

Je n'ai toujours pas mon permis. J'aurais dû le passer dans les semaines à venir mais l'armée, une seconde fois, en a décidé autrement. Cela ne m'empêche pas de prendre la "Bouine" pour aller jusqu'à Cerbois faire mes adieux à Pierrette. Le problème est que je ne suis pas encore allé chez elle et je n'ose pas m'y rendre seul. Je ne suis pas plus hardi qu'il ne le faut. Pour affronter les gens des Beauces, j'ai pensé que Pierre Mandereau ferait un excellent cheval de Troies.

Pierre est de mon âge et du même contingent d'incorporation que moi, mais il a été réformé après avoir été gravement malade pendant son service militaire. Atteint de tuberculose, il a subi un pneumothorax. À la suite de cela il a été réformé mais il est d'un naturel solide et depuis, il a retrouvé la santé. Je le trouve chez lui et je lui explique la situation. Il ne fait aucune difficulté pour m'accompagner. Après avoir trinqué avec ses parents histoire de me donner un peu de cœur au ventre, nous partons pour les Beauces. Ce petit hameau, jadis habité par plusieurs familles, ne compte plus que deux foyers : la famille Macé et Jules Bouquin, un ancien vieux garçon marié depuis peu avec une veuve.

La Bouine fait une entrée timide dans la cour des Beauces où, après avoir décrit un cercle, elle vient se garer devant la porte de la maison. Je suis un peu ému et j'appréhende l'accueil qui va m'être fait. C'est Pierrette qui sort la première. Elle nous embrasse. En quelques mots, je la mets au courant de ma nouvelle situation. Elle n'est pas trop surprise, nous devions avoir évoqué ce qui risquait de m'arriver quelques jours auparavant.

Toute la famille est sortie sur le pas de la porte. Léon Macé n'est pas de grande taille mais plutôt râblé. Sous son teint halé, son visage respire la franchise. Alice, son épouse, sans être grosse est un peu forte. Elle a les cheveux grisonnants, son visage ouvert est éclairé par un large sourire. Je

connais déjà bien Pierre, le frère de Pierrette, pour l'avoir souvent rencontré à l'occasion de nos sorties. Il est, lui aussi, très sympathique.

Je fais la connaissance d'une famille de paysans comme il y en a encore peut-être des millions à cette époque. Des paysans semblables à ceux dont je suis issu. Je découvre une famille que j'ai l'impression d'avoir toujours connue, où tout de suite je me sens à l'aise. Pierre et moi sommes invités à entrer et, à la table familiale, devant une bonne bouteille, nous devisons sur la grandeur et la décadence de l'Empire français. Cet accueil simple et chaleureux me fait un grand plaisir. L'appréhension qui m'avait habité quelques instants a disparu. Je suis soulagé, j'ai l'impression que je suis adopté par la famille de Pierrette, une famille, je n'en doute pas ce soir là, qui sera un jour la mienne.

Il nous faut prendre congé et je dois reconduire Pierre Mandereau chez lui. Je le remercie pour son aide, je rentre me coucher, demain sera un autre jour, un autre jour et un autre départ.

Retrouvailles avec l'armée

C'est mon père qui me conduit au train à Mehun. Si je n'apprécie pas du tout le fait d'être rappelé sous les drapeaux, je n'ai aucune appréhension quant à ma prochaine incorporation et j'ai bien l'intention de faire savoir à la hiérarchie militaire, mon hostilité envers l'invitation qu'ont lancée ceux qui représentent la Nation.

Pour me rendre à Auxerre, distant de quelque 150 kilomètres, la bizarrerie du réseau impose un détour par Paris. Et me revoilà à la gare d'Austerlitz et me revoilà gare de Lyon. Cette fois, c'est courageusement que je traverse à pied le pont et les quelques centaines de mètres qui séparent les deux gares. Comme il est déjà loin ce petit matin au cours duquel un taxi parisien avait outrageusement rallongé le parcours qui relie les deux gares. Gare de Lyon, je retrouve des rappelés. Je retrouve même de vieilles connaissances qui, comme moi, se rendent à Auxerre. C'est en leur compagnie qu'un train express me transporte jusqu'à la Roche Migennes. Ensuite, un autorail franchit les derniers kilomètres. Les habitudes sont les mêmes partout. Comme lors de ma première incorporation, un camion nous attend afin de conduire à la caserne où nous arrivons dans l'après-midi. L'incorporation d'une classe ne se fait pas sans un minimum de préparations. J'ai l'impression que nos hôtes ont été pris de court. Il n'y a que quelques jours qu'ils sont au courant de notre arrivée et, de ce fait, l'accueil est plutôt brouillon.

Nous ne sommes pas habillés le jour même et c'est avec peine que j'arrive à trouver de quoi me coucher. Malgré tout, l'avantage que me procure mon grade de sergent permet que je partage une chambre avec seulement trois autres collègues dont Petitsimon, un sergent de ma promotion que je connais depuis le peloton. Je retrouve aussi Bonnerot, un caporal de ma section en Tunisie. Il y a aussi Fortat, le beau-frère de Mouillet. Il a fait le voyage dans le même train que moi. En discutant avec les collègues, je fais la connaissance de plusieurs personnes qui ont bien connu Pierre Mandereau à Berlin, le monde est bien petit …

Allergique à la discipline, nous n'avons pas du tout l'intention de rester dîner à la caserne aussi, c'est d'un pas assuré et la tête haute, que nous passons le poste de police, toujours en tenues civiles. Pas plus la sentinelle que le sous-officier, chef de poste, n'osent nous intercepter. Nous ne sommes pas encore prêts à accepter le joug militaire.

Je crois bien que c'est un jeudi que j'arrive à Auxerre et c'est le vendredi matin que commence la distribution des paquetages. L'armée française a quelque chose de bien, tout y est codifié. À Auxerre je retrouve la même procédure que j'avais découverte à Lunéville, pour entrer en possession de tout ce qui compose la garde-robe du militaire.

Avec beaucoup de difficultés, en fin d'après-midi, les cadres du bataillon arrivent à rassembler les rappelés dans la cour de la caserne. À cette occasion, tous les gradés rappelés, des caporaux aux

sergents, décidons de ne pas accrocher nos galons. Ce rassemblement tient plus du troupeau de moutons que d'un groupe de militaires. Avec une mauvaise volonté évidente aucun d'entre nous n'accepte de se mettre en rang. C'est alors que le capitaine, un rappelé lui aussi, qui semble vouloir nous commander, demande qu'un sergent sorte des rangs. Personne ne bouge, il ne trouva pas plus de caporal-chef que de caporal. Le brave homme est bien ennuyé, il prend un homme par l'épaule, le met devant le groupe et lui demande d'ordonner un rassemblement digne de ce nom. Avec la même mauvaise volonté, l'homme commande "rassemblement !" mais personne ne bouge. Le capitaine paraît bien perplexe. Des murmures commencent à monter, de plus en plus distinctement. Craignant peut-être que cette première prise de contact se termine mal, il abandonne sagement l'idée d'un rassemblement ordonné et c'est sans le moindre protocole qu'il nous fait part de ses instructions.

Malgré cette résistance passive, une compagnie est enfin formée. Les gradés ont accroché leurs galons, c'est plus commode pour faire valoir nos droits. C'est autour des comptoirs des cafés avoisinants que je m'intègre à un petit groupe de sous-officiers dont certains partagent ma chambre. Pour ce qui est des repas, nous décidons de déjeuner au mess de la caserne mais pour dîner il est hors de question de rester dans notre cantonnement, nous irons nous restaurer en ville.

Dans ce marasme, quand même une bonne surprise. Nous apprenons que nous sommes considérés comme des engagés dit "au-delà de la durée légale (A.D.L.) avec tous les avantages liés à cette condition, avantages qui se résument essentiellement dans l'octroi d'une solde qui, pour moi, sera supérieure à mon salaire de maçon. La compagnie qui est formée a une particularité. En effet, en plus des sections réglementaires qui la composent, une section supplémentaire est constituée avec 17 sergents qui sont en excédent sur l'effectif normal. Je suis plutôt satisfait de faire partie de cette petite unité fantôme, dite "section des excédents". Un sergent de métier nous commande. En revanche, aucun d'entre nous n'a un homme sous ses ordres et aucune mission n'est liée à notre grade. C'est officiellement que nous n'avons rien à faire, des chômeurs avec solde.

Les gradés qui sont chargés de nous incorporer sont des sages. Ils ne cherchent pas à imposer sur-le-champ la discipline chère aux militaires et, malgré le désordre et la mauvaise volonté initiale, les choses, petit à petit, se mettent en place. Notre capitaine, rappelé comme nous, est un brave homme. Quant aux chefs de sections, des jeunes lieutenants et des sous-officiers de métier, ils ne font pas de zèle.

Le samedi après-midi, nous apprenons que nous pouvons bénéficier d'une permission de 24 h. Comme la plupart de mes camarades, je la prends sans savoir par quel moyen rejoindre Preuilly dans des conditions plus rapides que le trajet via les gares parisiennes. De toute façon, il n'est pas question de rester à Auxerre. Avec Fortat de Vierzon et deux autres camarades qui se dirigent dans la même direction, nous décidons de faire du stop jusqu'à Nevers d'où nous comptons prendre un train direct pour Vierzon. Par un bel après-midi de fin d'été, le pouce en l'air, nous tentons de rejoindre Nevers. Nous arrivons bien péniblement à Clamecy où, en désespoir de cause, nous prenons un taxi pour le chef-lieu de la Nièvre. Il n'est pas trop tard pour prendre un train pour Vierzon. Nous sommes partis de la caserne à 3 heures, il est minuit quand nous arrivons. Un train vient d'arriver de Paris et devant nous, dans le tunnel, nous voyons un rappelé que nous connaissons pour n'être pas une lumière. Il est passé par Paris, ne s'est pas cassé la tête pour trouver un autre itinéraire, n'a pas payé de taxi, avec le tarif à 25 % réservé aux militaires son billet n'était sans doute pas plus cher que le notre et surtout il nous précède de quelques pas malgré la longueur du trajet … Ce bon La Fontaine avait raison quand il disait que "Rien ne sert de courir". Ma mémoire n'est pas infaillible, mais il me semble bien que ce soir-là je compte rentrer à pied au Tremblay, chez Jacqueline et Raymond, quand un jeune en scooter s'arrête et me demande s'il peut me conduire quelque part. Je lui dis aller à Brinay et c'est gentiment qu'il me propose de m'y conduire. Je crois avoir passé la nuit au Tremblay et c'est le lendemain que Raymond ou bien Jacqueline me conduit à Preuilly.

Ce premier dimanche de militaires rappelés est assez court car il faut penser au retour. Après déjeuner, je prends la Bouine et je vais rejoindre Pierrette. Peut-être sortons-nous avec Pierre et

Colette, mais il me faut repartir afin de faire ce damné périple Vierzon Paris La-Roche-Migenne Auxerre, une distance double de celle de la route.

Le lundi et les quelques jours qui vont suivre, il ne se passe rien qui retienne mon attention. Officiellement nous ne faisons rien à la "section des excédents" avec mes 16 camarades. Pourtant au début de cette semaine, au cours de la même journée, deux événements vont avoir une importance capitale dans le déroulement de notre nouvelle carrière sans que nous en mesurions la gravité. Ce jour-là donc, le colonel qui commande la 27ème demi-brigade dont dépend le 4ème BI d'Auxerre est venu de Dijon pour régler les modalités de départ de ces unités pour le Maroc. Il est là, incognito, sans que les rappelés soient au courant de cette visite. L'esprit contestataire n'a pas encore abandonné la compagnie qui se plaint du menu du déjeuner. Afin de manifester leur mécontentement, les hommes font le mur au travers d'un grillage percé qui tient lieu de clôture. Nous n'allons pas plus loin et après avoir pris d'assaut les comptoirs des bars avoisinant la caserne, bien sagement nous rentrons en passant par le poste de police. Ce que nous ne savons pas c'est que notre colonel, par la fenêtre du mess des officiers, n'a pas perdu une miette du spectacle et qu'il en est outré. Quelques minutes auparavant un jeune lieutenant qui ne fait pas partie de l'encadrement de la compagnie, un peu trop présomptueux, rentre dans une chambrée et se croit obligé de faire des réflexions et même de proférer des menaces à l'encontre d'un groupe de rappelés vautrés sur leur lit et qui n'avaient pas jugé utile de se mettre au garde-à-vous en sa présence. L'officier téméraire, après cet acte d'autorité, se retrouve, bien malgré lui, coincé sur l'appui d'une fenêtre, la tête et le buste dangereusement penchés vers le vide. Cet incident ne doit pas manquer d'être rapporté au colonel avec la mini mutinerie à laquelle il vient d'assister. Il décide, peut-être le jour même, qu'il n'est pas question qu'il nous emmène avec lui faire du maintien de l'ordre au Maroc.

Très vite nous apprenons les conséquences de notre mauvaise conduite. Cette fois c'est officiel, comme le bruit en avait couru la 27ème demi-brigade quitte Dijon pour le Maroc, mais son colonel ne veut plus des dangereux contestataires d'Auxerre qu'il décide d'abandonner à leur triste sort. Apparemment plus personne ne veut de nous. À Auxerre on voudrait déjà nous voir partir. Avant la fin de la semaine, nous avons fait notre paquetage et nos valises, des camions nous enlèvent pour nous conduire loin de tout, dans l'immense camp militaire du Val d'Ahon situé dans le Jura. Qu'allons-nous faire là-bas ? Personne n'est en mesure de nous le dire.

Un séjour à la montagne

Adieu Auxerre. Je n'aurai pas l'occasion de découvrir cette citée qui n'a pas encore été rendue célèbre par son équipe de football. Une semaine après notre arrivée, nous partons de bon matin pour le camp du Val d'Ahon, assis sur les banquettes de vieux GMC. La virulente contestation des premiers jours de notre incorporation qui avait forgé notre renommée s'est éteinte doucement. Bien sûr, il ne règne pas, loin sans faut, une discipline de fer dans notre compagnie, mais dans l'ensemble, nous obéissons aux ordres. De leur train de sénateur, les camions roulent une partie de la journée et ce n'est qu'en fin d'après-midi que nous faisons notre entrée dans le camp militaire. Je le connais de réputation pour en avoir entendu parler par mes anciens à Lunéville qui y étaient venus pour des manœuvres. Il paraît qu'il est immense. Les bâtiments alignés le long de larges avenues ressemblent à ceux que j'avais connus à Bitche mais ils sont plus nombreux. L'un d'eux nous est affecté. Nous y sommes seuls. Il est probable que l'on ne veut pas nous mélanger avec d'autres unités de passage ici. L'histoire de la pomme pourrie dans le panier doit être encore d'actualité. Peut-être craint-on que notre mauvais esprit soit contagieux. Notre réputation est faite. Nos quelques mouvements d'humeur ont fait de nous une troupe peu fréquentable. Mais à vrai dire cette situation n'est pas faite pour nous déplaire. Nous nous sentirons à notre aise dans les vallonnements du Jura à peaufiner l'art du camouflage et bien mieux en tout cas qu'à crapahuter dans les montagnes et les douars du Maroc à la merci de rebelles mal attentionnés.

Le camp du Val d'Ahon est très bien organisé. Les chambres y sont confortables. Ici aussi je partage une chambre avec trois camarades. Si la poussière était de mise à Bitche, avec les allées en

terre battue, ici les voies de circulation sont goudronnées et ressemblent plutôt aux rues d'une cité HLM.

Aussitôt arrivé, je me mets en quête du foyer. Ce n'est pas le grand supermarché du camp Sainte Marthe à Marseille mais ses dimensions n'en sont pas moins impressionnantes et il est très bien approvisionné. On y trouve un peu de tout. Le rayon horlogerie est l'un des mieux garnis. Il est vrai que nous sommes dans une région réputée pour son horlogerie. L'électronique et les puces n'ont pas encore détrôné les bons vieux mouvements mécaniques. Jusqu'alors j'ai toujours gardé la montre qui m'avait été offerte pour ma communion. Devant l'importance du choix présenté, je craque pour une belle mécanique plaquée or.

Parmi mes confrères des "excédents", je me suis fait quelques copains avec lesquels je sors. Entre autres, je peux citer Boucaumont, Thierry, Chapelier, Cathelin, Drothier, Columeau. Comme à Auxerre, nous déjeunons au mess du camp. La nourriture y est convenable mais, tous les soirs, nous allons dîner en ville. Le Val d'Ahon est une petite ville composée essentiellement de restaurants, de bars et d'hôtels qui prospèrent grâce au passage des militaires au camp. C'est ici que, pour la première fois, je découvre les juke-boxes. On en trouve dans tous les bars. Ce qui caractérise les membres de notre petite bande c'est qu'ils ne sont pas des modèles de sobriété. Je peux même affirmer que nous sommes de solides piliers de cabarets. Le pastis coule à flots avant le déjeuner au mess et dans les bars de la ville, avant le dîner. Si, pendant quelques mois, j'ai arrêté de fumer, je me rattrape bien. Je fume comme un sapeur, plus de deux paquets de "Disque bleu" par jour.

Dans la journée, nous sommes bien tranquilles. Le matin nous restons le plus souvent au camp, cachés dans nos chambres. Quelquefois aussi au foyer. L'après-midi, nous partons nous camoufler dans les pâturages où nous tenons compagnie aux troupeaux qui les occupent. Il faut bien l'avouer, les journées sont longues, surtout à la section des "excédents" où nous n'avons aucune responsabilité, aucun homme en charge. L'incertitude est toujours de mise sur notre sort. Que va faire l'autorité militaire de cette compagnie composée de "fortes têtes", peu recommandable, dont personne ne veut.

Je corresponds avec Pierrette une ou deux fois par semaine et de façon moins régulière avec la maison. Le plus grave inconvénient du lieu est qu'il m'est impossible de partir en permission de 24 heures pour Preuilly, ce qui ne m'empêche pas de déposer une demande de permission avec les copains pour le premier dimanche que nous aurons à passer ici. Il est hors de question que nous passions la fin de la semaine au camp.

Permission en poche, avec Cathelin et Columeau, cet après-midi là, nous arpentons la petite ville à la recherche d'une idée de sortie. Nous avisons un car qui dessert une ligne régulière avec Pontarlier. Nous y grimpons en nous disant qu'il sera toujours temps d'aviser pour la suite lorsque nous serons arrivés dans cette ville. Cette citée francomtoise est plutôt agréable, située dans une région qui n'est pas tout à fait la montagne mais qui n'est plus la plaine. Après avoir déambulé, nous être désaltérés à la terrasse d'un café, nous poursuivons le voyage en embarquant dans un autobus qui se dirige vers la Suisse. Pourquoi la Suisse ? Mais aussi pourquoi pas. Nous décidons d'aller jusqu'au terminus de la ligne. Nous aviserons sur place quant à la suite à donner à notre escapade. Je ne me souviens plus de la longueur du voyage mais je crois que lorsque nous arrivons au terme de l'ultime étape du car, dans une gentille petite ville appelée Hôpitaux Neufs, l'après-midi est déjà bien avancé. Nous partons à la recherche du gîte et du couvert. Nous trouvons facilement un hôtel-restaurant ouvert. Il est plutôt sympathique, mais sonne le creux. Je crois bien que nous sommes les seuls clients. Ce gros bourg est une station de sports d'hiver. Un massif dont je ne souviens plus le nom, le domine. Il y a même un télésiège qui monte à l'assaut des pistes. Nous louons une chambre à deux lits où nous dormirons tous les trois.

Avant de dîner, nous décidons de pousser une reconnaissance du côté de la frontière. Un autobus fait la liaison qui n'est que de quelques kilomètres. Nous descendons à quelques centaines de mètres du poste de douane français auprès duquel nous nous rendons à pied.

Des douaniers français sont en faction. Nous engageons la conversation et leur demandons s'il est possible pour les militaires que nous sommes d'aller chez leurs voisins au village que nous apercevons à quelques centaines de mètres du poste. Ils ne nous laissent que peu d'espoirs. Eux n'ont rien contre mais ils pensent que leurs collègues suisses ne laisseront pas passer des militaires français en tenue. Nous essayons quand même et traversons les quelques mètres qui séparent les deux postes. À cet instant, un souvenir me revient en mémoire. C'est celui de la ligne de démarcation qui avait partagé la France en deux pendant la guerre. Cette ligne qui n'était pas une vraie frontière était pourtant beaucoup plus difficile à traverser que celle que nous allions essayer de franchir. Les douaniers suisses sont tout de gris vêtus. Ils sont coiffés d'un képi semblable à ceux que portent les français mais il est gris, lui aussi. Ils ne font aucune difficulté pour nous laisser passer contrairement à ce que nous avaient dits nos gabelous. Les premières maisons d'une petite agglomération ne sont qu'à quelques pas. Il s'y trouve quelques commerces dont un bureau de tabac. Voilà donc une bonne occasion de faire le plein de tabac. J'en aurai l'usage, moi qui fume comme jamais.

Le bureau de tabac est très bien approvisionné. Je n'ai jamais rien vu de tel en France. Sur les rayons qui garnissent les murs du magasin, des cigares, des cigarettes, du tabac dans des paquets multicolores venant du monde entier, des américaines, des anglaises, des turques, des suisses et bien sûr des françaises le tout à des prix bien inférieurs à ceux pratiqués en France. Je fais mon choix parmi des cigarettes fines que je ne connais pas. Je me souviens entre autres d'un paquet de cigarettes turques bien plus longues que les autres, présentées dans un emballage de luxe. Je prends aussi une boîte de cigares d'origine cubaine. Je les réserve pour mon père. En considérant le choix et la qualité de ce qui est en vente dans ce magasin, je suis étonné par la place importante qu'y tient le tabac brun français. Je fais part au buraliste de mon étonnement de trouver sur ses rayons le tabac français en si bonne place. Je suis surpris d'apprendre que ce sont les françaises brunes qui sont de loin les plus vendues. Aujourd'hui, les temps ont bien changé. Les gauloises, gitanes et autres brunes sont passées de mode d'après ce que je vois fumer par mon entourage qui n'a pas eu la sagesse, comme moi, de couper tout rapport avec l'herbe à Nicot.

La quantité de paquets de cigarettes que j'ai achetée est supérieure à ce que la franchise accordée par la douane autorise. Aussi, en repassant le poste français, avant que les douaniers me posent la question *"Rien à déclarer ?"* je me dirige vers leur poste avec l'intention de leur demander d'être indulgent pour nous, pauvres "bidasses". À mon étonnement et avec un sourire complice, les braves fonctionnaires me font signe de passer. À vrai dire, ils ne doivent rien avoir à faire des quelques paquets de cigarettes que nous avons en trop.

Lorsque nous rentrons à l'hôtel, la nuit est tombée. Nous sommes les seuls clients du restaurant et de l'hôtel. Au bar il y a quelques habitants du coin qui sirotent leurs apéritifs. L'ambiance est plutôt agréable. En attendant notre dîner, nous nous installons confortablement pour siroter, nous aussi, un Ricard, c'est l'apéritif que nous consommons quotidiennement. En discutant avec les gens du cru nous apprenons qu'il est possible de gravir le sommet voisin en suivant un sentier de randonnée. C'est décidé, nous ferons cette ballade demain matin.

Après un excellent dîner et une nuit reposante, aussitôt avalé un substantiel petit déjeuner, de bonne heure, dans la fraîcheur matinale, d'un pas décidé, nous commençons à gravir le petit sentier qui serpente entre les pâturages et la forêt. Nous sommes tous en chaussures de ville. Pour marcher dans la rosée, ce n'est pas l'idéal mais c'est pire pour Columeau qui, la veille, a eu un problème avec l'un de ses souliers qui lui a provoqué une belle ampoule. Heureusement, ce matin-là, l'épicerie du bourg est ouverte. Il y trouve une paire de "charentaises". Bien sûr ce n'est pas ce qui se fait de mieux pour partir à l'assaut d'un sommet mais nous sommes servis par la chance. Notre montagne est civilisée. Le sentier est en bon état et compatible avec nos chaussures et même avec des "charentaises". Il nous faut bien deux heures pour arriver au sommet. La journée s'annonce belle. Le soleil brille. L'horizon est dégagé, l'air est frais, la brise légère, le vent des forêts est profond et celui des pâturages plus tendre. Des vaches étonnées nous regardent passer avec de gros yeux ronds. Au sommet, la vue est magnifique. Nous sommes à la mi-septembre. À cette époque, il n'y a plus de brume de chaleur. L'air frais est limpide et lumineux. Sur un socle, une rose des vents indique les

principaux sommets visibles de cet endroit. Outre ceux du Jura, on aperçoit le Mont Blanc, l'Aiguille du Midi et la plupart des sommets des Alpes de France et de Suisse. À l'opposé, on devine les sommets des Vosges qui se profilent au nord.

Nous restons un moment au sommet afin de nous reposer de cette ascension mais aussi pour admirer la beauté du site. Si le Jura n'est pas un massif très élevé c'est malgré tout une très belle montagne existe-t t'il une montagne qui ne soit pas belle ? Je ne le crois pas.

À notre grande surprise, le télésiège, dont le point d'arrivée se situe au sommet, commence à fonctionner. Il est formé de banquettes suspendues à un câble, éloignées de quelques mètres les unes des autres. Quelques minutes plus tard, les premières personnes transportées débarquent. D'après ce que l'on croit comprendre il s'agit d'une excursion composée d'un groupe de pompiers accompagnés par de la famille et des amis. Ils ont obtenu la mise en marche de cet équipement qui, à défaut de skieurs, peut tout autant transporter des touristes amateurs d'altitude. Les sièges qui se succèdent pendus à leur câble ne s'arrêtent pas au terminus. Après avoir longé un quai, ils repartent vers le départ, de cet endroit on peut redescendre. En ce qui me concerne, je découvre ce mode de transport. Il est vrai que ce jour-là, je ne connaissais que le Massif Central avec le Puy de Sancy et son téléphérique et aussi les djebels tunisiens mais là-bas aucune remontée mécanique. Renseignements pris auprès des utilisateurs, il nous est possible d'emprunter les balancelles pour redescendre au pays au grand soulagement de Columeau qui avait eu, malgré tout, quelques difficultés à adapter ses "charentaises" au sentier caillouteux.

Assis sur ces sièges suspendus, nous voilà sur la route du retour pour une descente en douceur qui est très agréable et surtout moins pénible que le chemin qui nous avait conduits au sommet. Le panorama vu du télésiège est aussi très intéressant. De ce dernier, on peut découvrir le paysage que nous n'avions qu'entre aperçu au travers des arbres et il y en a beaucoup dans le Jura. Les forêts sont profondes et les sapins plantés en rangs serrés s'élancent bien droits à l'assaut de la lumière. Il y a aussi les arbres des haies et ceux qui bordent les chemins qui serpentent dans les pâturages parsemés de vaches occupées à se remplir la panse d'une herbe tendre et abondante. J'ai une pensée pour les pacages des bords du Cher qui, en cette saison, sont aussi pelés que de vieux paillassons.

La descente est plus rapide que ne l'avait été l'escalade. Nous débarquons à quelques centaines de mètres du village, un peu avant midi. Une chance pour nous d'avoir eu recours au télésiège car si nous avions fait la descente à pied nous aurions, sans aucun doute, été en retard pour le déjeuner. Celui-ci, comme le dîner et le petit-déjeuner, est excellent. Même si nous sommes les seuls clients de l'établissement, nous sommes soignés comme des coqs en pâte.

Nous passons le début de l'après-midi à flâner dans le bourg. L'un de mes compagnons d'escapade a un appareil photo et tire notre portrait à côté d'une fontaine, au milieu de la place. Trois jeunes filles sages qui passent par-là ont la gentillesse de bien vouloir poser à nos côtés. Aujourd'hui cette photo est dans le tiroir du buffet de la salle de séjour.

L'heure du retour au bercail a sonné. Si pour l'aller, nous avions fait le trajet en autobus, pour le retour nous n'avons pas le choix. Nous ne pouvons compter que sur l'aléatoire auto-stop et je nourris quelque inquiétude quant à la crédibilité du système. J'ai toujours en mémoire mes difficultés entre Auxerre et Nevers. Cette fois la chance est avec nous. Une grosse berline américaine comme on en voit dans les films, une Plymouth noire, immatriculée en Suisse, s'arrête à côté de notre petit groupe. Un couple d'helvètes assez âgés est assis à l'avant de ce carrosse du XXe siècle. Ils vont dans la direction désirée et peuvent nous transporter sur la plus grande partie de notre trajet.

La banquette arrière est large. Nous tenons sans être serrés. Tout est moelleux et confortable. Il faut dire que cette voiture a des dimensions plus que respectables et qui n'ont aucune commune mesure avec celle, par exemple, d'une 4 CV Renault. Nos hôtes sont accueillants et plutôt distingués. C'est tout naturellement que l'homme qui conduit sort un coffret de cigares d'une boîte à gants. Il nous la passe et nous demande de nous servir. Je suis le seul à fumer. Après une courte hésitation, je

me sers non sans avoir, auparavant, demandé à notre charmante hôtesse si la fumée ne l'indispose pas. *"Oh ! Non j'adore la fumée de cigare"* répond elle. Après avoir calé entre mes dents ce qui doit être un havane, je l'allume avec un appareil dont je connaissais l'existence mais dont je ne m'étais jamais servi, l'allume-cigare que me tend le brave homme. Pendant un court instant, je me sens comblé. La vie me semble belle. Rouler dans une belle américaine, avoir l'impression d'être embarqué sur un tapis volant, être conduit par un chauffeur aux manières exquises, fumer un cigare qui ressemble comme un frère à ceux que fumait Churchill fait que j'ai l'impression d'être dans un autre monde et je voudrais que cet instant dure, dure, l'armée française et le Val d'Alon me semblent bien loin. Dans ce brillant attelage, nous parcourons un bon morceau du chemin, mais tout a une fin. Le moment est venu de nous séparer. C'est au bord de la route que nos destins se séparent. La Plymouth et nos hôtes disparaissent dans la brume du soir qui tombe.

Nous n'attendons pas longtemps le pouce en l'air. Une nouvelle voiture s'arrête avec trois occupants à son bord. Mis à part les quatre roues et le volant rien ne peut faire croire que le véhicule que nous venons de quitter et celui qui vient de s'arrêter font partie du même monde. Le dernier est une Peugeot qui a vu le jour bien avant la guerre. Elle doit être de la même génération que la Bouine, avec cela elle est aussi étroite que courte. Le chauffeur nous invite à monter mais tenir à six dans ce véhicule à la taille de guêpe relève de l'exploit. Pourtant, il insiste. Il ne sera pas dit que lui, un ancien combattant, laisse des soldats sur le bord de la route. Entre collègues, même séparés par une génération, il faut se serrer les coudes. Avec beaucoup de peine et de contorsions, nous fermons les portières. L'un de nous est monté devant et les deux autres derrière. Heureusement le voyage dans cet équipage ne sera pas long. Notre auto passe à proximité du camp. En peu de temps la route nous aura permis de contrer des gens de conditions bien différentes que tout, au premier abord, sépare mais qui, néanmoins, ne jouent pas moins, tous, dans la même catégorie, celle des braves gens.

En mission à Bourges

L'État-major dont nous dépendons doit être bien embarrassé. Il semble qu'aucun régiment en partance pour le maintien de l'ordre en Afrique du Nord veuille prendre notre compagnie sous son aile. Nous sommes coincés, oubliés au Val d'Ahon. Depuis que nous avons terminé notre installation au camp, tous les matins et tous les après-midis, nous quittons nos chambres pour les terrains de manœuvre où notre occupation principale consister à passer inaperçus. Si tous ceux qui sont affectés dans les sections font des semblants d'exercices ce n'est pas le cas de la curieuse section des "excédents", sans commandement véritable, sans mission précise. Son objectif principal est de trouver un endroit paisible et assez retiré pour passer quelques heures le plus confortablement possible. Quelquefois le temps se gâte, alors, nous rentrons dans un café situé dans un petit hameau peuplé d'un nombre impressionnant de vaches. Les uns dégustent un café et les autres un verre de vin, il faut bien se réchauffer, les matinées, lorsqu'il pleut, sont plutôt fraîches. En dehors de nos sorties champêtres, je passe mon temps à écrire à Pierrette et à la maison. En retour je reçois du courrier que je lis avec plaisir. Il m'arrive aussi, quelquefois, de lire. Mais le temps libre se passe essentiellement au bar du foyer dans la journée où nous mettons à mal les bouteilles de Ricard et en ville, en soirée, dans les cafés et les restaurants. Il y a bien un cinéma au camp mais je n'y suis allé qu'une fois. Je n'apprécie pas tellement les rassemblements exclusivement militaires. La vie devient vite monotone. Je commence à m'inquiéter quant à notre devenir et si, par hasard, on continuait à nous oublier dans notre trou de verdure.

Enfin, du nouveau pour quatre sous-officiers des "excédents" et je fais partie du lot. Nous sommes désignés pour aller à Bourges transformer les artilleurs du 13ème régiment d'artillerie cantonné au quartier Carnot en de parfaits fantassins avant qu'ils ne changent d'arme et aillent tâter du fellagha dans les djebels du Maroc. Pour une bonne nouvelle, c'est une bonne nouvelle, surtout pour moi. En effet partir en déplacement du Val d'Ahon jusqu'à Bourges, à 20 kilomètres de chez moi, je ne pouvais rien espérer de mieux.

C'est par un beau matin ensoleillé, à bord d'un 4 x 4 que mes trois camarades, Columeau, Cathelin, Drothier et moi-même, partons pour Bourges. Nous arrivons dans le courant de l'après-midi

au quartier Carnot, la caserne où sont basés les artilleurs. Aujourd'hui, il ne faut pas chercher cette caserne, composée à l'époque de quelques dizaines de bâtiments à un seul niveau et toute en longueur, elle a été démolie afin de laisser la place aux bâtiments beaucoup plus modernes de l'ESAM. Nous sommes attendus. Chacun de nous a une chambre individuelle dans l'un de ces bâtiments tous semblables et alignés un peu comme un coron dans le Nord. Je crois me souvenir de ce que m'avait raconté mon père. Ce serait à la construction de ces pavillons qu'il a commencés dans le métier après avoir quitté l'école à 13 ans, son père aurait pris du travail en sous-traitance sur ce qui était, à l'époque, un grand chantier.

J'ai comme un trou de mémoire qui pourtant me fait rarement défaut mais il me semble bien que, ce jour-là, après m'être installé, je sois venu à Preuilly le soir même mais avec qui ? Par quel moyen ? Peut-être avec l'un des sous-officiers qui avait un véhicule, j'ai comme un vague souvenir de scooter.

Il n'y a pas un mois que je suis rappelé et j'ai déjà fait deux casernements. Me voilà arrivé dans un troisième à Bourges où je vais rester 3 semaines. Trois semaines au cours desquelles je serai souvent à Preuilly et bien sûr aux Beauces chez Pierrette. Les collègues artilleurs motorisés ne manquent pas. Ils se font un plaisir de me transporter. Ils y gagnent la plupart du temps un dîner et aussi le plaisir de trinquer autour d'une bonne bouteille.

Nous ne savons pas trop quel va être ce travail d'instructeurs auprès des rappelés du 13ème régiment d'artillerie, c'est que mes camarades et moi-même sommes loin d'être des pédagogues. Malgré tout, notre passage dans les pelotons pour passer le C.A.T.1 et le C.A.T.2 n'est pas encore bien loin, moins de 2 ans et pour ce qui est de la pratique, en ce qui me concerne, il y a moins de 5 mois je "crapahutais" encore dans les djebels ce qui n'est pas le cas de mes trois collègues qui ont fait tout leur service en France ou en Allemagne. Je n'ai qu'un vague souvenir des séances d'instruction que nous avons délivré aux artilleurs si ce n'est d'avoir, un jour, expliqué le fonctionnement d'une compagnie d'infanterie avec ses équipes, ses groupes, ses sections, la place de la compagnie dans le bataillon et celui-ci dans le régiment. Tout cela c'est un peu de l'hébreu. Cette organisation n'a rien de commun avec une batterie d'artillerie. Nous organisons aussi des sorties de "travail" pratique, en campagne, dans le polygone de tir de l'E.T.B.S. Parmi les rappelés du 13ème d'artillerie, j'ai la surprise de rencontrer des copains qui ont été incorporés ici, en particulier Moïse Ledoux.

À quelques centaines de mètres mais dans le périmètre de la caserne, une cantine est installée pour les employés civils des établissements militaires. C'est mon oncle, Henri Véron, cuisinier de son état, qui en est le gérant. Souvent, je vais lui rendre une petite visite.

C'est à bourges que je reçois ma première solde de sergent A.D.L. (Au-delà de la Durée Légale), c'est une bonne surprise. Avec la solde de base je gagne plus que dans l'entreprise, un peu plus de 25 000 anciens Francs. Avec la période que je vais passer à Bourges, j'ai droit à une prime de déplacement qui prend en compte mon déplacement par rapport au Val d'Ahon. Cette prime va me doubler la solde avec seulement les trois semaines que je passerai à Bourges.

Je ne souhaite qu'une chose, c'est que la période d'instruction des artilleurs dure le plus longtemps possible. Elle durera trois semaines, trois semaines au cours desquelles je serai le plus heureux des militaires rappelés. Même si j'aspire à un rapide retour à la vie civile, je n'en apprécie pas moins, à sa juste valeur, ce séjour dans la capitale du Berry.

Les repas des sous-officiers se prennent au mess de garnison qui se trouve en ville, en face la place Séraucourt, au coin de la rue qui conduit à la préfecture. Ce mess est assez éloigné de la caserne aussi pour faire le trajet, le régiment met à notre disposition un camion. C'est la première fois depuis que je suis militaire que je déjeune dans un mess digne de ce nom. Il aura fallu attendre près de 2 ans pour apprécier ce qui avait été la raison principale de ma participation volontaire au peloton, manger au mess ! J'en rêvais à Lunéville, j'ai regretté son absence en Tunisie. À Auxerre et au Val d'Ahon, ils n'étaient pas tellement à la hauteur. En revanche, à Bourges, c'est un véritable restaurant. Un tout petit

bémol cependant. Maintenant que comme A.D.L. je perçois une solde, il faut que je paye mes repas. Pour avoir accès au mess, je dois acheter des tickets-repas dont le prix est cependant très modique.

Je ne prends pas mes repas bien longtemps au mess. En effet, il faut partir à l'heure, revenir avec camion aussi, c'est sur le conseil d'un collègue de métier, qu'avec mes camarades nous abandonnons le mess au profit d'un petit restaurant installé de l'autre côté de la rue qui borde la caserne. Nous ne sommes pas les seuls. De nombreux sous-officiers du 13ème d'artillerie y prennent pension. Les repas sont un peu plus chers que ceux du mess, mais au diable l'avarice, d'autant plus que les menus sont à la hauteur. C'est donc dans ce petit établissement que mes camarades et moi-même prenons nos repas, déjeuner et dîner jusqu'au jour de notre départ.

C'est au cours de ce séjour à Bourges que j'ai mon premier accès de paludisme depuis que je suis de nouveau militaire. J'en profite pour aller à visite médicale et récolter 48 heures d'exception de service. À la visite, je raconte au médecin militaire ce qui m'est arrivé en Tunisie et si, par hasard, il me serait possible de faire reconnaître mon état par l'armée. Il élude la question en disant que rien ne prouvait que j'avais attrapé cette maladie en Tunisie et que je pouvais très bien l'avoir contractée en France. Je n'ai rien à répondre à ses arguments, mais je ne reste pas longtemps dans ma chambre et, le matin même, je me retrouve à Preuilly avec avoir pris le train jusqu'à Mehun et fais du stop ensuite. Bien entendu, je vais rendre visite à la famille Macé et à Pierrette. C'est vraiment pratique d'être en déplacement à quelques kilomètres de chez soi.

Les artilleurs sont devenus de bons fantassins. Ils sont fins prêts pour aller prêter main forte aux forces de maintien de l'ordre au Maroc. Le quarteron d'instructeurs arrivé au quartier Carnot pour opérer ce petit miracle s'en va aller retrouver la peu recommandable compagnie de rappelés du 4ème BI au Val d'Ahon.

Avec mes compagnons, je retrouve sans enthousiasme notre cantonnement. Le Jura n'est pas renommé pour la douceur de son climat et nous sommes au mois d'octobre. En Berry cette saison est souvent agréable, mais ce n'est pas le cas au Val Ahon, les nuits commencent à devenir fraîches, les matins brumeux et les journées pluvieuses.

Les autorités militaires qui nous savaient cachés dans ce lieu discret où nos frasques avaient eu l'avantage de passer inaperçues (une précaution bien inutile car depuis que nous sommes ici un minimum de discipline règne dans notre unité) commencent certainement à se poser la question de notre casernement d'hiver. En effet, il est impensable que nous restions passer l'hiver dans ce camp où il n'y a pas de chauffage dans les chambres.

Le mois d'octobre égraine ses derniers jours lorsque, enfin, l'état-major trouve une solution à notre casernement. C'est à la caserne Pitié de Nevers qui abrite déjà, dans ses murs, un régiment d'artillerie antiaérienne, qu'un bâtiment vide est mis à notre disposition. Ces braves artilleurs n'auront même pas besoin de se serrer pour nous accueillir.

Tout compte fait notre coup d'humeur d'Auxerre aura eu du bon. La 27ème demi-brigade de Dijon est partie avec ses rappelés en Algérie sans la compagnie du 4 B.I. d'Auxerre. Dans ces deux casernes, il ne reste que les hommes qui ne sont pas aptes à aller guerroyer : les bleus ou ceux qui ont un statut spécial. Maintenant que l'unité à laquelle nous étions rattachés est partie, nous sommes sans affectation et personne ne semble vouloir nous sortir de la quarantaine dans laquelle nous sommes maintenus depuis le troisième jour de notre incorporation.

Si quelques jours auparavant j'étais allé à Bourges pour transformer des artilleurs en fantassins, nos hôtes n'ont pas du tout l'intention de nous intégrer et de faire de nous de bons artilleurs. La plupart du temps ils nous ignorent ce qui ne nous vexe pas du tout. Ici j'ai un inexcusable trou de mémoire. À force de changer de régiment, je ne me souviens plus du numéro du régiment qui a bien voulu nous héberger. Ce numéro, je le portais pourtant sur l'écusson cousu sur mon bras gauche. Je dois admettre que jamais régiment n'a eu aussi peu d'importance pour moi.

À Nevers

C'est par une brumeuse matinée d'automne que je quitte sans regret le camp du Val d'Ahon avec ma compagnie. Nous sommes convoyés par des camions du train. Nous découvrons la caserne Pitié en fin d'après-midi. À première vue rien de particulier en ressort. Elle ressemble comme une sœur à la plupart des casernes que je connais. Elle se situe en ville et est largement ouverte sur l'extérieur. Nevers est une ville que je ne connais pas, pourtant elle est à moins de 100 kilomètres de chez moi. La ville paraît accueillante. Il me semble que l'effectif du régiment qui est logé ici est plutôt restreint, à peu près un bataillon d'infanterie.

Le bâtiment qui nous affecté ressemble beaucoup à ceux de la Barolière à Lunéville. Je suis logé dans une chambre à deux lits. Mon compagnon est Petitsimon, un copain avec qui j'ai fait mes premières armes au peloton du 26 R.I.. C'est le régional de l'étape, il n'habite qu'à quelques kilomètres de là.

Ici comme ailleurs, notre réputation nous a précédés. Si les artilleurs nous ont fait une petite place, il n'est pas question, pour eux, de nous intégrer, même lorsque nous porterons le numéro de leur unité. Nous ne serons jamais une batterie mais nous resterons compagnie. Je ne serai jamais maréchal des logis, je resterai sergent, pas plus que les caporaux ne deviendront brigadiers. Mes galons resteront d'or et ne seront jamais d'argent.

Nevers n'est pas Auxerre et encore moins le Val d'Ahon. Une ligne directe relie Nevers à Bourges. Il me sera facile pour aller en permission de faire le trajet d'environ une heure par le train. L'un des avantages à être sous-officier c'est de ne pas avoir besoin de permission pour sortir de la caserne après le couvre-feu et de n'avoir, comme obligation, que de rentrer avant une heure du matin. Un autre est de ne pas avoir d'appel. De cette façon, il m'est facile de partir de la caserne dès le samedi matin et de ne rentrer que le dimanche avant une heure du matin. Je n'ai nullement besoin de déposer des demandes de permission de 24 heures.

Je déjeune à la caserne toute la semaine. Je n'ai pas de mauvais souvenirs du mess qui doit me convenir. En revanche, j'en ai un bon du foyer où je suis l'un des meilleurs clients. Avec ma bande de copains nous y prenons l'apéritif en plusieurs exemplaires. Il sera bon pour ma santé que je sois démobilisé et que, dans le civil, je sois plus sobre car, sans aucun doute, mon foie aurait crié grâce depuis longtemps. Il en est de même pour le tabac. Les deux paquets de Disque bleu ne sont plus suffisants pour passer la journée.

Dès midi, le samedi, je prends la direction de la gare qui se trouve à quelques minutes de la caserne. J'y trouve un omnibus qui fait la ligne jusqu'à Bourges et Vierzon en s'arrêtant à toutes les gares. Le trajet dure environ une heure. J'ai une solution pour rejoindre Preuilly : aller chez mon oncle et ma tante Véron, rue Édouard Vaillant où cette dernière tient une petite épicerie-buvette. Ma tante est bien brave et me prête son Solex qui me transporte à domicile en ronronnant. Depuis que je suis militaire je me suis aperçu que l'auto-stop marchait bien pour les militaires. Aussi, lorsque le temps devient moins clément, que les voyages en Solex par la pluie et le froid, deviennent désagréables, j'opte pour ce moyen de transport. Après avoir traversé Bourges à Pied et avant que je sois arrivé au sommet de la côte de Beauregard, un automobiliste compatissant m'a pris à bord de sa voiture et, dans le plus mauvais cas, me transporte qu'aux quatre routes de Billerat. Pour le retour, c'est moins compliqué. Soit je rentre en Solex, soit mon père me conduit à la gare de Bourges avec la C4, mais le plus souvent à Mehun où un express pour Moulins et Clermont-Ferrand s'arrête. Il a la particularité de ne pas aller jusqu'à Nevers mais de s'arrête à Saincaize d'où une navette rejoint cette dernière ville. Un soir, ce train a bien failli me jouer un bien mauvais tour. J'ai pris l'habitude de sommeiller durant le voyage et, ce jour-là, il faut croire que mon sommeil est profond car lorsque enfin je me réveille à Saincaize le train commence à s'ébranler en direction de Moulins. C'est un miracle que je puisse descendre et attraper la navette sur le départ.

Les samedis après-midi et les dimanches, je les partage entre Preuilly où je retrouve les copains au café et Cerbois avec Pierrette. Souvent nous sortons avec Pierre et Colette. Mais je dois repartir assez tôt dans la soirée du dimanche.

À Nevers l'emploi du temps est aussi vide qu'à Auxerre ou au Val d'Ahon. Mis à part les quelques hommes de troupe qui sont de corvée ou qui sont de garde au poste de police. La plupart du temps, nous partons en sortie dans la nature sur la rive gauche de la Loire où je retrouve des sablettes et des saules qui me font penser au Cher, à Preuilly. À ce moment, notre activité principale, c'est le camouflage. Si les sections normalement constituées font semblant de participer à un exercice, ce n'est pas le cas des "excédents" avec ses sous-officiers sans troupe. Un jour, alors que le soleil de novembre darde quelques pâles rayons au travers la brume qui monte du fleuve, nous regardons couler la Loire, bien abrités entre deux gros buissons de saules. Notre capitaine nous surprend ainsi, en train de "coincer la bulle", ce qui veut dire ne rien faire en terme militaire. Il est probable que le brave homme aurait aimé trouver un peu plus allant chez les gens de sa compagnie mais à l'impossible nul n'est tenu. D'un ton persifleur il nous lance : "*Alors, elle coule"*. Un matin que la compagnie est partie une nouvelle fois arpenter les bords de Loire, les sous-officiers des "excédents" ont décidé de rester dans leur chambre. Le brouillard qui recouvre la ville n'encourage pas à une promenade au bord de l'eau et nous estimons que manœuvrer sans troupe n'offre aucun intérêt. Nous décidons qu'une bonne belote ou bien encore un tarot aura bien plus d'intérêt que l'art du camouflage entre les saules. Ce matin-là, notre capitaine est, lui aussi, resté à la caserne. Quelle mouche l'a piqué pour qu'il se lance dans la visite du casernement et en particulier dans le quartier des "excédents", je n'en ai aucune idée. Lorsqu'il surgit dans ma chambre, il est déjà rouge de colère. Dans une chambre voisine il a trouvé quatre collègues occupés très sérieusement à taper un tarot. Chez moi, c'est la belote. Il est hors de lui. C'est la deuxième chambre où il trouve quatre sergents manœuvrant autour d'une table de jeux. Je lance un "*fixe"* retentissant dès qu'il ouvre la porte et nous restons au garde-à-vous. Le brave homme outré déverse alors sa hargne sur nous, stigmatise notre comportement lascif et irresponsable et nous promet : "*Vous en aurez huit et des gros"*, il veut parler d'arrêts de rigueur. Nous prenons la menace avec beaucoup de philosophie et nous continuons la partie. Pour moi, ce serait ma première punition militaire. Mis au courant, notre commandant de compagnie baisse les bras devant l'ampleur du désastre. En effet, il n'est pas pensable qu'il puisse demander des jours d'arrêt pour une vingtaine de sous-officiers de sa compagnie, au chef de corps. Dans l'affaire, c'est lui qui risquerait d'être déconsidéré et puis, je crois aussi que c'est un brave homme et qu'il nous comprend.

Notre hôte, le régiment d'artillerie antiaérienne doit aller participer à une grande manœuvre qui aura lieu en Allemagne et, cette fois, nous n'allons pas rester dans notre cachette, nous allons participer mais je ne vois pas en qualité de quoi, peut-être comme protection des batteries d'artillerie. Il faut croire aussi que nous ne sommes plus considérés comme des pestiférés mais comme le commun des soldats rappelés. À cette nouvelle, deux sentiments m'habitent. D'un côté je suis heureux de partir en Allemagne afin de connaître la patrie de mon arrière-grand-mère et d'un autre, je ne suis pas enthousiaste pour aller jouer au petit soldat. Une occupation qui, me semble-t-il, aurait plutôt un arrière-goût de réchauffé. Dans cette affaire, la section des "excédents" va poser problème. En effet, la compagnie et ses sections réglementaires peuvent, peut-être, être incluse dans un dispositif de protection. Ce n'est pas le cas pour mes camarades et moi-même. Aussi afin de nous trouver un poste compatible avec notre grade nous sommes affectés dans les batteries de DCA. En ce qui me concerne, je serai chef de bord sur un engin blindé porteur d'une tourelle équipée de 4 mitrailleuses lourdes antiaériennes. Bien entendu je ne connais absolument rien du maniement et du fonctionnement de cet engin, mais on me dit que ce n'est pas grave. Je ne serai là que pour le décor. Il est vrai qu'un galon doré de sergent présente mieux que les deux galons noirs du brigadier dont je vais prendre la place.

La veille du départ, en me levant, j'ai la tête lourde et un point de côté. Je commence à bien connaître les symptômes du paludisme, ils tombent vraiment bien ceux-là. Ma résolution est prise, je ne verrai pas la terre de mes aïeux et, pour ce faire, je vais bien cultiver mon accès de fièvre afin qu'il soit facile d'être admis à l'infirmerie le jour du départ. La matinée se passe en préparatifs. J'ai l'impression d'avoir un express dans chaque oreille et que ma cervelle va éclater. Au déjeuner, je ne peux rien manger mais je ne manque pas de m'administrer quelques verres de vin. Ce doit être bon

pour faire grimper la fièvre de quelques dixièmes de degré de plus. L'après-midi, il faut aller embarquer les véhicules sur le train, à la gare. En ma qualité de chef de bord, c'est moi qui dois commander la manœuvre pour faire monter mon blindé sur son wagon. Péniblement, je m'acquitte de mission. Je commence à voir des étoiles et j'ai l'impression de me déplacer dans le brouillard. C'est à ce moment-là que je décide d'aller rendre compte à mon capitaine de mon état de santé et de l'impossibilité où je trouve de continuer l'embarquement. Mon chef est très compréhensif. Il est vrai que mon absence ne peut, en aucun cas, gêner le déroulement de la manœuvre. Il me conseille d'aller me faire soigner à l'infirmerie. L'air abattu et l'oreille basse je me rends à l'infirmerie. Le médecin-major se trouve là. C'est sans difficulté qu'il diagnostique un bel accès de paludisme et qu'il m'admet dans son établissement. Il me reverra le lendemain matin à la visite. Il n'y a pas de quinine à l'infirmerie. J'ai bien la mienne, mais je me garde bien de prendre la dose nécessaire à bon rétablissement. Il est hors de question que je me retrouve en voie de guérison le lendemain, avant le départ du régiment pour l'Allemagne. À neuf heures, je suis à la visite. Si je suis un peu mieux que la veille, je suis encore fiévreux et je force un peu le trait pour décrire mon état de forme au major. J'obtiens ce que j'étais venu chercher : une semaine d'exemption de service et je prive un redoutable engin anti-aérien d'un chef de bord bien inutile. Adieu pays de mes ancêtres, adieu voyage, adieu manœuvres. Lorsque je rentre à la chambre, tout le régiment, y compris ma compagnie, est dans la cour de la caserne. Comme le grillon, je fais l'impossible pour passer inaperçu et c'est derrière la fenêtre de ma chambre que j'assiste au départ de mes camarades. Bien entendu mon capitaine est mis au courant de mon "arrêt de travail" mais cette nouvelle ne lui fait ni chaud, ni froid. Un "excédent" de plus ou de moins dans sa compagnie, l'absence d'un chef de bord fantoche ne vont pas mettre en péril le bon déroulement de la manœuvre.

Je suis bien soulagé lorsque le dernier véhicule disparaît de la cour de la caserne et je pars en reconnaissance dans le cantonnement de la compagnie. Une demi-douzaine d'hommes est restée pour garder les lieux, sous le commandement d'un collège "excédent", le sergent Milan. C'est un bon camarade, il est de Nevers. Après lui avoir raconté mon parcours pour arriver à ne pas partir, je lui fais part de mon intention de ne pas rester sur place mais plutôt d'aller passer quelques jours en "convalescence" dans ma famille. Il est midi lorsque je franchis les grilles de la caserne. Je pars pour un week-end prolongé en Berry. J'espère que l'on ne me fera pas rechercher pendant mes huit jours pour exemption de service. De ce séjour au logis familial, je n'ai gardé aucun souvenir précis, mais il faut savoir que jusqu'à ma démobilisation, je passerai tous mes week-ends à la maison.

Pendant les quinze jours que va durer la manœuvre, il manque de sous-officiers dans l'effectif qui est resté sur place aussi m'appelle t'on au bureau pour me charger d'une patrouille en ville et aussi pour surveiller des soldats du service d'entretien qui repeignent un couloir. À l'occasion de la patrouille, je suis flanqué de deux jeunes recrues algériennes qui ne connaissent pas un mot de français. Si dans des missions semblables à Lunéville alors que je n'étais que caporal-chef frais émoulu, j'arpentais avec application les rues de la ville, à Nevers, je n'ai pas le même allant et c'est dans la salle d'attente de la gare qu'avec mes deux gardes du corps que j'attends minuit. Quant aux peintres, je leur fais confiance et ne passe les voir, pour la forme, qu'une fois par jour. Cette période m'aura permis d'apprendre à jouer à la belote découverte grâce à Milan. Il est vrai que lui non plus, mis à part garder le magasin de la compagnie, n'a rien à faire de ses journées.

Dans la bonne ville de Nevers les journées sont invariablement ponctuées par les petites sorties organisées sur les bords de Loire, mais je peux aussi m'offrir de longues séance lectures grâce, entre autres, à un collègue instituteur dans le civil et ami cyclotouriste de Lili Cromwell qui me prête les "Ames mortes" et "Bouvard et Pécuchet", sans oublier d'interminables parties de belotes, en stages au foyer ponctués par de très nombreux kirs et Ricard. En soirée c'est toujours hors les murs de la caserne, au café, au restaurant et au cinéma. Le plus souvent, je suis avec mes trois collègues Columeau, Drothier, Cathelin. Souvent nous allons dîner dans un petit restaurant où l'on peut déguster entre autres spécialités d'excellentes moules marinières. Nous allons au cinéma pratiquement tous les soirs. À cette époque il y a quatre cinémas à Nevers qui programment chacun deux films par semaine. Il n'y a que l'embarras du choix. Jamais de ma vie je n'avais autant fréquenté les salles obscures et je

n’y retournerai durant mon existence que quelques rares fois qui pourraient se compter sur les doigts des deux mains.

Il faut signaler une mission que j’ai accomplie dans les dernières semaines de mon séjour à Nevers. Avec quelques camarades des "excédents", je suis désigné comme chef de bord. Nous avons pris place dans un camion GMC en route pour une mission de liaison entre Nevers et Besançon. Aujourd’hui je n’ai aucun souvenir de l’objectif de ce transport. J’ai toujours aimé les voyages et celui-ci ne déroge pas à la règle malgré le confort spartiate d’une cabine de GMC ouverte à tous vents et il fait plutôt frisquet en cette fin d’automne. Le trajet passe par le Morvan, le Charolais, le vignoble bourguignon avec les villes de Pommard, de Beaune qui ont donné leur nom à de prestigieux vins. À cette occasion, j’ai une pensée pour le clos, propriété de Monsieur Guyot, maire de Preuilly qui, paraît-il est planté dans les meilleures terres de cette dernière appellation, peut-être vais-je passer tout près. Nous faisons une courte halte à Dijon où nous déjeunons. Il faut savoir que la moyenne kilométrique d’un convoi n’est que de 40 kilomètres à l’heure. C’est en fin d’après-midi que nous arrivons à Besançon mais je n’ai pas de souvenirs précis de cette ville si ce n’est que j’ai une pensée pour mon père car c’est dans cette ville qu’il a passé les deux ans de son service militaire. Le retour est aussi long que l’aller et comme nous étions partis plus tard, nous n’arrivons à Dijon qu’en fin d’après-midi. Nous faisons halte à la caserne Junot. C’est là que cantonnait la 27ème demi-brigade qui aurait dû être la nôtre si nous en avions été dignes. Il reste encore quelques éléments de cette unité, notamment des bleus. Nous y passons la nuit et ne repartons qu’en fin de matinée après avoir chargé je ne sais quoi. Le hasard me fait rencontrer les frères Goussard, Jean et Paul, des jumeaux qui, à l’époque, habitent une ferme à Villeneuve. Ce sont des cousins de Colette Audebert. Ce matin-là, nous faisons une visite éclaire à la ville du chanoine Kir et ce n’est qu’en fin d’après-midi que nous retrouvons Nevers et la caserne Pitié. Je viens d'accomplir ma dernière véritable mission de militaire rappelé. Celles-ci sont au nombre de trois. Ce sont : le stage de Bourges, ma patrouille dans Nevers et ce voyage. C’est là toute l’activité effective d’un rappelé, au-delà de la durée légale, de l’armée française.

On nous l’a promis. Nous passerons Noël démobilisé et chez nous. Quelques jours avant notre démobilisation, un dîner en ville est organisé. Il réunit la plupart des sous-officiers de la section des "excédents". Nous passons un bon moment ensemble. Curieusement une amitié certaine nous lie, peut-être due aux quatre mois que nous avons passés ensemble, tous proches les uns des autres. Pourquoi cette libération ? Personne ne saurait le dire. La situation en Algérie ne s’est pas améliorée, bien au contraire. Les accrochages, les actes de terrorisme se font de plus en plus nombreux. Peut-être que la classe qui devait être libérée va être maintenue et nous remplacera ? Mais peut-être y a-t-il une manœuvre électorale ? Celui là même qui m’avait fait faire trois mois de plus que ceux de mon contingent en France, lorsque j’étais en Tunisie, celui qui était à l’origine de mon rappel, était celui qui mettait un terme à ce rappel, c’était Edgar Faure, président du conseil, renversé par l’assemblée nationale. Il a, comme la loi, le lui permet dissout cette assemblée et des élections sont prévues courant janvier 1956. Peut-être croit-on que ceux qui n’avaient pas apprécié ce rappel pourraient apporter, par leurs votes, le soutien indispensable à une majorité introuvable.

Quelques jours avant Noël j’abandonne ma tenue militaire et revêt mon costume civil, celui qui m’avait déjà ramené de Tunisie. Deux démobilisations dans la même année, ce n’est pas mal. C’est sans me retourner et sans regrets que je quitte la caserne Pitié. L’épisode le plus absurde de ma modeste existence s’arrête lorsque les grilles sont franchies.

Civil pour de bon

La vie civile m’accueille pour la seconde fois dans la même année. Je m’y replonge avec l’impression de ne l’avoir jamais quittée. Il est vrai que durant l’épisode militaire que je viens de vivre, je n’ai été éloigné des miens que pendant de courtes périodes. La vie civile que je retrouve est comme une rivière calme, longue et tranquille, après avoir été un ruisseau capricieux sautant de cailloux en pierres et de pierres en rochers pendant mon enfance, mon adolescence et les premières années de ma vie d’adulte. Cette rivière que je retrouve coule doucement mais inexorablement, les jours succédant aux jours, les semaines aux semaines, les années aux années. Ma mémoire deviendra

moins précise ne retenant que certains épisodes, quelquefois difficiles à situer dans un temps qui peine à se développer mais plutôt qui s'entasse. Un peu comme si l'eau de ma rivière n'était plus limpide mais voilée et parfois trouble. Aujourd'hui, ma rivière coule vers son ultime but, mais où est-il ? Et pour combien de jours, de semaines, d'années, Dieu seul le sait.

Une voie nouvelle est ouverte parallèle à celle que j'ai toujours suivie. Cette nouvelle voie nous allons la suivre à deux avec Pierrette. Depuis la rencontre de Limeux il ne s'est pas passé plus d'une semaine sans que nous nous rencontrions et depuis mon rappel dans l'armée peu de semaines où je ne me rends pas aux Beauces. Cette voie qui restera parallèle à celle d'où je viens nous la suivrons à deux, à quatre à six à douze. Elle sera jalonnée par des événements importants, par des aventures, par des découvertes qui resteront comme autant de repères. D'elle sortira une vie nouvelle, une nouvelle tranche de vie dans laquelle je vais m'immerger. Il y aura de longues périodes de calme où les jours passés ressembleront aux jours à venir. Ce que ma mémoire me restituera ce sera l'événement qui aura troublé la limpidité, détourné, gonflé, dérangé le cours immuable de cette vie sur la voie du long fleuve tranquille.

La vie civile que je retrouve en cette fin d'année 1955 c'est en premier lieu les fêtes de fin d'année, Noël, le Jour de l'An. Si j'ai passé l'âge des étrennes, j'apprécie beaucoup les réunions familiales au sein d'une famille unie. À cette occasion, mes parents reçoivent enfants, conjoints et petits-enfants, c'est la première fois dans leur maison. Nous sommes réunis dans la salle à manger flambant neuve. Je ne suis pas dépaysé. Cette pièce est la remise de tante Tasie, elle s'y tenait souvent, regardant par l'entrebâillement de la porte ce qui se passait sur la route, je m'y suis toujours considéré comme chez moi. C'est curieux, mais je ne regrette pas ma maison natale, mon premier univers, je l'aimais bien et je l'aime encore, pourtant je ne la regrette pas. Serais-je égoïste ? Ce que je crois c'est que ce ne sont pas les murs qui font le foyer d'une famille mais que c'est la famille qui fait le foyer et plus elle est unie et sereine, plus la maison qui l'abrite est agréable à vivre.

Mon retour à la vie civile au jour le jour n'a rien de particulier, rien qui puisse me le faire distinguer les uns des autres, les jours, les semaines, les années qui vont défiler seuls des points particuliers émergeront pour être évoqués.

À l'occasion de Noël, je prends une grande résolution. À nouveau, j'arrête de fumer. Il est temps avec plus de deux paquets de cigarettes par jour, je ne suis pas raisonnable. J'arrête surtout pour Pierrette qui n'apprécie pas du tout l'odeur du tabac. Ce jour-là, en prenant cette résolution, j'émets une réserve : c'est de prévoir que je recommencerai à fumer à ma retraite, à 65 ans, mais je suis persuadé qu'à cet âge je serai plus sage et que je fumerai avec modération. Depuis ce jour, je n'ai plus fumé la moindre cigarette et la retraite est arrivée et, plus sage qu'à 22 ans, je ne suis pas ma prévision. À ce jour et bien que je sois à la retraite, je n'ai jamais fumé de nouveau. Et il m'arrive de conseiller à ceux qui m'entourent d'en faire autant mais là, je regrette de ne pas être suivi par toute la famille.

L'hiver du siècle

Le mois de janvier 1956 n'est pas froid. Le ciel est le plus souvent couvert. Quelquefois des passages pluvieux de peu d'importance distribuent avec parcimonie un maigre crachin. Si ce genre de temps ne contribue pas à l'euphorie, il permet à ceux qui travaillent à l'extérieur de vaquer à leurs occupations dans de bonnes conditions pour la saison.

Il est rare qu'un changement de temps arrive aussi brutalement et l'attaque de l'hiver va prendre tout le monde par surprise. Alors que rien ne le laissait prévoir la veille, c'est dans la nuit du 31 janvier au 1er février que l'offensive du général hiver se développe. Pourtant, à cette époque, il y a bien des bulletins météo à la radio et dans les journaux, mais ils sont écoutés ou lus sans beaucoup d'intérêt et leur crédibilité est loin d'être démontrée. Du froid a-t-il été prévu ? Je ne saurais le dire et si tel était le cas personne, à ma connaissance, n'en tient compte.

Le 1er février, la surprise est totale. Tout est gelé. Ce n'est pas une simple gelée blanche mais une gelée noire apportée par la bise du nord. Le thermomètre s'est replié jusqu'à moins 15° et les jours suivants il lui arrivera de descendre jusqu'à moins 20°. L'entreprise est en chantier à Mehun où nous construisons une maison pour la famille Daudonnet. Madeleine, Madame Daudonnet, est une camarade de Jacqueline. Elles se sont connues au cours complémentaire de Mehun. Depuis elle est restée une amie de la famille.

Ce matin-là, il n'est pas question de travailler même si le travail consiste à exécuter du terrassement à la main pour les fouilles du pavillon. La terre est gelée. Aussi, sagement, mon père met toute l'équipe au chômage-intempéries. La première chose à faire c'est la vidange des radiateurs des camionnettes. À cette époque, on ne connaît pas encore le liquide de refroidissement et à peine l'antigel, quand il gèle fort il faut vidanger. Nous avons de la chance même si le froid est déjà entré dans les bâtiments, il n'a pas encore gelé l'eau des radiateurs. Les camionnettes sont laissées bien sagement à l'abri et lorsque l'on aura besoin de l'une d'elles, le plein sera fait avec de l'eau chaude et la partie basse du radiateur caché par une feuille de papier. Dans la journée, après avoir jugé que le froid était bien installé pour plusieurs jours, je pars avec Jean dans la C4 pour ranger les outils sur le chantier. Une dernière vidange et la camionnette est remisée. Ses prochaines sorties avant le redoux pourront se compter sur les doigts d'une main.

Les premiers jours nous essayons de commencer le terrassement de la maison de Jean. Les maçons sont au chômage-intempéries et ce qui pourrait être fait serait autant de gagné. Cette tentative est vouée à l'échec. La terre gelée est de plus en plus dure et l'épaisseur du gel plus conséquente en profondeur de jour en jour. Malgré le vin chaud et le café qu'Édith distribue sur le chantier, après trois jours ce chantier est abandonné. Habituellement l'hiver quand il gèle, nous en profitons pour aller couper du bois de chauffage en forêt mais, cette fois, après un essai, il faut abandonner. Le bois est gelé, les cognées (haches) rebondissent sur le bois sans l'entamer. Décidément il n'y a plus rien à faire à l'extérieur. Il nous faut rentrer. Nous ne savons pas que nous sommes au repos pour tout le mois de février et pour une semaine du mois de mars.

Les premiers de jour de cette vague de froid, le Cher n'est qu'en partie gelé alors que les étangs sont impraticables pour le gibier d'eau. Des canards, des oies et même des cygnes sauvages se sont réfugiés sur la rivière. C'est une aubaine pour mon père qui, malgré la température, fait quelques belles chasses aux dépens des oiseaux réfugiés. Mais il faut arrêter là aussi, et pour éviter une hécatombe, le préfet interdit la chasse au gibier d'eau. Il ne reste plus à mon père que son bureau où il passe les longues journées d'hiver qui vont se succéder.

Avec Jean nous nous sommes repliés dans le nouvel atelier qui vient d'être construit derrière la maison à l'emplacement du vieux hangar de tante Tasie. Le gros poêle qui y est installé diffuse une chaleur relativement douce comparée à celle de la température extérieure. Là, sous la conduite de mon bricoleur de frère, nous réparons des brouettes, nous en construisons même de nouvelles ainsi que des auges à mortier. Les tréteaux en bois (l'échafaudage métallique n'a pas encore fait son apparition à l'entreprise) ont droit à une révision qui va, pour certains, jusqu'à la reconstruction. Je dégrossis aussi des manches pour les marteaux, testuts et hachettes en manque, il n'y aura plus qu'à les ajuster. Mais chaque chose a une fin et tout est remis en état au bout d'une quinzaine de jours, si bien que Jean ne descend plus que rarement à la maison. Je ne sais que faire de mes journées qui restent désespérément grises, venteuses et froides. Je ne saurais dire qui exactement (peut-être Raymond) m'a prêté une carabine 6 mm semblable à celles que l'on trouve sur les stands de foires. Avec elle, j'essaye mon adresse sur quelques pauvres merles affamés qui arpentent les plates-bandes du jardin à la recherche d'un hypothétique vermisseau ou d'une graine miraculeuse qui pourrait s'y trouver. J'arrive à en tuer quelques-uns, mais ils sont tellement maigres qu'ils sont immangeables. Je me résous donc à cesser cette triste activité de prédateur d'une gent ailée en piteux état.

Comme toute la famille, je fais la grasse matinée. À cette époque, il n'est pas question de chauffage central. Ma chambre n'est pas chauffée mais j'ai l'habitude, je n'ai jamais connu autre chose. Grâce à un renfort de couverture, à un édredon, il fait bon dans mon lit.

Je rends régulièrement visite aux alambics dont les baraques ne manquent pas de compagnie. C'est que, mis à part les quelques personnes qui travaillent à l'extérieur, la plupart des Preuillois sont au repos forcé. Même les cultivateurs, lorsqu'ils ont fini de soigner leur bétail, sont pour ainsi dire au chômage technique. Nous sommes nombreux à nous retrouver en compagnie de Lili Cromwell et de Lucien Jacquet. Chacun d'eux abrite dans leurs ateliers un groupe de désœuvrés qui sont là pour refaire le monde en discussions. Les cultivateurs et les vignerons ont tout à craindre de ce froid qui descend souvent la nuit en dessous de moins 20°, alors que la terre n'est pas protégée par une couche de neige. C'est qu'en dessous de moins 15 aussi bien les grains que la vigne risquent de geler et cela on ne le saura qu'après le dégel.

Pendant cette longue période de froidure, je me rends tous les dimanches après-midi à Cerbois pour y retrouver Pierrette. À cette époque il y a souvent bal dans l'un des cafés du bourg, pas un grand bal bien sûr mais un petit bal où les jeunes des communes voisines se retrouvent pour passer un bon après-midi. L'ambiance y est sympathique. Souvent, quand le bal continue en soirée, je dîne d'un casse-croûte sur place avec quelques copains. Je n'ai pas d'autre moyen de transport que mon vélo et il faut être bien équipé pour affronter les températures sibériennes du moment sur cet engin. Canadienne, pull-over, caleçon long et chaussettes de laine sont efficaces. Les seuls endroits vulnérables ce sont les pieds seulement chaussés de souliers de ville, à l'arrivée ils ont tendance à se transformer en glaçons. Il faut de longues minutes, surtout après un retour en pleine nuit, pour qu'ils retrouvent sous les couvertures et l'édredon, une température normale. Pierre Mandereau a pitié de moi et vient souvent me chercher en voiture. À ce jour je lui en suis encore reconnaissant.

Il faudra attendre encore une semaine en mars pour que le gel cède devant le redoux et lâche prise malgré le soleil devenu vigoureux, le vent d'ouest et le passage d'une bonne pluie. Les premiers jours, il n'est pas question de maçonner. Les matériaux sont encore gelés. Nous reprenons le terrassement de la maison de Jean. Mais là il nous faut un outillage particulier. De grandes pointerolles et des masses pour détacher des quartiers de terre gelée un peu comme on fait des quartiers de pierre dans une carrière.

Le gel a fait de gros dégâts un peu partout. Mal vidangés beaucoup de radiateurs et de carters de voitures ont éclaté tout comme les radiateurs de chauffage central ou les canalisations mal protégées, et des fuites apparaissent un peu partout. Dans les champs, ce que l'on craignait se concrétise. Tous les grains d'hiver sont gelés. Il faudra tout réensemencer avec des variétés de printemps. Les ceps de vigne qui ne repartiront plus sont nombreux et l'on devra repiquer des milliers de jeunes plants. Nous venons de vivre la période de froid sans dégel la plus longue qu'on eût jamais connu à Preuilly de mémoire d'homme. Elle restera présente dans le souvenir de tous ceux qui l'ont connue.

Enfin, mon permis de conduire – la 203

Cette fois je n'ai plus rien à attendre pour essayer de passer mes permis de conduire. J'écris bien "mes permis". Quant à faire, autant passer le permis poids lourd avec le V.L. L'auto-école Montagne fait le nécessaire pour la demande et, en attendant ma convocation, je reprends quelques leçons pour ne pas perdre la main. C'est à Bourges que l'examen doit avoir lieu. Je suis sûr de moi et ne devrais rencontrer aucune difficulté. Mais c'était sans compter avec mes mauvaises habitudes prises au volant des deux grands-mères automobiles de l'entreprise. Elles me font échouer bêtement. La seconde fois a lieu seulement quinze jours plus tard et ce sera un succès complet.

Ce matin-là, je monte dans la 4 CV Renault, bien décidé à en finir une fois pour toutes avec ce permis qui joue à l'Arlésienne depuis près de deux ans et demi. La voiture-école est garée derrière une autre auto. Pour déboîter plus facilement, au démarrage, je fais une courte marche arrière qui me permet de me dégager plus facilement. Cette manœuvre est appréciée par l'inspecteur et la suite se passe comme une lettre à la poste. Dans la foulée, toujours avec le même inspecteur, je grimpe dans le camion-école. Je n'y passerai que quelques minutes. En effet, après avoir fait une marche arrière impeccable dans une courbe et quelques centaines de mètres, nous croisons une voiture annonçant le

passage d'un convoi exceptionnel. L'inspecteur soucieux de ne pas être à l'origine d'un encombrement routier me demande de revenir à notre point de départ. Quelques minutes plus tard j'ai enfin la feuille rose tant convoitée. La tête haute et sans crainte aucune, je peux maintenant conduire autos ou camions sur les routes de France et de Navarre et même du monde entier. Passer le permis de conduire ressemble beaucoup à une loterie. Il faut une bonne dose de chance. Il faut que l'inspecteur soit décidé à nous donner l'une des feuilles roses qu'il va distribuer parcimonieusement. Il faut surtout conduire sans faire la moindre faute. Pour moi, ce jour-là, les conditions étaient remplies. Avec un peu plus d'attention, il y a plus de deux ans que j'aurais eu ce permis mais, ce jour-là, malgré le ciel gris et brumeux, cette matinée de janvier m'apparaît lumineuse.

Il y a bien longtemps que les affaires de l'entreprise n'avaient pas marché aussi bien. Ce qui n'empêche pas mon père d'hésiter longtemps avant de commander une autre camionnette et, cette fois, ce sera une neuve, une voiture moderne, une 203. Il y a un monde entre ce véhicule et les vieilles guimbardes que sont la B14 et la C4. Mais il faut s'armer de patience. Si aujourd'hui il est possible d'acquérir une voiture du jour au lendemain, ce n'est pas le cas l'époque. Les délais de livraison sont très grands quelle que soit la marque. L'attente est si longue que mon oncle Henri Véron qui a commandé une 2 CV Citroën, en trouve d'abord une d'occasion, ce qui tient presque du miracle. Ainsi équipé, il ne fait pas le siège du concessionnaire, malgré tout celui-ci ne l'oubliera pas et lui livrera sa commande après plus de … 7 ans, un véritable record.

Pour la 203 l'attente ne sera pas aussi longue, peut-être 4 ou 5 mois qui me semblent une éternité. Enfin, un peu avant l'été, une belle camionnette gris-bleue, avec des chromes étincelants au soleil, toute de vert bâchée, se gare un soir devant la maison. C'est le concessionnaire lui-même, le directeur de Peugeot Bourges, Monsieur Monin du garage "Auto-progrès" qui la livre en personne. La commande avait été passée à Monsieur Bardin, le mécanicien habituel de l'entreprise.

Maintenant nous voilà avec trois camionnettes à la maison. Mon père, Jean et moi pouvons aller chacun de notre côté avec un véhicule. C'est une bonne chose surtout pour mon père qui est plus libre et qui n'est plus obligé de conduire une équipe sur son chantier et de revenir la chercher lorsqu'il a besoin de faire une course, d'aller visiter un client ou d'approvisionner un chantier.

C'est un samedi, en fin d'après-midi, que la nouvelle venue fait son entrée dans Preuilly et se gare sagement devant la maison. Le dimanche matin c'est moi qui ai l'honneur de prendre le volant en main le premier. Mon père me demande de conduire. Il sait très qu'il me fait un grand plaisir. Avant ce jour, je ne crois pas avoir conduit une voiture moderne exception faite de la 4 CV Renault avec laquelle j'avais passé mon permis. Il n'y a vraiment rien de commun entre la 203 et les vieilles camionnettes. J'ai l'impression de chevaucher un pur-sang après avoir, jusqu'à ce jour, monté que des baudets. Mais il y a une restriction temporaire à une vitesse débridée. À cette époque, il faut roder les moteurs et ne pas dépasser les 70 kilomètres à l'heure pendant 5000 kilomètres. Malgré cette restriction quelle différence ! La voiture bondit dès que le pied sollicite l'accélérateur. On ne ressent pas les vibrations ni les bruits inquiétants qui remplissent les cabines des vieilles camionnettes et surtout, il y a la quatrième vitesse qui donne tellement plus de souplesse à la conduite. Quant aux freins, c'est une véritable révolution. Sur la Bouine, je l'ai déjà écrit, il est prudent d'anticiper le freinage quelques instants avant l'arrêt et même, pour plus de sûreté, choisir un petit obstacle ou une bordure de trottoir pour terminer cette manœuvre délicate. Sur la C4 c'est un peu moins aléatoire mais les distances de freinage sont encore considérables. La 203 a troqué les freins à câbles contre des freins hydrauliques. Dès que l'on pose le pied sur la pédale, la réaction est immédiate, même brutale, et avant d'y être habitué il faut faire attention à ne pas donner de la tête dans le pare-brise. La caisse est aussi spacieuse que celles des anciennes voitures et la bâche étanche aux courants d'air apporte un confort nouveau aux passagers qui s'y installent le temps d'un trajet. Malgré ce confort relatif c'est peut-être là le point faible de ce véhicule quand on veut voyager à plus de deux. En effet, si les deux passagers de l'avant ont un bon confort, ceux qui prennent place dans la caisse, assis sur les coffres des roues ou sur une couverture, les courants d'air mis à part, ne sont guère mieux lotis que dans les bennes des ancêtres.

En principe, c’est mon père qui se déplace avec la nouvelle voiture. Jean et moi conservons les anciennes, qui font encore correctement leur service malgré leur âge avancé. En revanche, il arrive parfois que je prenne la 203 pour sortir. Depuis que je possède mon permis de conduire. je ne prends mon vélo que rarement. Je me rends souvent chez Pierrette et Pierre Mandereau et Colette Audebert nous y rejoignent. De ce côté il y a aussi du nouveau. La vénérable "Rosalie", Citroën de la maison Mandereau, vient d'être remplacée par une traction, véritable mythe roulant dont l'aura est encore intacte, même si elle a été conçue avant la guerre. Si la traction Mandereau n’est pas tout à fait neuve c’est une très bonne occasion dans laquelle, lorsque nous sommes quatre, nous trouvons plus de confort que dans la 203. C’est avec ce véhicule que nous sortons le plus souvent.

C’est encore avec la "Rosalie" que Pierre, Colette et Pierrette passent me prendre pour aller passer l’après-midi du jour de l’Ascension 1956 à l’assemblée de Castelnau. Je n'ai aucun souvenir précis de cette demi-journée si ce n’est qu’il fait un temps splendide et que la foule est au rendez-vous. C’est au retour qu’un incident se produit. La route qui relie le lieu dit "Champigny" à Castelnau n’est pas encore goudronnée, c’est encore ce que l’on appelle une "route blanche" où les nids de poule se disputent avec le macadam et les cailloux. Nous rentrons bien tranquillement quand une pierre, sans doute projetée par l’une des roues de la voiture, heurte violemment le dessous de notre véhicule. Rien d’extraordinaire là-dedans. Ce genre d’incident est très fréquent sur ces routes et sans aucune importance. Nous ne pensons plus à ce choc jusqu’à notre arrêt sur la place de l’église de Preuilly où Pierre gare sa voiture le temps que nous prenions l’apéritif au café avant de nous séparer. En mettant pied à terre, une forte odeur d’essence se manifeste et une trace de ce liquide suit la voiture. En regardant sous celle-ci Pierre s’aperçoit qu’un filet d’essence s’échappe du fond du réservoir. Le choc du caillou nous revient à l’esprit. Il n’y a pas de doute, c’est certainement le caillou qui a percé le réservoir. Il n’est pas question de continuer à rouler avec fuite. Une panne sèche ne manquerait pas de se manifester. Avec l’accord de mon père, Pierre rentre la "Rosalie" dans le petit garage à la place de la Bouine et c’est avec celle-ci que je reconduis mes amis et Pierrette à Cerbois.

Je suis rentré du travail le lendemain lorsque le père de Pierre, Romain Mandereau, arrive avec son mécanicien et un véhicule de dépannage pour prendre la "Rosalie" en remorque. Romain Mandereau est un brave homme, cousin germain de la mère de Pierrette. Après que les préparatifs de remorquage ont été terminés, mon père invite ces braves gens à trinquer autour d’une bouteille de vin blanc. Au cours de la discussion à bâtons rompus qui ne manque pas de s’installer, le père de Pierre me pose la question : "*Mais au fait, comment cela vous est-il arrivé ?"*. Je m’efforce de raconter le plus fidèlement possible les circonstances exactes de l’incident. Je suppose que ma version des faits est la même que celle de mon camarade pour la simple et bonne raison que ce n’est que la vérité. Cette vérité Romain Mandereau l’écoute, pensif et l’air incrédule. Il ne va pas jusqu’à dire que je lui raconte des histoires mais je me rends bien compte qu’il ne me croit pas. Je suppose que l’histoire du caillou baladeur doit lui sembler surréaliste et pourtant c’est bien là la vérité. Je ne crois pas que le fait de ne pas être cru par son père a traumatisé Pierre, mais en ce qui me concerne, je suis certain qu'il est plutôt frustrant d'être soupçonné de mentir lorsque l’on dit la vérité. Il faut être philosophe, après tout on est souvent cru lorsque l’on dit de petits mensonges, ou des gros.

Comme je l’ai déjà écrit, il m’arrive de prendre la 203 le dimanche après-midi. Lorsqu’elle n’est pas libre, je prends l’une des anciennes camionnettes. Le plus souvent je laisse ma voiture à Cerbois et c’est Pierre Mandereau qui nous transporte. Il arrive parfois, peut-être lorsque Romain Mandereau a besoin de sa voiture, que ce soit mon véhicule qui soit de service. Je me souviens, entre autres, d’une visite à la foire-exposition de Vierzon. Il fait nuit lorsque sur le chemin de retour, je me gare sur l’accotement de l’allée qui mène à la ferme des Gabarderies où habite Pierre et à la maison de maître où logent les propriétaires de cette ferme. En repartant, le tube qui protège l’arbre de transmission glisse sur une ancienne souche d’arbre, en partie pourrie, et avec l’élan les roues arrières tournent dans le vide. Ma première frayeur passée, je m’aperçois que je suis bien coincé. Il n’y a pas moyen de se dégager. Aux grands maux, les grands remèdes. Malgré l’heure tardive et la nuit, Pierre va chercher un tracteur et un câble au grand étonnement des propriétaires qui dînent sur leur terrasse. Avec ce renfort, la 203 est tirée de son piège. Elle n’a pas souffert dans l’incident, à mon grand soulagement.

J’ai beaucoup écrit sur les automobiles, sur mon permis de conduire, mais il faut se replacer dans le contexte de l’époque. Tout ce qui concerne ces sujets a beaucoup d’importance. Je suis le témoin d’un changement des moyens de transport, les automobiles se généralisent en quelques années. Je passe du vélo pour aller sur les chantiers, pour faire les courses, pour sortir aux automobiles, des vieilles grands-mères automobiles à une camionnette moderne. Un nouveau monde se met en place et je le vis intensément.

Ernest Bischtel dit Kubler, dit Nénesse

L’entreprise a un carnet de commandes garni comme jamais. Ce n’était pas arrivé depuis la fin de la guerre. Trois pavillons ont été construits ou commencés pendant la période où j’ai été rappelé à l’armée. Au printemps 1956, un chantier important commence. Il s’agit de l’agrandissement de la maison de la Montauderie, une propriété sur la commune de Foëcy qui, cependant, n’est qu’à une centaine de mètres du hameau de Villalin de Quincy. Monsieur et Madames des Georges en sont les propriétaires depuis peu de temps. Monsieur des Georges est le frère de Madame Sauzey, la châtelaine de Billerat. C’est aussi un ami de Monsieur Guyot chez lequel il chasse à courre. En écrivant le nom de ce client, je ne puis manquer de signaler une anecdote. En réalité le véritable nom n’est pas des Georges en deux mots mais Desgeorges en un seul mot. En effet, sur les documents concernant la famille Sauzey et qui ont été vus par plusieurs personnes de ma connaissance, Madame Sauzey portait son nom de jeune fille en un seul mot. Il faut croire que fortune faite, grâce semble-t-il à l’immobilier qui explose dans la région parisienne, Monsieur des Georges ait jugé qu’un nom à particule serait du meilleur effet pour assurer sa notoriété, aussi bien dans les cercles mondaines parisiens que dans le petit monde qui se voudrait aristocratique, du Berry. C’est donc affublé de son patronyme à particule que des Georges, ce grand homme (au sens propre) devient le client de mon père. Il faut dire que pour celui-ci l’important n’est pas que son client porte un nom à particule mais qu’il soit solvable et règle bien les importants travaux qui seront effectués. De ce côté-là, il n’y aura jamais de problème. À partir d’une maison déjà importante, c’est une gentilhommière confortable que nous allons construire.

La charge de travail est en pleine progression. Les séquelles de la guerre ont disparu. Le bâtiment connaît et va connaître, une période faste qui durera une vingtaine d’années. Il faut embaucher. Dans l’équipe, tous les ouvriers sont devenus plus ou prou de bons maçons. Il manque au moins un manœuvre. À cette époque, nous faisons encore le terrassement à la main et au chantier des Georges, il faut terrasser une cave. Il est indispensable de trouver des manœuvres pour exécuter ce travail.

Depuis quelque temps déjà, au café Roux, celui qui était tenu par Henriette Danjon (le changement de propriétaire a eu lieu pendant que j’étais rappelé), un curieux personnage prend pension. Il est connu sous le nom de Kubler. Pourquoi Kubler ? Parce qu’il est suisse et que les exploits du champion cycliste helvète sont encore dans tous les esprits et qu’en Berry on a vite fait de donner un surnom.

En réalité, ce pensionnaire bizarre s’appelle Ernest Bischtel. Cet homme pourrait, à lui seul, faire l’objet d’un livre tant sa vie a été une suite de drames, d’aventures, de travail, de sa Suisse natale à la mansarde du café Roux. Il est arrivé l’automne dernier pour participer aux travaux de battage qui durent encore, à cette époque, tout l’hiver, allant de locatures en locatures et de fermes en fermes (il faudra encore plusieurs années pour que la moissonneuse-batteuse s’impose complètement).

Mais avec le printemps, la campagne de battage se termine et Bischtel alias Kubler va se retrouver momentanément sans travail. Cela tombe à pic. En effet, mon père cherche plusieurs terrassiers pour exécuter le terrassement du chantier de la famille des Georges. Déjà un journalier qui habite Mehun a été embauché. Bischtel sera le second. Notre homme n’est plus tout jeune. Officiellement il a soixante ans mais en réalité il en a soixante cinq. Malgré son âge, celui que l’on appellera Nénesse dans l’entreprise, s’avère être un travailleur courageux, habile et encore plein d’énergie. Pourquoi donc celui qui aiguisera longtemps ma curiosité, s’est-il rajeuni ? Cette histoire commence voilà plus quarante ans.

En 1916 ou 1917, en pleine guerre mondiale, le citoyen suisse Ernest Bischtel vit dans un pays en paix au centre d'une Europe à feu et à sang. Il est marié et a deux garçons. Il a déjà exercé plusieurs métiers. Il a été vacher en Suisse, là-bas un vacher n'est pas le pauvre hère que l'on a connu chez nous et qui ne sait que garder son troupeau. Lui a été un vacher de métier, responsable d'un troupeau, capable de fabriquer le fromage même lorsque c'est la saison de l'alpage. Il fut aussi cocher dans une compagnie de transport hippomobile dans la ville de Berne. Il a même été plongeur et a travaillé avec un scaphandre dans un fleuve lors de la construction d'un pont. Apparemment cette première partie de sa vie, même si elle n'est pas un modèle de stabilité, s'est plutôt bien déroulée.

C'est la guerre qui va le faire basculer dans le chaos. Durant la première guerre mondiale, la Suisse et neutre mais elle est bien armée et a pris des mesures pour assurer son intégrité territoriale. Les Suisses en âge de porter les armes sont mobilisés pour garder les frontières dans le cas où il viendrait à l'esprit des belligérants de passer chez eux, comme les Allemands viennent de le faire en Belgique. Comme ses compatriotes, Ernest Bischtel est mobilisé pour des périodes plus ou moins longues et, entre deux séjours sur la frontière, il rentre chez lui. En ce temps-là, comparée aux autres nations européennes, grâce à ses précautions défensives, la Suisse est un havre de paix où notre homme vit encore, insouciant et heureux, jusqu'à ce jour de 1917.

Ce jour-là, il rentre de son service sur la frontière. Il va retrouver chez lui sa femme et ses enfants. Il pousse la porte et là, surprise, à sa place, dans son lit, couché à côté de sa femme, il trouve un officier de l'armée. Ainsi, pendant qu'il était censé garder son pays, loin de son foyer, l'un des chefs de cette armée qui le retient loin de chez lui, en profite pour prendre sa place dans les bras de son épouse. Ernest n'est pas un tendre, il est coléreux de nature aussi, l'infidèle et l'amant ont droit à une sévère correction et, aveuglé par sa colère, il ne s'en tient pas là. Trahi par l'armée, trompé par sa femme, il bascule dans une violence aveugle. Il met la maison à sac et casse tous les meubles, il casse aussi son fusil qu'il a rapporté avec lui et met en lambeaux son uniforme militaire. Après ce coup d'éclat, il sait très bien que l'armée va lui demander des comptes, aussi quitte t'il son logis, sa ville et même son pays si tranquille. Il juge qu'il n'a plus rien à y faire, tout le monde l'a trahi. Il est suisse-allemand mais francophile. Sa mère était une suissesse-française. Entre les deux belligérants voisins de son pays, il choisit de passer en France.

Il ne fait pas bon, à cette époque, être étranger et arriver sur le territoire français sans passeport et avec l'accent allemand. Ernest manifeste son intention de s'engager dans la légion étrangère. On peut supposer que c'est dans une gendarmerie qu'il contracte son premier engagement. Un petit problème apparaît. Il a cinq ans de trop pour pouvoir entrer dans cette arme mais, à la légion, et surtout à cette époque, on n'est pas regardant, les preuves écrites ne sont pas nécessaires, la parole suffit et pour être en conformité avec le règlement, Ernest aura donc cinq ans de moins. Par la suite, il ne pourra jamais récupérer sa véritable date de naissance et ce rajeunissement sera pour lui un sérieux handicap le jour où il se décidera à faire valoir ses droits à la retraite.

Ernest n'aime pas beaucoup parler de la grande guerre qu'il doit avoir été terrible. La légion est souvent employée à des tâches bien spéciales comme, par exemple, le nettoyage de tranchées, à l'arme blanche. Dans ses récits, il ne s'attarde pas sur cette période. Je sais seulement qu'il est blessé. Après son passage dans un hôpital, il est muté au Maroc avant la fin de la guerre, mais dans ce protectorat, la pacification n'est pas totale. Le Maroc est un pays magnifique. C'est ainsi que me l'avait décrit Pierre Boisrond et c'est aussi la description que m'en fait l'ancien légionnaire. Si le pays est magnifique, il n'est pas entièrement pacifié et la France aimerait bien que ses protégés soient un peu plus sages et ne mettent pas en cause l'autorité de tutelle.

Son passage au Maroc, dans les rangs de cette armée mythique qu'est la légion, est certainement ce dont il est le plus fier. Mais la pacification s'éternise. Il y a des rebelles qu'il faut aller chercher dans les montagnes au milieu des tribus berbères où ils sont comme des poissons dans l'eau. Je ne crois pas qu'à l'époque il soit fait beaucoup de publicité autour de cette pacification. La France est aux prises avec sa sortie de la guerre et ce travail est le lot ordinaire de la légion. Tout laisse croire

qu'Ernest est un bon élément, forte tête certainement, mais courageux. C'est bien là le profil du parfait légionnaire. Au jeu dangereux de la pacification, il décroche la croix de guerre. Pour avoir mérité cette distinction, il lui faut sûrement avoir accompli un véritable fait d'arme. Il n'a pas de souvenirs concrets de son passage à la légion, mais il a précieusement conservé cette médaille et la citation qui l'accompagne. C'est avec fierté qu'il me la fait lire. Je ne me souviens plus des termes exacts, mais je crois qu'il est question d'une position défendue avec héroïsme contre des rebelles bien supérieurs en nombre, d'où il ressort victorieux mais blessé. Cette citation à l'ordre de l'armée contient une phrase tirée d'un ordre du jour du général Négrier, l'une des pacificateurs du Tonkin. Ce général n'est autre que l'arrière-grand-père de Maurice Négrier, mon beau-frère. Dès qu'il a connaissance de cette parenté, le brave Ernest aura la plus grande considération pour Maurice.

Il arrive parfois que lors d'un repas pris en commun sur le tas, ou durant un travail où je me trouve seul avec lui, il me raconte quelques bribes de sa vie tumultueuse et, en particulier, de son passage dans la légion. Par exemple, c'est un accrochage avec toute la population d'un village, son unité avait, sans le savoir installé son campement dans le lieu sacré pour les musulmans qu'est un cimetière. Une autre fois, c'est le récit de la mise à sac d'un douar rebelle perdu dans la montagne, par des tirailleurs sénégalais. Ce jour-là, en passant à proximité d'une cour fermée par un mur, il entend des cris de femme. Il regarde par-dessus le mur et voit un groupe de sénégalais en train de violer une vieille femme couverte de sang. Horrifié par ce spectacle, il dégoupille une grenade et la jette dans la cour ce qui met un terme au martyr de la femme et à la vie des violeurs. Malgré les années précédentes, il est encore scandalisé par le spectacle auquel il a mis fin et ne regrette pas son geste. Il se souvient aussi d'un prince danois, fils de roi, qui servait dans ce corps d'élite comme officier.

À cette époque, l'état-major de la légion est à Sidi Bel Abbès en Algérie, quartier général de cette armée. Il me décrit la particularité du fronton de l'entrée principale qui est décoré d'une tête de lion à l'extérieur et d'une tête de mouton à l'intérieur. Le message que veut faire passer la légion à ceux qui entrent dans cette arme c'est qu'on y arrive lion et que l'on en sort mouton.

À l'écouter égrainer ses souvenirs, je me revois quelques mois auparavant en Tunisie, discutant avec les légionnaires d'Air Dra Ham au bar du Foyer. Eux aussi me racontaient à peu près les mêmes histoires qui ne se passaient pas au Maroc mais en Indochine. Pour avoir côtoyé la légion en Tunisie, pour avoir écouté les récits d'Ernest, j'ai toujours gardé une grande admiration pour ce corps d'élite et pour les hommes qui la composent.

Ernest qui avait été vacher en Suisse, de retour à la vie civile après dix ans de légion, reprend ce métier en Haute-Savoie où les conditions de travail dans les élevages sont à peu près les mêmes que celles de son pays natal. Il ne retourne pas chez lui et ne cherche pas à revoir sa famille, pas même ses enfants.

Vacher en Suisse ou dans les Alpes, c'est un véritable métier. C'est être responsable de son troupeau, c'est partir avec lui à la belle saison dans les alpages, c'est faire la traite et, à cette époque, il n'y a pas de trayeuse, c'est confectionner la tomme, c'est aussi avoir des connaissances pour soigner une bête malade. Mais c'est surtout se sentir libre, ne subir aucune contrainte en dehors des responsabilités liées au métier. Lorsqu'il parle de cette époque, de son métier, il en est très fier et, au fond de lui-même, il est toujours vacher. Il reste fidèle à la montagne et à son métier pendant 25 ans environ. Pourquoi les quitte-t-il pour venir en Berry ? Peut-être un coup de tête, un hasard ou le retour des vieux démons de jeunesse. Il lui faut bouger, voir du pays au-delà de l'horizon bouché par les montagnes. L'occasion de quitter une vie trop bien réglée, depuis trop longtemps, se présente sous les traits de l'un de ses employeurs qui vient d'acquérir une exploitation dans le Cher. Il lui faut quelqu'un de compétent pour s'occuper d'un troupeau. Ernest saute sur l'occasion et arrive dans le Pays-fort, peut-être à Vailly sur Sauldre, dans une ferme où il trouve un troupeau mais aussi de la culture céréalière. Ici les vaches ne font pas la transhumance et si elles restent à l'étable l'hiver, elles sont parquées l'été dans des prés ou des pacages. Plus besoin de gardiens mais des haies ou des fils de fer barbelés. La traite n'est pas l'affaire des hommes mais celles des femmes à la ferme. Quant au lait, c'est le camion du laitier qui le ramasse donc pas de fromage à fabriquer. Il ne lui reste plus qu'à faire

le pansage, à conduire ou aller chercher le troupeau aux prés et à aider à tout autre travail dans la ferme.

À cette époque il y a encore un personnel important dans les fermes : conducteurs de tracteurs, charretiers, bricolins, bergers, vachers, journaliers. La plupart de ces gens logent, couchent et prennent leurs repas à la ferme. Dans la cuisine, qui est aussi la salle commune, il y a toujours une grande table autour de laquelle le personnel s'installe pour prendre ses repas. Ce dernier est régi par une sortie de protocole. C'est le premier charretier, à cette époque plutôt le conducteur du tracteur, qui s'assoit et se relève le premier, c'est aussi lui qui se sert en premier. L'ordre protocolaire est toujours le même : les charretiers, les bricolins, le berger et le vacher. Celui-ci est le dernier au bout de la table, il est le dernier servi et doit le respect à tous les autres ouvriers. Ernest est déçu. Il était venu faire son métier mais ici la place du vacher est réservée aux gamins qui sortent de l'école, souvent aussi à des marginaux, à de simples d'esprit. Après quelques mois passés dans cette ferme où il ne peut décemment exercer son métier, il tire sa révérence et prend la route.

Il trouve vite du travail. La saison des battages commence. Cette saison dure tout l'automne et une grande partie de l'hiver. Si autour de la batteuse il y a du personnel de l'exploitation il y a aussi des places pour des gars forts et courageux qui portent les sacs de grain et les bottes de paille pressées. C'est là un travail fait sur mesure pour Ernest. Il est encore costaud et le courage ne lui manque pas. Son ardeur au travail n'en cède en rien à celle des plus jeunes. Il faut aussi une campagne d'arrachage de betteraves sucrières. Lorsqu'il pratique ces travaux, il est nourri dans les fermes, il n'a pas de logement qui lui soit propre mais il couche à l'écurie, dans l'étable, sur un tas de paille ou de foin. Ces conditions de vie ne sont pas un problème pour lui, il en a connu de bien pires lorsqu'il était à la légion.

Il arrive à Preuilly durant l'hiver 56. Je ne saurais dire s'il s'embourgeoise ou si c'est la rigueur de l'hiver en février, mais il délaisse la paille et le foin pour une chambre dans le café aux destinées duquel président Odette et Raymond Roux. Ce commerce n'est plus ce qu'il a été avant et pendant la guerre et pour mettre "un peu de beurre dans les épinards" Raymond Roux fait, lui aussi, la campagne de battage. C'est à cette occasion qu'il rencontre l'ancien légionnaire et qu'ils font équipe ensemble. Raymond Roux propose à Ernest de le loger dans une mansarde au-dessus du café. C'est à cette époque que je fais la connaissance de celui que tout le monde appelle Kubler mais qui deviendra Nénesse pour le personnel de l'entreprise.

Avec la fin de l'hiver, se termine la saison de battage. C'est aussi à ce moment-là que l'entreprise commence l'extension de la maison de la famille des Georges. Je l'ai déjà expliqué, le terrassement se fait encore à la main, il n'est pas question d'y mettre tous les maçons qui ne manquent pas de travail par ailleurs, aussi mon père embauche-t-il plusieurs manœuvres pour la durée de ce chantier, Nénesse fait partie de ceux-là. Pour ce travail, il fait équipe avec un journalier qui vient de Mehun et un autre ouvrier agricole en rupture de ban, Albert Labbé qui depuis peu loge à Jacques au bois dans une petite maison que lui loue la propriétaire des lieux, Mademoiselle Monin.

Nénesse fait des merveilles dans ce métier. Ce n'est pas la première fois qu'il manie la pelle et la pioche. Des terrassiers et des quelques maçons qui sont sur ce chantier, c'est l'ancien légionnaire qui abat le plus de travail, même Jean Ledoux avec sa jeunesse et sa force ne parvient pas à en faire autant que lui, ce qui le vexe un peu. Il faut dire que notre brave homme, en plus d'une vigueur peu commune pour son âge, fait montre d'une habilité certaine. Car même si le travail de terrassier est un travail de manœuvre, il n'en reste pas moins qu'il y a différentes façons de le prendre et sans pour cela faire plus d'efforts, Nénesse a une façon de travailler qui l'avantage.

Ce terrassement terminé, mon père garde son équipe de terrassiers pour charger sur un camion un gros dépôt de pierres ramassées dans les champs et stockées à proximité du chantier pour en faire une plate-forme qui recevra un terrain de tennis en terre battue. Lorsque ce travail est terminé, mon père garde Nénesse et Labbé pour servir, chacun de leur côté, dans l'une des deux équipes de l'entreprise.

Nénesse va travailler dans l'entreprise pendant près de quatre ans mais ne loge que quelques mois au café. Avec des parpaings posés à sec, avec une porte et une fenêtre de récupération, nous lui aménageons une chambre dans le fond de la grange que nous louons en face de chez tante Tasie. Jean donne à Nénesse quelques rouleaux de papier peint qui restaient des peintures de sa maison. Il en tapisse les murs. On lui trouve aussi un lit, des couvertures, un mobilier rudimentaire et un pot à peinture en guise de "vase de nuit". C'est le hangar derrière la maison qui lui sert de réfectoire. On y trouve une table, quelques chaises, un réchaud à gaz et un gros poêle. C'est là que les ouvriers de l'entreprise qui ne sont pas de Preuilly et qui apportent leur repas, déjeunent. Ma mère lui a procuré un rudiment de batterie de cuisine qu'il range dans un petit meuble récupéré sur un chantier. Nénesse est heureux. Il n'a peut-être jamais été aussi libre car même dans les alpages, il avait la responsabilité de son troupeau. Il gagne bien sa vie avec une paye régulière, mais s'il ne fait jamais de dettes, il ne sait pas faire des économies. Depuis que j'ai commencé à décrire Nénesse, je n'ai pas fait mention de son gros, on pourrait même dire son très gros défaut, il boit souvent du vin rouge plus que de raison. Il dit souvent "*Moi je suis un buveur, je ne suis pas un connaisseur, j'aime mieux deux litres de vin ordinaire qu'un litre de vin supérieur*". En effet, c'est plusieurs litres qu'il consomme tous les jours.

Nénesse a une façon de cuisiner bien à lui. Par exemple, il fait souvent sa soupe avec des pointes d'orties. Par la suite nous avons appris qu'effectivement qu'on pouvait faire d'excellents potages avec cette plante. Jusqu'ici les orties n'avaient été, pour moi, qu'un instrument de torture de parents indignes contre leur progéniture récalcitrante et aussi, parfois, une nourriture, après cuisson, pour les canards. Mais le plat que se prépare Nénesse, le plus souvent, ce sont des macaronis qu'il cuisine d'une façon qui lui est propre. Il faut savoir qu'il en fait une grosse consommation. Dans une grande casserole, il met à bouillir plus d'un litre d'eau dans laquelle il jette un cube de concentré de bouillon de viande. Lorsque celui-ci est fondu et que l'eau boue, il ouvre un paquet de macaronis, pas de ridicules petits macaronis, mais des bien longs de près de 20 cm. Je crois que l'on n'en trouve plus aujourd'hui. Il laisse glisser délicatement ces petits tubes dans l'eau sans les casser. Ils ne peuvent, étant donnée leur longueur, entrer tout entier dans la casserole et ce n'est qu'au fur et à mesure de leur cuisson qu'ils ramollissent et trouvent place dans le récipient. Lorsqu'ils ont tous disparu dans l'eau, l'opération est terminée. Armé d'une cuillère, le vieux légionnaire s'attaque à ce qu'il appelle "un petit goutte de soupe". Et oui, de la soupe ! Car rien ne se perd avec Nénesse. Pour lui le bouillon de cuisson est une excellente soupe dans laquelle les macaronis remplacent le vermicelle. L'opération préparation, cuisson et dégustation n'aura duré guère plus d'un quart d'heure.

Il ne fait pas de grosses dépenses pour sa nourriture et ne mange pas de la viande tous les jours, souvent ma mère lui donne des restes. En revanche, la plus grosse partie de son salaire part en boisson qu'il achète ou qu'il consomme au café. Bien qu'il ne soit pas de première jeunesse, il porte un intérêt certain à ce que l'on appelle encore le sexe faible. Souvent le dimanche, il retrouve une copine de comptoir à Mehun, Mémaine, avec qui il partage le même goût pour le gros rouge. Quelquefois il lui arrive de venir en catimini passer une nuit ou un après-midi avec son galant.

Un lendemain de paye, un dimanche, une idée lumineuse germe dans son esprit. Il ne connaît pas Paris. Il en rêve depuis toujours. C'est décidé, il va prendre le train et il découvrira la capitale. Le récit de cette expédition tient toute l'équipe en haleine, le lendemain. Il a découvert le marché aux bestiaux de la Villette qui existait encore à cette époque. En Suisse, en Savoie, dans le Berry, il avait connu de grandes et nombreuses foires, mais jamais il n'avait imaginé une telle concentration de bestiaux de toutes sortes. Il a aussi visité la grande ville, vu les monuments, la tour Eiffel, la circulation mais ce qui l'a le plus intéressé ce sont les "putes". Il les a rencontrées en grand nombre, trouvé un choix des plus intéressants et il est bien sûr monté au septième ciel avec quelques-unes d'entre elles. C'est quand même mieux que Mémaine. Il en est encore tout émoustillé lorsqu'il évoque cette sorte de voyage initiatique. Il recommencera la même excursion plusieurs fois et en reviendra toujours aussi satisfait. Une seule ombre au tableau dans cette évocation, c'est que son salaire fond comme neige au soleil. Lui qui ne fait jamais crédit perd "le goût de la viande" comme il le dit et ne rend plus que de rares visites aux cafés. En revanche, il faut une cure de pommes de terre et de

macaronis. Nénesse a son amour-propre. Il se méfie des ardoises qu'il pourrait laisser dans les cafés surtout lorsque son cerveau est embrumé par l'alcool.

Un matin, son amour pour le vin rouge a bien failli lui coûter la vie. À cette époque nous avons encore l'habitude du casse-croûte sur le chantier. Il est aussi de coutume que chaque équipe soit dotée d'un litre de vin rouge de nos vignes, pris dans la cave. Les maçons à cette époque sont encore de gros consommateurs. C'est souvent moi remplis ces bouteilles. Ce jour-là, les vendanges sont terminées depuis quelque temps et le vin est en pleine fermentation. Lorsque j'ouvre la porte de la cave, je suis suffoqué par la forte concentration de gaz carbonique qui stagne même à l'extérieur, sur le palier. La tête commence à me tourner. Je n'insiste pas et je remonte avec les bouteilles vides. Celles-ci n'inspirent pas Nénesse. Il ne conçoit pas un casse-croûte sans son canon de rouge aussi et joignant l'acte à la parole, il dit "*moi je vais y aller*". Ce n'est pas une accumulation de gaz carbonique qui va faire reculer le vieux baroudeur, remplir deux bouteilles dans une cave, même s'il y a du vin qui fermente, n'a rien d'un exploit. Il descend l'escalier, s'engouffre dans la cave et en ressort quelques secondes plus tard sans bouteille. Il suffoque, s'appuie le dos contre le mur du palier et là, petit à petit, fléchit sur ses jambes. Dédé Ledoux et moi descendons, le prenons par les aisselles et le remontons à l'air pur. Il lui faudra quelques minutes avant de retrouver ses esprits. Comme il le dira souvent, si nous n'étions pas intervenus, il aurait passé l'arme à gauche. Je redescends pour éteindre la lumière et fermer la porte de la cave. Comme au bon vieux temps où je traversais le Cher sous l'eau, je prends un maximum d'air et je descends sans respirer. Arrivé en bas, je m'aperçois que notre vieux camarade avait réussi à mettre une bouteille sous la canule ouverte et que le vin coulait dans la cave. Je ferme le robinet et je remonte avec la bouteille pleine. Nénesse aura quand même son coup de rouge pour son casse-croûte.

Tout en connaissant le danger que représenter le fait d'entrer dans une cave où fermente du vin je n'aurais jamais pensé que le risque d'asphyxie soit aussi rapide.

Les mêmes causes produisant les mêmes effets, quelques dizaines d'années plus tard, ma mère qui allait chercher un peu de vin nouveau, malgré les recommandations de Jean, suffoqua elle aussi sur le palier et s'effondra. Elle ne dût la vie sauve qu'à Jean qui, par miracle, passait par-là.

Ernest Bischtel a été pour moi le compagnon de travail qui m'a le plus marqué pendant la période, pourtant assez brève, moins de quatre ans, qu'il passât dans l'entreprise. Sa forte personnalité, sa vie aventureuse, sa philosophie mais aussi sa vigueur et son courage à un âge où beaucoup sont à la retraite en ont fait, pour moi, un être attachant à beaucoup d'égards.

Mis à part son passage à la légion où il resta dix ans, je ne crois pas qu'il soit resté dans ces autres places aussi longtemps qu'à l'entreprise. Pourquoi part-il ? La séparation se fait d'un commun accord et il a envie de reprendre sa liberté. À près de soixante-dix ans, il est fatigué et aigri, supporte de moins en moins les doses d'alcool qui ont tendance à augmenter, il fait même des crises de delirium. À l'entreprise, mon père, tout comme l'ensemble des compagnons, s'accommodent de moins en moins bien ses frasques, ses absences, ses départs brusques du chantier. C'est d'un commun accord qu'il quitte l'entreprise mais il reste à Preuilly et est toujours en bons termes avec ses anciens collègues de l'entreprise comme avec la famille Bugeon. Il déménage de la grange et va loger dans un petit local attenant à la maison de Madame Legourierrec qui vient d'ouvrir un petit commerce d'épicerie tabac. Il travaille quelques jours d'un côté, quelques jours d'un autre. Il sera même employé par Monsieur Sicard, propriétaire de la ferme de la Motte pour curer les fossés de la route qui conduit au domaine.

Ses forces déclinent du fait de l'âge et de son intempérance. Il est au bout du chemin. Il a toujours regardé la réalité en face. Il ne m'a jamais caché la façon qu'il envisageait pour sa fin. Il a toujours clamé qu'il ne sera jamais dépendant de personne. Le jour où il ne pourra plus se suffire à lui-même, il mettra fin à ses jours. Ce jour, c'est une journée d'été 1962. Nénesse achète deux litres de vin à sa logeuse et se rend au bord du Cher, où sont amarrés des bateaux de pêcheurs. Il boit les deux litres de vin et bascule dans l'eau afin de rejoindre un monde meilleur. Il sera retrouvé le lendemain par des

promeneurs. Le maire, Monsieur Sicard, le fait transporter dans la salle Sainte Marthe. C'est lui qui s'occupe des obsèques. Ernest était protestant sans être pratiquant. Malgré cela un pasteur préside à ses obsèques. Depuis il repose dans le cimetière de Preuilly, dans le carré des fosses communes. Je crois bien qu'il est le dernier, à ce jour, à avoir été enterré à cet endroit. Des recherches sont faites en Suisse afin de retrouver une éventuelle famille. Il n'y a plus personne. Ses deux garçons sont décédés.

Souvent, tout au long de ma vie, j'ai pensé à Nénesse, à sa vie mouvementée, aventureuse, droite et parfois tragique. J'ai toujours aux oreilles quelques phrases qu'il répétait souvent comme : "*Un petit goutte de soupe" - "Il manque dix-neuf sous à un franc"*. Je me souviens aussi d'une histoire suisse qu'il racontait souvent : "*Un jour, deux voleurs sont mis en prison ensemble, dans la même cellule. L'un a volé une vache et l'autre une montre. Le voleur de vache, un peu moqueur, demande au voleur de montre : ["Quelle heure est-il ? – C'est l'heure de la traite lui répond ce dernier "]*. Cette réponse sera longtemps à la mode sur les chantiers, bien longtemps après son départ. Lorsque l'un de nous demande l'heure, il s'entend souvent répondre *"C'est l'heure de la traite"*, surtout de la part André Ledoux qui fut son meilleur camarade de comptoir.

Les vignes et le vin

À partir du printemps 1956 et durant les années qui vont suivre, je travaille les vignes et je m'occupe de la cave avec mon vieux camarade Émile Boisrond. Si ce dernier n'a jamais été un maçon de premier ordre, il connaît en revanche très bien le travail de la vigne et celui de la cave. Dans ces travaux, son rendement, sans être exceptionnel, est meilleur que celui qu'il produit sur les chantiers. De mon côté, il faut bien l'admettre, je suis moins indispensable dans une équipe de maçon que ne l'est Jean. Ainsi c'est donc avec Émile que je vais, pendant plusieurs années, tailler, biner, traiter, rogner les vignes et si pour les vendanges tous les maçons se retrouvent transformés en vendangeurs, c'est encore avec mon vieux camarade que je prends soin du vin à la cave.

Émile connaît bien la taille. Il connaît la plupart des cépages qui sont plantés ou ont été repiqués anarchiquement dans nos vignes. Après le désastre dû au phylloxera toutes les vignes avaient été replantées avec des cépages de variétés connues, greffés sur des porte-greffes insensibles aux terribles pucerons américains mais de nouvelles variétés avaient fait leur apparition. Si dans les blancs il y a essentiellement le sauvignon, on trouve quelques pieds de Gouche pour donner au moût l'acidité qui pourrait lui manquer certaines années. En revanche, il y a pléthore de variétés dans le rouge, des Gamays, Chaudenay, Beaujolais, Teinturier, Lyonnais avec le Corbeau, le Grelot, le Durife, le Petit Boucher, le Portugais bleu, le Pinot. Mais très vite des variétés dites hybrides sont introduites les premiers temps en repiquages puis en plantations nouvelles. Elles ont l'avantage de rentrer en production plus vite, de ne pas être sensibles au mildiou et de pousser dans n'importe quelle terre. Si la qualité du vin blanc que nous produisons n'a rien à envier à celle des vignerons de métier, le rouge n'est qu'une piquette, les bons raisins étant noyés dans la masse des hybrides et surtout du Noah. C'est un petit vin qui peine à titrer 9 degrés, un peu acide, au bouquet incertain mais il est idéal pour la soif. Surtout pour épancher celle des maçons qui, à cette époque, je l'ai déjà écrit, sont de bons consommateurs de ce breuvage. Nos vignes sont très anciennes. Elles sont parmi les plus vieilles de Preuilly. L'une d'elles a été donnée en dot de mariage à ma grand-mère Miniau. Elles ont entre soixante et quatre-vingts ans.

Avec Émile j'apprends à reconnaître toutes ces variétés et à leur appliquer la taille qui leur convient. Après la taille, il faut sortir des rangs les sarments coupés et liés en bottes que l'on appelle javelle. Il faut aussi remplacer les poteaux pourris ou cassés, retendre les fils de fer, repiquer les nouveaux plants en remplacement des ceps qui sont morts. C'est à partir de ces années-là que nous commençons à repiquer des plants greffés au lieu de plants directs qui avaient contribué à la médiocre qualité de notre vin rouge.

Le façonnage de la terre est fait par un cultivateur et son cheval, à cette époque, c'est Monsieur Riffet de Villeperdue. Quelques années plus tard Jean achètera un motoculteur pour travailler son jardin. Ce sera lui et plus tard un manœuvre, qui fera ces façons. Comme pour les

vendanges il arrive parfois que ce soient des maçons qui soient réquisitionnés pour biner sous les rangs de vignes. Les traitements se font encore à la pompe à dos et avec de la bouillie bordelaise que nous préparons nous-mêmes. Il faut faire dissoudre des cristaux de sulfate de cuivre dans de l'eau et mélanger celle-ci avec de la fleur de chaux ? Pour fixer la bouillie sur les feuilles. Pour préparer cette bouillie il faut 500 à 600 litres d'eau dans des fûts que l'on transporte avec une camionnette et que l'on va puiser à la fontaine. L'accolage consiste à passer les jeunes pousses dans les fils de fer en les palissant. Ce travail, je le fais rarement. Il est réservé à ma mère, souvent aidée d'Édith. Le rognage s'exécute avec de grandes cisailles et consiste à couper les pousses qui dépassent au-dessus des fils de fer ou qui sont trop courtes pour être palissées.

Pour les vendanges avec Émile et tous les autres maçons nous ne sommes que de simples exécutants comme le sont les femmes de la maison et quelques amis comme Madame Couvert, une fidèle qui venait déjà avant la guerre. Pour ces grandes manœuvres, c'est mon père qui prend la direction des opérations.

Si le travail de la cave est le plus souvent dans mes attributions, mon père n'est jamais bien loin et a toujours un œil sur moi.

À partir de 1962, un autre maçon va prendre les vignes et la cave en main. Si pendant une saison avec Émile nous travaillons avec lui, par la suite, il fera l'essentiel de ce travail seul. Émile partira en retraite et moi je serai plus utile et surtout plus rentable sur les chantiers. Ce maçon qui en réalité est un manœuvre c'est Lucien Beaujard, un cousin de Pierrette. Par la suite, il prendra seul en main les vignes et de ce fait, pendant de longues périodes, sera éloigné des chantiers. À la mort de mon père, c'est moi qui ai la responsabilité de l'entreprise. Curieux je calcule la dépense réelle que représente le travail des vignes. Je me rends compte qu'avec ce qui est dépensé ou manque à gagner dans les vignes, toute la famille pourrait boire un grand cru tous les jours à tous les repas. Cela coûterait moins cher et serait meilleur que notre piquette rouge. Cette constatation, je la garde pour moi. Je ne suis pas encore au point pour penser abandonner les vignes. Quant à ma mère et à Jean, ils ne voudraient pas comprendre.

L'année des changements

L'an 1956 sera celui qui aura le plus d'importance dans toute mon existence. Il y a d'abord mon retour définitif à la vie civile, puis mon insertion au sein de l'entreprise, l'obtention de mes permis de conduire, et surtout mes fiançailles et mon mariage avec Pierrette. Sans compter l'accueil sans réserve que me fait la famille de Pierrette qui me reçoit à bras ouverts. C'est une famille de paysans au sens noble du terme, comme il en existe encore à la campagne à cette époque. Les parents de Pierrette comme son frère Pierre sont des gens simples, pleins de bon sens et qui respirent la franchise et la bonté.

C'est en juillet 1956 que nous nous fiançons. Les fiançailles sont l'aboutissement d'une période qui nous a permis de mieux nous connaître. C'est un engagement d'aller l'un et l'autre vers le mariage qui, pour nous, représente l'étape fondatrice de notre couple. Avant ces fiançailles, il était tout à fait naturel que nos familles fassent connaissance. Cette rencontre se déroule aux Beauces. Je n'ai pas de souvenirs particuliers de cette rencontre si ce n'est qu'elle se passe dans un climat de franche cordialité. Nos parents sympathisent tout de suite. Il est vrai qu'ils sont du même monde et qu'il n'y a pas de barrière à abattre. Aucune des deux familles n'a d'intérêt à mettre en jeu. Les seuls concernés, ce sont les futurs fiancés qui n'ont que leur amour à mettre dans la corbeille de mariage, pas de propriétés, pas de dot mais la bénédiction de nos familles respectives. La date des fiançailles est la seule chose concrète qui se dégage de cette rencontre.

Il est habituel que pour les fiançailles, le fiancé offre une bague à la fiancée. C'est à Bourges que j'emmène Pierrette pour choisir cette bague. Le choix en question s'arrête aux limites de mon portefeuille qui n'est garni qu'avec l'argent que mes parents ont bien voulu m'accorder. Il peut paraître curieux aujourd'hui qu'à vingt-trois ans, ayant travaillé depuis l'âge de quatorze ans, je ne

sois pas autonome en ce qui concerne mes finances. C'est une vieille habitude de la campagne. Pas plus mes parents en leur temps, pas plus que Jean dix ans auparavant, je n'ai eu de l'argent en propre avant d'être marié. Pourtant, je suis salarié. Mon père me fait un bulletin de paye, mais mon salaire ne m'est pas versé. Lorsque j'ai besoin d'argent, je le demande et ma mère m'en donne dans des limites raisonnables, fixées tacitement. Jusqu'à ce jour, je ne m'étais pas vraiment posé la question sur le bien-fondé de cette habitude ancestrale. Pour la première fois, j'ai l'impression d'être tenu en laisse, de ne pas avoir mon libre-arbitre. J'aime Pierrette et, pour nos fiançailles, j'aurais aimé pouvoir lui offrir une bague en rapport avec l'amour que je lui porte. Mais dans mon portefeuille, je n'ai que les billets que l'on a bien voulu me donner en me recommandant de ne pas, forcément, tout dépenser. C'est que dans les recommandations que me fait ma mère en me donnant cette somme, il y a une part de non-dit que je comprends facilement. Il ne faudrait pas que la bague que je vais offrir à Pierrette soit plus belle que celle que Jean a offerte à Édith dans les mêmes conditions pécuniaires que sont les miennes. Le souci d'équilibre que souhaite me faire observer ma mère est équitable ce qui n'empêche pas que je sois terriblement gêné. Jusqu'à ce jour et c'est toujours le cas aujourd'hui, je n'ai pas connu la jalousie, je n'ai jamais été jaloux de mon frère qui était pour moi un modèle, bien au contraire. En revanche, j'ai la certitude que ce qui se passe entre Pierrette et moi est mon affaire personnelle, et le fait d'avoir à lui faire choisir une bague avec des restrictions qui ne sont pas de mon fait, me blesse profondément. Ce nuage dans l'horizon lumineux de notre amour ne se dissipera jamais complètement.

Dans les bijouteries berruyères, il n'y a que l'embarras du choix, même avec les limites qui m'ont été fixées. Pierrette n'a pas des goûts de luxe et comprend très vite les raisons de mes limites financières. Son choix se porte sur une bague qui entre dans la fourchette de prix prévus. Mais il est évident que si j'avais été maître de mes deniers, c'est une tout autre bague que Pierrette aurait pu choisir.

Les fiançailles se passent par une belle journée d'été aux Beauces. Les deux familles y sont réunies et sympathisent. Les parents de Pierrette ont invité deux de leurs neveux, Lucien Beaujard et Maurice Mandereau ainsi que deux petites-nièces, Nicole et Jeannine Lapha de Quincy. Bien sûr sont avec nous mes frères, sœurs, belle-sœur et beau-frère. Le repas a lieu dans la maison, il est préparé par une brave dame de Cerbois qui fait très bien la cuisine. Elle est aidée par une autre femme du pays pour le service. Bien entendu ce repas est offert par les parents de la fiancée, c'est la coutume. Avec les fiançailles, le processus qui va aboutir à notre union s'accélère. Les plans des bases d'une nouvelle famille sont jetés. Dans quelques semaines, nous formerons les deux piliers de celle-ci, prêts à recevoir les enfants qui viendront la compléter.

La date du mariage est fixée au 22 septembre 1956. Jamais pour moi et je crois aussi pour Pierrette un été aura passé aussi vite. Chacun de notre côté, nous nous préparons pour cet événement. En effet, à partir de là rien ne sera plus comme avant. Petit à petit nous nous préparons à l'union tout en restant liés à nos familles respectives. Nous sommes bientôt prêts pour ce que l'on pourrait appeler "voler de nos propres ailes". Sur ce plan-là, la logique de Pierrette est plus nette que la mienne. Elle voudrait que l'on trouve, dès le début de notre union, un logement indépendant et ce n'est pas ma façon de concevoir les choses. J'ai toujours vécu dans une famille où cohabitaient plusieurs générations et cette cohabitation, pour les premiers mois de notre mariage, ne me gêne pas du tout surtout que dans peu de temps nous pourrons nous installer dans le logement de tante Tasie devenue de plus en plus dépendante. Ce malentendu au départ de notre union deviendra, avec le temps, avec des regrets, avec un peu de rancœur, le talon d'Achille de notre couple, un point faible que j'aurai l'occasion de développer le moment venu.

La coutume veut que les mariages civils et religieux aient lieu dans la commune de résidence de la mariée. Ceux-ci sont célébrés le 22 septembre 1956 à Cerbois. Chacune des familles a invité les parents proches, oncles, tantes, cousins, cousines, quelques amis aussi, des jeunes gens qui sont nos camarades, depuis les bancs de l'école pour certains, mais aussi dans la vie. L'ensemble de ces personnes fait que le nombre des invités est important. Je n'ai pas le souvenir exact, peut-être quatre-vingts ou même quatre-vingt-dix. Le mariage civil se déroule à la mairie de Cerbois. Le maire, à cette

époque, est Monsieur Edmond Testard, je le connais très bien, il est agriculteur à Boisgisson, le petit hameau qui se trouve à mi-chemin entre Preuilly et Cerbois. C'est un brave homme qui connaît nos deux familles, le père de Pierrette est encore l'un de ses conseillers municipaux. Si le mariage civil a une grande importance sur le plan administratif, il n'a rien de solennel, ce n'est qu'un contrat établi par un maire devant des témoins aussi, à l'exception du livret de famille que me remet le maire avec la recommandation de bien le remplir, rien d'exceptionnel ne ressort de cette première cérémonie.

La cérémonie religieuse a, pour nous, beaucoup plus d'importance. Autant le passage devant le maire n'est qu'un acte d'état civil instituant la légalité d'un couple devant la société, autant le mariage religieux, dans l'esprit de Pierrette comme dans le mien, est un engagement qui prend Dieu à témoin de notre union dans sa maison, l'église. Je n'ai jamais été un grand pratiquant, mais je suis chrétien et croyant, c'est aussi le cas de Pierrette. Pour nous, le mariage religieux est un véritable sacrement et nous lui reconnaissons son caractère sacré. Mon cousin Yves Lemoine qui est prêtre se fait une joie de présider la cérémonie en lieu et place du bon vieux curé de Lury qui nous avait préparés au mariage et qui assiste à l'office. Yves nous gratifie d'une très belle homélie que j'ai eue le plaisir de retrouver en classant les archives de ma mère après son décès. Pour nous le mariage religieux n'est pas que le simulacre folklorique qu'il est devenu pour beaucoup à notre époque, dans un monde qui est presque aussi déchristianisé que celui d'aujourd'hui mais qui n'ose pas se l'avouer. Au moins, aujourd'hui, la société agit avec plus de franchise, le passage par l'église n'est plus obligé et même le mariage civil est boudé par un nombre important de couples.

Pour nous, le "oui" que nous prononçons dans l'église de Cerbois, le "oui" que recueille Yves est certainement la parole la plus importante que nous ayons prononcée à ce jour. Ce "oui", c'est l'engagement de suivre une voie qui n'a pas de retour, ce "oui" nous l'avons respecté dans les bons et les mauvais jours, à travers les bons moments et les avatars que la vie a pu nous réserver.

Au terme de la cérémonie, avec nos parents, nous recevons les félicitations des invités et de ceux qui s'étaient déplacés pour y assister. Si Pierrette au bras de son père depuis les Beauces avait marché en tête du cortège formé par la noce, c'est à mon bras qu'elle apparaît à la sortie de l'église, j'en suis fier et heureux.

Nous n'allons pas bien loin. Le photographe de Reuilly a installé une estrade contre le mur de l'église pour faire la photo de groupe. L'une de ces photos que l'on regarde avec attendrissement dix ans, vingt ans, cinquante ans après. En se serrant toute la noce tient sur les gradins. Mais il n'y a pas que la photo de groupe, il y a aussi la photo du couple. Celle-là c'est au studio de Reuilly, où nous nous rendons tout de suite conduit par Pierre Macé, qu'elle est tirée.

La grange des Beauces a été débarrassée, balayée et décorée afin de recevoir les banquets qui vont se succéder. J'ai bien écrit les banquets car il y en a trois : celui du déjeuner, celui du dîner et celui du lendemain. L'ambiance au cours de ces repas est excellente. Les familles sympathisent et l'entente est parfaite. L'automne ne fait que commencer et, cette année-là, l'été s'attarde et le soleil est de la fête, la température est douce, quant aux menus ils sont excellents.

L'organisation de ces repas a été confiée à un traiteur de Mehun, Monsieur Gazet. C'est déjà lui qui officiait pour les noces de Jean et de Jacqueline. Comme pour ces précédents banquets, c'est du vin de nos vignes qui est servi. Cette année-là, le rouge est plutôt réussi ce qui n'a pas empêché nos parents de faire un effort d'importance. En effet, le vin qui est servi avec les viandes n'est autre que du Bourgogne, un Beaune prestigieux du domaine que Monsieur Guyot possède dans cette appellation. C'est son gendre qui a la responsabilité de ces vignes, il n'est résident à Preuilly que depuis quelques années. C'est lui qui fournit ce vin merveilleux, un Beaune 1947. Il en restera quelques bouteilles que mon père conservera dans notre cave et qui seront bues à l'occasion de baptêmes ou de réunions familiales.

Par la suite, il arrivera à mon père d'acheter à Monsieur Sicard quelques cartons de ce grand cru. Je crois que c'est par ces transactions que commenceront les premiers rapports amicaux entre mon père et le gendre de Monsieur Guyot, Pierre Sicard.

Si le vin est sans reproche, les menus ne le sont pas moins. Si je ne me souviens plus de ce qui est proposé, je sais que c'est Ferré, le charcutier de Mehun, qui a préparé une galantine de volaille et que c'est la pâtisserie Huet qui fournit la pièce montée et de délicieux gâteaux. Pour le reste, ce qu'a préparé le cuisinier de Monsieur Gazet est sans reproche.

Comme la coutume le veut, à l'occasion de ces repas de famille, les chanteurs et diseurs de monologues s'en donnent à cœur joie. À cette époque, les gens ne sont pas aphones comme c'est devenu le cas aujourd'hui. Des hommes et des femmes de tous âges, des jeunes et des enfants chantent ou disent, sans complexe. Les bans doubles ou triples se succèdent, l'ambiance y gagne en chaleur humaine. Une histoire racontée par mon cousin Yves Lemoine est depuis toujours restée dans ma mémoire. Pourquoi celle-là ? Peut-être parce que c'est un curé qui l'a racontée : "*C'est un brave homme qui veut faire démarrer sa voiture à la manivelle. Le démarreur est en panne. Il tourne, il retourne la manivelle en s'accompagnant de bordées de "bon Dieu", mais sans aucun résultat. Le curé qui passe par là et qui le connaît bien l'apostrophe et lui donne le conseil suivant : Au lieu de mettre le Bon Dieu en cause, dit plutôt zut et zut et zut ... L'automobiliste pour ne pas vexer son curé reprend sa manivelle qu'il tourne, en accompagnant chaque tour d'un zut et, miracle, la voiture démarre. Le brave curé qui n'en croît pas ses oreilles s'éloigne en disant : eh ben ! bon Dieu … !*

Pour toutes les noces dignes de ce nom, un bal est organisé dans la salle du café tabac de Cerbois "chez Paulette". C'est Marcel Menevault, le beau-frère de Robert Langilier, celui-là même qui nous avait conduits à Limeux le jour où j'ai retrouvé Pierrette, qui avec un collègue musicien vient animer le bal. L'ambiance qui règne au cours de cette sauterie n'a rien à envier à celle des repas. C'est de ce bal qu'avec Pierrette nous nous éclipsons pour la nuit de noces.

La nuit de noces se passe tout simplement dans ma chambre, chez mes parents, la chambre qui sera la nôtre pendant quelques mois. Bien entendu je n'ai aucun commentaire à faire sur ce mystère si ce n'est qu'au petit matin, la bande de joyeux lurons composée de tous les jeunes invités, arrive pour nous faire goûter la fameuse routie. La roue tourne. Elle tourne même très vite. Il me semble que c'était hier que je participais au même rituel pour le mariage de Jacqueline ou encore de René Rouget.

Le lendemain toute la noce se retrouve aux Beauces, à table, pour déguster la fameuse tête de veau. Rien de tel pour vous mettre en appétit. Le dernier acte est de brûler les chapeaux des beaux-pères et de casser les pots. En effet, Pierrette est la seule fille à marier dans la famille Macé. C'est la condition à cette cérémonie que je crois avoir déjà décrite par ailleurs.

En fin d'après-midi avec quelques jeunes qui nous accompagnent nous nous retrouvons encore une fois pour une assemblée à Limeux. À cette époque il y avait souvent deux assemblées : l'une au printemps, l'autre dite "du vin nouveau", à l'automne. Décidément ces modestes manifestations auront marqué notre union. L'année passée, au printemps, nous nous y retrouvions après avoir failli nous perdre. Cette fois, c'est mariés que nous nous y rendons, un peu comme à un pèlerinage.

Une vie nouvelle

Pendant une quinzaine de jours, nous logeons provisoirement aux Beauces. Aussi curieux que cela puisse paraître, la question du logement n'a jamais été réglée entre nous et entre nous et nos parents respectifs. Pierrette conçoit très bien de partir de chez elle, mais c'est à contrecœur qu'elle envisage de venir habiter chez mes parents, même provisoirement. Si les limites que je mets à ce provisoire sont floues, pour Pierrette il en va tout autrement. Cette situation devrait n'être que de courte durée et, afin d'attendre de pouvoir s'installer dans le logement de tante Tasie, elle voudrait que nous louions une maison à Preuilly de préférence ou bien n'importe où ailleurs : à Mehun, Quincy, Cerbois. En ce qui me concerne cette situation est temporaire, je n'ai jamais envisagé une telle

éventualité. Je ne sais pas combien de temps elle peut durer mais ma tante Tasie ne pourra pas rester seule longtemps. Je ne trouve même que des avantages à cette situation. Elle permet d'attendre que le logement qui nous a été promis soit libre et je suis tout près de mon travail. Pendant toute cette période, je fais la sourde oreille aux sollicitations de Pierrette qui, en plusieurs occasions, trouve à louer un logement. De cette différence d'évaluation de notre avenir va naître un malentendu qui se prolongera bien au-delà de notre séjour chez mes parents.

Si de nombreux couples au cours de leur vie font de grand périple avec des domiciles successifs, ce n'est pas notre cas. Pour Pierrette et moi ce périple aura été de quelques mètres d'une chambre à un logement et, quelques années plus tard, de quelques dizaines de mètres de logement en pavillon. Notre premier déménagement se déroule au printemps 1957, peut-être au mois de mai. C'est un grand soulagement pour Pierrette et un plaisir pour moi de prendre possession du logement de tante Tasie et de quitter ma chambre au domicile familial. Je ne l'aurai occupée que deux ans et pendant cette période j'ai été rappelé quatre mois.

La brave tante Tasie est bien mal en point. C'est elle qui va maintenant occuper ma chambre. Elle ne se plaint pas, mais je suis persuadé que pour elle c'est un véritable déchirement. Bien sûr elle reste sous le même toit, mais elle laisse sa maison, celle où elle fût heureuse quelques années entre un mari plein d'affection et celui qu'elle a toujours considéré comme son fils. Dans cette maison, elle a connu la solitude, elle qui aimait tant la compagnie, bien plus longtemps que le bonheur. Même si elle trouva un peu de réconfort dans la proximité de notre famille, dans sa vie la part du malheur aura été bien plus importante que celle d'un véritable bonheur. À ce jour, au fond de moi, je sens avoir une dette envers tante Tasie, une dette que je n'ai pas réglée. J'espère que là où elle est maintenant, auprès de ceux qu'elle a aimés, elle me pardonne mon égoïsme de n'avoir pas réalisé le sacrifice que fût pour elle de quitter sa maison pour toujours.

Lorsque nous entrons dans ce logement, mes parents ont fait refaire la peinture de la cuisine et les papiers peints de la petite chambre arrière. À cette époque nous n'avons pas toutes les pièces du logement mais seulement la cuisine et une chambre. La chambre de tante Tasie reste meublée avec son mobilier et la plupart de ses affaires y sont regroupées. Quant à la chambre du devant, elle communique avec le logement de mes parents qui l'occupent encore. Nous l'aurons quelques années plus tard et elle servira de chambre pour les enfants.

Même si je n'ai qu'un modeste salaire, Pierrette a réussi à faire quelques économies. Avec, mais surtout grâce à l'aide de ses parents, nous achetons un beau buffet de cuisine tout blanc, une cuisinière à bois "Rosière", en fonte émaillée blanche pour chauffer la cuisine et cuisiner, une gazinière de la même marque avec un bon four, une table, des chaises et différents ustensiles ménagers indispensables. Dans la chambre, momentanément, nous gardons le mobilier : un lit et une petite armoire bleue en bois. Quelques années plus tard, nous achèterons une belle chambre à coucher de style moderne, là aussi grâce à une aide substantielle de la mère de Pierrette.

J'ai un salaire bien mince, quelques dizaines de milliers d'anciens francs. Suivant les saisons, il peut être, l'hiver de quinze mille anciens francs, à la belle saison de vingt-cinq mille anciens francs. Bien sûr, ce sont les mois d'hiver les plus difficiles à passer. Il faut quand même remarquer que nous avons quelques avantages, nous ne payons pas de loyer, pas de chauffage, pas de boisson et les légumes que je cultive en commun avec mon père. C'est Pierrette qui gère notre budget. Il faut savoir que par nature je suis plutôt cigale tandis qu'elle, elle a gardé toutes les vertus des gens de la terre et que malgré mon maigre salaire, tous les mois elle arrive à faire des économies sans pour cela nous priver de l'essentiel. Je le confesse, je ne l'aide pas toujours dans ses efforts, je continue de faire des haltes journalières au café avec mes camarades de travail ou avec les copains. Et lorsque je déjeune sur le chantier, il arrive que les achats que je fais pour ce repas me coûtent plus cher que ce que prépare Pierrette pour toute la famille et pour la journée.

Tant que nous avons vécu avec mes parents je n'ai pas eu le plaisir de découvrir les talents de cordon bleu de Pierrette. Il est vrai qu'elle n'a eu qu'à suivre les leçons qu'elle n'a pas manquées de

prendre auprès de sa mère. Du jour où elle devient maîtresse de ses fourneaux, je constate que ce qu'elle mijote n'a rien à envier à ce qui se pratique à la maison Bugeon.

Enfin Pierrette est heureuse. Elle est à son ménage. Elle fait comme bon lui semble. Malgré tout, ce n'est pas encore le bonheur complet. Elle aurait préféré être plus éloignée de chez mes parents. Il faut dire que les deux logements sont imbriqués l'un dans l'autre et que ma mère ne se prive pas de faire des incursions, quelquefois intempestives, à la maison et aussi de donner ses conseils. Cette situation gêne Pierrette qui a l'impression d'être tenue en laisse et d'avoir une indépendance toute relative. Un contentieux, une incompréhension mutuelle, s'installe entre les deux femmes que j'aime le plus au monde et, un peu par faiblesse mais je veux le croire, un peu aussi par sagesse, je ne prendrai jamais position pour l'une contre l'autre.

Ma mère n'est pas mauvaise. Tout ce que j'ai écrit sur elle l'atteste, mais depuis qu'elle a épousé mon père, elle est rentrée dans le moule de la famille Bugeon où les femmes sont avant tout au service des hommes. Mon grand-père, mon père se sont fait servir et se font servir. Si la famille a vécu grâce à leur travail, les loisirs leur sont presque exclusivement réservés que ce soit la chasse, la pêche, le café. Pour ce qui est de ma mère, en plus d'être au service des hommes, elle a eu à subir, dans sa jeunesse, la présence, sous le même toit, de ma grand-mère qui, loin s'en faut, n'était guère accommodante. Sans s'en rendre compte, ma mère voudrait que Pierrette entre dans le moule qu'elle a jadis supporté mais bien entendu celle-ci n'a pas du tout l'intention de s'y glisser.

Il y a aussi le cas de Jean et d'Édith. Pour mes parents mais aussi pour moi, Jean est le modèle par excellence. Je ne peux rivaliser avec lui sur bien des points : ouvrier hors pair, jardinier, bricoleur, il est celui que l'on cite en exemple, que je devrais prendre pour modèle dans mon travail comme dans mon ménage. Moi, je ne suis encore qu'un maçon ordinaire. Je ne peux, à cette époque, rivaliser avec lui dans mon métier, comme dans la vie en général, c'est du moins ce que je crois. À cette époque, sans m'en rendre compte, je nourris un complexe d'infériorité vis-à-vis de mon frère. Édith est, elle aussi, considérée comme un modèle aussi bien dans la famille que dans notre entourage. Souvent, que ce soit dans l'organisation de son ménage, pour le linge, pour la cuisine, pour la façon d'élever les enfants, ma mère ne se prive pas pour faire remarquer à Pierrette qu'Édith fait ou aurait fait d'une autre façon. Sa façon de donner des conseils ne me touche pas beaucoup et n'influe pas sur ma façon d'être, j'en ai l'habitude, mais par contre elle blesse souvent Pierrette qui, n'en continue pas moins à faire comme bon lui semble. D'autant plus que sa façon de gérer son ménage n'a rien à envier à celle que l'on voudrait lui imposer.

Je comprends bien les réactions de Pierrette, mais depuis toujours je suis habitué aux discussions, quelquefois aux disputes internes de la famille Bugeon. De ce fait, les tiraillements entre Pierrette et ma mère me semblent n'avoir pas beaucoup d'importance et si je les regrette, je ne m'insurge certainement pas assez auprès de ma mère pour que cesse son ingérence. J'essaie plutôt d'arrondir les angles ce qui n'est pas forcément la meilleure façon de régler les problèmes. Si je ne marque pas avec plus de force le territoire de notre ménage, par insouciance, peut-être aussi par faiblesse, c'est qu'à Preuilly, dans ma famille, dans l'entreprise, je ne suis encore que Titi, celui qu'inconsciemment on considère encore comme un gamin. Il faudra encore des années et la disparition de mon père pour que je sois considéré à ma juste valeur. Ces premières relations entre Pierrette et ma famille la marqueront profondément. Elles seront déterminantes dans son attitude, elle ne se départira jamais complètement d'une certaine défiance. Quant à moi, je ne ferai jamais le choix entre ma femme et ma famille. J'ai toujours considéré que je n'aurai pas à choisir, bien au contraire, je fais toujours en sorte de dédramatiser, de concilier, de rapprocher, sans pour cela y parvenir vraiment.

Pour toutes ces raisons, alors même que nous ne faisons qu'occuper notre logement indépendant mais jugé trop près de chez mes parents par Pierrette, elle ne s'y sentira jamais complètement à son aise et n'acceptera pas de considérer cette situation comme définitive. Pour elle, tôt ou tard, mais le plus tôt serait le mieux, il nous faut trouver une location ou bien encore, mais à ce moment-là cela ne peut être qu'un rêve, faire construire. En ce qui me concerne, je ne suis pas mûre pour ce genre de réflexion, notre installation dans notre nouveau logement me satisfait pleinement. Il faudra encore

quelques années pour que j'abandonne l'idée de transformer, à notre profit, l'ensemble de la maison de tante Tasie avec l'étage et que j'envisage la construction d'une maison. Aujourd'hui, je le reconnais, Pierrette avait, à cette époque, une vision de l'avenir plus claire et plus concrète que la mienne, il me faudra quelques années pour l'admettre.

Dans l'attente

Il n'aura pas fallu attendre longtemps pour savoir qu'un enfant est en route. Nous sommes emplis de joie, nous sommes heureux, cette promesse nous resserre encore un peu plus, c'est aussi un élément déterminant pour obtenir notre logement indépendant. Depuis que je suis adolescent, j'ai toujours espéré qu'un jour j'aurais des enfants, pour moi c'est le principal but de la vie. À quoi donc servirait à un homme, à une femme d'être présents en ce monde si ce n'est pas de remplir la mission de transmettre la vie, la vie qu'ils ont reçue eux-mêmes de leurs parents. Je suis, comme mes parents avant moi, comme mon enfant qui va naître, comme ceux qui devraient suivre, nous sommes tous les maillons de la chaîne de la vie qui prend ses racines aux sources de l'humanité. Je crois qu'il est du devoir de toute femme, de tout homme de ne pas interrompre cette chaîne. Je pense que ceux qui n'assurent pas leur descendance sont à l'humanité ce que sont les gourmands à un arbre fruitier.

Pierrette n'aime pas rester à ne rien faire chez mes parents aussi s'engage t'elle pour la campagne des vendanges qui commence chez ses cousins Lapha à Quincy et par la suite chez Lili à Preuilly. À cette époque une campagne de vendanges dure longtemps. Cette année-là, elle se termine au mois de novembre après la Toussaint. Même si les vendanges sont pénibles, Pierrette aime bien y participer. Elles lui permettent de faire la connaissance d'autres vendangeurs, de discuter, en un mot de sortir d'une routine journalière souvent pesante. Après les vendanges, Pierrette se lance dans la broderie du linge de maison, dans le tricot et je n'en ai pas un souvenir bien précis, dans la préparation de la layette pour celui ou celle qui va arriver. Elle se rend chez ses parents une fois par semaine, le jeudi je crois, afin d'aider sa mère qui n'a pas une très bonne santé, à faire la lessive. Elle est heureuse de passer cette journée là où elle considère être encore chez elle. Elle y retrouve ses habitudes. À son arrivée dans la cour, elle est saluée par les vaches et les chèvres qui reconnaissent sa voix, les chiens lui font la fête. Lorsqu'elle rentre de ces journées, elle est épanouie mais souvent nostalgique. Dans ces moments-là, je suis content pour elle et en même temps j'ai un peu mauvaise conscience de lui avoir imposé de vivre dans ma famille.

À cette époque, à l'entreprise, nous travaillons six jours par semaine. Il ne reste que le dimanche pour jardiner, scier le bois et, en cette année de notre mariage, à aller à la chasse. Peu de temps avant nos noces j'ai fait l'ouverture de la chasse à Cerbois avec Pierre Macé. Je n'ai pas chassé depuis la saison 52-53 mais si je n'ai pas tiré au fusil de chasse, pendant toute cette période, je me suis servi de toutes sortes d'armes et, dans l'ensemble, je ne me suis pas trop mal débrouillé, aussi ma maladresse passée à la chasse est devenue un souvenir flou que je suis tout près d'oublier. Il n'y a pas de raisons qu'ayant été performant avec des armes de guerre je le sois moins avec une arme de chasse. Pour conjurer ce que je suis tout prêt à considérer comme un mauvais sort, je change de fusil. Je suis persuadé que ma maladresse passée venait surtout de la fatigue de mon vieux fusil.

Cette année-là, Jean ne chasse pas. Il construit sa maison et y travaille tous les dimanches. Aussi c'est tout naturellement qu'il me prête son fusil, un fusil au passé prestigieux. Avec lui, mon grand-père a fait des merveilles. À mon humble avis, il a pour moi un petit défaut, sa crosse est un peu courte pour la longueur de mes bras. Pour remédier à cet inconvénient, je le fais rallonger avec une cale chez un armurier. Cette fois je n'aurai plus d'excuses si je grille des cartouches en pure perte et, j'en suis persuadé, je vais enfin devenir le digne descendant des chasseurs émérites de la famille qu'ont été et que sont mon grand-père et mon père.

Le territoire de chasse est beaucoup plus étendu à Cerbois qu'à Preuilly. Il y a beaucoup de plaines et en bordure se trouvent quelques bois et des vignes. Les perdrix, les lièvres y sont encore abondants. Il y a même des chevreuils dans les petits-bois qui bordent les grandes propriétés de Monsieur Guyot et de Madame Molleveau, sa belle-sœur. Les chasseurs de Cerbois ne se gênent pas

pour les tirer. Ils ne doivent rien aux "bourgeois" car, pour chasser, ils n'ont pas besoin des terres et des bois de ces grands propriétaires comme c'est le cas à Preuilly. Je me prends à rêver. Et, si moi aussi, je me faisais un chevreuil ? Comme à Preuilly, à Cerbois, il y a un syndicat de chasse mais ses statuts sont plus souples ainsi, en ce qui me concerne, je peux chasser avec le droit du père de Pierrette.

C'est confiant dans mes capacités de chasseur qu'avec Pierre, je prends le départ de l'ouverture par un beau dimanche de septembre. Quelques mètres sur un chemin de terre derrière le hangar des Beauces et nous sommes déjà au cœur du territoire de chasse. Nous ne marchons que depuis quelques minutes quand, soudain, une première compagnie de perdrix se lève à distance idéale devant nous. Quatre coups de fusil claquent, un peu de fumée et rien ne tombe, il faut se rendre à l'évidence, si les perdreaux ont pris du plomb dans les ailes, ils sont partis avec. Ce premier revers n'entame pas ma confiance, ce ne peut être qu'une question de réglage, il n'est pas pensable que je sois resté le piètre chasseur que j'étais avant de partir au régiment. Quelques centaines de mètres plus loin, le même scénario se déroule avec le même résultat, une fois, deux fois, dix fois, rien ne tombe. J'ai l'impression de chasser avec des cartouches à blanc comme celles que je tirais en manœuvre, à l'armée. Pierre n'est pas un grand chasseur mais, malgré tout, il arrive à abattre un ou deux de ces volatiles. Il y a bien les lièvres mais, avec eux, manque de chance, aucun daigne passer à portée de nos armes. Quant aux chevreuils, il faut attendre la chute des feuilles. L'heure du déjeuner arrive. Mon carnier est plein de mes illusions et ma cartouchière est vide de cartouches. Tout penaud je rentre aux Beauces. Je ne comprends pas ce qui m'arrive, avoir été le meilleur tireur du peloton et ne pas être capable d'arrêter un malheureux perdreau, c'est une contradiction que j'ai peine à admettre. Et si je n'étais pas fait pour la chasse ? Les dimanches succèdent aux dimanches. Plein de bonne volonté, je suis Pierre à la chasse. Je viderai souvent ma cartouchière. Je parcours les plaines de Cerbois, des "Grattegeots" à "Boisgisson", de la "Pinauderie" à "Longueville". Je me poste dans le bois des "grands ormes" dans l'attente de l'apparition presque miraculeuse d'un chevreuil. Je traque quelques lapins miraculés, rescapés de la myxomatose dans les vignes "des sables" mais rien, toujours rien, le filet de mon carnier qui avait connu l'abondance sur le dos de mon père, reste vierge de toute plume et de tout poil. En revanche, au volant de la terrible 203, sur la route, en revenant des Beauces, le dimanche soir, je n'écrase pas moins de cinq lièvres. Aussi, c'est très sagement qu'avant la fermeture officielle et pour toujours, l'abandonne toute velléité à l'encontre du gibier qui peuple les territoires de chasse de Preuilly, de Cerbois, de France et de Navarre. Mon père relèvera le défi, c'est lui qui récupérera le droit de chasse. Il préférera les ouvertures à Cerbois à celles de Preuilly. Il y fera des moissons de perdreaux aussi bien que de lièvres. C'est un jour d'ouverture, dans la plaine de Cerbois, dix ans plus tard en 1966, qu'il tire ses deux dernières cartouches et qu'il fait son dernier doublé avant de tomber terrassé par une congestion mais c'est là une autre histoire sur laquelle je reviendrai le moment venu.

Cette année-là, c'est souvent qu'avec Pierrette, nous partons le samedi soir après le travail afin de passer la journée du dimanche aux Beauces. Pierrette se ressource parmi les siens, là où elle a toujours vécu. Moi, je me plais bien à Cerbois, l'accueil de la famille Macé est toujours aussi chaleureux et je m'y sens à mon aise. C'est le plus souvent avec le 203 que nous nous déplaçons. Mon père sort rarement le dimanche et lorsque c'est le cas, je me rabats sur la C4.

Un enfant va naître. Qui sera-t-il mon fils ou ma fille ? Ou plutôt notre fils ou notre fille ? Je l'ai déjà écrit, je ne conçois pas ma vie sans enfant. Pour celui-là nous ne pouvions pas faire plus vite, mariés en septembre l'heureux événement doit se produire fin juin. Malgré les quelques gênes dues à son état, Pierrette passe une grossesse sans problème important. Elle participe activement à l'installation de notre logement. Elle continue d'aller rincer son linge dans le Cher comme c'est encore la coutume, même si cette habitude ne l'a jamais enthousiasmée. Elle roule en Mobylette ou plutôt en cyclomoteur "Motobloc" qu'elle a apporté avec elle des Beauces. Cet engin lui permet d'être autonome, de pouvoir faire ses courses, d'aller consulter son médecin, d'aller aux Beauces, sans dépendre de personne et cela plus facilement qu'avec une bicyclette. À cette époque, il n'est pas question pour nous d'avoir une voiture personnelle et pour Pierrette de passer son permis.

Le mois de juin 1957 est bien entamé. L'été est tout juste arrivé. Ce soir-là, nous sommes couchés de bonne heure. Nous n'avons pas de radio et encore moins de télévision pour nous tenir éveillés, lorsque Pierrette ressent les premiers symptômes de la naissance annoncée. Je réveille mes parents. Mon père file chez Sorbe pour téléphoner au médecin. La valise est prête depuis déjà plusieurs jours. Même s'il est prévu que l'accouchement se passe à la maternité de Vierzon, il vaut mieux avoir l'avis du médecin traitant, le docteur Boulanger, avant de partir. Jusqu'à ce jour, dans nos familles, les accouchements ont toujours eu lieu à la maison mais avec les progrès et surtout pour plus de sécurité, l'habitude d'aller à la maternité est devenue courante.

Le docteur ne tarde pas à faire son diagnostic. Il faut partir immédiatement. C'est avec la 203 que nous partons pour Vierzon. La nuit est douce. Pierrette auprès de moi est courageuse et confiante. Le hall de la maternité est désert, mais déjà quelqu'un vient à notre rencontre. Pierrette est immédiatement prise en charge et disparaît dans l'établissement. Je reste seul et désemparé. Il m'a bien été conseillé de repartir mais j'hésite un instant. Ici il n'y a rien à faire et l'attente risque d'être longue. On m'a promis que l'on me préviendrait lorsque le bébé sera arrivé. Aujourd'hui, les pères assistent leurs épouses pendant l'accouchement, mais à cette époque il n'en est pas question, ils seraient plutôt considérés comme des gêneurs.

La nuit est courte. Au matin, je pars pour le travail. Je suis en chantier à Quincy chez Monsieur Gadier, un retraité qui habite avec son épouse une maison en bordure du Riau. Nous travaillons à la réfection des enduits extérieurs. Je profite de la pause casse-croûte pour aller à la poste et donner un premier coup de téléphone. Je suis persuadé que l'on va m'annoncer la bonne nouvelle, la naissance de mon fils ou de ma fille mais cette éventualité me semble peu probable. Je suis déçu en sortant du bureau de poste. Rien, rien n'est arrivé depuis hier soir et le moins que l'on puisse dire c'est que ma correspondante ne s'est pas étendue sur les détails. Un autre appel dans la matinée à Quincy, un avant de déjeuner en passant chez Sorbe, encore un autre à la poste à Quincy dans l'après-midi, rien, toujours rien, si ce n'est le flou des réponses de mes correspondants.

Ce soir-là, après le travail, c'est chez Sorbe que la nouvelle me parviendra. J'avais décidé d'investir le téléphone et de rester à côté tant que l'événement ne sera pas arrivé. Je n'ai pas eu à attendre bien longtemps. La première communication est la bonne et le ton de mon interlocutrice a changé. J'ai l'impression qu'elle est joyeuse lorsqu'elle me dit : "*C'est arrivé, vous avez un gros garçon de près de 4 kilos, sa mère et lui se portent bien*". Je ne suis pas surpris du sexe de notre enfant, j'ai toujours cru en un garçon. Je suis heureux, fou de joie, comblé, fier, je suis persuadé que Pierrette ne l'est pas moins. Je voudrais bien aller les retrouver sur-le-champ, mais on me dit que Pierrette est fatiguée et qu'il vaut mieux remettre ma visite au lendemain. La maternité est certainement sécurisante, mais lorsque les accouchements avaient lieu à la maison, les pères pouvaient voir leur progéniture dès leur arrivée dans le monde. Heureusement, aujourd'hui, les choses ont bien changé. Le plus souvent les pères assistent et participent à l'accouchement. Mais en 1957 nous ne faisons que sortir du XIXe siècle. Je ne verrai Pierrette et mon garçon que le lendemain, dans l'après-midi, puisque les visites ne sont pas autorisées le matin. Je n'ai pas le souvenir précis de la façon dont j'apprends la nouvelle à la famille de Pierrette. C'est qu'il n'y a pas plus de téléphone aux Beauces qu'à la maison. Il me semble que c'est le soir même que j'ai annoncé la nouvelle à ma belle-famille en me rendant à Cerbois avec la 203. Bien sûr, je ne peux pas échapper à l'arrosage chez Sorbe où j'ai appris la grande nouvelle de la venue dans ce monde d'un nouveau Bugeon. J'offre une tournée générale à tous les clients et aux patrons du café. En vérité, je fais d'une pierre deux coups, en effet, les clients du café sont essentiellement les maçons de l'entreprise.

Enfin, dans l'après-midi du lendemain, dès que je peux avoir à ma disposition la 203, je vais découvrir mon rejeton et embrasser sa mère. Je suis heureux et fier, le cœur léger comme le sont tous les pères du mode lorsqu'ils se préparent à découvrir leur descendance. La maternité, c'est un peu comme l'hôpital. À Vierzon les deux occupent le même bâtiment, mais la différence est de taille lorsqu'on pénètre dans la maternité : L'ambiance y semble joyeuse. Je pousse une porte de chambre et Pierrette est là, rayonnante, elle est bien remise des heures difficiles qu'elle vient de passer, elle a été courageuse mais, à ce moment, l'accouchement semble n'être pour elle qu'un mauvais souvenir ce qui

ne l'empêche pas de me dire : "*C'est trop dur, je ne recommencerai plus"*. Elle oubliera vite cette résolution.

Mais où donc est mon garçon ? Il n'est pas où je croyais le trouver, dans un berceau à côté de sa mère mais je le découvre de l'autre côté d'une grande vitre qui sépare la chambre d'un box dans lequel se trouvent quatre berceaux pour quatre bébés. La maternité de Vierzon est récente et la conception des locaux avec la séparation des enfants de leur mère est nouvelle. Bien sûr les bébés sont rendus à leur mère pour les repas qu'ils soient nourris au sein ou au biberon mais le reste du temps, ils restent dans leur box. Ceux-ci se trouvent entre deux chambres à deux lits avec une glace sur chaque face derrière laquelle les petits locataires sont rangés deux par deux. Peut-être que les enfants y gagnent en tranquillité mais ils y perdent le contact physique qu'ils n'ont pas en dehors des repas où ils sont avec leur mère. Celles-ci ressentent une certaine frustration de ne pas pouvoir, à tout moment, toucher, caresser leur bébé. Je crois que cette conception qui se veut moderne ne fera pas école. Je ne retrouverai jamais cette conception dans aucune des maternités que je serai amené à visiter.

Moi aussi je suis frustré. Mon garçon est là à moins de cinquante centimètres de mon front appuyé contre la vitre. J'avais bien vu des nouveau-nés auparavant, mais je ne m'étais jamais aperçu qu'un homme, à sa naissance, était si petit. Pourtant celui-là est, paraît-il, de taille et de poids respectables, près de quatre kilos. Il a le poil noir, le teint mat, quelque peu rougi par les difficultés de sa naissance. Je le trouve beau. En tout cas il me paraît beaucoup plus fort que son copain ou peut-être sa copine de chambrée. Je l'aime déjà mon petit garçon comme s'il avait toujours existé. Avec Pierrette, il forme ma famille, une famille qui me semble avoir été fondée depuis que monde existe. Je suis heureux et je suis fier. La vie, ce bien précieux qui m'avait été transmis par mes parents, cette vie je l'ai transmise à mon tour. À deux nous avons créé une vie. Nous avons rempli le contrat que chaque être vivant est censé transmettre durant son passage sur terre. Ce contrat, j'en ai rêvé depuis mon adolescence et maintenant je ne rêve plus, ma vie est là de l'autre côté d'une vitre, je ne peux la toucher, l'embrasser mais j'ai tout mon temps. Dans quelques minutes une aide-soignante viendra avec notre garçon dans ses bras pour que Pierrette lui donne la tétée. J'ai toujours eu tendance à rêver, à faire ou à refaire le monde dans ma tête, en attendant mon fils, assis auprès de Pierrette, je fais le parcours de notre fils dans le temps, dans les années à venir, il sera, c'est certain, un beau petit garçon, un bel adolescent, un grand jeune homme beau et intelligent. Il ne sera pas un simple maçon comme moi, lui, il poursuivra de grandes études et aura un métier digne de l'être d'exception qu'il ne manque pas d'être déjà.

Avant sa naissance, Pierrette et moi avions choisi deux prénoms : Claude pour un garçon et Catherine pour une fille. C'est qu'à cette époque, il n'est pas possible de connaître à l'avance le sexe du bébé à naître. Claude c'est un prénom tout simple, bien de chez nous, un prénom porté depuis des générations par de petits français, ce n'est pas l'un de ces prénoms dicté par l'actualité, étrangers pour la plupart. Notre fils s'appellera donc Claude. Il est né le 24 juin qui, comme chacun le sait, est la Saint Jean. Aussi les sages-femmes, les aides-soignantes le font remarquer à Pierrette. Ces braves femmes suggèrent qu'il serait bien de l'appeler Jean-Claude mais elle ne revient pas sur notre décision, notre fils ne portera pas un nom composé, il s'appellera Claude. Pour faire plaisir aux femmes qui l'entourent, elle concède de lui donner un deuxième prénom, ce sera donc Claude, Jean Bugeon.

Claude fait son entrée dans les bras d'une aide-soignante. J'ose à peine le toucher tant il me paraît fragile. Je l'admire, il est encore plus beau que derrière sa vitre. Pierrette lui donne le sein. Si elle le peut, elle fera son possible pour le nourrir. Le spectacle de Pierrette nourrissant Claude est certainement la plus belle scène à laquelle j'ai été donné d'assister. Je regrette de ne pas avoir eu d'appareil photo, nous n'avons pas encore aujourd'hui et je le déplore.

Tous les soirs après le travail, je fais le voyage de Preuilly jusqu'à la maternité. C'est agréable, les jours sont longs, il fait chaud, les soirées sont encore ensoleillées lorsque j'arrive à la maternité. Pierrette ne nourrie plus Claude, elle a un début d'abcès à un sein et ce qui est plus grave, une para phlébite. Ce qui implique que les huit ou dix jours de présence à la maternité se transforment en trois

semaines ce qui nous semble une éternité. Elle voit passer deux compagnes de chambre et elle ronge son frein. Claude fait une petite jaunisse mais rien de grave. Enfin les trois semaines passées, c'est avec la 203 conduite-intérieure de la famille Macé cette fois-ci que je ramène Pierrette à la maison. Auparavant j'étais allé chercher sa mère. Il a été prévu qu'elle passe quelques jours avec nous pour aider le temps que Pierrette reprenne des forces. C'est qu'elle est tellement heureuse la brave femme de pouvoir pouponner le premier de ses petits-enfants.

Cette fois, un volet de mon existence est tourné, un nouveau s'ouvre sur ma famille. Maintenant il faut avancer sur le chemin de la vie ensemble avec Pierrette, avec notre fils Claude et je n'en doute pas avec ses frères et sœurs qui viendront se joindre à nous. Bien sûr depuis quelques mois nous étions mariés, depuis quelques semaines nous avons notre logement indépendant, nous étions en couple, maintenant nous sommes une famille. En rentrant chez nous avec Claude dans les bras, en le couchant dans son berceau, Pierrette vient d'accomplir les gestes fondateurs de notre famille. Une nouvelle ère s'ouvre devant nous. Elle durera un peu plus de vingt ans. François, quelques années plus tard, viendra compléter notre communauté. Par la suite rien d'exceptionnel marquera ce cycle, il n'y aura pas de graves maladies, ni de grands échecs, ni de scolarités exemplaires, mais nous vivrons ensemble un bonheur simple, jour après jour, un bonheur que je souhaite à toutes les familles.

Mais mon stylo n'a pas fini de courir sur la feuille, de mes investigations, du labyrinthe de plus en plus complexe, de ma vie, je vais trouver encore et encore des souvenirs pour parler de ma famille. Je vais continuer à explorer pour commencer dans les parages immédiats, dans mes activités professionnelles, dans tout ce qui a marqué mon existence.

La période qui suit cette installation familiale m'apparaît bien lisse. Les jours de travail succèdent aux jours de travail, les dimanches sont toujours bien occupés, il y a ceux que nous passons aux Beauces, ceux que j'occupe en jardinant. En effet, je jardine de concert avec mon père comme j'en ai toujours eu l'habitude. Les légumes que nous récoltons nous suffisent largement et couvrent les besoins de nos deux ménages. J'aime bien jardiner. Pierrette et Claude sont à quelques pas de moi. Je peux entendre babiller mon garçon et Pierrette lui répondre. Je suis heureux, nous sommes heureux, la vie toute simple que nous menons satisfait à notre bonheur, nous ne demandons qu'une chose, c'est qu'elle dure le plus longtemps possible.

Nos familles s'agrandissent

L'année 1957 verra nos familles respectives s'agrandire. Tout se passe comme si Pierrette et moi avions ouvert le bal quelques mois auparavant. Paulette, qui semblait destinée à se glisser insensiblement dans la tunique d'une vieille fille a fait la connaissance de Maurice Négrier au cours de la fête de l'école Saint Joseph de Saint Cloud où mon oncle Constant Lemoine est encore directeur. Pierre, le frère de Pierrette, file le parfait amour avec Victorine Le Noé, une jeune fille qui habite chez ses parents dans une ferme à Paudy. Ils se connaissent depuis un certain temps et se fréquentent déjà pour nos noces. Enfin, nos amis Pierre Mandereau et Colette Audebert ont décidé de se marier, eux aussi.

Le premier de ces mariages est celui de Colette et de Pierre. La cérémonie a lieu à Cerbois aussi bien à la mairie qu'à l'église, au printemps. Le banquet est organisé dans la grande de la ferme où habite Colette. Rien de particulier ne ressort de cette noce. Pierrette est enceinte mais en parfaite santé. Entre Pierre Mandereau et son beau-frère René Rouget, l'entente ne règne plus et si ce dernier est de la fête avec Madeleine son épouse, il n'adresse plus la parole au marié. En effet, la greffe d'un ancien paysan devenu maçon n'a pas pris sur la famille d'agriculteur qu'est la famille Mandereau. René n'est peut-être pas un ouvrier agricole de premier ordre et Pierre n'a pas du tout l'intention de laisser sa place de bras droit auprès de son père. En outre, Madeleine a succombé à des aventures conjugales qui ont brisé ce couple qui n'avait peut-être jamais vécu en parfaite harmonie. Le traiteur qui organise les repas de noce c'est toujours l'immuable Monsieur Gazet.

Le mariage de Pierre et de Victorine est fixé au samedi qui suit celui du couple Mandereau. Afin de ne pas avoir à démonter et à déplacer son matériel, Gazet s'entend avec la famille Audebert et mes beaux-parents pour que la noce se fasse à saint Paul (nom du lieu-dit de la ferme Audebert). Cette solution a l'avantage de n'avoir pour ainsi dire aucune installation à mettre en place. L'inconvénient étant que ma belle-famille n'est pas chez elle et qu'elle ne se sent pas tout à fait à son aise. Mais, dans l'ensemble, on peut dire que ces deux noces se déroulent sous d'excellents auspices.

Victorine, ma belle-sœur, est une jeune fille blonde et réservée. Elle est d'origine bretonne. Ses parents ont immigré dans le Berry comme ouvriers agricoles. Ils sont originaires de l'intérieur du Morbihan, une région pauvre qui a fourni un gros contingent de ces bretons que l'on retrouve un peu partout en France. Les parents de Victorine, à l'époque de son mariage, travaillent chez un gros fermier de Champagne berrichonne et habitent dans une ferme qui répond au nom de "Mocriche". Ce sont de bien braves gens. Lorsqu'ils sont arrivés en Berry, ils ne parlaient que très mal le français et n'avaient jamais fréquenté l'école. Victorine a un frère plus jeune qu'elle. Il doit avoir une douzaine d'années. Comme sa sœur, il a fréquenté l'école primaire avant d'aller dans un collège technique d'où il sortira avec un CAP de comptable. Par la suite, à force de travail et grâce à ses compétences, il deviendra chef comptable et PDG de grosses sociétés. À cette époque, la valeur intrinsèque permettait encore à une personne courageuse et ambitieuse de gravir l'échelle sociale sans pour cela fréquenter les grandes écoles. Ce parcours particulier méritait d'être conté tant aujourd'hui il paraît irréalisable.

Pierre et Victorine sont un peu dans notre cas en ce qui concerne le logement. Dans un premier temps, ils habitent sous le même toit que mes beaux-parents. Cette situation ne durera pas longtemps. Ces derniers feront aménager un petit logement dans une pièce située dans un corps de bâtiment de la ferme où jadis avaient déjà habité les grands-parents de Pierrette. C'est l'entreprise qui fait les travaux avec moi comme chef d'équipe. De cette grande pièce nous tirons une pièce commune, une chambre et un débarras. Pierre et Victorine restent dans l'habitation principale. Ce doit être à l'automne 1956 que mon beau-frère prendra la succession de mes beaux-parents. Il faut savoir que c'était déjà lui qui faisait l'essentiel du travail. Mon beau-père est handicapé par une blessure rapportée de la guerre 14-18. Il a réduit son activité aux travaux qui concernent le bétail et la cour. Pierre a trouvé l'occasion d'agrandir son exploitation qui ne compte que 25 hectares. Avec la location d'une autre locature, elle passe à 50. Cet agrandissement a une conséquence, il est dans l'obligation de s'équiper d'un tracteur et du matériel moderne qui en découle. Avant il cultivait la petite ferme avec deux chevaux et le matériel qui allait avec. Il en vend un et conserve l'autre provisoirement. Pierre est un bon cultivateur. Il fait seul son travail et même s'il n'est pas toujours en avance dans ses travaux, ce qu'il fait il le fait bien et il est certainement à Cerbois, l'un de ceux qui font les meilleures récoltes.

Mes beaux-parents avaient une demi-douzaine de vaches et autant de chèvres. À plusieurs reprises ils ont eu la malchance de voir leur cheptel décimé par la tuberculose et la fièvre aphteuse. Pour éradiquer ces maladies endémiques, Pierre ne reprend pas le troupeau. Mes beaux-parents vendent donc vaches et chèvres. Personnellement je regretterai les très bons fromages de chèvre que fabriquait la mère de Pierrette et qu'elle nous offrait pour le plus grand plaisir de mon palais. Quelques années plus tard, mon beau-frère installera son étable en stabulation libre dans l'une des granges de la ferme. Cette méthode d'élevage est nouvelle dans la région, une installation existe au Tremblay chez Raymond Tatin. En gros, l'installation de Pierre s'inspirera de cette dernière, c'est l'entreprise qui fera les travaux.

Cette installation permet à Pierre et à Victorine d'avoir un troupeau plus important tout en lui donnant moins de travail. En revanche, le troupeau de chèvres ne sera pas reconstitué. Il faut savoir aussi que la famille de Pierre va s'agrandir rapidement et ne laissera à Victorine que peu de temps pour s'occuper du bétail et de la volaille.

J'ai toujours eu beaucoup d'admiration et de respect pour mon beau-frère. Sur une petite exploitation dont il tire le maximum, il réussit à faire vivre convenablement sa famille. Ses enfants feront de bonnes études et tous auront de bonnes situations. Quant à Victorine, on peut la joindre dans la même admiration et le même respect tant elle sera exemplaire dans sons rôle d'épouse, de mère et

de collaboratrice. La famille que forment Pierre, Victorine et leurs enfants, peut être prise en exemple. On peut regretter que la société et le monde paysan fassent de moins en moins de place à de telles familles et, en particulier, qu'aux Beauces aucun des enfants de Pierre ne reprenne l'exploitation, décidément trop petite. On peut regretter aussi qu'une lignée de paysans venus tout droit du fond des âges s'arrête, victime d'un progrès de plus en plus difficile à suivre sans grands moyens.

Si des communes comme Cerbois et Preuilly ont, contre toute attente, réussi à inverser l'exode rural consécutif à la disparition des exploitations agricoles, ce n'est pas en retenant leurs paysans mais en accueillant des hommes et des femmes qui préfèrent vivre à la campagne et qui considèrent ces villages comme un agréable dortoir. C'est mieux que la mort annoncée depuis plus d'un siècle, mais c'est quand même un peu triste.

Paulette et Maurice se marient eux aussi dans le courant de cette année 1957, au début de l'été, Claude vient de naître. Quelques mois auparavant Paulette nous a présenté Maurice Négrier, c'est un parisien de Saint Cloud, représentant en produits de librairie. Il est sympathique et immédiatement adopté par la famille. Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il n'a pas de fil à la langue comme on dit chez nous, avec lui les conversations ne tombent jamais en panne et lorsque ses interlocuteurs sont à court d'arguments, il est capable de faire les questions et les réponses. Il est plus âgé que Paulette qui a 34 ans. Il en compte 43 mais il porte allègrement la quarantaine.

Dès cette première rencontre nous connaissons tout de lui et de sa famille issue de la bourgeoisie. Il a toujours sa mère, un frère et trois sœurs. Parmi ses ancêtres se trouve un arrière-grand-père, le général Négrier, pacificateur du Tonkin. J'ai déjà mentionné ce personnage lorsque j'ai évoqué le passage d'Ernest Bischtel dans l'entreprise. Celui-ci est très étonné et honoré de connaître en chair et en os le descendant de ce général Négrier, auteur de la citation qui se trouve sur le certificat attestant de sa croix de guerre. La parenté de Maurice avec ce général fait de mon futur beau-frère un personnage hautement respecté par notre brave ex-légionnaire.

Dès le premier contact, Maurice est bien accepté par la famille où il trouve sa place sans aucune difficulté. Sa vie n'a bientôt plus de secrets pour la famille. Il nous conte son service militaire au sein du service géographique des armées où il a rencontré des personnages devenus célèbres depuis comme Sanguinetti, un futur baron du gaullisme, ou le dessinateur Dubout, ou encore Max Lejeune, futur ministre socialiste des armées, *et coetera*. À la réflexion, je crois que ce service était peut-être bien un repère de "planqués"... Pendant son service militaire, Maurice arpente le Maroc et le Liban. Il garde de ces pays de merveilleux souvenirs. C'est aux chemins de fer qu'il commence à faire carrière dans les années 30. À cette époque le travail ne court pas les rues. Individualiste, il essaie de se fondre sans trop y réussir dans le moule de ce qui n'est pas encore la grande administration que va devenir la SNCF. C'est à ce poste que le trouvent les grèves de 1936. Issu de la bourgeoisie, élevé dans une école catholique, il milite avec une organisation de droite, le mouvement du colonel de la Roque, un ancien combattant prônant ce que je crois comprendre, être une utopie de droite. Il est en désaccord complet avec la plupart de ses collègues qui militent dans les syndicats de gauche. Ses démêlés avec les syndicalistes pendant cette période l'ont marqué profondément aussi, par la suite, lorsque le pays sera confronté à une grève, il ne manquera jamais d'en faire le parallèle avec celles que lui n'a jamais voulu faire. Il stigmatise toujours à ces occasions le parti communiste et la CGT. Il reste à la SNCF jusqu'à la fin de la guerre, mais il n'est pas fait pour rester fonctionnaire et il se retrouve bientôt dans la peau d'un représentant de commerce. Il traverse la période de la guerre plutôt comme un résistant mais je ne crois pas qu'il ait fait partie d'un groupe structuré mais du fait de son appartenance à la SNCF, les facilités de déplacement qui y sont attachées lui permettent de remplir des missions pour le compte de la résistance.

En dehors de son engagement politique, Maurice a des certitudes qui lui sont propres. À l'entendre, on pourrait croire qu'il est antisémite. Pour lui, les Juifs et les francs-maçons sont à l'origine de beaucoup de nos maux, comme au bon vieux temps de la droite de la Troisième République, mais à aucun moment il ne condamne ces gens. Il a, par ailleurs, parmi ses amis et ses clients, des Juifs et des francs-maçons qui sont de bons amis. Les communistes, à ses yeux, sont encore de dangereux révolutionnaires. Il est resté marqué par leurs actions du temps du front

populaire. Il a souvent côtoyé leurs militants lors de séances de collage d'affiches et les confrontations qui s'en suivaient n'étaient pas toujours empreintes de pacifisme. Mais, là encore, dans la vie de tous les jours et en dépit de ses principes, il a de nombreux camarades communistes et s'il ne parle pas politique, il s'entend très bien avec eux.

C'est à Saint Florent qu'a lieu le repas de noce au moins de juillet 1957. Les mariages civil et religieux sont célébrés à la mairie et à l'église de Preuilly. À cette occasion, nous faisons la connaissance de la famille de Maurice. Sa mère est une petite femme vive et pleine de vie. Sa sœur aînée est mariée à un fonctionnaire de la Sécurité Sociale. Ils ont un fils. La seconde a un mari qui travaille à la SNECMA. Ils ont plusieurs enfants. La plus jeune de ses sœurs est musicienne et mariée à un diplomate marocain, ils ont un fils. Le frère, la grosse tête de la famille, est directeur du personnel à la SNECMA. Il est marié et père de deux filles. Il semble avoir un niveau de vie supérieur au reste de la famille.

Les dernières années de mon grand-père

Lorsque je rentre de mon service militaire, je ne crois pas que mon grand-père soit chez lui. Il doit être chez tante Jeanne à Mehun. Le vieux contentieux qui a pour origine l'héritage de tante Tasie a toujours été latent et revient de temps en temps à la surface. Avec l'installation de mes parents dans leur propre maison, la mésentente s'est radicalisée. Mon grand-père n'a pas le caractère facile. Depuis longtemps déjà, le courant ne passe plus entre lui et mon père. Les rapports avec ma mère, sans être conflictuels, ne sont pas excellents. Il est vrai que mes grands-parents ne lui ont pas toujours fait la vie douce. Il me semble qu'un accord tacite a été conclu, mon aïeul devant passer six mois chez tante Jeanne et six mois à Preuilly mais je ne saurais dire aujourd'hui quelles ont été les périodes passées chez les uns et chez les autres. Depuis ma plus tendre enfance, j'ai toujours assisté au déchirement de la famille. J'en ai toujours souffert. Si j'adore ma mère et mon père, j'ai toujours aimé ma grand-mère et si mon grand-père était plus distant, il nous aimait, à sa manière et je garderai toujours en mémoire la lecture qu'il me faisait de quelques illustrés, ancêtres des bandes dessinées et surtout des pêches miraculeuses auxquelles il me fît participer.

Quelques jours avant mon mariage, mon grand-père est de retour à Preuilly. Il a eu des mots avec sa fille et il n'admet pas que son gendre lui fasse des réflexions. Par un bel après-midi de septembre, son bâton en main, il apparaît sur le pont. Il a plus de 92 ans et les sept kilomètres du trajet ne lui ont pas fait peur. Il réintègre sa maison où il couche mais c'est à la maison de mes parents qu'il prend ses repas. Pas plus lui que mes parents ne sont rancuniers. Il est bien accueilli et jure ses grands dieux qu'il ne remettra plus les pieds chez sa fille. À partir de là, la mémoire me lâche un peu et j'ai des doutes sur les périodes qu'il passe à Preuilly et à Mehun. Toujours est-il que s'il retourne à Mehun ce ne sera que pour une courte période.

L'âge ne semble pas avoir de prise sur lui. Il est toujours aussi alerte, propre et fier dans sa mise. S'il prend ses repas à la maison, il n'y reste pas et repart le plus souvent chez lui, dans sa chambre lorsqu'il ne fait pas bon dehors ou, quand le temps le permet, assis sur un banc dans sa cour. Des amis, tous plus jeunes que lui, en passant, s'arrêtent et lui tiennent compagnie. Entre autres, je peux citer Denis Pigeot et Lucien Jacquet. Ensemble, sur le banc, ils discutent et peut-être refont-ils le monde. Mon grand-père n'est pas un ivrogne et encore moins un alcoolique, mais il n'en consomme pas moins régulièrement de l'eau-de-vie. Il est vrai que c'était l'habitude des gens de son âge. Il en consomme environ un litre tous les quinze jours. Il ne veut pas dépendre de la maison pour cette consommation. Il craint peut-être un contrôle, aussi c'est chez Marcel Devaux qui achète sa "goutte". Il est parmi nous pour mon mariage où il pousse encore la chansonnette. Il est là aussi pour le baptême de Claude et les noces de Paulette. À cette époque, la tension est tombée entre lui et mes parents et les derniers mois de sa vie, il les passera dans un climat de sérénité.

C'est au mois de mars 1958 qu'il nous quitte, sans avoir été diminué, que ce soit intellectuellement ou physiquement. La veille du grand départ, il ne se sent pas très bien. Il veut mettre ses affaires en règle vis-à-vis de ma tante, ce qu'il fait devant témoin. Je crois que c'est Jean Sorbe qui

vient à son chevet. Ce soir-là, il s'est couché de bonne heure. Il a des difficultés pour remuer son bras droit. Je ne sais pas aujourd'hui en quoi consistait cet ultime témoignage, peut-être démontrer qu'il est lucide et que s'il est là où il est, c'est bien de sa propre volonté. Il est quelque peu rancunier et n'a peut-être pas encore pardonné à mon oncle et à ma tante leur attitude trop dirigiste à son égard. Comme elle le fait depuis quelques jours, ma mère va lui rendre visite assez tôt le lendemain matin afin d'ouvrir ses persiennes et lui porter son petit-déjeuner. Lorsqu'elle entre dans la chambre elle trouve mon grand-père étendu sur le sol et sans connaissance. Nous ne sommes pas encore partis pour les chantiers et avec mon père et Jean, nous le couchons sur son lit et l'un de nous va téléphoner au médecin. Celui-ci arrive dans les minutes qui suivent. Après un examen sommaire, il ne nous laisse aucun espoir. Mon aïeul est plongé dans un coma profond et il ne se réveillera plus, il peut passer d'une minute à l'autre. Je n'ai plus le souvenir exact de ceux qui restent à ses côtés dans cet ultime moment, peut-être mon père ou peut-être Jean. Celui-ci est très attaché à son grand-père, il n'a connu dix ans avant moi. Il a souvent travaillé avec lui, peut-être même à la maçonnerie lorsque, gamin, il allait sur les chantiers mais surtout dans les vignes, dans le jardin. C'est lui qui lui a succédé pour s'occuper de la ruche. Comme lui, il aime le travail bien fait, l'ordre, la propreté. Si mon grand-père Jean Bugeon doit avoir un successeur, ce ne peut être que Jean Bugeon, mon frère.

Mon aïeul s'éteint dans la matinée, sans reprendre connaissance, il part doucement dans un souffle. Je suis à son chevet, il n'a pas tout à fait 94 ans. J'avais toujours redouté voir la mort en face, c'est la première fois que je vois celle-ci à l'œuvre. Lorsque mon arrière-grand-père Chantelat était décédé, je l'avais aperçu dans l'entrebâillement d'une porte mais, à quatre ans, on ne comprend pas très bien. Je n'ai pas vu mon grand-père Miniau mort. J'étais encore trop jeune. Quant à mes grands-mères Miniau et Bugeon, je n'ai pas voulu les voir préférant garder d'elles le souvenir de mémés bien vivantes. Je suis surpris devant le spectacle du dernier acte de la vie. Tout semble naturel et inéluctable. Mon grand-père repose serein. Nous sommes tous peinés mais que demander de plus au destin que de partir un jour dans les mêmes conditions qui seraient celles dont nous avons été témoins.

Jean Bugeon, mon grand-père, dort dans son lit, dans la maison qu'il a construite de ses mains, dans le village qui l'a vu naître. Jusqu'à ce dernier jour il a été alerte et vif. Il a connu le grand âge, mais n'a pas subi la décrépitude, la déchéance. Je crois pouvoir affirmer que mon aïeul, Jean Bugeon, Maître Jean pour les Preuillois, a connu une existence heureuse. Il a vu le jour dans une famille qui, sans rouler pas sur l'or, était sorti de la condition de simple ouvrier, et dans laquelle on vivait certainement mieux que la plupart des familles habitant la campagne, à cette époque. Il créa son entreprise sans pour cela attendre que son père passe la main. Il a, certes, travaillé toute sa vie mais toujours sans contrainte, chassant, pêchant quand l'envie lui en prenait. Pourquoi l'entente ne régnait-elle pas entre son père, ses frères et lui ? Je ne saurais le dire, peut-être la jalousie, peut-être que sa mère, une très brave femme, avait un peu trop choyé la bande de jeunes loups qu'étaient ses fils. À ce sujet, je fus surpris, dernièrement, en consultant les archives de la commune, de trouver un compte rendu d'adjudication où mon arrière-grand-père et quatre de ses fils avaient soumissionné individuellement en leur nom propre. Le moins que l'on puisse dire c'est que l'individualisme régnait, à cette époque, au sein du clan Bugeon. Cet état d'esprit a toujours été celui de mon grand-père. Je me rends compte, aujourd'hui que je ne connais pas grand-chose sur ce que fût sa jeunesse, au sein de la grande famille Bugeon, un peu une famille d'immigrés pour l'époque. Je ne connais guère plus le déroulement de sa vie active, de sa jeunesse si ce n'est des informations partielles glanées ici ou là au détour d'une conversation. La curiosité n'est pas un défaut et ne pas être curieux, lorsqu'on y réfléchit, peut amener à se considérer comme coupable vis-à-vis de ceux qui nous succèdent car ils ont le droit de connaître ce que fût la vie de leurs racines. Je regrette de ne pas avoir questionné mon grand-père sur son existence qui a commencé à une époque plus proche dans la vie de tous les jours de celle de l'ancien régime que celle où il vivait lorsqu'il nous a quittés.

Mon grand-père est parti mais ce départ est bien dans l'ordre des choses. Lui qui était un maniaque de l'ordre, est parti dans l'ordre des choses, sans gêner personne. De lui, il ne me reste que des images mais des images fortes. Je le vois changeant sa chemise mouillée de sueur dans la pièce commune, à côté du poêle Berry où ma grand-mère lui a tenu au chaud un gilet de flanelle et une autre chemise sèche. Je me revois avec lui récoltant le miel de la ruche. Je revis un bel après-midi d'été au

cours duquel je me baigne avec lui entre les grandes îles et la garenne. Il se lave la tête avec un jaune d'œuf et il pêche à la main sous les chaves. Je tiens un sac de jute ouvert, il sort de l'eau avec un poisson dans chaque main et un entre les dents. Je l'entends chanter pendant les repas de famille ou pour une Saint Vincent, des chansons anciennes comme "les blés d'or", "les peupliers", "j'ai deux grands bœufs", "les maçons de la Creuse". Il y a aussi son côté dur avec son démêlé avec les douaniers allemands, sa révolte, son arrestation, son retour de Bourges par les bords du canal, en sabots. Il y a encore ce repas au cours duquel il fait des reproches injustifiés à mon père, où celui-ci prend très mal la chose, de ce jour leurs rapports ne seront plus jamais comme avant et deviendront souvent conflictuels. Je me souviens de cette veille des Rameaux, quelque temps après la dispute avec mon père, je suis avec des ouvriers de l'entreprise en train de nettoyer des tombes dans le cimetière et mon grand-père se trouve dans sa vigne de l'autre côté du mur. À plus de 80 ans, il veut prouver qu'il n'a besoin de personne et qu'il peut, sans l'aide de personne, tailler sa vigne. Ce jour-là, il vient de terminer cette taille, il est heureux et fier, je ne suis séparé de lui que par le mur du cimetière et je l'entends chanter à gorge déployée l'une de ses vieilles chansons. Il a appelé quelques vieux copains qui sont, eux aussi, dans leurs vignes et, avec eux, il trinque en l'honneur de sa vigne qu'il peut encore soigner mais aussi en son honneur à lui, lui qui ne plie jamais. Et puis, il y a son dernier "exploit", son retour, à pied de chez sa fille à Mehun avec pour compagnon son bâton dont il n'a jamais su se servir et qu'il traîne derrière lui. Il a 92 ans passés. Voilà mon grand-père avec ses qualités, avec ses défauts, mais avec une personnalité qui ne laisse personne indifférent.

La boucle est bouclée. Maintenant mon aïeul repose au cimetière de Preuilly, au côté de ma grand-mère, à côté de son petit garçon Georges, pas très loin de mes grands-parents Miniau, de tous ceux de la génération qui l'ont précédé, mes huit arrière-grands-pères et grands-mères et de la multitude de parents, d'amis, de contemporains. Le cimetière, c'est comme un grand village en négatif lorsque l'on laisse aller son imagination.

La mort de mon grand-père a une conséquence positive. À partir de là, mes parents, mon oncle et ma tante Peltier renouent les liens familiaux coupés depuis de nombreuses années. Ce ne sera jamais des liens étroits, le contentieux a été trop important mais plus rien ne les séparera à nouveau. Cette reprise de fréquentation me permet de présenter Pierrette et mon rejeton Claude à ce morceau de famille retrouvée. En effet, nos fiançailles, notre mariage, la naissance de mon garçon, n'avaient fait l'objet d'aucune communication auprès de mes oncles et tantes. Cette nouvelle situation va nous permettre de réparer cet oubli volontaire et un peu bête, puis d'établir une fréquentation tout à fait amicale avec eux.

Si cette reprise des liens familiaux est positive pour la famille, elle n'empêche pas la séparation d'avec la maison qui m'a vu naître et que j'ai considéré pendant 20 ans comme la mienne. Les Peltier n'en ont pas besoin, ils n'envisagent pas de louer, peut-être feraient-ils des facilités de paiements à mon père ou au neveu ou nièce qui seraient tentés de l'acheter. Mon père n'a jamais été doué pour les affaires d'argent ou d'héritage. Pourtant cette maison avait été la sienne pendant des dizaines d'années. Il y avait passé sa jeunesse, tous ses enfants y avaient vu le jour. Mais de cette maison il n'en a rien à faire, il a toujours à l'esprit les reproches de mon grand-père qui lui reprochait de loger sa famille, reproches injustifiés quand on sait que c'est mon père qui faisait vivre tous ceux qui logeaient sous le toit de cette maison y compris mes grands-parents. Il ne veut de cette maison pour rien au monde. Bien sûr il y a ses enfants, mais qu'en feraient-ils ? Jean vient de finir de construire la sienne, Jacqueline n'a rien à faire à Preuilly, Paulette et Maurice ont leur appartement à Saint-Cloud. Lorsqu'ils viennent en vacances une chambre est à leur disposition. Quant à moi, on ne me demande pas mon avis. Je n'ai pas besoin de maison et celle où j'habite pourra être un jour à moi. Et puis, même si je voulais l'acheter, je n'ai pas les fonds nécessaires pour cet achat. Si je n'envisage pas la possibilité de faire cette transaction, si je ne le regrette même pas, ce n'est pas le cas de Pierrette qui regrette que nous ne puissions pas le faire. Elle a toujours l'idée de couper ce cordon qui nous retient trop près, à son avis, de la famille. Quelque peu égoïste, je ne cherche pas à comprendre Pierrette, je me trouve très bien là où je suis. Bien sûr, j'aurais bien aimé garder ma maison natale mais les regrets qui m'assaillent en la voyant mise en vente, sont plutôt légers.

La maison de mon grand-père est vendue sans que personne dans la famille ne cherche à l'acquérir. Vu d'aujourd'hui cela ressemble à l'inconscience quand on connaît son prix de vente : deux millions cinq cent mille anciens francs. Il est vrai que la famille a l'habitude de brader le patrimoine familial. Quelques années auparavant, la maison de mes grands-parents Miniau et les terres qui l'entouraient avaient été soldées sept cent mille anciens francs. Le moins que l'on puisse dire c'est que l'on n'a pas fait beaucoup d'efforts pour conserver les propriétés familiales.

C'est un médecin, le docteur Delamare établi à Bourges qui s'en rend acquéreur et, c'est décidé, elle va devenir une résidence secondaire, une maison sans âme, victime du mal qui, depuis le début des siècles, ronge la vitalité des communes rurales qui s'enfoncent dans ce qui n'est pas tout à fait la mort mais plutôt un coma profond, un coma dont les symptômes sont les volets fermés toute l'année sauf quelques week-ends et pendant un ou deux mois d'été.

Pendant une saison où tout semble renaître, où le bourg est plein de Preuillois migrateurs, qui ne conçoivent pas Preuilly sans soleil et sans baignade. Mais les authentiques Preuillois, dont je m'honore de faire partie, n'apprécie pas le village lorsqu'il est envahi par ces habitants intérimaires. Ils l'apprécient bien sûr avec le soleil mais aussi l'hiver avec la pluie et la neige, au printemps et à l'automne lorsqu'ils se retrouvent ensemble, lorsque résonnent les cris joyeux des enfants dans la cour d'école.

À cette époque, Preuilly n'a jamais été aussi faiblement peuplé. D'après le dernier recensement, on n'y compte que 280 habitants après avoir été, à la fin du siècle précédent, plus de 500. Ce que je ne sais pas encore c'est que notre village est sauvé, que son école est sauvée, dans moins de deux ans la deuxième classe va être réouverte. Preuilly est sauvé par l'automobile, par les villes engorgées où la vie est devenue difficile.

L'entreprise fait quelques travaux dans cette maison pour le nouveau propriétaire. C'est moi qui transforme la fenêtre de mon ancienne chambre en porte-fenêtre. Le jardin de grand-père avec ses allées tirées au cordeau, ses treilles aux raisins d'or, ses vieux arbres fruitiers, sa ruche, est condamné, une résidence secondaire n'a rien à faire d'un potager. Un petit parc va lui succéder et le gazon le recouvrir.

Les Delamare sont sympathiques. Le docteur dirige une petite maternité tout en étant médecin généraliste à Bourges après avoir longtemps exercé à Saint Martin d'Auxigny. Il faut aussi de la politique. C'est un socialiste ce qui ne l'empêche pas d'être le conseiller général du très conservateur canton de Saint Martin. Il est même maire d'une commune de ce canton, Saint-Eloy-de-Gy. À cette époque, Preuilly peut s'enorgueillir d'avoir sur son sol deux conseillers généraux et deux maires, Sicard et Delamare. Tout en n'étant pas du même bord politique, les deux hommes sont en bons termes.

Je reviens un instant sur l'évolution démographique de Preuilly. L'envie de vivre à la campagne pour certaines, de revenir au pays pour d'autres, va commencer à prendre le pas sur l'exode et sur ceux qui gardent les volets fermés. Le plus souvent les maisons qui se vendent sont achetées pour devenir des résidences principales, les résidences secondaires sont moins nombreuses, des maisons neuves sont construites. Petit à petit, de plus en plus de Preuillois nouveaux s'installent. Ma maison, celle où je suis né, va prendre sa revanche. Même si elle ne revient pas dans la famille, un couple et ses deux enfants, une institutrice et son mari, la rachètent et, après avoir transformé l'intérieur de fond en comble, en font une belle résidence principale. Aujourd'hui, je n'ai plus de regrets. L'essentiel, pour une maison que l'on aime, c'est qu'elle vive et aujourd'hui, elle vit ma maison, la maison de Maître Jean.

Il y a ceux qui partent

Une famille qui vit est une famille qui évolue, qui se renouvelle, s'il y a des années pleines d'espoir de naissance, il y a aussi des départs, quelquefois dans l'ordre des choses, quelquefois tragiques. Aussi bien chez Pierre Macé que chez les Négrier, des naissances sont annoncées et arrivent. C'est un beau garçon chez les Macé et une jolie petite fille chez les Négrier. Ils prennent

place chacun dans leur famille qui est remplie de joies et d'espérance mais une disparition, à l'automne 1959, va assombrir l'horizon de la famille Macé.

Dans l'année qui suit le mariage de Pierre et après avoir cohabité sous le même toit que le couple de jeunes mariés, mes beaux-parents s'installent dans le petit logement qu'ils ont fait aménager dans un corps de bâtiment de l'exploitation. Après une longue vie de travail, ils ont tout pour être heureux et vivre une retraite bien méritée.

C'est souvent que le dimanche Pierrette et moi et par la suite Claude, nous leur rendons visite. Si tout naturellement Pierrette est heureuse de retrouver les siens, j'ai moi-même du plaisir à aller aux Beauces dans une famille qui m'a adopté. Ils sont heureux ces nouveaux grands-parents. C'est que Claude, pour un temps, est leur unique petit garçon. Si la grand-mère pouponne, le grand-père est très fier de sa descendance. J'ai le souvenir d'un dimanche après-midi au cours duquel, avec mon beau-père, je m'étais rendu au café tabac de Cerbois pour qu'il fasse sa provision hebdomadaire de tabac. Paulette, la patronne du bistrot, est là avec quelques clients qui jouent à la belote. La brave femme qui nous connaît bien demande des nouvelles de la famille en général et de Claude en particulier. C'est alors que mon beau-père qui vient d'être interpellé, le visage rayonnant de fierté, commente les progrès que fait son petit garçon dans l'apprentissage de la marche et, joignant le geste à la parole, avec sa main ouverte et par rapport au sol, il dit : "*Il est au moins grand comme ça"*, un peu comme un pêcheur qui indique la longueur du brochet qu'il a attrapé la veille.

Tout en étant à la retraite, mon beau-père et ma belle-mère continuent d'aider Pierre et Victorine dans leur travail dans la mesure de leurs possibilités. Cette retraite sans nuage pourrait durer de longues années, ce ne serait que justice, mais la vie va en décider autrement. L'été 1959 est magnifique, peut-être le plus beau depuis celui de 1947. Durant cet été se déroule le comice agricole de Lury. À cette occasion, je propose à mon beau-père de l'emmener faire une visite de cette fête traditionnelle. C'est la seule sortie que je ferai avec lui, je crois qu'il a apprécié.

Le mois d'octobre est celui des semis des grains d'hiver. Si Pierre a un tracteur pour le travail des champs, il a gardé l'un des deux chevaux de son père pour faire les différents petits travaux qu'il ne peut pas encore faire avec son engin. C'est notamment le cas pour rouler les pièces de terre qui viennent d'être ensemencées. Rouler ce n'est ni compliqué, ni fatiguant. Assis sur le siège d'un rouleau en fer, il n'y a qu'à faire des allers et retours dans les champs semés. C'est cela qu'a entrepris de faire, cet après-midi là, mon beau-père. Il fait beau, il va en profiter pour faire un peu d'avance à son fils. Il attelle le cheval au rouleau et part dans les champs. Pierre est d'un autre côté avec son tracteur. Ce qu'il faut savoir c'est, qu'à cette époque, il n'y a pas encore eu de remembrement à Cerbois, que les pièces de terre ne sont pas très grandes et souvent éloignées les unes des autres. C'est le cas du champ que roule Léon Macé. À l'automne la nuit tombe vite mais, dans la famille Macé, il est de tradition de ne pas trop tenir compte de l'heure. C'est pour cette raison que même si la nuit est arrivée, personne ne s'inquiète du retard qu'à l'attelage. S'il n'est pas encore rentré c'est qu'il veut finir son champ. Le temps passant, l'inquiétude s'installe aux Beauces. Que peut bien faire le grand-père ? Pierre se rend au champ où devrait être l'attelage de son père. Le cheval est bien là, bien sage dans la nuit, attelé au rouleau. Il attend que quelqu'un le fasse avancer. Mon beau-père est allongé par terre, derrière le rouleau, s'il ne peut pas se relever, il a gardé toute sa lucidité. Il explique qu'il est tombé de son siège et que le rouleau lui a passé dessus. Que s'est-il passé exactement ? Un écart du cheval, un malaise, le sommeil, nous ne saurons jamais exactement. Pierre va chercher de l'aide dans la ferme la plus proche et en voiture le ramène chez lui. Un médecin prévenu arrive vite, il diagnostique une fracture du bassin et le fait hospitaliser à Issoudun.

L'idée d'une issue fatale n'était pas venue à l'esprit de pierre, pourtant ce doit être dans l'ambulance que Léon Macé a sombré doucement dans le coma, se préparant pour le grand départ. Est-il mort dans cette voiture ou bien à son arrivée à l'hôpital ? Je ne saurai le dire aujourd'hui mais l'ambulance le ramène sans tarder. Bien sûr on se pose toujours des questions après un accident aussi banal. S'il avait été trouvé plus tôt, s'il avait été conduit immédiatement à l'hôpital, peut-être aurait t'il pu être sauvé si l'hémorragie interne qui doit être à l'origine de la mort avait été arrêtée à temps. Il est

vrai qu'avec des "si", on peut refaire le monde, mais ils n'ont pas suffit à conserver la vie à Léon Macé.

La vie est toujours pleine d'imprévus. Celle de Léon Macé n'échappe pas à la règle. Ce fût une vie pleine de travail avec un intermède de tous les dangers qui a duré tout le temps de la grande guerre. Il n'avait même pas à être mobilité, il était déjà soldat et faisait son service militaire. Il connut tous les champs de bataille et l'horreur qui les accompagnait. Il fût blessé et retourna au front. Il eût la chance de revenir de cette loterie où la mise était sa vie. Et quarante ans plus tard, cette vie, il l'a laissé échapper par un bel après-midi d'automne, victime d'un attelage pourtant bien pacifique. Nous sommes couchés depuis un moment déjà lorsque Pierre vient frapper dans les volets de notre chambre. L'annonce de l'accident, même si son frère élude la suite fatale, frappe Pierrette comme la foudre. Je suis atterré moi aussi. Nous partons tout de suite pour les Beauces où le corps a été ramené. Pierrette ne se fait pas d'illusions. Elle a compris les non dits de son frère.

Toute la famille est dans la peine. Léon Macé était aimé et respecté de tous. Les quelques années au cours desquelles j'ai pu le côtoyer, j'ai eu l'occasion de connaître un brave homme, un honnête homme, un vrai paysan dans tout ce que ce mot comporte de noblesse pour ceux qui savent apprécier les gens de la terre. Je l'ai déjà écrit, il a traversé la guerre 14-18 avec un minimum de chance. Blessé dans sa chair, il en était revenu. Aujourd'hui nous savons que tous ceux qui ont combattu durant cette guerre étaient des héros. Lui n'en tirait nulle gloire, n'en parlait que fort peu. Sa droiture et sa gentillesse l'avaient fait remarquer par le petit-fils du grand Pasteur, le professeur Pasteur Valérie-Radot et, pendant un temps, il fût son ordonnance. Celui-ci lui avait proposé de l'aider à son retour dans la vie civile. S'il était reconnaissant au grand homme de l'amitié qu'il avait bien voulu lui porter, il n'en profitera pas. Pour lui, sa place était à Cerbois, sur sa terre. Il a traversé la vie sans faire de bruit, au milieu d'une famille unie, il a connu ses deux premiers petits garçons, Claude et Michel et je peux témoigner qu'il en était très fier.

Celui qui m'avait accueilli dans sa famille est parti. Avec lui je n'ai eu que de bons rapports et malgré la brièveté de ceux-ci, à son contact, j'ai pu apprécier le vrai, le simple, le brave homme.

Jusqu'à ce jour, la mort avait été pour moi la conclusion naturelle de la vie. Parmi mes proches, il y avait bien eu la disparition brutale de mon grand-père Miniau mais, à l'époque, pour l'enfant que j'étais, la mort ne voulait pas dire grand-chose. Il y avait surtout Barjon, mon chef, mon ami. Lui, je l'avais transporté mourant sur mes épaules. C'est certainement à moi qu'il avait dit ses dernières paroles mais, lorsque je l'ai quitté, il était encore vivant et je gardais espoir. Avec la disparition de mon beau-père, je fais la connaissance de la mort. Celle qui n'est pas la suite logique de la vie, celle qui arrive sans crier gare, comme une voleuse, la mort qui emporte sans ménagement un être cher, la mort injuste, celle qui prend par surprise. La mort¸ dans les années toutes proches qui vont suivre, va à plusieurs reprises croiser mon chemin et, par la suite, la vie insouciante du jeune que j'avais été ne sera plus jamais comme avant. J'aurais toujours au fond de moi une pensée pour la menace que la grande-dame noire à la faux fait penser sur les hommes.

Il y a ceux qui arrivent, François

Il n'y a que quelques mois qu'un grand-père a disparu et la vie, dans son éternel, renouvellement, se manifeste au travers de deux nouveaux petits garçons : Didier, le deuxième fils de Pierre et Victorine doit être né que quelques mois après la disparition de son grand-père. Je n'ai pas la mémoire pour retenir les dates anniversaires et, ayant pour principe, depuis que j'écris, de n'avoir recours qu'à mes seuls souvenirs, je ne saurais dire avec exactitude si ce troisième petit-fils est né avant ou après la mort de Léon Macé.

En revanche, pour ce qui est du quatrième, qui est notre deuxième fils, il vient au monde un peu plus d'un an après la disparition du grand-père. C'est une heureuse surprise pour Pierrette lorsqu'elle se rend compte que notre famille va s'agrandir. À cette époque, on ne fait pas encore les bébés sur commande comme aujourd'hui. Nous avons toujours, l'un comme l'autre, espéré avoir au moins deux

rejetons et même pourquoi pas trois. Assurer sa descendance, c'est respecter le premier conseil que Dieu a donné aux humains. Cette descendance est déjà assurée par Claude mais ce n'est pas suffisant. L'annonce de l'arrivée d'un second enfant nous comble, surtout que ce pourrait être une fille. Cela on peut toujours l'espérer et c'est remplis d'espoir, que de pied ferme, nous attendons la nouvelle venue. Elle ou il doit arriver fin novembre 1960 mais avec les mois qui passent la certitude d'accueillir une fille se lézarde pour faire place au doute et si c'était encore un garçon ? Du côté Bugeon on n'a pas de préférence mais du côté Macé et surtout grand-mère Alice, on espère bien une petite fille. La brave femme a déjà trois petits garçons. Elle a à offrir à la première de ses petites-filles, une belle poupée qu'elle a gagnée dans un concours il y a déjà bien longtemps.

Le bébé est exact au rendez-vous, mais ce ne sera pas une fille. Comme pour l'arrivée de Claude, c'est au début de la nuit du 20 novembre que je téléphone au docteur Boulanger et c'est toujours en camionnette que je conduis Pierrette à la maternité de Vierzon. Comme la première fois, elle est courageuse et confiante et c'est toujours dans le hall que nous nous séparons. Lorsque nous nous reverrons le nouveau venu aura pris sa place au sein de notre famille.

Deux prénoms ont été choisis. Pour une fille, c'est Catherine, c'était déjà ce que nous avions choisi pour la première naissance mais c'est aussi la proximité de la Ste Catherine et puis, c'est un prénom bien de chez nous. Dans l'éventualité de la venue d'un garçon¸ se sera François. Comme le précédent il est bien de chez nous, il sonne bien dans notre France profonde. Pierrette qui avait longtemps cru en la venue de sa petite Catherine en est beaucoup moins certaine dans ces ultimes moments. Le fait que cette naissance ne soit pas arrivée le jour de la sainte patronne est pour elle un mauvais présage.

Le lendemain matin, je suis en chantier à Preuilly. Nous construisons un hangar sur la cave de Jean Sorbe. C'est justement chez lui que la maternité doit téléphoner pour annoncer la bonne nouvelle. Avec André Ledoux, nous coffrons un linteau lorsque notre client vient pour me mettre au courant. Il est bien arrivé depuis quelques minutes, mais ce n'est pas Catherine, c'est François. Pierrette doit être un peu déçue. J'ai une pensée pour la grand-mère Alice qui devra laisser encore sa poupée dans sa boîte. Moi, je ne suis pas déçu du tout. Un second fils, un nouveau Bugeon ce n'est pas de trop et il y a toujours la possibilité de recommander une fille.

Avant de conduire Pierrette à la maternité, nous avions convenu que ce serait la mère de Pierrette qui garderait Claude durant l'absence de Pierrette. Je crois bien que c'est le jour même que je le conduis aux Beauces. La brave femme est heureuse d'avoir son petit garçon avec elle. Il est plein de vie et pas sauvage. Il accepte bien la séparation. Il faut savoir qu'il connaît bien sa grand-mère. C'est dans le courant de l'après-midi que je me rends à la maternité. L'accouchement a été laborieux, mais il a duré moins longtemps que le précédent et c'est une Pierrette rayonnante que je retrouve. La déception de ne pas avoir donné le jour à la fille désirée a été vite effacée. Elle est très fière de son petit François. C'est un beau garçon encore un peu plus gros que Claude, frais et rose. Il paraît que les aides-soignantes l'ont promené pour le montrer dans toutes les chambres. C'est vrai qu'il est beau mon garçon dommage qu'il y ait encore cette maudite glace qui nous sépare. Une séparation qui ne durera pas longtemps. Je peux enfin le tenir dans mes bras à l'occasion d'une tétée.

Il faut croire que la maternité de Vierzon ne porte pas chance à Pierrette. Si tout va pour le mieux les premiers jours de son séjour, son état de santé se détériore avec l'apparition d'une complication intestinale qui la fera rester pendant près de trois semaines loin de chez nous. Le temps nous semble bien long, surtout pour Pierrette. Elle ronge son frein et souhaiterait être chez elle avec ses deux garçons. Ces derniers vont bien. Claude à Cerbois et François qui fait déjà montre d'un esprit contestataire en réclamant à hauts cris une ration plus importante que son biberon. En effet, son appétit, sans doute lié à sa morphologie, ne se contente pas de la dose réglementaire. Afin de remédier à cela, la sage-femme de service fait augmenter la dose de lait ce qui a pour effet de calmer et de rendre son air débonnaire à notre déjà jeune contestataire.

Après avoir vu passer plusieurs voisines de chambre à ses côtés, Pierrette obtient enfin son billet de sortie. Pour faire le voyage de retour au logis familial en ce début décembre, il est hors de question de faire le trajet avec une camionnette dans laquelle virevoltent les courants d'air. C'est avec la 203 des Beauces que Pierre a bien voulu me prêter que nous faisons le voyage de retour. La mère de Pierrette et Claude nous avaient précédés et étaient là pour nous accueillir. La grand-mère reste quelques jours avec nous le temps que Pierrette puisse reprendre assez de forces pour assurer la bonne marche de son foyer.

Claude est surpris et je crois heureux de l'arrivée de son petit frère. Il a déjà trois ans et demi, mais peut-être n'apprécie-t-il pas le fait de n'être plus le seul au centre de la famille. Il manifeste à sa façon. Il a vite remarqué que sa mère et sa grand-mère sont attentives à son frère et s'occupent régulièrement de lui en lui changeant ses couches où le cher petit peut laisser crottes et pissées sans encourir aucune réprimande. On suppose que c'est cette constatation qui l'amène à pondre de belles crottes dans sa culotte pour être, lui aussi, changé comme son petit frère. Mais les mêmes causes ne produisant pas tout à fait les mêmes effets, c'est l'opprobre général qui accueille cette initiative et une menace de sanction fait que cette manœuvre ne renouvellera pas.

Je ne le sais pas encore, mais maintenant ma famille est au complet. Pendant près de vingt ans, ensemble nous allons suivre l'existence d'une famille soudée. Pierrette est une mère parfaite, comme est elle une bonne épouse. Elle est l'âme de la famille, celle qui veille à tout, qui prévoit tout, elle supporte en revanche avec agacement parfois, la proximité quelquefois envahissante de ma mère. Il y a aussi Paulette et sa famille qui occupe la chambre de tante Tasie pendant les vacances. Son désir le plus grand, elle le manifeste dès le début de notre mariage, c'est d'avoir un logement indépendant et d'être la maîtresse chez elle. En ce qui me concerne, je n'ai pas encore fait ma révolution. Je trouve que nous sommes bien là où nous sommes, que la maison que nous occupons pourra, le jour venu, devenir complètement la nôtre et, qu'en attendant¸ peut-être profiter un peu mieux de la vie et ne pas nous serrer trop la ceinture pour rembourser un emprunt. De ces deux façons d'envisager la suite de notre vie familiale, il me faut bien l'admettre, c'est celle de Pierrette qui est la plus réaliste, c'est la voie que nous prendrons quelques années plus tard pour arriver à la construction de notre maison.

Ceux qui partent, Isabelle

Il n'y a pas que chez les Bugeon et les Macé que les familles s'agrandissent. Dès 1958, une magnifique petite fille est venue égayer le foyer Négrier. Si elle est adorée par ses parents, elle ne l'est pas moins par toute la famille. Tous les étés, elle vient à Preuilly pendant les vacances de ses parents, c'est la partenaire de jeu de Claude.

Un drame va endeuiller la grande famille des Bugeon dans ce qu'elle a de plus cher, l'une de ses petites-filles. Cette année-là, pour changer, Paulette et Maurice, partent passer quelques jours chez des amis du côté de Thonon-les-Bains. L'amie en question est celle qui avait prêté à Paulette son appartement à Paris pendant mon premier séjour dans la capitale. Ils laissent Isabelle qui doit avoir quatre ans aux bons soins d'Édith qui se fait un plaisir de la garder.

Isabelle est une très belle petite fille blonde aux cheveux bouclés. Elle est très attachante et nous l'aimons bien tous. Pourquoi les Négrier ne sont-ils pas partis avec leur fille ? Je ne saurais le dire. L'un comme l'autre adorent leur fille. Peut-être ont-ils pensé qu'elle se reposerait et profiterait mieux de la campagne, bien tranquille chez Jean et Édith et la longueur du voyage, les activités qu'ils ne manqueraient pas d'avoir ne seraient peut-être pas ce qui lui conviendrait le mieux.

Ce jour-là, Édith est dans sa cuisine à vaquer à ses occupations ménagères. Isabelle est dans la cour, elle joue. La cour est bien clôturée et la petite fille y est en sécurité. Quelques minutes se passent, deux, trois, peut-être cinq pendant lesquelles ma belle-sœur cesse de voir et d'entendre sa petite pensionnaire. Elle appelle, pas de réponse. Inquiète, elle descend dans la cour, rien, elle court dans le jardin attenant, pas de réponse. Brusquement une pensée traverse son esprit, le bassin. Vite il faut aller au bassin. La faille dans la sécurité dont semblait jouir Isabelle chez Édith est là. C'est Jean

qui construit le bassin au milieu de son jardin pour recevoir les eaux de pluie de la maison. Cette eau est bien utile à mon frère pour arroser son jardin, l'été. Sur l'un des côtés, un escalier descend jusqu'au fond ce qui permet de puiser l'eau à l'arrosoir sans peine, jusqu'à la dernière goutte. Un détail, mais qui a son importance, les murets du bassin sont ras la terre, rien ne protège de l'eau. Rien d'extraordinaire dans cette absence totale de protection, c'est que l'eau, dans la famille, ne fait pas peur, nous avons tous joué au bord de l'eau dans notre jeunesse¸ les enfants de Jean, Claude, Isabelle sont toujours passés à proximité de ce bassin sans que personne ne trouve à redire. Que s'est-il passé ce jour-là ? Quelle raison a poussé Isabelle à s'approcher près, trop près du bord, de l'eau et d'y basculer, elle est seule, personne ne le saura jamais ?

Elle est là, immobile dans l'eau claire du bassin. Édith la sort immédiatement. Pour elle, pas de doute, elle est encore vivante. Elle doit reprendre très vite ses esprits. Il s'est passé si peu de temps pendant lequel elle a échappé à sa surveillance qu'elle ne peut être noyée. Les efforts d'Édith sont vains. Les pompiers arrivent très vite. Ils ne ménagent pas leurs efforts mais en vain. Des efforts ne seront pas ménagés à l'hôpital où elle est transportée mais, là encore, en pure perte. Il n'y a rien à faire, Isabelle, la petite Isabelle est endormie, elle ne se réveillera pas.

C'est en rentrant du travail que j'apprends que les pompiers ont conduit Isabelle à l'Hôtel Dieu. Je n'arrive pas à réaliser, j'ai l'impression de faire un mauvais rêve. Elle ne peut pas mourir. À l'hôpital, c'est sûr, on va la ranimer. Ce jour-là, mon père a accompagné un client dans les bois à la recherche de champignons. Il rentre à la maison quelques instants après Jean et moi. Il s'effondre à l'annonce de la nouvelle. Toute la maisonnée est anéantie. La maison qui jouxte la nôtre, une résidence secondaire, vient d'être vendue à Monsieur et Madame Pichon. Ils arrivent de Bourges à l'instant même afin de passer le week-end à Preuilly. Monsieur Pichon est un brave homme. Il nous propose de nous conduire à l'hôpital afin d'avoir des nouvelles, voilà déjà un bon moment que les pompiers sont partis. Jean, mon père et moi acceptons et partons avec le voisin. Je ne sais pas à quoi peuvent penser les autres, quel est leur espoir mais, pour moi, ce que je sais c'est que j'ai un fol espoir. En arrivant nous allons apprendre que notre petite s'est réveillée. Les pompiers sont à la porte des urgences. Je les connais bien. Ils sont de Mehun. Ils n'ont pas besoin de parler, à voir leurs visages, nous comprenons qu'ils savent qu'il n'y a rien à faire. Leur chef sort et nous confirme la nouvelle. Des larmes lui coulent sur les joues. L'un d'eux arrive avec Isabelle dans ses bras, son beau visage est calme, seulement un peu plus blanc que d'habitude, ses beaux cheveux bouclés pendent, elle va être ramenée à la maison, il n'est pas question de la laisser à l'hôpital.

De tous ceux qui vivent ce cauchemar, c'est Édith qui est la plus touchée. Elle est dans un état second. Que ne pense-t'elle pas ? Que ne se reproche-t'elle pas ? Si seulement elle avait appelé quelques secondes plus tôt, si elle avait gardé la petite avec elle à la maison. Elle porte la responsabilité écrasante de ce qui est arrivé alors qu'elle n'a rien à se reprocher. Nous savons tous qu'elle veillait sur sa petite-nièce mieux qu'elle n'avait veillé ses enfants. Le bassin, il est là depuis des années, personne jusqu'à ce jour, n'a vu en lui un danger. Combien de gamins sont passés, ont joué à côté. Ce bassin n'était pas plus dangereux que la route que traversent, sans crier gare, mes enfants. Il ne vient l'idée à personne dans la famille de la tenir responsable du drame. Elle sera épaulée et soutenue dans sa détresse par toute la famille. Paulette et Maurice ne lui feront aucun reproche. Dans la vie, il n'y a pas de risque zéro. Tout peut arriver et cet après-midi là, l'impensable est arrivé.

Il faut prévenir Paulette et Maurice. Nous n'avons pas l'adresse exacte des amis chez lesquels ils résident, tout au plus le nom de la ville. Le maire, Monsieur Sicard, a été prévenu et va nous être d'un grand secours dans la recherche des parents. À cette époque, il est encore très efficace. Nous n'avons toujours pas le téléphone. L'habitude est d'aller chez Sorbe d'où nous passons nos communications. Ce jour-là, ce n'est pas l'endroit idéal pour faire nos recherches. Sicard met la mairie et son téléphone à notre disposition et c'est même lui qui mène les recherches. Il faut bien admettre que ni mon père ni moi nous sentons capable d'entreprendre cette tâche, quant à Jean, peut-être encore plus touché que nous, il est reparti auprès d'Édith. Nous ne connaissons pas l'adresse exacte ni le téléphone des amis de Paulette. À cette heure la mairie est fermée, c'est la gendarmerie locale qui prend l'affaire en main. Nous attendons un temps qui nous semble durer une éternité et, enfin, le

fameux numéro nous l'avons. C'est encore Monsieur Sicard qui se charge d'apprendre la nouvelle à Paulette et à Maurice. Il ne leur parle pas de l'issue fatale mais seulement que leur petite fille vient d'avoir un très grave accident et qu'ils doivent rentrer immédiatement à la maison.

C'est dans l'après-midi du lendemain qu'ils arrivent. Ils ne se font pas beaucoup d'illusions et lorsqu'ils descendent de voiture ce sont des parents effondrés que nous accueillons. Je ne décrirai pas les minutes, les heures et les jours qui vont suivre tant le désarroi et la peine d'une famille sont immenses. Aujourd'hui encore mon stylo n'est pas capable de trouver les mots justes pour décrire ce drame. Tout ce que je peux dire c'est que toute la famille entoure Paulette, Maurice et aussi Édith. Elle forme un bloc uni et sans fissure.

Isabelle reposera à Preuilly. Ses obsèques ont lieu dans la petite église bien trop étroite pour contenir la foule venue témoigner sa sympathie. La famille de Maurice est au complet. De la nôtre il ne manque personne. Les amis de partout, les Preuillois sont là par centaines. Si cette foule n'enlève pas la peine, elle fait chaud au cœur.

Comment, à ce moment-là, ne pas penser à ce qui semble être une malédiction qui s'acharne sur la famille. Une malédiction qui fait qu'à chaque génération un jeune soit enlevé brutalement aux siens. Comment ne pas penser à celui que ma mère appelle le petit "Nénel", Emmanuel, son frère, le seul garçon de sa famille, celui dont mes grands-parents étaient si fier, celui que ses sœurs adoraient. Son souvenir était encore si vivace dans l'esprit de ma mère qu'elle m'en parlait souvent lorsque j'étais enfant. Comment ne pas penser aussi à Georges, ce frère que je n'ai pas connu, ce frère qui, paraît-il, était si beau et si gentil, ce frère dont j'étais allé si souvent fleurir la tombe avec ma mère. L'un, Emmanuel, est parti à une quinzaine d'années ; l'autre, Georges, à six ans et maintenant c'est le tour d'Isabelle, leur petite-nièce, leur nièce, si belle, si vive, si gaie, elle aussi est partie pour les retrouver.

Si la disparition d'un être qui nous est cher est toujours triste et qu'il est normal d'avoir de la peine, beaucoup de peine, la mort d'un enfant est révoltante, inacceptable. La chance de ceux qui croient, et j'en fais partie, est de les imaginer heureux et ensemble au ciel, parmi la multitude des parents qui les ont précédés, parmi les anges, auprès de notre Père à tous, là où un jour, nous les retrouverons.

Ceux qui partent, Alice Macé

L'année 1962 aura été une année néfaste pour nos familles. Comme souvent le dimanche nous allons passer l'après-midi aux Beauces. Ce jour-là, la mère de Pierrette est plutôt mal-en-point. En effet, il est facile de s'apercevoir qu'elle a un problème avec son foie, son teint a viré au jaune. Elle n'a jamais recouvré une parfaite santé depuis qu'elle a été opérée d'un fibrome pendant la guerre. Une éventration a suivi son opération, de l'angine de poitrine, tout cela lui a interdit les travaux pénibles et la gêne souvent dans la vie de tous les jours. Personnellement je ne l'ai jamais entendue se plaindre de ses misères, c'est Pierrette qui m'a mis au courant.

Ce jour-là, elle n'est pas bien du tout. Elle souffre et ne peut prendre aucun aliment. Il est convenu que le médecin vienne la visiter le lendemain. Celui-ci diagnostique une jaunisse. Aujourd'hui on parlerait d'hépatite accolée d'une lettre A, B ou C. En quelques jours rien ne s'arrange. Il faut se rendre à l'évidence, la brave femme doit être hospitalisée à l'Hôtel Dieu. C'est dans une immense salle où cohabitent peut-être une trentaine de malades, qu'elle est admise, une salle voûtée qui doit dater des lointaines origines de cet établissement. Tout comme Pierrette, je suis gêné de la trouver dans cette promiscuité mais elle ne veut pas changer pour une chambre plus petite. Elle redoute de devenir une charge trop lourde pour ses enfants.

Dans cet établissement, il est difficile de voir un médecin. Les infirmières et à plus forte raison les aides-soignantes ne donnent aucun renseignement sur l'état réel de notre malade. Après quelques jours, Pierre arrive à obtenir un entretien avec le médecin-chef de service à son cabinet. Son diagnostic n'est pas encourageant. La mère de Pierrette souffrirait d'une cirrhose consécutive à une hépatite.

Cette maladie n'est, paraît-il, pas réservée aux alcooliques. Pour ce médecin, les chances de guérison sont minimes et il ne laisse que très peu d'espoirs. Bien sûr, Pierrette est catastrophée après son entretien comme ont pu l'être Pierre son frère, ma belle-sœur et moi-même ainsi que toute la famille car Alice Macé est une femme unanimement aimée et respectée. Nous avions cru qu'elle aurait pu profiter longtemps de sa retraite bien méritée, du bonheur d'être entouré par ses enfants et ses petits-enfants.

L'issue fatale apparaît vite très proche. Ses jours sont maintenant comptés. Pierrette lui rend visite les jours de la semaine où passe le car de la ligne Vierzon-Bourges par Preuilly. Les dimanches, c'est moi qui l'accompagne en camionnette. La brave femme reste toujours très digne bien qu'elle souffre et elle ne se plaint pas. Elle est heureuse de recevoir la visite de ses proches. Son séjour à l'Hôtel Dieu prend assez vite fin. Nous sommes avertis par l'hôpital que si nous voulons qu'elle rende son dernier soupir chez elle, nous devons aller la chercher. C'est un taxi de Mehun qui fait aussi ambulance que nous prenons pour la ramener chez elle. J'accompagne Pierrette. Ce dernier voyage se fait sans histoire. La malade a toute sa conscience, mais elle est très faible et peine à s'exprimer. Elle semble soulagée de se retrouver chez elle, dans sa maison, dans son village, là où elle a toujours vécu.

Il n'est pas question de la laisser seule pour la nuit. Avec Pierrette nous couchons chez elle sur un lit de fortune. C'est pendant la nuit qui va suivre qu'elle s'endort sans bruit, sans que nous nous en rendions compte. Il faut se rendre à l'évidence. Elle dort de son dernier sommeil. Elle a retrouvé celui avec lequel elle a vécu, avec lequel elle a travaillé, avec lequel elle a fondé la famille. Bien sûr, Pierrette est très éprouvée par cette disparition comme l'est Pierre son frère, comme nous le sommes Victorine et moi, comme l'est toute la famille et tous ceux qui l'ont connue et appréciée. Mais il faut se rendre à l'évidence, ce départ a mis un terme à un calvaire insupportable qu'elle n'avait pas mérité de vivre.

Maintenant Léon et Alice reposent ensemble dans le cimetière de Cerbois. Un cimetière au milieu des champs, des champs qu'ils connaissaient bien, dans lesquels ils ont travaillé, d'où ils ont, leur vie durant, tiré leur subsistance et celle de leur famille.

Une page est tournée. Pierre et Pierrette sont orphelins mais la vie continue. Ils ont, l'un et l'autre, leur famille qui doit son existence à ceux qui sont partis.

Pierrette est orpheline. Je sais bien que l'on n'emploie pas ce mot pour ceux qui ne sont plus enfants mais je suis persuadé qu'au fond d'elle-même, elle ressent un grand vide, un vide qui ne peut pas se combler. Bien sûr, elle retournera aux Beauces, mais le cordon qui la reliait encore à ce petit coin de Cerbois est rompu. Elle n'est plus chez elle lorsqu'elle revient sur les lieux de son enfance et de sa jeunesse, elle est chez son frère même si celui-ci l'a toujours reçue à bras ouverts. Il ne lui reste que les souvenirs, les souvenirs merveilleux d'une fille de la campagne que parfois elle me raconte par bribes avec un brin de nostalgie. Aux Beauces, elle a été heureuse au sein d'une famille heureuse. Claude n'a certainement que quelques vagues souvenirs du temps où il avait encore ses grands-parents Macé. François, lui, ne peut en avoir aucun. Je le regrette pour eux. C'est tellement bon les souvenirs d'un pépé et d'une mamie. La vie en a décidé autrement. L'horloge continue inexorablement d'égrainer le temps et nous nous dirigeons dans une direction dont nous ne connaissons pas le but ultime.

Claude, François

Avec Pierrette, nous avons toujours été très fiers de nos deux garçons. C'est vrai qu'ils sont beaux et attachants. Avec eux nous sommes des parents comblés.

Claude est un beau bébé qui grandit et traverse sa tendre enfance sans problème important. C'est à l'école de Preuilly qu'il commence sa scolarité à cinq ans, à une époque où il n'y a pas encore de maternelle. Cette école a été la mienne, celle de mes parents. Elle a été construite par mon arrière-

grand-père et mon grand-père a participé à sa construction. Lorsque, pour la première fois, Claude franchit la porte, il me semble que c'est la veille que je la quittais.

Claude est plutôt intelligent, mais il n'est que modérément intéressé par les études auxquelles il préfère les jeux avec les copains, des copains qu'il a vite faits de se faire. Ceux-ci comptent beaucoup comme compte aussi et dès son plus jeune âge, sa liberté. Très tôt, il fait montre d'indépendance. S'il a des qualités de premier ordre, il n'est pas un écolier modèle. Il est gentil avec nous mais aussi avec tout son entourage. Il sait se faire accepter par des camarades souvent plus âgés que lui. Sans être effronté¸ il n'est pas timide avec les grandes personnes qu'il aborde avec facilité. Il a toujours aimé jouer sur les bords du Cher et dans la campagne en général. Il n'embarrasse pas la maison car il est le plus souvent à l'extérieur. Il n'a jamais craint l'eau dans laquelle il évolue en pataugeant d'une manière instinctive sans pour cela savoir nager correctement. Il faudra que Pierrette lui fasse donner quelques leçons par le maître nageur de la piscine de Mehun pour qu'il nage d'une façon plus orthodoxe.

Mais le Cher ce n'est pas que la baignade. C'est aussi la pêche. Je ne saurais pas dire aujourd'hui qui l'a initié. Certainement des camarades plus âgés que lui. Il est très vite autonome et avec un minimum de matériel qu'il a réussi à récupérer de-ci, de-là, il prend de petites fritures qu'il est fier de rapporter à la maison où Pierrette se fait un plaisir de lui faire cuire. Souvent il est à cours de matériel ce qui l'amène à se rapprocher de pêcheurs chevronnés qu'il sait attendrir afin de se faire monter une ligne. Souvent, ceux-ci conquis par son sourire et sa bonne mine, lui donnent ce qui lui manque.

Claude restera toujours attaché à son Cher, à la pêche et bientôt à la chasse qu'il pratique à la fronde avec des copains. Ce sont de pauvres poules d'eau qui en font les frais. Elles sont plumées, vidées et cuites sur un feu en plein air par la petite bande qui l'accompagne. Il y a fort à parier qu'aucun d'entre eux n'aurait accepté cette nourriture si elle leur avait été servie à la table familiale. Beaucoup plus tard, Claude chassera avec un fusil. Il sera un bon chasseur sur le syndicat de chasse de Preuilly mais aussi au gibier d'eau sur le Cher, sa rivière, près de laquelle il construira sa maison plus tard.

Peut-être que parfois les gènes sautent une génération. J'ai connu un grand-père, un père chasseur et pêcheur, un tantinet braconnier. En ce qui me concerne, je n'ai jamais rien compris à la pêche et le gibier que j'ai abattu à la chasse en quatre saisons peut se compter sur les doigts des deux mains. Mais cela ne m'a pas empêché de transmettre les gènes de mes ancêtres à l'aîné de mes fils, le second étant aussi peu réceptif que moi.

Pour résumer cette première partie de la vie de Claude, on peut dire que c'est un beau petit garçon qui pousse sans histoire, mais à sa guise. C'est un amoureux de la nature, des bois, de l'eau, de la campagne, de la faune et de la flore. Sur ce plan-là, il en connaît plus à douze ans que je n'en ai jamais connu. On peut simplement regretter qu'il ne montre pas autant d'empressement dans ses études. Il faut aussi se faire accepter dans tous les milieux avec, comme exemple, la facilité avec laquelle il vend ses carnets de timbres au profit des bonnes œuvres et souvent ceux que les copains n'ont pas vendus.

François n'a rien à envier à son frère. Comme Claude, c'est un bébé adorable. Il a un sourire d'ange et est câlin. Habituée à son frère indépendant et parfois rude, Pierrette qui aime le câliner, trouve en lui, "sa petite consolation". C'est vrai qu'il est attachant notre second fils. Pour lui, nous n'avons pas de doute quant à son avenir et avec nos deux garçons, la dynastie des Bugeon a encore de beaux jours devant elle.

Tout le monde le sait, les rêves se transforment rarement en réalité. Si le petit ange que nous voyons grandir, avant qu'il fasse ses premiers pas, demeure un garçon tranquille, sage et sans histoire, peut-être que Pierrette croyait avoir trouvé en lui la petite-fille qu'elle n'avait pas eue, dès qu'il marche, de mouton docile il se transforme en écureuil.

Il n'y a pas trois semaines qu'il marche seul lorsqu'il signe un premier acte d'indépendance. Ce jour-là, Pierrette est occupée à faire la vaisselle dans la cuisine. François est avec elle et joue calmement, trop calmement peut-être. Il ne fait plus aucun bruit. Ce silence surprend Pierrette qui se retourne mais ne voit plus son garçon, pourtant la porte est fermée, il est d'ailleurs improbable qu'il ait pu l'ouvrir seul et encore moins la fermer. Il n'est pas sous la table, ni caché dans le placard dans lequel il aurait pu se glisser. C'est un véritable mystère. François s'est volatilisé. Pierrette est inquiète, mais elle remarque la petite chaise d'enfant juste devant la fenêtre ouverte. L'évasion a dû se faire par là. Elle sort du côté de la rue où la cour, à cette époque, n'est pas encore clôturée. Sa surprise est grande lorsqu'elle voit Madame Gangnard qui habite la dernière maison avant la grande route, venir à elle avec François qu'elle tient par la main. Toute cette affaire n'a duré que quelques minutes. Pierrette qui n'a pas eu le temps d'avoir peur comprend son rejeton a pris la poudre d'escampette. Bien qu'il ne marche que depuis quelques jours, il est solide sur ses jambes. Après être monté sur sa chaise, il a escaladé la fenêtre, est retombé à l'extérieur sur un pied d'hortensia qui a amorti la chute, puis il a pris la route où la voisine l'a arrêté. Cette première marque d'indépendance ne sera pas la dernière. Dans les jours qui suivent, il escalade la clôture que j'avais mise en place dans la cour arrière. Il monte à l'échelle et se retrouve dans le grenier du dépôt parmi les planches et les bastaings.

François aime suivre Claude et ses copains dans leurs excursions sur les bords du Cher ou dans la nature mais les grands n'aiment pas beaucoup traîner des petits derrière eux aussi ses tentatives sont le plus souvent, et parfois rudement, vouées à l'échec. Il a des copains lui aussi, mais en est moins tributaire. Ses occupations sont tout autres. Très vite il manifeste beaucoup d'intérêt pour la lecture. Lorsque la télévision sera installée à la maison, il en sera accro pendant quelques années. Le seul point commun avec Claude, c'est le Cher et la baignade où il se dépense sans compter.

Avant d'en terminer avec la petite enfance de mes garçons, il me faut évoquer les relations qui les unissent à leur grand-père qui aime bien les avoir avec lui et ils lui rendent bien. Lui qui n'est pas particulièrement tendre ne peut pas supporter que l'on corrige ses petits garçons. Dommage pour eux que cette relation se termine brutalement. Je crois que cette sollicitude agace un peu ma mère mais je ne doute pas que si ses autres petits-enfants avaient été aussi proches de lui, ils auraient eu la même place dans son cœur.

La mue de l'entreprise

Une différence fondamentale existe entre l'entreprise que j'ai connue avant mon départ pour le service militaire et l'entreprise qui a commencé à prendre forme lorsque je rentre. Cette différence ne fera que s'accentuer au fil des années.

Avant 1955, le gros des travaux était, le plus souvent, de l'entretien ou de la restauration, quelquefois du travail sur les routes, ce dernier le plus souvent traité en attachements c'est-à-dire la vente de la main d'œuvre et des matériaux à un prix convenu. En ce qui concerne les constructions neuves, avant l'armée, je n'avais participé qu'à la construction d'une maison et à celle de la salle des fêtes de Quincy.

Lorsque je rentre du service militaire, une maison va être construite à Limeux. Après huit ans d'entreprise, ce n'est que ma deuxième maison individuelle. Deux ou trois autres sont prévues sur le carnet de commandes de mon père. À ma connaissance ce n'était jamais arrivé. L'une d'entre elles est commencée lorsque je rentre de mon séjour de "rappelé", d'autres suivront. À partir de cette date plusieurs maisons neuves seront construites chaque année. Le plus souvent les marchés sont conclus de gré à gré, sans concurrence. Les clients font confiance aux entrepreneurs. Cet état de choses va se perpétuer de nombreuses années avec une pointe après 1968 jusqu'en 1973 date du premier choc pétrolier qui donnera un premier coup de frein à la construction. Le chômage n'existe donc pas dans le bâtiment lorsque je rentre du service militaire et durant les années qui vont suivre. Mais, dans les petites entreprises comme celle de mon père, les salaires sont maigres et les augmentations qui sont accordées sont absorbées par une hausse importante du coût de la vie. Il faudra attendre 1968 pour que

les salaires, dans notre corporation, deviennent acceptables. Malgré tout, cette hausse ne gêne pas du tout la construction qui s'envole littéralement.

À mon retour l'entreprise se compose toujours de deux équipes. L'une est sous la responsabilité de mon père, l'autre est celle de Jean. En principe je fais partie de l'équipe de mon père avec comme coéquipiers, le plus souvent, Dédé Ledoux et Émile Boisrond. Mon père qui s'occupe du travail de bureau, des rapports avec les clients, de l'approvisionnement est souvent absent du chantier. Dans ce cas, c'est moi le responsable. Au fil des ans, il sera de plus en plus souvent absent du chantier et je deviendrai de plus en plus autonome. En principe c'est Jean qui, avec son équipe, entreprend les chantiers les plus délicats : les enduits de façades, les carrelages alors que mon équipe est le plus souvent occupée avec le gros œuvre et aux travaux routiers.

Avec un carnet de commandes qui demeure gonflé, avec les deux équipes qui sont devenues autonomes et qui peuvent se débrouiller sans lui, mon père pense à l'éventualité de nouvelles embauches. Depuis mon départ pour le service militaire, la composition de l'entreprise n'a pas changé : trois Bugeon, deux Boisrond, trois Ledoux. Depuis, Nénesse a bien été embauché mais il ne restera que quelques années. Moïse Ledoux se marie le même jour que moi, il ira habiter chez sa femme à Reuilly puis partira travailler à Massay dans l'entreprise Audoire.

Il y a aussi Albert Labbé qui habite à Jacques aux Bois. Il a été embauché comme Bischtel pour le chantier Des Georges et il est resté. Malgré cela les équipes sont un peu faibles et quelques éléments en plus seraient les bienvenus. À la suite du chantier Des Georges, Albert Labbé que nous appelons Bébert, reste donc dans l'entreprise. C'est un garçon qui a la quarantaine. Je ne connais pas ses origines exactes, mais je ne crois pas qu'il ait eu une véritable famille et il a toujours travaillé dans les fermes. Lorsque mon père l'embauche un peu après Nénesse, il est en ménage avec une femme qui doit avoir à peu près le même parcours que lui. Si Bébert est plutôt courageux, son intelligence est assez réduite. Il est complètement illettré. Il va rester une douzaine d'années dans l'entreprise. Il y travaillera régulièrement. Pour la première fois de sa vie il est en ménage, un enfant va naître de cette union mais en est-il le père, rien n'est moins sûr.

Bien avant les embauches de Nénesse et de Bébert, il y avait eu celle de Jacques Robin, au printemps 1956. Jacques que nous appelons vite Coco, habite au hameau des Lâts à Limeux d'où sont déjà venus René Rouget et André Ledoux. Je suppose que c'est au contact de ceux-ci qu'il vient chercher et trouver de l'embauche dans l'entreprise. Jacques n'est pas très rapide ni très adroit. S'il ne brille pas non plus par son intelligence, il est courageux et sérieux. Embauché comme manœuvre, il le restera toute sa vie professionnelle, de son embauche à sa retraite dans l'entreprise mis à part un intermède de quelques années dans une autre entreprise à la suite d'un malentendu avec mon père sur sa qualification qu'il aurait voulue plus avantageuse. Cette qualification il ne la trouva pas ailleurs et il finit par regagner le sein de l'entreprise.

Coco, Bébert et Nénesse sont des gens courageux, mais ils ne sont pas des maçons. Bien qu'à cette époque il y ait de la place pour eux dans l'entreprise, il faudrait de véritables maçons pour que celle-ci soit plus compétitive, mais il est très difficile de trouver de bons professionnels.

En cette année 1956, Coco, Bébert et Nénesse sont embauchés définitivement. Seul le départ de Moïse Ledoux, après son mariage, interviendra dans la composition de l'entreprise et cela jusqu'au printemps 1960 qui voit Nénesse quitter l'entreprise après quatre ans de présence. À cette même époque, apparaît Michel Pelusi qui marquera par sa personnalité la vie interne de l'entreprise.

Tout commence un dimanche matin. Ce jour-là un jeune adolescent, presque un enfant, il n'a que quinze ans, se présente à la maison. Mon père est à la cave, occupé à mettre du vin en bouteilles. Il ne parle pas du tout le français mais à forces gestes il a réussi à trouver le patron maçon qu'il est venu chercher à Preuilly pour lui demander de l'embauche. Il est vrai qu'il est doué pour parler avec les mains comme tout bon méditerranéen. Il est heureux d'avoir trouvé le personnage qu'il cherchait et il redouble de gesticulations tout en ponctuant ses gestes de son langage volubile. Mon père comprend qu'il cherche à se faire embaucher. Malgré son jeune âge il est sûr de lui. Il a un visage enjoué et

expressif éclairé par un large sourire. Mon père a toujours aimé les enfants et le personnage qui, ce jour-là, est campé devant lui, n'est encore qu'un enfant ce qui ne l'empêche pas de lui faire comprendre qu'il pourrait accéder à ses désirs. Pour cela il lui faut revenir avec son père. Je ne me souviens pas précisément si Michel revient le même jour avec ce dernier ou dans la semaine qui suit mais ce n'est qu'une question de jours. Son père travaille depuis quelque temps déjà pour Monsieur Hochedel à la ferme de Billerat. Il vient de faire venir sa famille de ses Pouilles natales où il avait eu bien du mal à la faire vivre décemment. La famille est logée au petit Boisboisseau dans une locature vide depuis longtemps déjà. Elle se compose du père, de la mère, d'une fille et de quatre garçons. Si c'est la fille l'aînée, Michel est le plus âgé des garçons. C'est avec son père Mattéo Pelusi que le jeune candidat à l'embauche se présente. En chef de famille, Mattéo prend en main les négociations. S'il comprend mieux le français que son fils, il ne parle qu'à travers un baragouinage incompréhensible. Après bien des palabres et des gesticulations dignes du mime Marceau, le jeune italien est embauché.

À cette époque nous construisons à Vierzon une maison pour des cousins de ma mère, les Dumont. Le chantier doit durer assez longtemps aussi avons-nous monté une baraque de chantier et un abri sous lequel nous déjeunons, il fait bon à la fin du printemps 1960.

Michel est bien à l'heure pour son embauche, même s'il est venu à pied de Boisboisseau, il n'a pas encore de vélo. Il n'a pas non plus de panier ou de musette pour son déjeuner mais un grand mouchoir noué aux quatre coins dans lequel sa mère a mis un quignon de pain et quelques tomates. Le mouchoir est passé par un bâton qu'il porte sur l'épaule. Si le repas est frugal en revanche il est habillé de pied en cap avec des vêtements neufs que lui a confectionné sa mère. Il porte un maillot en laine tricotée et filée par elle avec de la laine venant tout droit des moutons de Billerat. Ses chaussettes sont de la même fabrication. Dans un coupon de toile de coton bleu, la brave femme, la veille de son embauche, lui a coupé, assemblé et cousu un pantalon de travail qui n'a rien à envier à ceux du commerce. Nous nous rendons compte assez vite que c'est cette femme, la mama, qui est le véritable chef de famille et que mari et enfants filent tous sans rouspéter.

À cette époque c'est le règne du plein-emploi et pour cette famille démunie de tout, arrivée avec seulement quelques hardes dans de pauvres valises, logée dans une maison meublée de bric et de broc par le fermier de Billerat, le travail ne manque pas. Le père a son travail à la ferme, la fille aînée est employée dans un atelier de confection de Mehun (elle travaillait déjà en Italie) et Michel vient d'être embauché. Les trois autres garçons, trop jeunes, vont à l'école à Preuilly. On ne transplante pas une famille venant d'un pays étranger sans qu'il y ait quelques problèmes d'adaptation mais ces gens sont pleins de ressources. Très vite ils se meubleront chez un brocanteur en matelas, literie, ustensiles et appareils ménagers. Moins de dix ans après leur arrivé à Preuilly, Michel aidé par toute la famille, construira pour celle-ci une maison à Mehun.

À son embauche, Michel n'est encore qu'un gamin mais un gamin qui fait montre d'une volonté peu commune. Il n'est ni grand, ni gros. Une brouette à vide est, pour lui, une charge suffisante mais il met tellement de bonne volonté dans ce qu'il entreprend que tous les maçons et surtout mon père, sont conquis par la personnalité de ce petit bonhomme. Sur les chantiers loin de Preuilly nous déjeunons sur place. Nous avons tous nos déjeuners dans des paniers ou des musettes. Michel n'a que son quignon de pain rassis et sa tomate. À table, il jette un regard envieux sur nos victuailles. Ma mère prévoit largement pour le repas de mon père aussi, celui-ci se fait un plaisir de partager sa pitance avec son jeune élève, c'est aussi ce que nous faisons tous. On a l'impression qu'il n'a jamais mangé à sa faim et se jette sur tout ce qui lui est donné ponctuant son repas d'exclamations gutturales auxquelles nous ne comprenons rien mais qui traduisent très bien sa satisfaction de combler son appétit d'adolescent. En sortant de table, il nous fait un large sourire. Il se caresse le ventre et déclare dans un français bien particulier : "*mal à la tripe, mal à la tripe"*.

Il fait de gros efforts pour communiquer en français et des progrès spectaculaires. Au bout de quelques semaines il arrive à s'exprimer dans cette langue sans trop de difficultés. Quelques jours après son embauche, le contenu de son grand mouchoir s'est quelque peu amélioré. Il est heureux de

nous montrer une nourriture qu'à première vue personne ne reconnaît. D'une texture serrée et rouge cela pourrait faire penser à de la viande mais cette hypothèse est vite abandonnée. Avec les mains et des mimiques, il nous fait comprendre que la chose vient de sous la terre. Après avoir disséqué la chose, il nous apparaît qu'il doit s'agir d'une espèce d'oignon ou d'échalote mais la couleur rouge et la fermeté du mets nous laissent perplexes. Le mystère reste entier jusqu'au jour où nous restons tous à travailler dans les vignes, peut-être un binage. Michel saute de joie en voyant entre les rangs de vigne des pousses d'une plante qu'à Preuilly nous appelons de l'aillou ou bien encore de l'ail sauvage. Avec sa binette, Michel extrait un bulbe et nous fait comprendre que c'est là son met mystérieux. Il demande l'autorisation de revenir avec son père pour récolter, dans nos vignes, tout ce qu'ils pourront arracher. Bien sûr mon père lui donne son autorisation. L'aillou, jusqu'à ce jour, a été considérée comme une mauvaise herbe et peut-être même une herbe toxique. Après le travail et le dimanche suivant tout l'aillou qui avait poussé dans nos vignes est arraché par la famille Pelusi qui recommencera l'opération plusieurs années de suite. Michel arrive à nous faire comprendre que cette plante est très recherchée chez lui et qu'elle coûte très cher sur les marchés où elle se vend. Pour prouver sa reconnaissance un jour il apporte une quantité appréciable de ces bulbes bien cuisinés par sa mère et nous invite à nous servir. Il faut le reconnaître, nous sommes surpris. Le plat d'aillou est plutôt bon. La mama Pelusi est aussi une bonne cuisinière.

Un matin en nous rendant au travail avec la camionnette nous passons à côté d'un hérisson qui a eu la malencontreuse idée de traverser la route devant une voiture et d'y laisser la vie. En voyant cette petite victime sur la route, Michel pousse un grand cri pour faire arrêter le véhicule. Il saute sur la route, ramasse la malheureuse bête et constate qu'elle est complètement écrasée. Très dépité, il la jette dans le fossé et remonte dans la camionnette. Il nous explique que, comme l'aillou, le hérisson est un met très recherché dans ses Pouilles natales. Je n'aurai jamais l'occasion de voir dans ses menus du hérisson et ne pourrai donc pas, comme pour l'aillou, goûter à cette soi-disant excellente petite bête.

Michel fait de rapides progrès dans notre langue. Après quelques mois il la comprend bien et arrive à se faire comprendre sans trop de difficultés. Sur le chantier de Vierzon, c'est souvent qu'avant de déjeuner, nous allons faire des courses chez quelques commerçants qui sont regroupés autour d'une petite place (la place des radis). On y trouve entre autres une boulangerie, une boucherie-charcuterie et un café. Bien entendu Michel vient avec nous. Il n'achète pas grand-chose car il a rarement de l'argent sur lui sauf lorsque mon père lui donne la pièce. Quelquefois il achète un petit supplément afin de compléter le contenu de son grand mouchoir. Si comme il est de coutume chez nous, nous payons nos emplettes sans discuter, il n'en est pas de même pour Michel qui se lance dans un marchandage franco-italien que nos braves commerçants ne comprennent pas mais écoutent en souriant. Michel, en bon Méditerranéen marchande tout. Il ne sait pas encore que cette mode de commerce n'a pas cours chez nous.

Ses progrès en français prennent parfois des tournures étonnantes. Ainsi, un jour, nous sommes en train de construire la cave de Jean Sorbe, route de Boisgisson. Mon père, ce jour-là, travaille avec nous à la maçonnerie en pierre des murs. Michel est sur le terrain en haut du terrassement. Il approvisionne les maçons en contrebas en jetant les pierres au fond de la cave au pied des murs. Mon père est dans la trajectoire et Michel le met en garde en lui criant : "*Ôte-toi de là patron où je vais te jeter une pierre sur la gueule"*. Cette apostrophe fait sourire le patron et bien rire les compagnons. Quelques années plus tard nous construisons la maison des Négrier. Monsieur Sicard est alors maire de Preuilly. Ce matin-là, il arrête sur le chantier afin de parler avec mon père. Quelques jours auparavant il a rencontré Michel, qui à cette époque habite Mehun, dans la gendarmerie où il venait régulariser une carte de séjour ou une carte de travail. Sicard relève de maladie et je suppose que ses ennuis de santé ont été évoqués sur le chantier. En entrant sur le chantier, il voit Michel qu'il connaît bien et lui lance d'un ton moqueur : "*Alors les gendarmes ont bien voulu te laisser sortir de prison ?"*. Piqué au vif, le jeune maçon répond du tac au tac : "*Alors toi, Monsieur, tu n'es pas encore crevé ?"*. Loin de s'offusquer de cette interrogation décapante, Sicard rit de bon cœur imité par tous ceux qui se trouvent là.

Lorsque la famille Pelusi arrive à Boisboisseau à la fin de l'hiver 1960, la saison de chasse au gros gibier n'est pas terminée. Il n'y a que quelques jours que la famille est installée. La mama Philomène est avec ses enfants dans cette maison qu'elle connaît mal, en pleine campagne et loin de tout. C'est ce moment-là qu'un énorme sanglier passe tout près de l'habitation poursuivi par une meute de chiens. C'est Monsieur Guyot qui chasse le gros. Des chasseurs sont postés pour attendre la bête et la tirer. Des coups de feu claquent, la bête énorme, terrifiante, s'effondre à quelques mètres de la brave femme sortie sur le pas de sa porte intriguée par tout ce remue-ménage. Elle est horrifiée à la vue du monstre. Ses enfants, dont Michel, ne le sont pas moins. De là à penser que d'autres bêtes aussi terribles rôdent autour de la maison, il n'y a qu'un pas que la famille franchit et, pendant quelques jours, c'est avec peur que les membres de la famille sortent et restent le plus souvent enfermés. Après cette aventure, c'est la peur au ventre que Michel parcourt le chemin de chez lui à l'entreprise. L'idée de se trouver en tête-à-tête avec un sanglier le hante aussi c'est en chantant à tue tête des airs de belle canto, le bâton à la main, que le jeune garçon parcourt les quelques centaines de mètres qui séparent les dernières maisons de Preuilly de Boisboisseau. Par ce chant je suppose qu'il espère tenir loin de lui les fauves qui pourraient rôder dans les environs.

Michel est courageux et adroit. C'est très vite qu'il devient un ouvrier capable de tenir sa place dans une équipe. Mon père l'aime bien, aussi ne le laisse-t-il pas longtemps faire le manœuvre et il l'intègre rapidement dans les rangs des maçons. Sa compétence il l'a démontrée en entreprenant la construction de la maison familiale à Mehun. À cette époque il a à peine 18 ans. C'est sur une vieille maison de deux pièces dans laquelle toute la famille s'entasse et à côté de celle-ci que la nouvelle maison est construite. Michel dirige la manœuvre servi par son père, sa mère, ses petits frères avec, de temps en temps, les conseils de mon père et parfois les miens.

Durant l'hiver 1960-1961 il y a quelques périodes d'intempéries. Michel prend l'habitude de suivre mon père à la chasse au canard sur les bords du Cher. Le patron est heureux d'être accompagné par son jeune élève. Le courant passe bien entre l'ancien parfois rugueux mais tendre au fond et son jeune élève. Je peux même affirmer que mon père est beaucoup plus patient avec Michel qu'il ne l'avait été avec moi au même âge et qu'avec ses autres compagnons. Michel accompagnera mon père à la chasse pendant plusieurs années même lorsqu'il habitera Mehun et même lorsqu'il ne travaillera plus à l'entreprise.

Michel perçoit un salaire en rapport avec le travail qu'il produit. Son courage, son envie d'apprendre son métier, font que mon père lui verse, dès le début de son embauche, un salaire plus important que ne l'aurait été le salaire d'un apprenti. Il est fier d'apporter sa paye dans la caisse commune que gère sa mère. Elle ne lui laisse comme argent de poche que les quelques pièces de monnaie qui se trouvent dans son enveloppe (à l'époque, les salaires sont payés en espèces). Mon père est mis au courant de cette pratique par son jeune protégé aussi, pour le récompenser, à chaque fin de semaine il lui donne un petit billet que Michel garde pour lui. La mama a tôt fait de repérer cette source de revenu complémentaire. C'est ainsi que pendant que Michel dort du sommeil du juste, elle lui fait les poches et le déleste du billet en question. Michel est révolté par cette injustice. Il se plaint à son patron qui lui conseille de ne plus laisser d'argent dans ses poches mais plutôt de le mettre à l'abri dans une cachette plus sûre.

Michel restera dans l'entreprise jusqu'à l'été 1964. À cette époque il doit avoir un peu moins de 20 ans et il est devenu un maçon à part entière. Il demande de l'augmentation à mon père, mais celui-ci ne juge pas nécessaire d'accéder à sa requête. Il est vrai que chez Bugeon, les ouvriers ne demandent pas d'augmentation mais attendent que le patron la décide. Il faut reconnaître qu'à cette époque les salaires de l'entreprise ne sont pas les plus élevés par rapport à ceux qui se pratiquent sur la place de Mehun. À la suite de ce refus, Michel quitte l'entreprise pour aller chez un collège de Mehun, la société Ramos alors en plein essor pour un salaire sans doute meilleur que celui qu'il percevait à l'entreprise. Il aura, à l'occasion de ce changement d'entreprise, l'avantage de connaître d'autres méthodes de travail. Il ne restera pas longtemps dans cette place, fera de brefs passages chez d'autres artisans de Mehun avant de tenter sa chance dans une grande entreprise nationale spécialisée dans les travaux publics et qui a une succursale à Bourges. Avec cette entreprise, il participera à la construction

de barrages et de centrales électriques ce qui lui permettra d'avoir une bonne connaissance des travaux en béton armé. En déplacement dans toute la France, il revient aussi souvent qu'il le peut à Mehun. À ces occasions, il ne manque jamais de venir nous saluer. C'est que la maison Bugeon est sa deuxième famille. Il aime bien discuter avec nous tous et, lorsque cela est possible, suivre encore celui qu'il appelle "patron" à la chasse.

Lorsque mon père décèdera, il en ressentira un immense chagrin. Après cette disparition, Michel reviendra travailler quelque temps à l'entreprise mais il ne peut rester longtemps à la même place. Il repartira et, cette fois, ce sera pour se mettre à son compte. Il retournera en vacances en Italie, fera la connaissance de celle qui deviendra sa femme et, après quelques années, retournera définitivement en Italie, son épouse ne s'habituant pas en France. Là-bas, il créera un commerce de vêtements et de chaussures. Il reviendra quelques fois sans jamais oublier de venir saluer la famille Bugeon.

Comme Nénesse, Michel est l'un des compagnons qui a compté dans ma vie professionnelle mais aussi dans ma vie personnelle et familiale. Sa personnalité aux nombreuses facettes a fait de lui un exemple de volonté, de courage, d'amitié et de reconnaissance. Si c'est à l'entreprise Bugeon qu'il a acquis les solides bases de son métier, il a été l'un de ceux qui, par son travail, a contribué à l'essor de l'entreprise.

La filière portugaise

En 1964, l'entreprise manque de bras. Jamais, depuis bien longtemps, le travail n'a été aussi abondant. Mon père n'arrive pas à trouver les nouveaux compagnons qui pourraient remplacer ceux qui sont partis, Pierre Boisrond début 1959, Émile depuis décembre 1963, Moïse Ledoux un peu avant, en 1956 et, en dernier lieu, Michel. S'il est déjà difficile de trouver des maçons à la ville, cette espèce est en voie de disparition à la campagne. En revanche, depuis quelque temps, un gisement d'ouvriers s'est ouvert au Portugal et a deux origines : une immigration officielle qui fonctionne plutôt bien et aussi une clandestine de plus en plus importante. Ces filières remplacent celles qui sont venues de Pologne, d'Italie, d'Espagne et qui sont taries. À cette époque, elles remplacent surtout les Algériens dont le flot s'est considérablement amoindri depuis l'indépendance. Michel et sa famille sont l'exemple qui confirme la règle.

Raymond Tatin a depuis quelques mois à son service un couple de Portugais qui habitent dans un logement attenant à la ferme. En partant avec Raymond et mon père, l'ouvrier en question révèle que nombreux sont ses compatriotes maçons qui sont prêts à venir travailler en France. Le Portugal, à cette époque, a sur les bras une guerre coloniale. Il est arriéré économiquement et sous le joug d'un dictateur vieillissant. Notre homme propose à mon père de lui faire connaître l'un de ces ouvriers qui travaille dans une ferme à Limeux au domaine de Toutifaut. Cette personne est l'un des maillons d'une filière d'immigration clandestine. Mon père prend contact avec ce jeune Portugais de Limeux. Il est jeune, semble intelligent et débrouillard. Il se rend souvent au Portugal d'où il fait sortir clandestinement des candidats à l'immigration. Plus tard, nous apprendrons que ce n'est pas un philanthrope et que ce que nous croyons être du dévouement au service de ses concitoyens n'est pour lui qu'une source de revenus non négligeable et qui fait beaucoup plus que de rembourser les frais qu'il engage. Lors de ce contact¸ notre passeur dit connaître l'un de ses jeunes cousins, maçon de son état et qui est intéressé par un emploi dans son métier. Le jeune homme vient justement d'arriver en France. Il loge à Lazenay chez un compatriote. À cette époque Lazenay, comme toutes les petites communes, a subi l'exode rural. On y trouve beaucoup de maisons vides dans lesquelles ce que l'on pourrait appeler une "colonie portugaise" s'est installée. Beaucoup travaillent dans les fermes alentour. L'hôte de notre candidat à l'embauche s'appelle Jean Vierra. Il travaille chez Michelin.

L'entremetteur présente à mon père son soi-disant "cousin". En réalité, ils ne sont pas en famille. C'est un jeune homme de 18 ans environ. À première vue, il est plutôt timide mais son regard est droit et semble sympathique. Mon père a vraiment besoin de main-d'œuvre. Il n'hésite pas et donne son accord pour l'embaucher. Le garçon s'appelle Manuel Coëlho. Ce n'est pas la misère qui

l'a fait fuir son pays. Son problème c'est le service militaire. En ce temps-là, le Portugal est le dernier pays européen à supporter une guerre coloniale en Angola et au Mozambique. Afin de mener ces guerres, il faut des soldats du contingent. Le service militaire est au moins de deux ans et la plupart des jeunes recrues sont amenés à le passer dans les colonies en guerre. Cet état de faits, fait qu'ils sont nombreux ceux qui fuient leur pays afin d'échapper à ce service militaire très impopulaire.

C'est notre passeur qui a organisé sa fuite au travers du Portugal, de l'Espagne, de la France. Ce passage lui a coûté une somme rondelette. Jean Vierra qui l'héberge ne le fait pas gratuitement mais moyennant une pension. Comme toutes les minorités, les Portugais s'entraident mais ils ne le font pas gracieusement et, pour eux, les bons comptes font les bons amis.

Si nous avons besoin d'un maçon, Manuel a besoin de travailler afin de rembourser ses frais de passage et son hébergement chez Jean Vierra. Celui-ci a réussi en quelques années à faire venir sa famille, à acquérir une maison, à la restaurer avec l'aide de compatriotes. Dans les premiers jours qui suivent l'embauche de Manuel c'est lui qui fait l'interprète entre nous et Manuel. Il est d'un bon service et fait en sorte que tout se passe bien.

À cette époque les lois sur l'immigration sont souples. Le formidable besoin de main-d'œuvre qui sévit en France aussi bien dans l'industrie que dans l'agriculture, fait que les étrangers entrés clandestinement dans notre pays sont régularisés sans beaucoup de problèmes dans la mesure où ils trouvent un patron qui veuille bien leur faire un contrat de travail et être passé devant un organisme de l'immigration à Clermont-Ferrand. Ces deux conditions remplies, ils obtiennent automatiquement leur carte de séjour et de travail avec une restriction qui, à l'époque, est de ne pas changer de régime social comme, par exemple, passer du régime général au régime agricole ou vice-versa.

José est un jeune garçon bien sous tous rapports. Il est bien éduqué, intelligent et courageux. Il est, malgré son jeune âge, un maçon confirmé. En dépit de la barrière de la langue, il comprend vite ce que l'on attend de lui. S'il ne se lance pas à parler notre langue sans en connaître le sens exact et sans posséder la bonne prononciation, il ne met pas longtemps pour nous comprendre. À cette époque, Michel est toujours dans l'entreprise pour quelques mois. Pour se faire comprendre il pense que son italien est plus proche du portugais que le français. Bavard comme une pie, il se lance dans de longues explications que Manuel écoute en souriant mais, comme pour le français, il ne répond que par monosyllabes. Il semble bien que l'italien ne soit pas plus clair aux oreilles portugaises de Manuel que notre français. Par la suite, à l'inverse de Michel qui avait, dès le début de sa présence, baragouiné un jargon franco-italien souvent incompréhensible, Manuel ne prononce les mots français qu'il connaît que lorsqu'il est certain de bien les prononcer et à bon escient. Les progrès qu'il fait dans notre langue étonnent tout le monde, six mois après son arrivée il parle convenablement.

C'est au printemps 1968 qu'il quitte l'entreprise. Il a le plus souvent travaillé avec Jean et fait entre autres du carrelage. C'est justement dans une entreprise spécialisée dans les sols qu'il a trouvé de l'embauche pour un salaire supérieur à celui de chez Bugeon. Il fera son chemin. Quelques années plus tard, il deviendra l'associé de son patron puis aura sa propre entreprise.

Quel parcours intéressant que celui de Manuel. Un adolescent qui fuit son pays et le fascisme. En quelques années il devient un entrepreneur confirmé. Il se marie et fonde une famille. Il m'arrive parfois de le rencontrer. À cette occasion il est toujours aussi agréable et toujours reconnaissant à son premier patron qui l'a accueilli. Lorsqu'il évoque cette époque son visage s'illumine d'un large sourire. À cet instant-là je suis fier d'avoir été l'un des responsables de cette réussite. C'est à moi que mon père avait confié la rédaction d'une demande de carte de travail et d'un contrat de travail.

Manuel Coëlho est le premier d'une longue liste d'ouvriers portugais qui deviendront majoritaires dans l'entreprise et en formeront l'ossature stable et compétente. Aujourd'hui encore, plus de trente ans après, si l'on veut bien considérer que SOPRECO a succédé aux entreprises Bugeon, les Portugais sont toujours majoritaires dans cette entreprise mais ils pourraient être les fils des premiers arrivés.

J'ai toujours eu le racisme en horreur. Je n'ai jamais jugé un individu en fonction de sa nationalité, de sa race, de sa couleur mais sur sa valeur et sa personnalité. Il n'en est pas moins vrai que les Portugais ont en commun des qualités qui en font des compagnons recherchés, courageux, toujours prêts à apprendre. Ils viennent en France pour gagner de l'argent. En échange, au service de leur entreprise, ils justifient largement leurs salaires. Très vite, ils font venir leurs familles, louent une maison ou un appartement, l'achètent dès qu'ils le peuvent ou construisent leurs maisons. C'est souvent le cas de ceux qui travaillent dans le bâtiment. À une exception près, tous les Portugais qui ont travaillé dans les entreprises Bugeon et SOPRECO ont construit ou acheté leurs maisons. Lorsque leur famille est au Portugal, ils envoient régulièrement leur salaire chez eux. En venant en France, leur but premier était de gagner de l'argent afin de bien vivre au Portugal fortune faite. Bien peu réaliseront leur rêve. Le plus souvent c'est l'inverse qui s'est produit. Les familles, après quelques années, les rejoignent. Les enfants vont à l'école, au collège, au lycée. Ils ne sont pas moins courageux que leurs parents. Ils se marieront parfois avec des Français et auront, eux aussi, des enfants. Aujourd'hui on peut dire que cette vague énorme que fût l'immigration portugaise est parfaitement intégrée et peut être considérée comme un modèle.

Dommage que l'histoire ne se répète pas. Aujourd'hui la mayonnaise de la population immigrée peine à prendre dans notre société. Le chômage, la démission de certains parents, agissent comme des cancers. De larges tranches de la population jeune issue de l'immigration ne sont pas vraiment intégrées. De la même façon, le chômage, l'absence d'espérance, de promotion sociale font que beaucoup de Français d'origine étrangère, de ceux qui ont gardé leur nationalité en situation régulière mais aussi des sans-papiers, ont perdu l'espoir de vivre une vie digne dans notre pays. L'intégration, pour certains, semble devenue impossible. Quel gâchis lorsque l'on se souvient comment celle-ci peut avoir lieu lorsque l'environnement économique et social le permet.

Ernest Bischtel était un étranger, Michel l'était aussi mais dans le contexte où je les ai connus, ils étaient des individualités. L'un avait vécu plus de quarante ans en France, son intégration était faite depuis longtemps. L'autre avait mis tout en œuvre pour s'intégrer et il y avait réussi pleinement mais cette intégration fût celle d'une individualité. La vague portugaise qui commence dans l'entreprise avec Manuel Coëlho c'est l'assimilation d'une partie d'un peuple que la misère a fait décider de venir trouver de meilleures conditions de vie en France. Cette intégration est un modèle de réussite et tout le monde y trouvera son compte, pour les uns du travail, une vie décente, pour les autres une main-d'œuvre courageuse et de qualité.

Pour Preuilly, l'arrivée des Portugais met un terme à la désertification occasionnée par l'exode rural. Des maisons vides depuis longtemps ouvrent leurs volets. Le bourg retrouve un regain d'animation. Les écoles menacées pour l'une d'entre elles de fermeture ne fermeront pas.

C'est en juillet 1964 que Michel Pelusi quitte l'entreprise. Le manque de main-d'œuvre est toujours aussi criant et gêne la bonne marche de l'entreprise. Mais la filière portugaise est en place. Pendant une vingtaine d'années, elle va résoudre le manque chronique de main-d'œuvre dans le bâtiment en général et dans l'entreprise Bugeon en particulier.

Jean Vierra le logeur de Manuel propose à mon père de faire un contrat de travail à son beau-frère qui est maçon et qui cherche à venir en France. C'est le second contrat que je rédige mais, cette fois, par la voie normale. Je ne saurais dire pour quelle raison mon père me confie cette tâche. Peut-être pense-t-il qu'il va bientôt entre temps, pour lui, de passer la main.

Jean Carvalho arrive début novembre 1964. Il n'a pas encore trente ans. C'est le prototype même du Portugais. C'est curieux comme tous les Portugais se ressemblent lorsqu'ils arrivent en France. Un peu par leur taille modeste, leur corpulence, ils sont bien plantés au sol et robustes. Ils ont surtout une certaine façon de se vêtir qui est un peu rétro. Cette remarque vaut aussi pour les femmes. Une Portugaise se reconnaît au premier coup d'œil dans la rue.

Jean est marié. Il a déjà quatre enfants et son épouse attend son cinquième mais sa famille est restée au Portugal. Il a l'intention, si le travail lui convient et si l'entreprise veut bien le garder, de la faire venir près de lui. À cette époque les regroupements familiaux sont plutôt souhaités par l'administration. Ils permettent, entre autres, que l'argent gagné en France reste et soit dépensé en France plutôt que d'aller se convertir en monnaie étrangère. Heureux temps que celui du plein-emploi qui résout la plupart des problèmes liés à l'immigration.

Jean loge chez son beau-frère à Lazenay tout comme Manuel Coëlho. Lorsque nous ne restons pas déjeuner sur le chantier, ils déjeunent dans le local de l'entreprise avec André Ledoux et Coco. Le premier chantier de Jean est la construction de la maison de la famille Aussiette à Preuilly, au Carroir, sur un terrain que le patron d'Eugène Aussiette lui a vendu. Il exerce encore la fonction de garde particulier. La pierre fait encore partie des matériaux de construction des maisons en particulier pour monter les murs des sous-sols. Souvent le parement extérieur en élévation est traité en pierres apparentes. Sur la maison Aussiette, en plus des soubassements, les trois piliers qui soutiennent le porche d'entrée sont également en pierres taillées. Mon père profite de cette particularité pour mettre Jean à l'essai et lui demande de tailler d'appareiller les pierres nécessaires à la construction de ces piliers. Il ne faut pas longtemps pour s'apercevoir que Jean n'est pas qu'un simple maçon mais que c'est un véritable tailleur de pierres. Les pierres de grès jaune de Saint-Georges-sur-la-Prée ne lui offrent aucune résistance, c'est un plaisir de le voir travailler et cela en est un pour moi de monter ces piliers. Bien sûr lorsqu'il passe à la maçonnerie proprement dite, il n'a rien à envier aux autres maçons. Cette fois encore, nous ne pouvons que constater la valeur des ouvriers portugais. Jean deviendra vite l'un des meilleurs éléments de l'entreprise. Il lui sera fidèle jusqu'en 1992, date à laquelle l'entreprise disparaît.

Tout comme Manuel Coëlho, Jean est un brave garçon mais il ne lui ressemble en rien. Autant l'un est sérieux, réservé, ne parlant que lorsque cela est nécessaire, employant des mots français dont il est certain d'en connaître le sens, autant l'autre est bavard, aime bien vivre, ne dédaigne pas accompagner les maçons au bistrot après le travail et payer son écot. Dès son arrivée, il essaie de se faire comprendre un peu comme l'avait fait Michel dans son temps, adaptant le portugais à notre langue, s'aidant de gestes et de mimiques. Il apprend le français en un temps record mais si celui de Manuel est correct, celui de Jean est un franco-portugais saturé de berrichon.

Les deux Portugais restent quelques mois à Lazenay mais Jean Vierra a tendance à vouloir leur dicter leur conduite et il faut savoir aussi qu'il ne fait pas cadeau de sa pension. C'est pour ces raisons qu'ils se mettent en quête d'un logement à Preuilly. Dans un premier temps, ils pourraient cohabiter et par la suite la famille de Jean pourraIt venir le rejoindre. À Preuilly, les maisons vides ne manquent pas, mais peu sont à louer. Mon père se met en chasse. Il en parle à Monsieur Sicard avec lequel il est en très bons termes. Celui-ci lui propose de lui louer la maison des Bruyères, une ancienne locature vide de tout occupant. Cette maison est seule au milieu des champs mais à proximité immédiate de Preuilly. La location est au nom de mon père. Le loyer sera retenu sur le bulletin de salaire de Jean. Les deux compères emménagent au printemps 1965. Ceux qui les connaissent et les apprécient, certains de leurs compatriotes, mon père, leur donnent de quoi meubler leur nouveau logement. Ils s'achètent aussi de la literie. Cette maison est la première de celles qui, par la suite, seront louées dans Preuilly par mon père et ensuite par moi, pour loger des ouvriers.

Lorsque la maison est finie d'être installée, Jean Carvalho fait les démarches nécessaires en vue d'un regroupement familial. L'affaire est rondement menée. Il part dans les premiers jours d'août pour le Portugal. Il a l'intention de revenir dans le courant du mois avec sa famille au complet et qui, maintenant, compte un cinquième enfant. C'est moi qui conduis Jean au train à Vierzon. Avant de partir il me fait arrêter devant une boulangerie et achète trois ou quatre pains. Étonné par cet achat je lui demande s'il compte les manger tous au cours de son voyage. S'il a bien l'intention de casser la croûte durant le trajet, les pains sont surtout pour ses enfants qui les recevront comme des gâteaux. Cette réponse me donne à réfléchir sur le niveau de vie au Portugal. Bien sûr Manuel et Jean m'ont bien raconté la difficulté pour vivre dans leur pays par, par fierté nationale, ce n'est que peu à peu

qu'ils racontent l'état de misère où est plongé leur pays et en particulier le nord du Portugal d'où ils sont originaires.

Pendant l'absence de Jean, Manuel me demande de l'accompagner chez un brocanteur à Vierzon avec une camionnette. Il y achète plusieurs literies afin de coucher la nombreuse famille de Jean. C'est lui qui paie. Les Portugais, il faut le savoir, paient toujours comptant. Ils ne font jamais crédit et ne demandent jamais d'acompte ce qui n'est pas le cas de certains de nos ouvriers français.

Comme prévu Jean est de retour début septembre. Manuel a fait le nécessaire afin que la famille trouve une maison bien aménagée pour y vivre décemment.

Les nouveaux Preuillois des Bruyères à qui je rends visite dès leur arrivée, semblent heureux de leur installation malgré la modestie de celle-ci. Je ne sais pas encore que cette famille qui s'installe à Preuilly fera souche, qu'elle deviendra française, qu'elle fera construire sa maison, que les enfants mariés feront, eux aussi, construire dans la commune et que tous deviendront de parfaits Preuillois. Je suppose qu'à cette époque, même s'ils sont heureux d'être en France, leur souhait le plus cher est que, fortune faite, ils retournent tous au Portugal. Cette espérance, bien naturelle, sera en quelque sorte comme un château en Espagne. Bien peu de ceux qui sont arrivés en France à cette époque et en particulier les Portugais, retourneront dans leur pays d'origine.

Les Portugais sont solidaires. S'ils s'intègrent bien sur leur lieu de travail, dans les communes où ils sont en nombre, ils se réunissent dès qu'ils en ont l'occasion. À Mehun, à cette époque, s'est rassemblée une forte colonie. Près de 700 sur 7000 habitants. Elle a son groupe folklorique, son équipe de football. Des associations semblables existent à Vierzon et à Bourges. Les Portugais des villes, peut-être à cause de cette vie communautaire très active, ne s'intègrent pas aussi vite à la population locale que ceux qui, comme à Preuilly, ont élu domicile dans les petites communes où ils sont mieux mélangés à la population. À Preuilly, Jean et sa famille sont intégrés en quelques mois et celui-ci, malgré son français approximatif teinté d'un bon accent berrichon, est vite devenu populaire et adopté.

Avec la famille de Jean à Preuilly, je découvre les bizarreries de l'état civil portugais. C'est moi qui me charge des formalités administratives. Je découvre que chaque Portugais possède un carnet d'état civil qui remplace pour eux ce qu'est pour nous le livret de famille. Chacun d'eux a au moins deux noms de famille qui, dans l'ordre, devraient être celui de la mère et celui du père. Cependant il arrive que les noms ne suivent pas le même ordre dans les carnets d'une même famille, ce qui fait que les mairies ou les administrations gardent tantôt le nom du père, tantôt le nom de la mère quand ce n'est pas celui d'un grand-père ou d'une grand-mère. Avec ce système et les erreurs qu'il engendre, des frères et sœurs, au sein d'une même famille, peuvent avoir des noms différents. Cet état de fait ne semble pas du tout gêner les premiers intéressés.

Le choix des prénoms est plutôt réduit au Portugal. En effet, je crois pouvoir affirmer que la moitié au moins des filles s'appellent Maria avec accolé un autre prénom qui est souvent l'usuel. Chez les Carvalho, les trois femmes et la sœur cadette qui viendra plus tard s'appellent Maria, Concession pour la mère, Albina et Fatima pour les filles. Pour les garçons, le choix n'est guère plus étendu. On peut dire que moitié des Portugais s'appellent José. Un autre gros contingent répond au nom de Manuel. Les autres prénoms sont bien peu nombreux. Ces anomalies d'état civil sont souvent à l'origine d'erreurs au niveau des mairies, des administrations, de la Sécurité Sociale. Untel est connu sous un nom à la Sécurité Sociale et sous un autre sur sa carte de séjour.

La nourriture portugaise est, elle aussi, assez particulière. Le légume de base est le chou, pas le chou à pomme, mais de grands choux à hautes tiges sur lesquelles ils cueillent les feuilles au fur et à mesure qu'elles poussent. Partout où un Portugais fait du jardin, les choux à longues tiges se dressent. Il y a aussi le colza. Au printemps, lorsqu'il se développe, ils en cueillent les pousses nouvelles et tendres en bordure des champs où cet oléagineux est cultivé. Les Portugais ne sont pas de gros consommateurs de viande. Peut-être plus par esprit d'économie que par goût mais ils font une grosse consommation de morue séchée. Ils achètent ce poisson par sacs entiers d'environ une dizaine de

kilos. La morue a une odeur bien caractéristique ce qui n'empêche pas que souvent elle est accrochée dans un placard ou dans une penderie à proximité de vêtements. La morue est un très bon aliment mais son odeur flotte partout dans les maisons où logent les Portugais. Elle est aussi incrustée dans les vêtements si bien que l'on peut reconnaître un Portugais à son odeur. Choux, pousses de colza, morue disparaissent à mesure que l'intégration fait son œuvre. Ils laissent la place à la cuisine à la française. Les Portugais sont de bons élèves aussi bien dans leur vie privée qu'au travail.

À sujet une anecdote mérite d'être comptée. Un dimanche, j'entreprends d'abaisser les bordures de trottoir qui se trouvent devant l'entrée de ma maison qui est en voie de finition, afin de faire le passage surbaissé ou bateau. Ce travail dure toute la matinée aussi j'invite à déjeuner Jean Carvalho et Manuel Coëlho qui ont bien voulu m'aider dans ce travail. Tout le monde sait que Pierrette est une bonne cuisinière et, ce jour-là, elle a préparé un excellent menu dont je ne me souviens plus de la composition. Tout ce que je sais, c'est que Jean attend que Manuel se serve et goutte les mets qui, pour la plupart, lui sont inconnus. En revanche je me souviens très bien qu'il y a de la mayonnaise. Après que Manuel eut goûté et fait un signe de satisfaction, Jean se sert, il apprécie cette belle et bonne sauce onctueuse. À quelque temps de là, toujours un dimanche, et toujours avec Jean et Manuel, nous sommes aux Beauces, chez Pierre Macé afin de construire une trémie de déchargement de grains en vrac. Ce travail nous prend toute la journée et bien sûr nous sommes invités à déjeuner. Je crois que ce jour-là Victorine nous sert un bon pot-au-feu. Pour l'accompagner, elle a mis sur la table un pot de moutarde forte. Cette fois Jean n'attend pas que Manuel se serve et goûte. Après s'être servi en viande, très sûr de lui, il prend plusieurs cuillères de moutarde qu'il croit être de la mayonnaise. Personne ne souffle mot mais la plupart des convives le regardent étonnés et attendent la fourchette en l'air, la suite des opérations. Jean mis en appétit par une demi-journée de travail et par le fumet alléchant du pot-au-feu, ne remarque pas qu'il est la cible de tous les regards. Il enrobe un morceau de viande de moutarde et commence à mastiquer. Sa mastication s'arrête d'un coup. Il reste la bouche ouverte. Le rouge lui monte au front et des larmes s'apprêtent à couler de ses yeux. Un rire général met un terme à cet apprentissage de la cuisine française. Pauvre Jean, avant son arrivée en France il ne connaît pas plus la mayonnaise que la moutarde mais je suis persuadé, qu'en bon élève, il ne confondra plus jamais l'une avec l'autre. Souvent cette petite histoire a été évoquée avec Jean aussi bien par lui que par moi. Elle est devenue l'un des bons souvenirs des premiers pas de Manuel et de Jean dans leur nouvelle vie en France.

Mon père aura l'occasion d'embaucher encore deux ouvriers portugais avant de disparaître. C'est moi crois durant le printemps 1966. José de la ferme de Toutifaut continue son commerce de passeur. Il vient de faire rentrer deux de ses jeunes compatriotes mais je crois bien que ce soit là l'un de ses derniers voyages. Il est grillé au Portugal où son commerce clandestin prive le pays de jeunes qui sont bien nécessaires pour soutenir les guerres coloniales. Dans la région, il commence à être ouvertement accusé de gagner beaucoup d'argent avec la détresse de ses jeunes compatriotes et surtout d'abandonner à leur sort les clandestins qu'il a convoyés. Heureusement pour eux, ils trouvent à Lazenay et à Preuilly un hébergement temporaire chez des compatriotes compatissants.

Deux jeunes Portugais viennent d'arriver par cette filière, sans argent, dépourvus de tout. Ils ont trouvé refuge chez Jean Vierra mais ce ne peut être que provisoirement. C'est donc lui qui vient trouver mon père pour lui proposer d'embaucher et peut-être de loger les deux garçons. À cette époque Manuel Coëlho a quitté l'entreprise qui peut, de ce fait, très bien intégrer un et même deux maçons supplémentaires. Après une courte réflexion, mon père décide de les embaucher. Pour le logement ils pourront emménager dans la maison de tante Tasie que j'ai quitté quelques mois auparavant pour ma maison neuve.

Ces deux garçons ont, à l'époque, une vingtaine d'années. L'un a commencé à travailler à la maçonnerie au Portugal, il n'est pas encore bien qualifié mais il est intelligent et apprend très vite. L'autre est plâtrier ou plutôt enduiseur. En effet, au Portugal, la répartition du travail dans le bâtiment est tout autre qu'en France. Les maçons sont aussi tailleurs de pierres, du granit, avec lequel on construit encore beaucoup à cette époque. Ils font aussi la couverture. Les enduits qu'ils soient en

chaux, en ciment ou en plâtre sont exécutés par les enduiseurs qui font aussi bien les enduits intérieurs que les enduits extérieurs.

Le premier des deux candidats à l'embauche est José Fernandez-Borgès-Loureiro. Il a trois noms de famille. C'est toujours moi qui me charge des papiers pour la régularisation et les formalités d'embauche. J'ai bien retenu ma leçon sur l'état civil portugais aussi c'est le dernier des noms que je retiens. José portera désormais le nom de Loureiro. C'est un jeune garçon plutôt petit mais il est plein d'une volonté farouche. Il s'adapte très vite à sa nouvelle situation et deviendra, en quelques mois, l'un des meilleurs éléments de l'entreprise. Il sera le premier ouvrier maçon auquel je confierai une équipe.

Le second, Joachim Aranjo, est beaucoup plus grand et, pour un Portugais, on peut dire qu'il est très grand. C'est un ouvrier confirmé. Il est adroit et travaille à la perfection. S'il est très habile en enduit, le gros-œuvre ne lui fait pas peur. C'est une force de la nature. Une ombre pourtant dans son comportement. Il se révèlera n'être pas très franc et il considère ses coéquipiers avec condescendance. Il aime faire remarquer qu'il est le meilleur mais ce n'est là qu'un moindre défaut.

José est intégré à mon équipe. Joachim à celle de Jean. Avec ces deux ouvriers, l'entreprise a recruté de très bons éléments. Il est loin le temps où il fallait faire avec Pierre et Émile Boisrond au rendement bien faible et même avec André Ledoux qui fût longtemps l'un des meilleurs éléments de l'entreprise mais qui ne fait plus le poids, diminué par un alcoolisme chronique qui le transformera, au terme de sa vie active, en une sorte d'épave. Il restera quand même dans l'entreprise plus par amitié que par besoin.

La mue du métier de maçon : de nouveaux travaux, de nouvelles méthodes

Je l'ai déjà écrit, à partir de 1955, l'entreprise construit de plus en plus de maisons individuelles. La pierre a perdu sa place de matériau de base pour la construction du gros-œuvre. Elle est encore largement employée pour la construction des fondations, des murs de cave et des sous-sols. Souvent les façades des soubassements et certaines parties des murs en élévation sont traités en pierre apparente. Pour ces parties qui se veulent décoratives, deux méthodes sont le plus souvent employées : la maçonnerie en "opus incertum" qui ordonnance l'imbriquement des pierres dont les parements laissés apparents forment la face des murs, cela nécessite l'emploi de moellons sortis bruts de la carrière mais ayant un parement parfaitement dressé, dont les joints de pose conservent une même épaisseur entre les pierres, en respectant la diversité des formes et souvent en l'accentuant. À cette époque, il n'y a plus de carrières ouvertes dans la proche région. C'est un négociant vierzonnais qui possède des carrières à Saint-Georges-sur-la-Rée, Monsieur Barbaut, qui nous la livre avec ses camions sur les chantiers. La pierre de Saint Georges a un aspect particulier. Ce n'est pas un calcaire classique mais plutôt un grès dont la teinte varie entre le jaune et le rouge en passant par l'orange. Elle a l'avantage de bien se travailler et de ne pas être trop dure. Au cours des années soixante, de nombreux pavillons présenteront des parties décoratives en pierre de Saint Georges. C'est le cas de ma propre maison. Je ne regrette pas ce choix et, aujourd'hui encore, cet appareillage de soubassement me plait bien.

Un autre produit fait son apparition à cette époque. Il s'agit de pierre de calcaire tendre provenant de la Vienne et de la Nièvre. Ces carrières se sont modernisées et sont mécanisées. Les pierres y sont sciées en assises d'épaisseurs régulières, les faces sont bosselées. Ce matériau peut être posé en assises horizontales comme on le fait avec de vulgaires parpaings de ciment ou avec des briques. Pour égayer l'austérité de cet appareillage, les assises peuvent être coupées avec des pierres posées debout ce qui permet de décaler les rangs. Cette maçonnerie prend le nom "d'opus romain" ou encore de "mosaïque moderne". L'avantage de l'emploi de ce matériau est multiple. Il faut bien l'admettre, ce genre de maçonnerie qui demandait avant l'apparition de la mécanisation des carrières, des maçons hautement qualifiés, peut maintenant être exécuté par des ouvriers qui ne savent que poser des parpaings. Il y a aussi le fait qu'en fournissant un plan des façades à exécuter au carrier. Celui-ci fournit avec les pierres taillées, un plan de pose appelé "calpinage" où chaque pierre est marquée et

numérotée. Dans ces conditions le maçon n'a plus qu'à monter son mur un peu comme un gamin le ferait avec un jeu de "Lego". Petit à petit, la maçonnerie en pierres des sous-sols, des caves et fondations va disparaître au profit de parpaings de grandes largeurs de vingt, vingt-cinq ou trente centimètres d'épaisseur mais, en définitive, ce sont ceux de vingt centimètres qui seront le plus souvent mis en œuvre, c'est encore le cas aujourd'hui. La pierre sciée continuera à être employée mais le plus souvent sous forme de plaquettes collées contre une paroi en parpaings, béton ou briques.

Avec l'abandon de la pierre comme matériau de base, le métier de maçon qui, depuis des millénaires, était de construire avec ce matériau, va perdre sa vocation première au profit d'un autre type d'ouvrier dont la qualification sera différente. Cette nouvelle qualification sera multiple. On y trouvera avec le béton armé, le coffrage, le ferraillage, la pose d'éléments préfabriqués de toute nature. Les parpaings et les briques tiennent encore une grande place. Il faut savoir aussi appliquer les enduits traditionnels avec le crépi tyrolien et les nouveaux venus, les enduits monocouches grattés appliqués à la main mais de plus en plus à la machine.

Avec cette désaffection le maçon perd son instinct créateur qui faisait son originalité qui lui permettait avec un tas de pierres de toutes formes et de toutes grosseurs et avec du mortier, de construire des murs capables de durer des siècles et même des millénaires. Il devient un mutant dans lequel les anciens auraient bien de la peine à se reconnaître si ce n'est que par le respect des trois principes élémentaires indispensables à ce métier, le respect de la ligne, de l'aplomb et du niveau. Dans le bâtiment, ce changement n'est pas spécifique au maçon, la plupart des autres corps de métiers vont muter de la même façon dans les décennies 1970-1980.

Une petite révolution agite le monde agricole dans l'utilisation qui est faite des bâtiments de ferme existants et dans la conception des nouveaux. Ce changement se dessine à partir de la fin des années cinquante. Les vieux bâtiments qui pour la plupart datent de la seconde moitié du siècle dernier, quelques-uns sont même plus âgés, ne sont plus adaptés aux techniques modernes qui sont adoptées dans un monde agricole en pleine mutation et qui se prépare à vivre son âge d'or.

À cette époque il est fréquent que les propriétaires reprennent les fermes qui étaient en location. D'autres les vendent. Il apparaît aussi que mettre une ferme en location est d'un petit rapport, celui-ci est souvent en partie dévoré par de grosses réparations sur les bâtiments d'exploitation. Aussi ceux qui n'exploitent pas eux-mêmes ou qui ne vendent pas, la plupart du temps, ne font même plus le strict nécessaire, ils laissent aux fermiers le soin de réparer, transformer, les bâtiments existants ou d'en construire des modernes adaptés aux nouvelles techniques.

Les travaux dans les fermes vont donc changer de nature. Les anciens bâtiments mal adaptés sont souvent abandonnés quand ils ne sont pas démolis. De la fin des années cinquante au début des années quatre-vingt de gros travaux sont entrepris dans les fermes. Les donneurs d'ordres sont soit des propriétaires exploitants, soit des fermiers locataires, rarement des propriétaires bâilleurs. Ces travaux consistent surtout en l'installation d'étables en stabulation libre, en installation de silos à grains plus ou moins élaborés allant de la trémie de vrac aux fonds de cellules, au silo perfectionné avec puits pour pied d'élévateur et tunnel sous les cellules. Parfois un bâtiment existant, en bon état et aux dimensions convenables, est transformé de fond en comble afin de devenir aire de stockage, quai de chargement, garage, etc.

Je donne ici deux exemples qui sont représentatifs de l'évolution de la construction dans l'agriculture après 1955. Lorsque Monsieur Guyot que je ne présente plus, passe enfin la main, son bras droit, Lazare Bardin qui fût son régisseur pendant plus de cinquante ans, prend, lui aussi sa retraite. Le "monsieur", ce hobereau d'un autre âge, égaré dans le XXe siècle, s'isole dans son château du Coteau avec une gouvernante, laissant le château des Tureaux à sa fille et à son gendre, Madame et Monsieur Sicard. Madeleine Guyot s'est mariée alors que tout le monde pensait qu'elle finirait "vieille fille". Il y a très longtemps, Monsieur Guyot avait eu la désagréable surprise de constater que son seul fils n'était aucunement intéressé par la chasse, un passe-temps qui était pour lui sa raison de vivre. Ce fils ingrat n'avait pas hésité à quitter le château familial pour vivre sa vie dans la mécanique

automobile bien loin de Preuilly, sur la Côte d'Azur. Échaudé par cette défection, Monsieur Guyot qui a voué son existence à la chasse, laisse la gestion de son patrimoine terrien au régisseur Monsieur Bardin mais, conditionne sa fille cadette à la vie bien particulière qui est la sienne. Elle le suit toute l'année à la chasse que celle-ci se pratique à courre, en battue, dans les plaines et les bois de son immense propriété, mais aussi dans celle de sa belle-sœur, Madame Molleveau, dans celles de Billerat, de Fondmoreau, de Castelnau. Madeleine Guyot conditionnée depuis son enfance ne déteste pas cette existence bien particulière et semble être sur la voie qui lui permettra de poursuivre la quête de son père. Son engagement implique de sa part une présence permanente et sans faille, situation incompatible avec le mariage qui ne pourrait que la soustraire au destin tracé pour elle. Un coup de tonnerre bouscule cet ordonnancement quand, celle qui s'était vouée à la chasse, un peu comme on entre en religion, décide de convoler en justes noces avec Pierre Sicard, l'un des nombreux enfants d'une famille bourgeoise installée au château de Guérigny.

Pierre Sicard est un ancien militaire, lieutenant dans l'armée de la libération, grand blessé de guerre. Il vit avec son frère et sa belle-sœur au château familial avec comme seul revenu une pension militaire. Je l'ai connu à une époque où, tout jeune avec l'entreprise, je refaisais les enduits extérieurs de la ferme du Tremblay dont avait hérité monsieur Tatin. Cette année-là, la récolte est encore la propriété de l'ancien fermier Georges Dubois, oncle de Raymond mais aussi père de la belle-sœur de Pierre Sicard. La batteuse est installée dans la cour de la ferme et la récolte est battue au fur et à mesure qu'elle rentre des champs. Les ouvriers sont nourris par Georges Dubois et ils déjeunent dans une pièce de la maison d'habitation qui a été laissée à la disposition de ce dernier. C'est la fille de Georges Dubois, la belle-sœur de Pierre Sicard, qui assure le transport du déjeuner mais, quelquefois, c'est Pierre Sicard lui-même, que je ne connais pas du tout à cette époque, qui livre le panier de victuailles. C'est donc au Tremblay que je fais la connaissance de celui qui deviendra maire de Preuilly, conseiller général, sénateur, après avoir épousé la riche héritière Madeleine Guyot.

L'impensable est arrivé. L'amazone a convolé en justes noces avec son petit lieutenant en retraite. Je ne connais pas les événements qui ont fait que ce mariage se réalise mais ce que je sais c'est que cette union ne s'est pas faite avec la bénédiction du patriarche. Pendant quelques années, d'après ce qui se disait parmi ceux qui avaient connaissance de ce qui se passait au château, la vie en communauté des jeunes mariés avec le beau-père ne fût pas rose tous les jours. Il a fallu une dose de patience exemplaire à Pierre Sicard pour supporter les rebuffades et les vexations.

Cette patience sera récompensée. Un jour viendra ou Honoré Guyot passera la main à son gendre.

Pierre Sicard a maintenant carte blanche en ce qui concerne les fermes qui sont exploitées directement en régie. Il s'agit de la Motte et du Coteau. Par la suite, il administrera toute la propriété de son beau-père et celle de Madame Molleveau dont Madame Sicard vient d'hériter. Quels que puissent avoir été mes rapports par la suite avec Pierre Sicard, pendant des dizaines d'années, ils seront excellents avec mon père et aussi avec moi et je crois pouvoir dire que cet homme était un brave homme.

Pierre Sicard est plein de bonne volonté. Il veut secouer la léthargie dans laquelle ronronne la régie de la Motte qui emploie un nombre important de salariés mais qui est sous équipée en matériels modernes. Il est bien décidé à entreprendre la modernisation de l'exploitation ce qui va entraîner la mise en chantier de travaux très importants, en particulier pour notre entreprise, en qui il a toute confiance. Dans un premier temps, la maison d'habitation est rénovée, ensuite viendra le plus gros morceau, la création d'un silo à grains dans la grange existante. Cette création est peut-être le chantier le plus important que l'entreprise de mon père a entrepris. Sur ce chantier, pour la première fois, le terrassement ne sera pas exécuté à la main, au pic et à la pelle. Mon père a, devant l'importance de son volume, loué les services d'une pelle mécanique à câbles de marque "Nordest" pour l'excavation et d'un camion pour le transport des terres. Ces deux engins sont la propriété d'un transporteur mehunois qui fait aussi des travaux publics, l'entreprise Meunier. Ce terrassement consiste au creusement des pentes des fonds de cellules, d'un tunnel sous celles-ci pour le passage d'une vis et leur vidange et

d'un puits pour le pied d'élévateur. Le camion transporte les terres dans une ancienne carrière située à quelques centaines de mètres. À partir de ce chantier, les terrassements importants de l'entreprise ne sont plus exécutés à la main sauf en ce qui concerne les fouilles en rigoles.

Les silos sont commencés pendant l'hiver 1961 et sont tout juste terminés pour la moisson. Des mètres cubes de béton fabriqués sur place, des tonnes d'armatures, des milliers de parpaings sont mis en œuvre. Si c'est le chantier le plus important auquel j'ai participé jusqu'ici, c'est aussi le plus intéressant par sa nature, moderne pour l'époque. D'autres travaux suivront à la Motte en particulier la réfection des sols, des enduits, des mangeoires de la grande étable, un bâtiment qui fût certainement à la pointe du progrès au siècle dernier mais sa conception est dépassée, notamment par le système des stabulations libres. On peut dire que les importants travaux dans cette étable sont exécutés en pure perte. Pour se lancer dans toutes ces grandes réalisations et transformations, Pierre Sicard écoute les conseils de personnages plus ou moins compétents, lui-même est un néophyte en agriculture. C'est dommage pour certains travaux qui ne serviront jamais à rien mais il faut bien l'avouer, c'est tant mieux pour les entreprises et bien sûr pour l'entreprise Bugeon. Quelques années après la rénovation de l'étable, il n'y aura plus aucun bovin à la Motte. Les grands travaux continueront encore pendant quelques années pour Sicard avec l'agrandissement des silos, le ravalement de plusieurs bâtiments. Après cette cure de jouvence, la ferme de la Motte aura fière allure.

Les autres fermes de la propriété où sont encore des fermiers profitent, elles aussi, de la prodigalité de Pierre Sicard. Des hangars, des transformations de bâtiments d'exploitation, une stabulation libre seront mis en œuvre et menés à leur terme. Mais tout a une fin. Les travaux dans les propriétés Sicard baisseront en intensité avec la fin des années soixante. L'ancienne habitude de ne faire que l'indispensable redeviendra la règle, règle qui est restée celle de tous les autres propriétaires qui sont nos clients. Si les propriétaires bailleurs font de moins en moins de travaux, si le plus souvent ils laissent tomber en ruine des corps de bâtiments entiers, les fermiers propriétaires et souvent aussi les fermiers locataires, modernisent les bâtiments qui peuvent l'être et en font construire de nouveaux avec comme base des hangars. Les silos à grains, les étables à stabulation libre, les hangars, les quais, les aires de stockage, la réhabilitation des maisons d'habitation seront, pendant cette période, une source de travaux très importants mais ce sera là le chant du cygne. Le travail dans les fermes qui, jusqu'à cette époque, avait été la source d'activité la plus importante pour l'entreprise, va s'étioler pour devenir marginal avec la mécanisation des exploitations et le changement de méthode de culture, avec aussi le temps libre qu'auront les agriculteurs et leur personnel pour exécuter eux-mêmes beaucoup de travaux qui nous étaient confiés. Lorsque je cesserai mon activité, l'un des seuls travaux qui fasse exception c'est l'implantation et la mise en place des fondations pour les dés de hangar, quelquefois aussi, la rénovation des maisons d'habitation qui, parfois, sont transformées en gîte rural.

Le deuxième exemple, c'est l'évolution de l'emploi des matériaux pour la construction des habitations et la conception différente de la distribution intérieure des logements. Les premières maisons auxquelles je participe à la construction dans les premières années de l'après-guerre, comme celle où je fis mon embauche à Quincy, n'ont pas évolué par rapport à ce qui se faisait avant la guerre. Les murs sont encore en pierre. La distribution des pièces se fait avec un couloir central, les pièces ont à peu près la même surface. On parle encore de salle à manger, une pièce qui n'est pas plus grande que les autres. La cuisine est peut-être la pièce la plus importante. La salle de bains et les WC même s'ils sont mentionnés sur le plan du permis de construire, ne sont pas réalisés, la petite cabane au fond du jardin est encore d'actualité.

Mon retour du service militaire correspond en gros au démarrage de la construction individuelle. Les changements architecturaux, sans être révolutionnaires, sont considérables tout comme l'évolution dans la mise en œuvre de différents matériaux. La pierre est encore employée pour les murs des sous-sols, des caves, des fondations, mais elle commence à laisser sa place aux agglomérés de ciment qui remplacent, petit à petit, ce matériau employé depuis l'antiquité. Bientôt la pierre ne servira plus dans le gros-œuvre mais seulement comme élément de décoration, un trompe l'œil en quelque sorte. La brique creuse est employée depuis longtemps pour des constructions légères, pour des bardages, pour des cloisons. Pendant une vingtaine d'années, elle sera le matériau le plus

employé pour la construction des murs et des cloisons des habitations. La traditionnelle brique de 15 x 20 x 40 s'allongera jusqu'à 50 cm, aura une section de 20 x 20, de 20 x 25 et même de 20 x 30. Les briques à rupture de joints de diverses conceptions feront leur apparition. Elles permettront la construction d'un mur sans cloison de doublage. La brique creuse sous toutes ses formes sera employée jusqu'au choc pétrolier de 1973. À cette époque l'isolation que procure la brique à rupture de joints n'est plus suffisante tout comme les murs en briques doublés d'une cloison. Pendant quelques années les briques de 0,20 d'épaisseur vont encore être employées avec une isolation et une double cloison mais la montée en flèche des produits pétroliers fait monter parallèlement le prix des briques qui, pour la première fois, deviennent plus cher que les parpaings de ciment. Ceux-ci, en revanche, ont tendance à diminuer du fait de la modernisation des moyens de fabrication. En 1070, un parpaing est nettement plus cher qu'une brique de mêmes dimensions, trois ans plus tard, il est bien moins coûteux. L'argument qui avait fait que pendant un temps le matériau idéal pour la construction des murs des habitations était la brique reconnue plus isolante et plus saine que les parpaings tomba avec la différence de prix à l'avantage du parpaing. Les professionnels du bâtiment qui ne sont jamais à cours d'arguments présentent le parpaing comme plus lourd, plus stable, plus solide que la brique et, de ce fait, moins sujet à la fissuration. Le gros défaut du parpaing est sa porosité, mais ce défaut disparaît lorsqu'on l'enduit avec un revêtement hydrofuge. C'est le cas au début des années soixante-dix au cours desquelles la chimie propose des produits qui permettent de bien hydrofuger les mortiers des enduits. Par la suite de nouveaux produits appelés enduit monocouche prêts à l'emploi permettront une étanchéité parfaite des murs. Quant à l'isolation, elle repose essentiellement sur des produits comme la laine de verre ou le polystyrène expansé.

Ma maison

Jean construit sa maison en 1956 et 1957. Depuis dix ans qu'il est marié, il a habité dans la maison où ma grand-mère Miniau a fini ses jours. Ensuite, dans une autre située dans la cour commune où habite aussi la famille Boisrond.

La conception de la maison que Jean construit a encore beaucoup de points communs avec celles qui se construisaient pendant l'entre-deux-guerres mais elle montre une évolution certaine dans la distribution des pièces qui est mieux pensée. Si la salle de séjour est encore relativement petite, elle a une véritable salle d'eau, des WC intérieurs, une fosse septique, l'eau chaude, le chauffage central prévus dès l'origine. L'étage est aménagé au mieux avec deux chambres, un escalier intérieur qui permet l'accès au sous-sol. On peut dire que cette maison est confortable et le confort, jusqu'à cette période, n'a pas toujours été pris en compte dans les maisons modestes de "monsieur tout le monde". À partir du milieu des années 50 se dessine une évolution importante dans la construction que ce soit dans la conception ou avec la démocratisation rendue possible grâce aux aides de l'état et à des conditions de prêts avantageuses. Par exemple, un ouvrier qualifié, marié, avec un ou plusieurs enfants, disposant de son seul salaire, peut se permettre de faire construire son pavillon et d'y vivre confortablement en remboursant son prêt sur 20 ou 25 ans, aidé aussi, il est vrai, par une inflation importante à l'époque.

Avec la naissance de François notre logement, en plus des inconvénients que lui reproche Pierrette, est devenu un peu juste malgré le fait que mes parents nous aient restitué la petite chambre qu'ils avaient gardée. Malgré cela, je me trouve à mon aise dans cette maison et puis, la grande chambre, toujours occupée par le mobilier de tante Tasie devrait bientôt nous revenir et devenir notre salle de séjour. Bien sûr il y a le problème de la salle d'eau et des WC, mais avec le grenier, facilement aménageable, ce problème pourrait être résolu. En gros, je ne vois pas la nécessité d'abandonner ce logement pour une maison qu'il nous faudra construire je ne sais où à Preuilly.

Il faut bien l'admettre, aujourd'hui, dans cette affaire, je ne suis pas très réaliste tout en sachant que je mène un combat d'arrière-garde. En effet, les transformations importantes nécessaires pour moderniser notre logement auraient un coût relativement important et cette maison n'est pas la mienne mais celle de mes parents. Je ne crois pas qu'ils soient prêts à vendre ce qui fait que nous ne serions

pas véritablement chez nous sans compter que mes frères et sœurs pourraient voir là un certain favoritisme.

En réalité, j'ai de la peine à l'idée d'abandonner cette maison que j'ai toujours considérée comme la mienne, avec son jardin, avec son environnement qui m'est familier, avec le Cher à quelques dizaines de mètres. La quitter, c'est toute mon enfance, ma jeune que j'abandonne. J'ai beaucoup de peine à réaliser, à ce moment-là, dans le contexte qui est celui où je vis avec ma famille, que la solution à laquelle je m'accroche n'est pas la meilleure.

En revanche, Pierrette a de la suite dans les idées et du bon sens à revendre. Après bien des palabres au cours desquels je défends mon point de vue avec ténacité, Pierrette arrive quand même à me faire sauter le pas. C'est sans enthousiasme que je pars à la recherche d'un terrain qui soit constructible. J'y mets quelques conditions. Il faudra être assez près du bourg, pas trop loin du Cher, assez étendu. De semblables terrains existent à Preuilly. Il y en a même qui jouxtent notre propriété mais le problème c'est qu'ils ne sont pas à vendre. Leurs propriétaires, les familles Paris et Cerveau ne sont pas décidés à se séparer de leur patrimoine. Ils ne le sont pas plus aujourd'hui.

Une propriétaire me laisse quelques espoirs. C'est Madame Masson la mère de ma copine Huguette. Monsieur Masson est décédé et elle est en retraite. C'est Henri Beurdin qui a repris les vignes et les terres de son exploitation. Cette parcelle de terre est située entre la propriété de Monsieur Bigot et le verger de Monsieur Fonteneau. Henri Beurdin ne le cultive pas. Il y a trop d'arbres fruitiers sur une surface réduite pour être cultivée avec un tracteur. À cette époque ce terrain est déjà en friche depuis plusieurs années. Plein d'espoir je rends visite à Madame Masson. Je la connais très bien. Dès mon plus jeune âge je suis venu jouer avec Huguette et je suis allé chercher du lait à l'époque où l'exploitation existait encore. Madame Masson n'est pas Normande et pourtant elle ne me dit ni oui ni non. Elle n'a pas besoin de son terrain mais pas plus de l'argent qu'il pourrait lui rapporter. Mais je crois que c'est son gendre André Guérin qui lui conseille de ne pas vendre. Peut-être aussi ne me prend elle pas au sérieux. Comment donc pourrait faire le Titi pour se payer ce terrain. Devant les réponses évasives de Madame Masson, je me décide de repartir en chasse, pourtant il était bien ce terrain qui par son côté arrière jouxtait presque le jardin de mon père.

Madame Compain que j'ai déjà présentée est décédée depuis peu de temps. Elle n'a pas d'enfants. Ses héritiers, son frère et des neveux, ont décidé de vendre la propriété. Lorsque je l'apprends, je suis persuadé que, cette fois, la chance est avec moi. Le frère en question c'est Louis Girard, appelé plus communément à Preuilly, le curé de la Bertherie. C'est celui là même que mon père avait malmené au début de l'occupation allemande. Il est chargé par la famille de régler la succession. J'ai déjà traité du différend qui avait opposé cet homme et mon père mais, depuis la fin de la guerre, la concorde est revenue entre les deux hommes, même qu'à cette époque, ils sont plutôt bien ensemble. C'est sans appréhension que je rends visite à Louis Girard. Il séjourne dans sa résidence secondaire à quelques pas de la maison. Il me reçoit avec beaucoup de courtoisie et comme souvent dans ces cas-là débouche une bonne bouteille avant que commence la véritable discussion. Après quoi, le brave homme s'enquière de la raison de ma visite. Je lui explique mon intention de construire et ma quête d'un terrain. J'en arrive à lui parler de la propriété Compain et surtout de la vigne qui jouxte la propriété Gabillat et lui propose d'acheter tout ou partie de cette vigne pour construire. Louis Girard est intéressé par le projet que je lui expose. Il connaît très bien les problèmes de construction. À cette époque, il préside aux destinées d'une société d'HLM et du Crédit Immobilier du Cher. Il me prend au dépourvu en me proposant l'achat de la propriété pour quarante mille francs. Axé sur l'achat d'un terrain à construire, je ne me rends pas compte de l'intérêt de son offre. En effet, en achetant l'ensemble j'avais tout de suite une maison à ma disposition après avoir fait quelques transformations et il m'était facile de revendre deux ou trois terrains à construire qui seraient venus en déduction du prix d'achat. Mais, à ce moment-là, je ne fais pas du tout ce calcul, ce qui m'intéresse c'est un beau terrain pour y construire la maison que j'aurais imaginée.

J'explique à mon interlocuteur mon point de vue. Ce qu'il me faut, ce n'est pas une maison déjà construite mais seulement un terrain pour construire dessus. Je lui fais remarquer qu'il lui serait facile

de me vendre une parcelle d'une trentaine de mètres de large à partir de la propriété Gabillat, sur toute la profondeur de la vigne. Louis Girard ne voit pas la vente sous cet angle. Pour lui, elle doit se faire en un seul lot mais il ne ferme pas la porte, il pense à une autre possibilité. Il se peut que l'acheteur accepte, dès le départ, deux ventes séparées qui auraient lieu le même jour chez le même notaire. Pour ce dernier, le prix de vente du terrain réduirait d'autant le prix initial. L'inconvénient de cette méthode est qu'il faut attendre un acheteur pour la maison qui accepte la transaction proposée. Si ce dernier refuse, je n'aurais plus qu'à me mettre en chasse d'un autre terrain. Cette rencontre se situe durant l'été 1962.

Cette année n'est pas terminée que Louis Girard me rend visite. Il est porteur d'une bonne nouvelle. Il a trouvé un acheteur pour la propriété et la maison Compain et, quelle surprise, lorsque j'apprends l'identité de cet acheteur, ce n'est pas un inconnu mais mon vieux copain Henri Beurdin et il accepte la proposition de partage. Ce partage est fait de la façon suivante : l'ensemble est toujours vendu 40 000 F, mon terrain comptera pour 5 000 F, la maison et le reste de la propriété pour 35 000 F. Le terrain qui m'est destiné à 30 mètres de façade et 50 mètres de profondeur, il est à son prix pour l'époque même s'il ne s'en est pas vendu d'aussi cher à Preuilly. Il est bien placé par rapport au bourg et pas trop de loin de la maison de ma mère et de l'entreprise. La très bonne affaire c'est Henri Beurdin qui la fait. Elle permet d'alléger notablement son prix d'achat sans le gêner le moins du monde. Mais vu sous un autre angle, il aurait pu garder le tout et revendre un ou plusieurs terrains à un prix supérieur quelques années plus tard. Didi ne fait heureusement pas ce calcul. C'est un bon camarade et il n'a rien d'un spéculateur bien au contraire. Il est heureux à la pensée que nous puissions bientôt devenir voisins.

Qu'est devenu Henri Beurdin ? Celui que je suivais avec la bande de joyeux lurons de Preuilly ? Après mon mariage, il continue de sortir mais il n'y a plus de bande. Avec quels copains sort-il ? Avec Robert Langilier, Roland Tatin, Lili Cromwell ? Mais tous ceux-là fréquentent déjà leurs futures épouses. Que fait-il après les mariages de ceux-ci ? Je ne saurais le dire. En revanche, un bruit court au début des années 50 dans le village. On dit qu'il sortirait avec Solange Theurière. Depuis quelques années, elle est gérante de l'agence postale où elle habite avec sa mère et elle occupe aussi le poste de secrétaire de mairie. C'est son beau-frère, Bernard Testard qui cultive la petite ferme familiale. Solange est une fille d'une extrême gentillesse, toujours prête à rendre service et lorsqu'elle est de service à la mairie, c'est sa mère qui tient l'agence postale. À cette époque, Didi travaille pour le compte de son père dans la locature qui avait été celle de mes grands-parents Miniau. Leur exploitation s'est quelque peu agrandie lorsque Didi a repris en location les terres et les vignes de Monsieur Masson décédé. Cette exploitation sans être importante peut faire vivre Didi et son père. Solange et Didi se fréquenteront bientôt officiellement et un mariage viendra couronner cette idylle.

L'achat de la propriété Compain va donner à Didi un outil de travail qui sera déterminant dans sa réussite. Non seulement il a une belle et grande maison mais aussi quelques bâtiments d'exploitation, du terrain pour en établir d'autres, une parcelle de vigne qu'il pourra remettre en production et du terrain pour en planter de nouvelles. Sa localisation en bordure de la route principale qui traverse le pays est un endroit idéal pour y établir un chai qui, dans les années à venir, accueillera les clients amateurs de bons vins. Didi se révèle être un bon viticulteur. Il sait élaborer son vin et a la bosse du commerce. Il agrandira son vignoble et deviendra l'une des figures de proue des vignobles de Preuilly et de Quincy.

Depuis leur mariage, Solange et Didi habitent la maison qui fût celle de la famille Debat. Elle a été vendue quelques années auparavant à Madame Potin qui l'habitat à sa retraite. Elle n'y resta que peu de temps et la mit en location.

Après avoir réglé les détails de la vente chez Monsieur Girard, à Bourges, au début de l'année 1963, c'est à Mehun, dans l'étude de Maître de Montauzon, au mois de mars de la même année, qu'a lieu la vente officielle. Grâce aux fonds provenant de l'héritage de Pierrette, nous achetons notre terrain comptant. À cette date nous avons réglé nos affaires d'héritage avec Pierre, mon beau-frère. Celui-ci a gardé tous les bâtiments. Les terres sont partagées en deux parts sensiblement égales. La

part des bâtiments qui revient à Pierrette et une différence dans l'évaluation des terres à l'avantage de Pierre, fait que celui-ci verse à Pierrette une somme qui va nous permettre de payer le terrain et, par la suite, une partie de la maison. Sans cet apport, il est certain que nous aurions eu de grandes difficultés pour construire, avec nos seules économies, même si Pierrette arrive, malgré mon modeste salaire, à faire de petites économies.

Après cette vente nous avons quelques regrets, surtout Pierrette. Si je suis satisfait de l'achat de notre terrain que je trouve idéalement placé et bien proportionné, Pierrette regrette toujours un peu la maison de mon grand-père vendue quelque temps auparavant à 25 000 F. Si mon père avait bien voulu attendre, l'oncle Peltier et tante Jeanne n'étaient pas pressés, nous aurions pu, quelques mois plus tard, la payer comptant. Pour la maison Bompain, c'est un peu la même chose. Avec un petit emprunt et en revendant deux voir trois terrains, nous pouvions être logés immédiatement. Il est facile de refaire le monde avec des si et si. Pierrette continue de me reprocher mon manque de lucidité dans ces affaires. Je n'en pense pas moins avoir fait le bon choix et je ne regrette pas deux maisons anciennes qui, pour moi, n'auraient jamais remplacé ma maison, celle de ma famille, notre maison.

L'hiver 1962-63 est particulièrement froid. Nous ne travaillons, depuis début décembre, que quelques jours par mois. Heureusement l'entreprise a droit au chômage intempéries. Si ce froid ne fait pas l'affaire de la trésorerie de l'entreprise pas plus d'ailleurs que celle des ouvriers qui ne perçoivent que les trois quarts de leur salaire, il permet de commencer de nettoyer le terrain qui est en friche depuis quelques années. À cette époque, les trottoirs n'existent pas encore. Devant le terrain, il y a un fossé dans lequel l'eau coule souvent. Je n'aurai pas à établir un passage. Les travaux de voirie prévus par la commune seront entrepris dans le courant de l'année.

Je commence à enlever les fils de fer et les poteaux de vigne. Ensuite je coupe les sarments de vigne. J'arrache les quelques arbres fruitiers plantés ici ou là sur le terrain et ceux qui étaient en espalier contre le mur de clôture mitoyen qui sépare le terrain avec la propriété Gabillat. Je fais brûler à mesure de l'arrachage. On pourrait croire que je n'aime pas les arbres fruitiers. Ce n'est pas le cas, mais la plupart sont en mauvais état et gêneraient la construction de la maison ou ferait courir un risque de dégradation du mur de clôture. Ce jour-là, Pierrette en compagnie de Claude, en se promenant passe me voir. Je me prépare à arracher le dernier poirier restant contre le mur. Mon garçon m'implore de lui laisser la vie sauve. Étant donné le peu de gêne que procure l'arbuste, nous décidons que ce poirier sera celui de Claude. Il sera irrémédiablement condamné une dizaine d'années plus tard lorsque je construirai le garage. À cette époque, Claude a grandi et son poirier est bien le dernier de ses soucis.

C'est Pierre, mon beau-frère, qui avec son tracteur et une charrue à disque, vient labourer et par la même occasion arracher les ceps de vigne. Cet engin est bien pratique. En effet il ne retourne pas complètement la terre. Il n'y a qu'à suivre et faire sauter sur le labour, les ceps arrachés. Ce jour-là, un dimanche matin, Jean et mon père viennent m'aider. Dans l'après-midi, nous arrachons de la même façon, la partie de vigne de mon grand-père dont avait hérité ma tante Jeanne et qu'elle avait redonné en friche à Jean. C'est curieux, il aura fallu la disparition de mon grand-père pour que les relations redeviennent possibles avec les Peltier.

Cette évocation de mes oncle et tante Peltier me fait revenir sur les nouveaux rapports qui se sont instaurés entre ma famille et tante Jeanne et l'oncle Alfred. Lorsque nous nous sommes mariés, les relations étaient complètement coupées. La mort de mon grand-père, le partage à l'amiable de l'héritage qui avait été l'une des raisons de la brouille, ont permis de renouer le contact. Quelques mois plus tard Pierrette et moi étions invités à déjeuner chez eux ce qui permet à celle-ci de faire plus ample connaissance avec ce morceau de famille ignoré pendant un temps. La prise de contact se passa fort bien et les relations qui s'établirent resteront très bonnes.

Il aura fallu de nombreuses années pour me résoudre à construire ma maison, mais à présent que la décision est prise, je fonce. Ma maison devra être belle, originale, fonctionnelle. Je l'ai déjà écrit, jusqu'à cette époque, l'architecture des maisons individuelles n'a pas encore beaucoup évolué par

rapport à ce qui se faisait entre les deux guerres si ce n'est un peu plus de confort avec la généralisation des salles d'eau, des WC intérieurs, imposés par la législation et indispensables pour obtenir un permis de construire. En revanche, le chauffage central n'est pas encore généralisé à toutes les constructions.

J'ai déjà écrit qu'après le malheur qui frappa la famille avec la disparition de la petite Isabelle, Jean avait donné à Paulette et Maurice, le terrain que la grand-tante Léontine Delhomme (La Fouina) lui avait fait connaître et qui se trouve entre le transformateur du Moulin et la maison d'Achille Allion. Paulette est très attachée à Preuilly et Maurice est comme un poisson dans l'eau au sein de sa belle-famille. Aussi c'est dans l'ordre des choses établies que ceux-ci se décident à construire une résidence secondaire sur ce terrain. C'est Monsieur Salmon (le bon Dieu de mon père !) qui est chargé de l'étude des plans et devis de la maison. Paulette a des idées bien précises. Elles se traduisent par un projet de construction qui change du type de pavillons sur sous-sol et à étage, sans beaucoup de personnalité, que nous construisons jusqu'ici. C'est une maison de plein-pieds avec une vraie cave et un garage attenant avec surtout une salle de séjour nettement plus grande que les autres pièces.

C'est un peu sur une base semblable que j'essaie d'imaginer une maison fonctionnelle et moderne qui, je n'en doute pas, sera le logis idéal. Je ne suis pas le seul à vouloir sortir des sentiers battus et nous sommes en pleine époque de mutations. Si la construction qui est en plein "boum" produit encore ces petits pavillons sur sous-sol et à étage, des expériences plus ou moins farfelues voient le jour. Parmi celles-ci une me plait bien. Elle rompt avec ce qui s'est toujours fait en toitures depuis des millénaires c'est-à-dire la couverture à deux pentes, le plus souvent symétriques ou aussi, quelquefois, à quatre pentes. Des constructions qui se veulent modernes osent se couvrir avec une seule pente. Cette pente est très faible, des matériaux modernes sont employés : des plaques ondulées en amiante-ciment, des bacs en acier ou en aluminium. L'entreprise vient justement de terminer une maison de ce type à Sainte-Thorette et je la trouve très belle. Il faut dire qu'elle a aussi d'autres motifs de décoration. Drôle d'époque quand même où sous le couvert de modernisme, certains voudraient abandonner une tradition dictée par le bon sens pour un concept qui se voudrait moderne mais un concept qui sera très vite démodé et remplacé par le recours à la toiture traditionnelle. Bien sûr il y a eu, il y aura encore, des couvertures en appentis, des terrasses, mais ces couvertures ne concernent, le plus souvent, que des bâtiments annexes ou des grands ensembles. Il est pourtant facile de faire évoluer la construction dans le respect de la tradition et du bon goût sans pour cela passer par des modes qui ne durent que l'espace de quelques années.

Comme Paulette quelques mois auparavant, je remets mon projet avec un toit à une seule pente à Monsieur Salmon en espérant qu'il en tire le meilleur pour en faire un plan digne de ce nom. Il me faut reconnaître que Pierrette n'est pas tellement emballée par mes idées de modernité plutôt farfelues en ce qui concerne la toiture aussi ne se gêne t'elle pas de les critiquer.

Monsieur Salmon est un sage. Si ce n'est pas un grand créateur, en revanche c'est un concepteur réaliste. Il me fait comprendre que mon toit à une seule pente n'a pas que des avantages et qu'il peut faire de ma maison, un vilain petit canard dans un environnement de toitures conventionnelles. Il y a aussi le fait que la mode de l'époque soit aux portes et aux fenêtres à petits carreaux pour lesquels Pierrette a un faible et qui me plaisent bien aussi. Avec ces menuiseries, mon toit à une seule pente risque de dénoter. Pour ces raisons je reviens à un toit traditionnel qui, étant donnée la longueur de la maison, sera vraisemblablement à quatre pentes. C'est sous cette forme que l'architecte présente le projet définitif. Il est en tout point comme je l'avais imaginé. Pierrette, en revanche, émet deux réserves, pour ne pas dire des critiques. L'une d'elles est majeure et pleine de bon sens : la porte d'entrée de la maison n'est pas sur la façade avant mais sur l'arrière. Si elle est là c'est que cet emplacement a permis une distribution facile des pièces d'habitation par un minimum de dégagements. Il se peut que l'architecte ait soulevé ce problème mais, pour moi, l'avantage de cet emplacement était plus important que les inconvénients. La seconde critique concerne la fenêtre de la cuisine qui a une allège haute permettant la pose d'un évier sous celle-ci et une distribution rationnelle des plans de travail mais qui a le désavantage d'empêcher toute vue extérieure lorsque l'on est assis. Si cette réserve est discutable pour moi l'avantage l'emporte largement sur l'inconvénient. En revanche

la première a, à l'usage, beaucoup d'inconvénients. Je porte ce manque d'imagination comme un boulet qui revient plus souvent qu'à son tour encore aujourd'hui. Ces réserves mises à part, notre maison a plutôt fière allure et pour son époque, elle est plutôt fonctionnelle. Son aspect extérieur est très classique et l'est resté, je dirais même qu'il est élégant dans ses proportions. Les ouvertures à petits carreaux, sa couverture à quatre pentes, l'absence de sous-sol, sont, je crois, à la base de cet aspect avantageux.

La construction commence en juin 1964 par le terrassement de la cave et des fondations. Si l'emplacement de notre terrain est bien situé dans Preuilly, si ses dimensions et sa superficie sont convenables, il a quand même un inconvénient que me rappelle mon père. En effet, ce terrain est situé dans une zone humide. Le sous-sol, comme un peu partout à Preuilly, est de nature argilo-silicieuse mais ici plus argileux que siliceux et réputé humide. Afin de remédier à la venue d'eau dans la cave, mon père me conseille de rapprocher la maison d'environ cinq mètres de la route, de relever l'ensemble des planchers pour que le sol de la cave soit quelques centimètres plus hauts que la canalisation des égouts d'eaux pluviales qui viennent d'être installées par la commune de façon à pouvoir évacuer les infiltrations d'eau qui ne manqueront pas de se produire. Le plancher du rez-de-chaussée est rehaussé de cinquante centimètres ce qui nécessite la mise en place d'escalier avec trois marches et un seuil aux deux accès du logement. Un drainage est mis en place au pourtour de la cave. Il est relié à l'égout. La cave est cuvelée. Avec cette série de précautions qui s'avéreront efficaces, l'eau ne viendra jamais dans la cave. Pierrette n'est pas d'accord avec ces changements. Elle aurait préféré une maison plus éloignée de la route et pas d'escaliers. Si, sur le fond, elle a raison, sur la distance avec la route et la hauteur qui nécessite des marches, je persiste à affirmer que l'implantation telle qu'elle a été faite est le fruit de la sagesse et nous a préservés de tous les inconvénients liés à la présence de l'eau dans la cave ce qui n'aurait pas manqué d'arriver sans ces précautions.

À l'occasion du terrassement, pour la première fois, le terrassement d'une cave d'une maison construite par l'entreprise, est exécuté à la pelle mécanique, celle là même qui a fait le terrassement des silos de la Motte. Il s'agit de la pelle à câble de l'entreprise Meunier. La terre est évacuée par un camion et mise en remblai en bordure du Cher sur le terrain de Paulette où le gros-œuvre de sa maison est commencé. La cave est creusée en une demi-journée. Au fond, dans un angle, l'eau fait son apparition. Mon père avait eu raison. Nous sommes en juin, l'infiltration ne dure pas, mais il faut le reconnaître les précautions prises n'étaient pas superflues. Les rigoles des fondations et des canalisations sont encore faites à la main. Il faut dire que cet engin aurait eu des difficultés à bien calibrer les flans des fouilles qui, lorsqu'ils sont faits à la main, servent de coffrages pour appuyer la maçonnerie ou le béton des fondations. Cette réserve sera vite abandonnée dans les années qui vont suivre avec les pelles hydrauliques et des conducteurs bien formés.

Il me semble avoir déjà relaté la poste de la première pierre avec Louis Girard dit "le curé de la Bertherie" et le malentendu qui s'en suivi à cause de la non-invitation de Pierre Sicard à cette cérémonie, malentendu qui porte peut-être en germe la brouille qui se fera jour entre le maire Pierre Sicard et moi-même.

Je n'ai pas l'intention de raconter par le détail la construction de notre maison. C'est l'entreprise qui fait le plus gros du travail. Je me réserve quelques travaux pendant tout le temps que dure la construction. Souvent je continue de travailler après l'heure et aussi le dimanche. J'ai gardé un bon souvenir de l'une de ces soirées qui n'en finissent pas au cours de laquelle je suis resté pour poser des briques sur les murs extérieurs. Mon petit garçon Claude est venu me retrouver. Il doit avoir sept ans environ. Il est heureux d'être avec moi et surtout heureux de m'aider. Il m'approche et me tend les briques que je pose sur le mur. Il voudrait bien les poser lui-même mais il lui manque quelques centimètres. Ce doit être ce jour-là que Claude fait ses premiers pas dans le métier qu'il exercera dix ans plus tard et dont il sera la cinquième génération à Preuilly. Le souvenir de mon garçon qui m'aide de tout son cœur par une belle soirée d'été est, je crois, le meilleur souvenir qui me reste dans la construction de notre maison et par là même, l'un des souvenirs majeurs de mon existence.

Notre maison est terminée pour l'été 1965. C'est dans les premiers jours du mois d'août, un dimanche, que le déménagement du logement de tante Tasie à la maison neuve a lieu. Il nous faut toute la journée pour mener à bien cette opération. Pierrette et moi sommes aidés par José et Jean Carvalho. Je crois bien que je ferais un mauvais fonctionnaire. J'ai horreur des déménagements. Aussi, ce jour-là, je décrète que celui que je viens de vivre sera le dernier.

La maison est terminée. Seules les peintures et les papiers peints de la salle de séjour et du dégagement ne sont pas faits et reportés à plus tard. À cette époque il est encore possible, même avec des moyens limités, de faire exécuter les peintures par un artisan. En ce qui concerne notre pavillon, nous avons recours à Georges Chevalier, plus connu sous le sobriquet de "Calibre". Dans les années qui vont suivre, beaucoup de particuliers vont se lancer à faire leurs peintures eux-mêmes. Les week-ends se sont généralisés. Les horaires de travail ont rétréci. Le travail au noir fait son apparition. La construction de plus en plus élaborée notamment avec l'isolation, revient de plus en plus cher. C'est pour toutes ces raisons que de nombreux accédants à la propriété font eux-mêmes leurs travaux de peintures.

La cour est légèrement en pente et demande à être remblayée et nivelée. Ce sera chose faite avec la terre du terrassement de la maison que nous construisons pour la famille Aussiette au Carroir. Par la suite, je construirai le mur de clôture côté façade avec de la pierre en provenance d'une carrière de la Celle-Bruyère. L'entreprise avait déjà employé cette pierre pour construire la maison et le mur de clôture de Roland Chamiot. À cette occasion nous avions fait du bon travail. Mais je n'ai pas de chance, celle qui m'est livrée n'a pas la même qualité et l'aspect de la maçonnerie du mur n'est pas ce que j'aurais voulu qu'il soit. Ce mur est complété par la mise en place de lisses métalliques et devrait être suivi par la pose d'un portail. Mais celui-là restera à l'état de projet et, par la suite, l'idée même de son installation est abandonnée. Le muret de séparation avec la propriété Beurdin suit peu de temps après. Il sert surtout à délimiter les propriétés et de mur de soutènement. C'est Pierre, un jardinier horticulteur de Mehun, qui est chargé de la plantation d'arbres d'agrément et d'un verger dans la partie gauche du terrain, à l'arrière de la maison. L'arrière du terrain entre le verger et le mur de clôture, côté Gabillat, est réservé au potager. Je le cultiverai pendant une vingtaine d'années avec grand plaisir et j'y récolterai de beaux et bons légumes.

Avec la construction et l'aménagement de ma maison, avec l'évocation de souvenirs familiaux et professionnels, me voilà arrivé bien loin de mon retour du service militaire. Aussi je vais revenir à la fin de l'année 1955 avec ma rentrée définitive dans la vie civile pour traiter de mes rapports avec la vie publique, avec la politique et pour évoquer mon cheminement par rapport à celle-ci.

La politique, les élections, les referendums, mes réflexions

Lorsque je reviens de Tunisie, je n'ai pas d'idéologie politique bien arrêtée. Je suis bien loin des certitudes qui avaient été les miennes alors que je n'étais qu'un adolescent au moment du gaullisme, du R.P.F. et de l'engagement politique de mon père. Bien sûr j'ai toujours beaucoup d'admiration pour de Gaulle mais je le perçois comme un héros mystique. Pour moi, le gaullisme et son fondateur sont de l'histoire ancienne, le retour du général aux affaires me semble bien improbable. Les partis de droite m'ont déçu avec leurs combinaisons à géométrie variable qui se succèdent à un rythme effréné. À l'exclusion des communistes qui me font peur, je ne sais pas trop où me situer sur un échiquier politique embrouillé par des coalitions gouvernementales qui se font et se défont avec des acteurs qui ne font que changer de portefeuille. Si cette politique avant mon service militaire n'avait eu, pour moi, qu'un intérêt limité, je commence à m'y intéresser de plus près quand, au printemps 1954, le gouvernement Laniel se prépare à envoyer le contingent dont je fais partie en Indochine. Heureusement le cabinet Laniel est renversé et c'est Mendés France, un radical atypique, qui avec son gouvernement, grâce à son pragmatisme règle l'affaire d'Indochine et permet que je ne foule pas le sol de cette lointaine colonie. Bien sûr c'est quand même lui qui m'a expédié en Tunisie mais, là encore, il éteint le foyer de rébellion qui s'y était constitué grâce à l'accord passé avec Bourguiba. C'est encore lui qui était encore aux affaires quand l'Algérie s'est enflammée mais il n'était en rien responsable du pourrissement de la situation. Cet homme me fait une impression favorable grâce à ses diverses prises de positions courageuses et par son non-conformisme.

Mis à part l'idéologie communiste, à cette époque, j'ai l'impression qu'il n'y a pas de limites bien précises entre les nombreux partis politiques qui s'allient et se séparent au gré des combinaisons gouvernementales.

En ce qui me concerne, je suis plutôt de droite, peut-être par tradition, ce qui ne m'empêche pas d'avoir une certaine sympathie pour quelques représentants de la gauche. Mendés France en fait partie.

Mon rappel sous les drapeaux, l'envoi des rappelés en Algérie, font que je ne pense rien de bon du gouvernement de centre-droit présidé par Edgar Faure, radical comme Mendés. La seconde démobilisation de mon contingent quelques jours avant Noël 1955, alors que l'Algérie s'enfonce dans ce qui ressemble de plus en plus à une guerre, si elle comble mes souhaits, a aussi un arrière-goût de manœuvre électorale. En effet Edgar Faure pense que la libération des rappelés peut être une bonne opération pour lui et ceux qui le soutiennent lors de l'élection législative qui va avoir lieu en remplacement de l'assemblée nationale qu'il vient de dissoudre. En ce qui me concerne et suite à tous ces événements, j'ai l'intention de voter pour la liste qui se dira la plus proche de Mendés France.

En ce mois de janvier 1956, alors que je m'apprête à voter pour la première fois et pour désigner les députés du Cher à l'Assemblée Nationale, je suis perplexe. Il est vrai que le mode de scrutin de liste à la proportionnelle n'incite pas beaucoup les candidats à faire campagne. À vrai dire, je n'en connais aucun et leurs partis ne me semblent pas très représentatifs. Elles me paraissent bien loin les premières élections qui eurent lieu après la libération et pour lesquelles j'avais manifesté beaucoup d'intérêt malgré mon jeune âge.

Les campagnes électorales, à cette époque, ne sont pas relayées par les médias comme elles le sont aujourd'hui. On en parle un peu à la radio, un peu plus sur les journaux mais il faut bien l'admettre, comme la grande majorité des électeurs, je n'y porte pas beaucoup d'attention. Je ne suis pas loin de penser comme beaucoup de Français que la politique et ceux qui la font sont "tous pourris". C'est au travers du courrier électoral officiel que je reçois, à mon nom, que je vais pouvoir faire mon choix. La tâche est ardue. En effet, il me faut choisir entre des listes présentées par des partis politiques et elles sont nombreuses. Laquelle est la bonne ? Pas la communiste, la socialiste SFIO ne m'inspire pas confiance, les partis de droite sont nombreux mais ils ne m'inspirent pas non plus. Je leur reproche leur attitude passée vis-à-vis de de Gaulle et leur incapacité à régler le problème indochinois. Le parti radical, celui de Mendés France, ne présente pas de liste dans le Cher. Ce sera la liste présentée par un petit parti, l'UDSR, qui semble se réclamer de la ligne politique de ce dernier, qui aura ma préférence. Ce choix devient définitif après que j'ai eu une discussion avec mon père qui fait le même choix.

Le résultat de cette élection est calamiteux. Aucune majorité stable ne sort des urnes. Le scrutin de liste à la proportionnelle en est le grand responsable. Dans le département, quatre députés sont élus. Deux communistes, un de centre droit et un poujadiste qui représente un courant corporatif, parti des milieux artisanaux et commerciaux auquel se sont joints bon nombre de mécontents. Ce mouvement a quelques points communs avec l'extrême droite. Quant à l'UDSR, elle ne recueille que quelques centaines de voix. Je suis frustré. J'ai l'impression que mon vote n'a servi à rien. Ce piètre résultat fera que pendant encore quelques années, la politique n'aura aucun intérêt pour moi. En revanche, je suis depuis toujours intéressé par les élections municipales de Preuilly qui, en cette année 1957, se traduit par l'élection de Pierre Sicard en remplacement de Monsieur Guyot qui démissionne du Conseil Municipal après avoir été maire pendant plus de 50 ans. Cette élection partielle a lieu sans opposition et le gendre remplace le beau-père. Le château continue de régner sur Preuilly. À cette époque, je n'y vois aucun inconvénient et comme une majorité de Preuillois, j'y suis plutôt favorable. Au plan cantonal, la même chose va se reproduire. Le siège de conseiller général du canton de Lury passe d'Honoré Guyot à Pierre Sicard sans coup férir. Pour résumer ma position vis-à-vis de la politique à cette époque, on peut dire que je m'intéresse très peu à la politique nationale qui me déçoit mais qu'en revanche ce n'est pas le cas pour la politique locale qui est plus facile à comprendre et où l'on vote pour des personnes et non pour des listes présentées par des partis.

Avec l'affaire de Suez, je manifeste à nouveau de l'intérêt pour la politique internationale de la France. Pour une fois, le gouvernement semble bien décidé à défendre les intérêts du pays face à la nationalisation du canal de Suez. Je suis d'un naturel chauvin la façon volontaire avec laquelle le corps expéditionnaire franco-anglais prend pied à Port Saïd, en accord avec Israël, flatte mon orgueil. Enfin une victoire pour l'armée française, après la déroute en Indochine, la gesticulation à laquelle j'ai participé en Tunisie, l'enlisement et la détérioration de la situation en Algérie où j'ai bien failli retourner et où une deuxième vague de rappelés, composée des deux classes d'âge qui précédant la mienne, ont été acheminés. Notre armée après avoir avalé couleuvre après couleuvre a enfin relevé la tête. Elle montre sa véritable valeur et je ne doute pas cette affaire replacera notre pays parmi ceux avec lesquels il faut compter dans le monde.

Le vieux rêve de l'empire colonial français que j'ai appris à connaître à l'école, je le considère encore à cette époque comme indivisible, j'y crois encore et, au fond de moi, il est encore intact comme ma conception de la place de la France dans le monde. Je suis persuadé que cette action va contribuer à la consolider. Il est toujours difficile de se débarrasser d'un mythe et ce ne sont pas les événements qui vont suivre en Algérie qui m'ouvriront les yeux.

Autant l'action des parachutistes, le débarquement de nos troupes, m'avaient un moment donné à croire en la puissance française, autant l'ultimatum délivré par l'ONU, les remontrances des États-Unis et les menaces de l'URSS à l'encontre de la France et de l'Angleterre, me font revenir à une réalité plus sombre pour ces deux anciennes grandes nations. J'ai honte pour mon pays lorsque je prends connaissance de la façon déshonorante qu'ont les troupes des deux alliés pour se replier avec armes et bagages, sous les quolibets des Égyptiens mais aussi des pays que je croyais amis. Je mesure le peu de crédit qu'a la France à cette époque et le regain de confiance en la classe politique qui m'avait habité quelques jours, s'évanouit avec ce désastre.

Un autre événement va contribuer à finir de discréditer la classe politique et le gouvernement à mes yeux. Le président du conseil des ministres issu des dernières élections a été porté au pouvoir par le front républicain censé représenter une majorité de centre gauche. Il s'agit de Guy Mollet, le patron de la SFIO. Le fiasco de Suez, c'est lui, le maintien de l'ordre en Algérie, c'est lui qui le gère. Il fait des propositions pour essayer de régler le problème algérien. Je n'y comprends pas grand-chose si ce n'est qu'il est question d'une loi-cadre qui ne convient pas plus aux rebelles qu'aux pieds-noirs. Il décide de se rendre en Algérie pour présenter son plan, mais c'est l'indépendance que veut la rébellion et c'est une Algérie française que veulent les Pieds-Noirs. L'arrivée à Alger de Guy Mollet provoque une manifestation monstre des Pieds-Noirs. À cette époque la radio fait du direct et c'est en direct que je vis cette manifestation où une pluie de tomates et autres projectiles mal odorants s'abat sur le pauvre président du conseil. Il se retire sous la protection de l'armée. Il ne fleurira pas le monument aux morts. La foule est dopée par cette reculade et Guy Mollet vient de montrer son incapacité à régler ce problème insoluble.

Aujourd'hui, je ne suis plus du tout en accord avec l'état d'esprit qui était le mien à cette époque. Au lieu d'être consterné par l'impuissance de l'exécutif, je suis plutôt satisfait de la leçon qui vient de lui être donnée et je rejoins le concert de ceux qui appellent de leurs vœux le changement de ce régime discrédité. Je souhaite son remplacement par un régime fort et je n'entrevois pas le risque de dérapage antidémocratique qu'un tel changement pourrait apporter.

Mai 1958 voit encore un changement de gouvernement. Le président du conseil présenté ne semble pas apporter de nouvelles propositions pour l'Algérie mais vouloir plutôt continuer à quelque chose près, la même politique. À Alger, les Pieds-Noirs s'agitent. Ils manifestent, occupent les bâtiments publics, des militaires et non des moindres, prennent fait et cause pour eux ou semblent agir dans ce sens. Il faut dire que depuis l'Indochine, ils ont l'impression de s'être battus contre des moulins à vent et ils ont été ridiculisés avec l'affaire de Suez. En Algérie, ils combattent une rébellion organisée. SI officiellement ils font du maintien de l'ordre, en réalité c'est bien la guerre qu'ils font et cette guerre il leur semble qu'ils sont en train de la gagner. En faisant cause commune avec les Pieds-

Noirs, ils démontrent leur volonté de ne plus reculer. À entendre la radio que j'écoute attentivement et les journaux que lis avec attention, j'ai l'impression que l'Algérie tout entière est derrière les insurgés et l'armée. Un comité de salut public s'installe à Alger. Une manifestation monstre d'Algériens musulmans défile avec les Pieds-Noirs, tous demandant l'intégration dont ces derniers ne voulaient pas entendre parler et que les autres ne voulaient plus. J'ai de la sympathie pour ce mouvement et je suis persuadé qu'il débouchera sur quelque chose de grand. En revanche, pour ce qui est de la IVe République, pour moi, elle n'existe plus. Complètement discréditée, elle n'a plus aucune prise sur les événements en Algérie, ni sur l'armée qui n'est plus à ses ordres. Cet état d'esprit qui est le mien est partagé par une grande majorité de Français. Seuls les communistes et quelques hommes de gauche crient à la trahison.

Depuis la fin de la guerre, depuis l'époque où j'avais reçu, au contact de mon père, membre actif du R.P.F., depuis cette époque où j'avais eu une admiration sans borne pour de Gaulle, la politique sur le plan national m'avait déçu. Mais les derniers événements que je vis m'amènent à m'y intéresser de plus près. Pendant quelques jours je suis comme le chasseur qui assiste à une chasse à courre et je me réjouis de pouvoir bientôt assister à l'hallali.

Il est de plus en plus question de de Gaulle. Certains le représentent comme le recours, recours qu'il n'a jamais cessé d'être mais, en ce qui me concerne, je l'avais en partie oublié. Dans mon enfance, j'avais connu de Gaulle et la résistance, dans mon adolescence de Gaulle et le pouvoir, de Gaulle et le R.P.F., de Gaulle et sa retraite. À l'époque, je découvre un nouveau personnage. Un Zorro moderne. Je suis certain de son retour et de la disparition du régime impuissant qui gouverne depuis l'installation de la IVe République.

La politique m'intéresse à nouveau et continuera de m'intéresser tout au long de mon existence. Dans l'immédiat j'ai plutôt de la sympathie pour ce qui se passe en Algérie, pour les comités de salut public, pour les militaires qui encadrent ces mouvements mais je ne porte aucun crédit aux politiciens qui s'accrochent à un pouvoir discrédité, qui crient au complot, à la trahison. Qu'ils soient de droite ou de gauche, ils prédisent la fin de la démocratie avec la victoire des factieux d'Algérie et l'arrivée du fascisme. Aujourd'hui, à la lecture d'ouvrages qui traitent de cette époque, il ressort, qu'en effet, ce risque existait bien et que sans l'intervention de de Gaulle, une guerre civile n'aurait pas été à exclure. Mais, à cette époque, une telle éventualité ne me vient pas à l'esprit tant ceux qui la prédisent sont discrédités.

Alger est en liesse. Des généraux, des colonels, les responsables de la contestation, paradent au balcon du gouvernement général d'Alger. Les musulmans descendent par vagues de leurs quartiers et semblent fraterniser avec les Pieds-Noirs. Les radios font vivre en direct tous ces événements, surtout les radios périphériques. Les radios nationales et la télévision sont encore aux ordres du pouvoir, et ne sont pas crédibles. Lorsque je peux, je suis avec beaucoup d'intérêt les informations et les reportages sur Radio Luxembourg. Dans l'euphorie du moment, je n'essaie pas de comprendre pourquoi ceux qui, quelques mois auparavant, accueillaient Guy Mollet avec des tomates pour ne pas entendre parler de collège unique, le réclament maintenant avec l'intégration. Pour moi, ce qui se passe à Alger, est une bonne chose. Je ne suis pas le seul. La majorité des Français pense la même chose. Peut-être aussi, qu'au fond de moi, mon séjour en Tunisie, sa conclusion qui avait rendu inutile ma présence là-bas, le sacrifice de mon camarade Barjon, m'ont conditionné pour que je considère positive cette volonté d'intégration qui représente pour moi une revanche.

J'ai bien changé en quelques jours. Jamais la politique ne m'a autant intéressé. J'ai l'impression que quelque chose de grand se passe. D'un côté il y a le monde politique de la IVe République agonisant, de l'autre au fait de leur popularité, des généraux qui paradent avec les manifestants. Des bruits les plus invraisemblables circulent. Il paraît que des parachutistes vont être lâchés sur Paris. Comme beaucoup, j'attends l'arrivée dans l'arène politique du général. Je suis persuadé que lui seul est en mesure de mettre de l'ordre dans la maison France, de recoller les morceaux d'un pouvoir déconsidéré et impuissant et l'armée et les Algériens en rébellion.

Cette fois, c'est sûr, il est sorti de sa retraite de Colombey-les-Deux-Églises. Il est à Paris et il va parler. Bien sûr, je l'écoute religieusement. Il ne revendique rien, mais il met des conditions à un retour éventuel. Il veut être investi régulièrement par les représentants de la nation, alors seulement il gouvernera avec les pleins pouvoirs. À Alger, on crie victoire. En France, c'est presque l'unanimité. La plupart des hommes politiques de droite et de gauche, hier hostiles à un retour du général, puis hésitant sur la marche à suivre, lui font allégeance. Seul l'appareil du parti communiste est résolument hostile, mais une partie important de ses sympathisants ne le suit pas. Lui sont aussi hostiles quelques individualités de la gauche. Rien d'extraordinaire là-dedans si Mendés France ne figurait pas parmi ces hommes. Je l'ai déjà écrit, j'ai le plus grand respect et la plus grande considération pour cet homme courageux qui m'a évité un séjour en Indochine. Je ne comprends pas du tout son hostilité envers le général mais je lui garde toute ma sympathie. Une autre étoile de la République agonisante a rejoint le groupe des contestataires. Je le connais un peu pour avoir vu son nom dans la plupart des ministères qui se sont succédé qu'ils soient de gauche ou de droite. François Mitterrand, à l'époque, ne représente pas grand-chose et je suis bien loin de m'imaginer qu'il sera le plus redoutable des opposants au général. À cette époque, je n'ai aucune sympathie pour cet homme et je n'en aurai jamais beaucoup même lorsqu'il deviendra Président de la République.

Je ne veux pas ici écrire un livre d'histoire et si je m'étends sur les événements d'Algérie c'est qu'ils ont vraiment marqué mon existence. C'est aussi pour mieux faire comprendre ce qu'était mon état d'esprit à cette époque et le cheminement politique qui est le mien de mon retour du service militaire aux élections législatives de janvier 1956 et à l'avènement de la Ve République. D'un état d'esprit proche de la rébellion, comme beaucoup de Français avant les événements de mai 1958, je juge sévèrement la classe politique française et ne lui accorde aucune confiance. Mais, avec le retour du général de Gaulle, je passe à un soutien sans faille à son action et aux hommes qui la soutiennent. Les hommes qui lui ont toujours été fidèles sortent de l'ombre. De nouveaux arrivants le servent avec compétence. Après son départ certains continueront dans la voie tracée par le grand homme. Mais, petit à petit, les tenants de sa pensée s'éparpillent en de nombreux courants qui s'en disent tous dépositaires. On verra aussi ses contradicteurs les plus virulents, ses opposants les plus obstinés, faire référence à sa pensée après sa disparition c'est peut-être là, sa victoire la plus importante. En ce qui me concerne, à partir de ce mois de mai 1958, je resterai fidèle à sa pensée et je soutiendrai dans la mesure de mes modestes moyens, ceux qui continuent de s'en réclamer.

La constitution de la Ve République et le référendum qui l'installe recueillent mon assentiment enthousiaste comme celui de plus de 80 % des Français. Les élections législatives qui suivent se déroulent dans un climat d'euphorie. Le mode de scrutin qui avait été utilisé avant la guerre est remis au goût du jour. C'est le scrutin uninominal à deux tours. Il rend les élections plus intéressantes et devrait avoir aussi l'avantage de donner une véritable majorité au pays. Preuilly fait partie de la deuxième circonscription du Cher qui comprend le Vierzonnais, Mehun, Lury, Gracay, la Sologne, le Pays fort, le Sancerrois. Je ne connais aucun des prétendants au titre de députés. Je les découvre dans le journal et dans les professions de foi. Une campagne importante a lieu à la radio, sur le plan national, avec de nombreux débats que j'écoute avec intérêt. Depuis le temps où je suivais mon père au café où il participait à des discussions politiques enflammées, j'ai toujours aimé cette facette de la vie politique que sont les débats à quelques niveaux qu'ils se trouvent. La plupart des partis politiques ont des candidats sur la circonscription, la droite traditionnelle avec les Indépendants et Paysans représentée par un épicier en gros d'Aubigny, les communistes présentent le maire de Vierzon, un brave homme chirurgien de son état, le docteur Mérigot, les socialistes, les radicaux sont là avec des candidats dont je ne me souviens plus des noms. Il y a aussi quelques candidats sans étiquette. L'UNR est le nouveau parti qui soutient le général. Il est tout frais émoulu des événements d'Algérie et s'est aguerri dans la campagne du référendum, son candidat est Jean Boinvilliers. À l'époque, il est encore jeune. C'est un ancien de la France libre, l'une des plus jeunes recrues du général à Londres. Il n'est pas tout à fait inconnu dans le Cher, c'est le maire de Brinon-sur-Sauldre.

Jean Boinvilliers est mon candidat. Il est aussi celui de toute la famille. Je ne suis pas certain qu'il soit venu faire campagne à Preuilly et ne pense pas l'avoir vu à cette occasion, pas plus d'ailleurs que les autres candidats. C'est normal, je travaille et ils viennent le plus souvent à la mairie dans

l'après-midi. Quelques jours avant le scrutin, Pierre Sicard, nouveau maire et conseiller général, est à la maison pour parler de travaux avec mon père. Bien entendu on en arrive à parler élections. Pour Sicard, l'homme de la situation est ce brave monsieur Mallet l'épicier d'Aubigny, il se lance dans une diatribe contre ce Boinvilliers que les états-majors parisiens ont parachuté sur le département comme s'il n'y avait pas eu, sur place, assez de personnes compétentes. Mais notre maire ne doute pas que dans leur sagesse les électeurs sachent séparer le bon grain de l'ivraie. Cette prise de position politique me surprend. J'aurais parié que cet ancien militaire, ce résistant, aurait, sans hésiter, soutenu de Gaulle et, ce jour-là, je le constate, s'il suit ce dernier c'est contraint et forcé par les événements, comme beaucoup de politiciens en place. Si les idées de la gauche n'ont jamais été celles de la famille depuis que je m'intéresse à la politique, le courant de droite issu des combines de la IVe République n'a pas beaucoup d'audience à la maison. Mon père a été déçu par la disparition du R.P.F. et par la retraite du général. Il n'a pas d'idées bien définies. Au début du poujadisme, il est sensible au mouvement de Pierre Poujade. Comme beaucoup de commerçants et d'artisans, il voit dans cet homme un authentique défenseur de cette classe considérée comme la vache à lait de la République. Mais il s'en éloigne rapidement lorsqu'il s'aperçoit que ce mouvement devient politique à l'extrême droite. Comme moi, il vote UDSR en janvier 1956 et comme un fruit mure, il tombe dans le gaullisme après mai 1958. À cette époque les femmes votent depuis la libération, mais la plupart, surtout à la campagne, ne s'intéressent pas beaucoup à la politique et souvent leurs votes sont les mêmes que ceux des hommes de la maison. À l'époque, j'ai certainement parlé choix de candidats avec Pierrette. Je ne crois pas avoir exercé sur elle une pression quelconque mais il est à peu près certain que son vote a été semblable au mien.

C'est l'inconnu, le parachuté, qui gagne haut la main la 2ème circonscription au 1er tour. Il sera élu sans arrêt jusqu'à la vague rose de 1981. À l'usage, nous apprendrons à mieux connaître notre député. Sur le plan politique, c'est un gaulliste inconditionnel, un godillot comme le persiflent les mauvaises langues. Sur le plan de sa circonscription, il joue plutôt les Arlésiennes, se montrant surtout à l'occasion des élections qui le renvoient régulièrement au Palais-Bourbon. À sa décharge, on peut dire qu'il n'est pas encore dans les habitudes d'aller solliciter son député en ce début de Ve République. Dans le régime précédent, les députés étaient tellement inconsistants que la majorité des électeurs qui avaient voté pour une liste ne le connaissaient même pas. Et il ne faut pas compter sur le maire de Preuilly pour le faire venir ou s'intéresser à la commune. L'exemple que je vais citer montre qu'il l'ignore, avec dédain. À cette époque, la commune est en travaux, assainissement des eaux pluviales et trottoirs. Ce jour-là, il y a la réception d'une tranche de ces travaux. Des personnalités ont été invitées : Représentants du Conseil Général, fonctionnaires, entrepreneurs et en retard comme c'est souvent le cas paraît-il, le député Boinvilliers. A t'il été invité ? Vient-il par hasard ? Je ne saurais le dire. Il semblerait que le maire n'ait pas prévu cette arrivée intempestive. Il ne veut pas le recevoir. Aussi monte-t-il précipitamment dans sa voiture et disparaît. Il laisse sur place le parlementaire avec quelques invités retardataires.

Si Jean Boinvilliers n'est pas invité officiellement à Preuilly, il y fait pourtant de fréquentes incursions mais dans des conditions bien particulières. En effet, il est l'un des habitués de la "Marmite", le bar de nuit bien connu de Preuilly. À plusieurs reprises, le matin, en me rendant au travail, je l'ai aperçu sortant de ce bar en galante compagnie. Il paraîtrait, qu'un matin, Gaston Romain qui habite une maison place de l'église, l'aurait trouvé endormi dans le bas des marches de sa cave !

Pourtant Preuilly lui doit d'être intervenu pour soutenir le dossier de l'entrée du vignoble de la commune dans l'aire d'appellation contrôlée Reuilly et de le faire se débloquer. C'est l'occasion d'une campagne électorale et de la réunion qu'il tenait à la mairie que les trois viticulteurs de Preuilly, Henri Beurdin, Olivier Cromwell et Jean Sorbe lui soumettent leur désir de voir aboutir cette reconnaissance, qu'il promet d'intervenir. Il s'en occupe effectivement et avec succès. J'apprendrai par la suite que, malgré une réputation noircie par des adversaires et même par des amis politiques, que lorsqu'on lui demande une intervention, il fait son possible pour qu'elle aboutisse. Je crois pouvoir dire que malgré ses activités nocturnes, Jean Boinvilliers a été un bon député et un honnête homme. Battu en 1981, il finira comme conseiller général et maire de Brinon-sur-Sauldre.

Après le référendum sur la constitution et l'élection législative qui suit, je reste gaulliste. Je vote sans été d'âme pour le OUI aux différents référendums que de Gaulle organisera. Je voterai depuis cette date et jusqu'à ce jour, aux législatives pour les candidats se réclamant du gaullisme. En revanche, je mettrai un certain temps pour comprendre de Gaulle dans sa politique algérienne. Pendant un temps j'avais cru en Algérie française mais se sera l'autodétermination et l'indépendance. Il me faudra reconnaître que c'est bien lui qui avait raison. L'élection du Président de la République au suffrage universel est une bonne chose, mais son élection en 1965 après avoir été mis en ballottage par Mitterrand me trouble. Je ne comprends pas les Français. J'ai presque de la haine pour ce dernier, cet empêcheur de tourner en rond qui critique à tout va le Président et son régime. En 1969, je reste fidèle à sa pensée. Je vote OUI au référendum qui est à l'origine de son départ. Je continue de soutenir et de faire confiance à ceux qui, avec plus ou moins de réussite, continuent son œuvre. Aujourd'hui, je les suis toujours, mais sont-ils toujours gaullistes et que reste-t-il de cette grande pensée ? La question est posée. Je ne connais pas la réponse.

La continuité dans le changement

L'année 1965 est l'année du changement dans beaucoup de domaines. Notre maison est terminée au mois d'août. Elle est prête à nous recevoir. Il aura fallu un an pour en arriver là. Le changement va être énorme. Jusqu'à ce moment, mis à part l'eau sur l'évier et un réfrigérateur, nous avons vécu, Pierrette et moi, comme vivaient nos parents et même nos grands-parents. Maintenant tout va être différent. Nous allons habiter une maison moderne avec sa grande salle de séjour; nos chambres, celles des garçons, une cuisine bien conçue, bien éclairée et surtout une salle d'eau avec baignoire, lavabo, bidet, avec l'eau chaude, avec ses WC à l'intérieur, adieu le cabinet au fond de la cour ! Il y a aussi le chauffage central. Plus besoin de chauffage d'appoint dans les chambres, de bouillottes, de briques dans les draps des lits l'hiver. Pas plus Pierrette que moi, ne sommes habitués à ce "luxe". En ce qui me concerne, je ne suis pas un inconditionnel du confort moderne et jusqu'au jour de notre arrivée dans notre maison, je n'en avais pas tellement éprouvé le besoin. Ce n'est pas le cas de Pierrette. Elle est heureuse de se trouver enfin chez elle. Elle en rêvait depuis avant notre mariage. Je sais qu'elle a mal vécu notre séjour chez mes parents et même les années que nous avons passé dans les deux puis trois pièces du logement de tante Tasie. Claude et François sont heureux d'avoir une nouvelle maison et le déménagement pour eux est une aventure.

Ce n'est pas une aventure que pour les garçons. C'est est une aussi pour Pierrette et moi que je me promets bien de ne jamais recommencer. Je peine à réaliser qu'après moins de 10 ans de vie commune on puisse amasser un tel bric à braque d'ustensiles, de linge, de meubles, d'outils de toutes sortes. Il faut faire plusieurs allers et retours, le matin et l'après-midi d'un chaud dimanche d'août. L'aide de Jean Carvalho et de Manuel Coëlho avec le camion de l'entreprise est la bienvenue pour mener cette opération. Lorsque tout est transporté, il reste encore beaucoup de travail à Pierrette pour mettre chaque chose à sa place. Ce qui me surprend, c'est que malgré la différence importante de surface et de rangements, toute la maison est à peu près occupée. On peut se demander où était logé ce qui a été transporté et mis en place.

Pierrette est heureuse. Elle a enfin ce dont elle a rêvé depuis notre mariage : une maison pour elle et pour sa famille, une maison qu'elle peut et pourra aménager à sa façon. Il est vrai que jusqu'à ce jour, elle n'avait jamais eu vraiment une liberté pleine et entière dans son ménage, ma mère, quelquefois aussi d'autres membres de la famille, lui donnait des "conseils" que son esprit indépendant recevait avec réticence. Moi aussi je suis chez moi, même si je n'ai jamais eu de gêne à vivre auprès de mes parents. À trente-deux ans, je viens de couper le dernier cordon qui faisait que je n'étais pas complètement libre, un lien dont je ne percevais même pas l'existence. En cette fin de dimanche, au milieu des cartons pas encore déballés, entouré par des meubles que je connais bien mais qui me semblent tout autres, avec Pierrette toujours pleine d'énergie qui trouve une place pour chaque chose, avec Claude et François qui gambadent joyeusement autour de nous, je m'aperçois que pour la première fois, je vogue sur l'océan de la vie sans filet, qu'avec Pierrette nous sommes aux commandes d'une sorte d'arche, les seuls maîtres à bord après Dieu.

Comme toute la famille, j'apprécie le confort d'une maison moderne. Bien sûr ce n'est pas encore le grand luxe mais quelle différence avec le logement que nous venons de quitter. Pourtant ce dernier m'avait toujours semblé confortable, mais maintenant, nous vivons comme il est de bon ton de vivre au XXe siècle. La salle d'eau est certainement la pièce la plus appréciée de la maison avec sa baignoire équipée d'une douchette, de son lavabo, de son bidet et, sur tous ces appareils, l'eau chaude à volonté. Faire sa toilette dans une salle d'eau équipée de la sorte est bien différent de celle que l'on peut faire dans sa cuisine, dans une cuvette, avec l'eau chaude qui réchauffe sur le coin de la cuisinière. Je suis venu au monde un peu tard pour connaître les lampes à pétrole et le passage à l'électricité mais le changement dans le confort que nous découvrons est du même ordre. Les habitudes sont tenaces. Il me faudra plusieurs années pour apprécier à sa juste valeur la salle d'eau. Je l'avoue, la toilette, les ablutions n'avaient jamais été une chose primordiale pour moi mais, en revanche, quel plaisir de voir barboter mes garçons dans leur bain. Pierrette y fait de stages qui me paraissent interminables dans cette pièce qu'elle attendait depuis longtemps et si, parfois, je manifeste mon impatience, elle est bien mince en regard du plaisir que prennent Pierrette et ses garçons. Un autre changement important dans notre façon de vivre ce sont les WC à l'intérieur. Jusqu'à cette époque, je n'avais connu, comme toute ma famille, que les WC malodorants au fond de la cour ce qui n'empêche pas que je m'étais toujours fort bien accommodé de cette installation aussi, le fait de trouver un siège enfermé dans la plus petite pièce de la maison, me gênera quelques jours. J'ai comme l'impression de perdre un peu de ma liberté et je regrette le coup d'œil rapide que je ne manquais pas de jeter à un article du morceau de page de journal que ma mère accrochait à une pointe, après l'avoir soigneusement découpée, afin de servir de papier toilette. Il faut bien l'admettre, les habitudes ne sont pas toujours de bon goût et, aujourd'hui, je ne changerais pas notre petite pièce et son siège contre la baraque du fond de la cour que j'avais regrettée au moment du déménagement.

La salle de séjour est une découverte. Jamais, dans mon existence et jusqu'à notre installation dans notre maison, la salle à manger, ancêtre de la salle de séjour, n'avait été une pièce de vie dans nos familles et encore, il aurait-il fallu qu'elle existe. Chez mon grand-père, la salle de séjour était tout simplement la pièce commune de la petite maison. En revanche, j'ai toujours gardé en bonne place dans mes souvenirs d'enfance, les veillées qu'il m'est arrivé de passer en famille dans la cuisine de la grande maison de mon grand-père. C'était l'hiver, pour Noël, Paulette et Jean avaient installé un sapin et une crèche et moi je me pelotonnais sur les genoux de Jean, mon idole. C'est cette sorte d'ambiance que je retrouverai en partie dans notre salle de séjour. Dès notre installation, aussitôt le dîner terminé, toute la famille émigre dans la salle. Pierrette coud ou tricote, Claude et François jouent quelques minutes avant d'aller se coucher, moi je lis. À cette époque je lis encore beaucoup. Il y a bien la radio mais j'écoute essentiellement les informations et Pierrette n'y prête pas vraiment attention. Quant à la télévision, elle ne viendra prendre l'immense place qui sera la sienne que trois ans plus tard. De notre salle de séjour, on peut voir aussi ce qui se passe dans la rue, les promeneurs sur le trottoir, les véhicules sur la route, les voisins dans leurs cours. On pourrait prendre ces regards pour de la curiosité malsaine mais je ne crois pas que ce soit le terme qu'il faille employer. Je pense qu'il s'agit plutôt porter de l'intérêt à son prochain, comprendre ceux qui nous entourent, ceux qui vivent dans la communauté de notre village et de ce point de vue, la salle de séjour est un bon poste d'observation, une vitrine qui s'ouvre sur la vie qui nous entoure. Quelques années plus tard, je construirai une cheminée, une cheminée dont je suis assez fier, c'est moi qui en aie pensé les grandes lignes et c'est Riquet Salmon qui en a fait le plan. Je profiterai de quelques jours de vacances pour la réaliser. Bien qu'elle ait été construite pour fonctionner et accueillir un bon feu, elle ne sera allumée que rarement, seulement au moment des fêtes de fin d'année lorsque la famille est rassemblée. Il est vrai qu'elle a parfois le désagrément de fumer. Sa profondeur a été réduite pour ne pas trop prendre de place dans la salle, ce qui nuit quelquefois à son bon fonctionnement. Et surtout, une cheminée à feu ouvert est une source de travail supplémentaire pour Pierrette dans la chasse impitoyable qu'elle livre à la poussière. On peut donc dire que notre cheminée à surtout un rôle de décoration malgré son côté fonctionnel.

La cuisine est claire. Sa fenêtre qui s'ouvre sur la campagne, sur les vignes, sur les champs, sur les bois, nous met en rapport direct avec la nature. Si de la salle de séjour nous voyons vivre le village,

de la cuisine, nous voyons vivre la campagne. Quelquefois, avec le coucher de soleil, le spectacle est éblouissant. Pourtant cette fenêtre a un grand défaut. Pour gagner de la surface utile, j'ai prévu une allège haute ce qui fait qu'assis on ne voit que le ciel. Mis à part ce qui n'est pas un défaut mais un désagrément, la cuisine est fonctionnelle. Dans un premier temps, elle est meublée avec les meubles que nous avions dans notre précédent logement. Les chambres n'ont rien de particulier si ce n'est qu'elles sont agréables à vivre et plutôt fonctionnelles. Elles sont meublées, elles aussi, avec les meubles que nous avions déjà. Le garage, la cave, le grenier n'ont rien de particulier et pour conclure cet état des lieux, on peut dire que notre maison est agréable à regarder, agréable à vivre, fonctionnelle. Par la suite l'entreprise en construira deux autres sur le même plan. Un défaut majeur pourtant et il est de taille, c'est la porte d'entrée qui est à l'arrière. Pierrette me l'avait signalé dès le plan établi. Elle me le reproche lors de notre installation et elle le reproche encore aujourd'hui. Il est vrai que cette disposition est absurde mais pour y remédier c'est toute la conception de la maison qu'il aurait fallu revoir. Cette affaire donne raison à un dicton qui dit qu'il faudrait construire sept maisons avant de réaliser celle que l'on considère comme parfaite.

Si la cuisine et les chambres ont été meublées avec les meubles que nous avions déjà ce n'est pas le cas de la salle de séjour parce que nous n'en avions pas. Aussi, pour la meubler fait-on appel à plusieurs sources : le buffet de tante Tasie que mes parents me donnent, une table que nous récupérons aux Beauces chez Jules Bouquin le voisin, les chaises et les fauteuils type chauffeuses nous les achetons à Madame Charmillon qui vient de vendre sa maison et surtout il y a l'héritage de Pierrette, une magnifique armoire de style approchant le Louis XV. Elle est en noyer et a toujours été bien entretenue. Elle a appartenu au grand-père paternel de Pierrette. Elle est toujours restée dans la famille et nous en sommes très fiers.

Notre installation se fera en réalité sur plusieurs années. La cour sera remblayée avec une partie du jardin avec la terre du terrassement de deux maisons. Si le mur de clôture côté rue est construit, le portail ne sera jamais installé, pas plus que la clôture avec la propriété Beurdin. Il faut dire que pas plus Pierrette que moi nous éprouvons le besoin de nous renfermer. Nous préférons rester de plain-pied avec la nature. J'ai déjà mentionné les plantations d'arbres et de végétaux. Si au début elles sont du meilleur effet, les années passant les arbres grandissent et je serai obligé de les abattre, ils sont trop près de la maison. Le verger ne sera pas une réussite exception faite d'un cerisier Burlat qui est magnifique. Plus tard, je replanterai quelques arbres fruitiers, pruniers, cerisiers, pommiers, poiriers, cognassiers, pêchers, tous de plein vent et même un érable offert par nos enfants.

Mon jardin, j'en suis fier. Il sera mon affaire pendant une vingtaine d'années. Depuis mon plus jeune âge j'ai toujours vécu à proximité d'un jardin. Gamin j'ai pompé l'eau pour arroser celui de mon grand-père. Par la suite je l'ai tirée du puits de chez tante Tasie. Plus tard, mon père m'a fait participer à différents travaux : ramasser les pommes de terre quand il les arrachait, effeuiller les haricots, désherber les planches de légumes et les allées du jardin. Petit à petit, j'ai appris à bêcher, préparer la terre, semer, planter, sarcler, piocher, arroser, cueillir, arracher. Très souvent, j'ai fait des heures supplémentaires dans le jardin après être rentré du chantier, sans parler des dimanches matin. Après mon mariage et notre installation chez tante Tasie, je prends à mon compte une grande partie des travaux du jardin aussi, au printemps 1965, avant d'emménager, le nettoyage et la mise en état de notre jardin sont terminés. Les allées sont tracées, les plates-bandes labourées, hersées, débarrassées des mauvaises herbes et des ceps de vigne. En un mot il est prêt à recevoir les plantations. Je ne suis pas du tout bricoleur c'est là mon moindre défaut. Beaucoup de petites choses restent à faire dans la maison. Elles sont remises à plus tard et le sont encore aujourd'hui. Mais pour ce qui est du jardin, c'est tout autre chose. J'aime bien jardiner. J'aime me retrouver au contact de la terre. J'aime voir lever les semis, pousser les légumes, les récolter, produire. Je suppose que ce sont mes gènes de paysan qui se manifestent en moi.

Mon jardin est grand. Je pourrais le bêcher à la main comme je le bêchais chez mon père mais je risquerais de ne pas avoir assez de temps libre. Aussi, la première année et jusqu'en 1968, c'est Jean qui vient labourer ma terre avec son motoculteur. Par la suite, je ferai l'acquisition d'un matériel à

double fonction, avec un moteur amovible, qui peut se monter sur une moto bineuse et sur une tondeuse. Celle-ci me sera indispensable pour entretenir le gazon de la cour. Le bêchage "mécanique" avec la moto bineuse est beaucoup moins pénible qu'à la main et surtout il va beaucoup plus vite. Il ne me faut que deux dimanches pour préparer l'ensemble du jardin. La terre n'y est pas d'une grande fertilité, humide l'hiver et au printemps. Souvent lors des années humides, l'eau sort et coule dans le terrain. Elle ne peut pas être travaillée en primeur. Elle a supporté de la vigne pendant de nombreuses années et il est connu que le sol des anciennes vignes n'est pas d'une grande qualité. Pour remédier à cet état de choses, tous les ans je ferai rentrer une remorque de fumier de vache que j'épandrai et enterrerai en labourant.

Le jardin comprend avec le verger deux plates-bandes de sept à huit mètres de largeur et une autre, plus étroite, en bordure du mur de clôture avec Gabillat., le tout sur une trentaine de mètres de longueur. Les plates-bandes sont séparées par des allées sablées. La première année, malgré mon temps libre que je dois partager avec l'installation de la maison, malgré les mauvaises herbes qui n'ont pas dit leur dernier mot et que j'ai bien des difficultés à extirper, je fais une belle récolte en qualité et en quantité. Aujourd'hui encore j'ai le souvenir de pommes de terre énormes qui faisaient l'admiration du père de Didi. J'aime bien jardiner même si ce n'est pas l'occupation idéale pour le repos du dos. En revanche, dans mon jardin, mon esprit s'évade loin des soucis ménagers, loin des soucis des chantiers, loin du travail, loin des clients, des ouvriers et plus tard des soucis financiers. Passer une journée dans mon jardin, même avec la fatigue physique que cela engendre, c'est en ressortir apaisé et heureux. Dans mon jardin, je suis au contact direct avec une terre qui vit, je me sens en symbiose avec la nature. Et puis, il y a les copains, les camarades, la famille. En passant ils s'arrêtent, viennent échanger quelques mots avec moi. Ils me font des compliments sur mon travail dans le jardin et j'en suis fier. Il y aussi mon voisin Didi. Il habite sa maison depuis plus d'un an. Lorsque nous emménageons, il a déjà rapatrié son vin dans sa cave. Souvent, dans la matinée, il me fait signe. Je sais ce qu'il attend de moi, c'est tout simplement une invitation à descendre à la cave pour y déguster un bon verre de vin blanc bien frais. Lorsqu'il fait chaud, quand on a soif, s'asseoir quelques minutes au frais, dans la cave, un verre de Sauvignon à la main, avec son meilleur ami, avec quelquefois l'un de ses clients, c'est presque le paradis. C'est dans ces conditions que j'apprécie le mieux le vin. Aucun dégustateur ou croyant l'être, avec ses grimaces, avec les noms savants qu'il trouve pour en qualifier le bouquet et l'arôme, ne peut, j'en suis certain, l'apprécier comme je l'apprécie dans ces moments-là.

Je jardinerai de nombreuses années, toujours avec le même plaisir, mais viendra un temps où la charge de travail dans l'entreprise dont je suis devenu le patron sera trop lourde. Une entreprise de plus en plus importante où le travail de bureau prend de plus en plus de place avec, en plus, la charge de maire qui m'échoira et qui dévorera ce qui me restait de temps libre. Toutes ces raisons font que j'ai de plus en plus de difficultés à bien jardiner et, pour moi, un jardin mal entretenu n'a pas d'intérêt. Je n'arrive plus à planter à temps. Je suis battu par les mauvaises herbes. Devant ce constat, je prends ma décision. J'abandonne le jardinage avec soulagement mais aussi avec regret. Je prends la décision de semer du gazon sur l'ensemble du terrain. Je garde moins de 80 m² pour y cultiver quelques légumes frais indispensables et aussi quelques espaces destinés à recevoir des fleurs. Au fond de mon être, je ressens cette décision comme une défaite.

Les voisins

J'ai déjà fait mention des voisins qui m'entourent et que nous apprenons à mieux connaître. Je les présente tels que nous les trouvons à l'époque de notre arrivée dans notre maison. Tout à côté, derrière le mur de clôture en pierres qui est mitoyen aux deux propriétés, habitent Lucien Gabillat et sa famille. Ils ne sont à Preuilly que l'été. Lucien est ingénieur des mines. Il travaille au Gabon pour la COGEMÀ dans une mine d'uranium mais sa mission est sur le point de se terminer. Par la suite il rentrera en France avec sa famille qu'il installera en région parisienne alors qu'il participera à l'installation d'une autre mine au Niger. Lucien Gabillat est un petit-cousin. Sa mère, Marthe Bugeon, était la fille de l'aîné des fils de mon arrière-grand-père Jean-Baptiste Bugeon. Ce grand-oncle, Louis Bugeon, construisit la petite maison où les Gabillat passent leurs vacances. Quand nous

emménageons, les parents de Lucien sont décédés depuis peu l'un et l'autre tout comme ma grand-tante qui leur avait survécu quelque temps. Les rapports familiaux étaient rompus entre mon père et sa cousine Marthe à cause d'une prise de position en faveur de ma tante Peltier et quelques paroles malheureuses qu'elle aurait eu à l'encontre de mon père. Une histoire de famille imbécile comme il en arrive souvent. Toujours est-il que lorsque nous emménageons c'est le maçon de Sainte-Thorette qui fait des travaux d'agrandissement chez Gabillat. Il n'y avait, en revanche, aucun contentieux entre Lucien Gabillat et moi aussi c'est tout naturellement que des rapports de bon voisinage s'établissent vite. Claude et François trouvent en Jean-Luc et en Thierry, les fils de Lucien, de bons camarades de jeux. L'épouse de Lucien, Lucienne, sympathise avec Pierrette. Quant à moi j'apprécie les rapports amicaux qui se nouent entre les deux familles. Lucien est d'un naturel taciturne. Il est toujours occupé à améliorer sa maison, à travailler dans son jardin. Il arrive parfois que nous soyons occupés de chaque côté du mur, à quelques mètres l'un de l'autre, sans pour cela nous adresser la parole. Je crois que Lucien apprécie que je n'essaie pas de troubler sa tranquillité et j'avoue que de mon côté, c'est un peu la même chose. Mais quand il arrive que nous relevions la tête en même temps nous nous saluons et discutons quelques minutes. Son épouse, Lucienne, est d'origine pied-noir, c'est une méditerranéenne, elle noue des rapports amicaux avec Pierrette et, souvent, elle lui rend de petites visites. Mais ce qui rapproche le mieux et sans arrières pensées les deux familles, ce sont Claude et François, Jean-Luc et Thierry, ces deux derniers intègrent vite la bande de copains de mes garçons et deviennent inséparables tout le temps que durent les vacances.

De l'autre côté de la route, juste en face de chez nous, se trouve une petite maison. C'est la propriété de la famille Paviot. Elle est louée à un couple, Guy et Odile Gaudry. Je les connais très bien. Si Guy n'est pas natif de Preuilly, Odile est une fille du pays, née ici dans une famille établie dans le village depuis aussi loin que je me souvienne, la famille Bessemoulin. Marcel, son père, est décédé jeune mais sa mère habite encore Preuilly aujourd'hui. Je connais bien Odile pour l'avoir vue rentrer à l'école de Preuilly où j'étais déjà un grand et avoir été son répétiteur. Ce couple a une petite fille Mylène. Guy travaille à la SNIAS à Bourges et Odile dans un atelier de confection de la même ville. Si Guy est très ouvert et engage souvent la conversation, Odile est réservée, plutôt timide et ne cherche pas à voisiner.

Dans la cour qui prolonge la maison Gaudry, on trouve deux ménages. Le plus près, René Gredat. Tout comme Lucien Gabillat est mon petit-cousin, sa mère Gabrielle Bugeon était une cousine germaine de mon père et la fille d'Auguste Bugeon un autre fil de l'ancêtre Jean-Baptiste. Comme avec Lucien Gabillat, les liens sont distendus mais depuis beaucoup plus longtemps. Cela remonte à nos grands-pères qui étaient frères et s'étaient opposés pour une affaire d'héritage. En effet, c'est Auguste Bugeon qui avait recueilli leur père et qui avait hérité de la dernière maison qui restait à notre ancêtre. Peut-être qu'à l'époque les autres frères n'ont pas apprécié un partage qui ne leur aurait pas été équitable. Toute cette fratrie élevée dans une famille à l'aise pour l'époque n'avait de cesse, paraît-il, que de gruger le patriarche. René Gredat habite donc la maison qui avait été celle de mon arrière-grand-père mais elle est bien à lui, il l'a rachetée à sa mère et à ses tantes. Pendant un temps les rapports entre nos deux familles n'avaient pas été trop mauvais, mais ils s'étaient distendus à nouveau, je ne saurai dire pourquoi, peut-être une réaction intempestive de mon père sur un sujet sans importance. Toujours est-il qu'à l'époque où je construis ma maison et emménage c'est aussi le maçon de Sainte-Thorette qui fait des travaux chez René Gredat, ce qui n'empêche pas que j'entre en bons termes avec René. C'est un brave gars, un modèle de courage comme tous ceux de sa famille. Lorsque je deviens son voisin, il est chef d'équipe dans une petite usine de Mehun "Vapeuro". En amateur, il a monté un élevage de faisans un peu comme l'avait fait Jean dans sa jeunesse. Petit à petit, son élevage prendra de l'importance et quand "Vapeuro" cessera son activité, René travaillera à temps complet dans cet élevage. René est marié à Geneviève. À l'époque, elle travaille dans un atelier de confection de Mehun. Malheureusement pas pour longtemps, atteinte d'un cancer du sein, elle guérira, mais en gardera des séquelles douloureuses, et deviendra dépendante de la morphine, condamnée à recevoir des piqûres de cette drogue pendant près de vingt ans. Elle arrivera à s'en détacher mais le mal repartira. Aujourd'hui elle est décédée depuis quelques mois. René et Geneviève ont trois enfants. Jean-Pierre l'aîné est marié, Gérard le deuxième ne saurait tarder à l'être et Chantal, la plus jeune, se mariera à quelque temps de là avec Guy Courssimault, un collège de travail de René.

Les rapports avec la famille Gredat sont amicaux dès le début, même si ce ne sont pas de véritables rapports familiaux mais plutôt de camaraderie. René fera par la suite aménager un logement dans sa grange pour loger son fils Jean-Pierre. Celui-ci viendra l'habiter avec sa femme Jeannette, ses deux fils et ses trois filles apportant par-là même du sang neuf à Preuilly. Jean-Pierre et les siens s'impliqueront dans la vie associative de Preuilly.

La famille Paviot est une vieille famille de Preuilly. Louis Paviot et sa femme Renée, sont plus âgés que mes parents. Ils ont deux filles. L'aînée, Jeanne, est mariée et n'habite plus Preuilly. La cadette, Marie-Louise, vit dans un appartement à Bourges mais passe tous ses week-ends chez ses parents. Elle est célibataire. Les Paviot habitent la maison qui se trouve au fond de la cour. Ils sont propriétaires de la maison où loge Gaudry. Tous ces logements de part et d'autre de chez René Gredat avaient été la propriété de mon arrière-grand-père, propriété qui comprenait également le terrain de la maison Gabillat et même le terrain de ma maison. Louis Paviot est un petit propriétaire en semi-retraite. Quand il était plus jeune, il devait être journalier et possédait quelques terres et quelques vignes, assez pour en vivre complètement pendant la guerre et durant les années qui suivirent. Dans ces époques troublées et dures pour beaucoup, un petit propriétaire vigneron vivait confortablement avec moins d'un hectare de vigne. Quand je deviens le voisin de Louis Paviot, il cultive ou fait cultiver ses vignes. Il vend bien son vin et a la réputation d'être un bon vigneron. La famille Paviot a toujours été en bons termes avec la mienne mais n'étant pas de la même génération, je ne suis pas intime avec lui et je ne ressens pas beaucoup d'affinités avec elle ce qui n'empêche pas nos relations d'être excellentes.

Madame Delhomme de son prénom Léontine est pour beaucoup de Preuillois "la Ferrée". Elle habite la maison qui est en face de chez nous, un peu sur la droite. J'ai toujours connu cette dame. Elle est la sœur de l'une de nos anciennes voisines lorsque nous habitions chez mon grand-père. Je l'ai déjà mentionnée quand elle préparait le repas de noces de René Gredat. Elle est veuve depuis que je la connais. Elle travaillait à faire des ménages, des lessives, dans les champs, dans les vignes et mêmes à la batteuse. Elle est économe et on dit d'elle qu'elle a les doigts crochus. Ce serait là son moindre défaut. Léontine Delhomme a un fils, Henri, c'est un ancien gendarme. Il a été victime d'un très grave accident de moto pendant son service qui lui a laissé des séquelles physiques et neurologiques. À l'époque où nous emménageons, il est reclassé dans la police à Bourges où il habite avec son épouse. Il a fait aménager un logement dans la maison de sa mère par l'entreprise, logement qu'ils viendront habiter quelques mois après que nous sommes devenus voisins. Mais mon père vient d'avoir un différend avec Henri Delhomme au sujet d'un délai d'exécution d'un travail qui restait à faire et c'est encore notre collègue de Sainte-Thorette qui termine le chantier. Cet incident n'affecte en rien nos rapports avec Henri Delhomme et surtout avec son épouse Rachel avec laquelle ils deviennent très amicaux.

Cette famille n'a pas de chance. Après le grave accident dont fût victime Henri Delhomme, c'est le fils aîné du couple, Serge, qui se tue, là encore dans un accident de moto, un engin maudit pour cette famille. Serge était militaire de carrière dans l'aviation et promis à un bel avenir. Leur second fils, Guy, est, lui aussi, militaire de carrière dans la marine. Il faut savoir que les deux frères ont fait leur scolarité chez les enfants de troupe. Nous ne voyons Guy que lorsqu'il vient en permission. Il viendra quelques années plus tard habiter avec ses parents quand il quittera l'armée pour une demi-retraite après quinze ans de service. À cette époque, il est encore jeune, moins de trente-cinq ans. C'est un garçon plutôt effacé, poli et sympathique. Très vite nous nous apercevons qu'il a un gros problème. C'est un alcoolique dépendant. Il ne peut rien entreprendre. Il essaie bien de travailler dans les vignes mais c'est un échec. Il est doué pour la peinture et a déjà fait de belles toiles mais, là encore, il n'arrive plus à peindre. Son existence devient un véritable calvaire pour ses parents. Sur les deux beaux garçons dont ils étaient très fiers, l'un est mort et est l'objet d'un véritable culte de la part de sa mère, l'autre traîne sa misère sans que ses parents lui soient d'un quelconque secours. Rachel Delhomme est très gentille. C'est la voisine qui est la plus proche de Pierrette. Claude et François l'aiment bien. Elle a un grand cœur et c'est souvent qu'elle les gâte.

Quelques années plus tard, après la mort de la grand-mère, la famille Delhomme repartira pour le Nord, région d'origine de Rachel Delhomme. Celle-ci compte trouver là-bas une famille qui pourrait l'aider et la réconforter pour supporter l'état lamentable où se trouvent son mari et son fils. Mais elle ne trouvera pas là-bas le réconfort escompté. Son mari et son fils disparaîtront. Elle restera seule avec sa peine.

Henri et Solange Beurdin n'ont pas besoin d'être présentés. Lorsque nous emménageons il y a plus d'un an qu'ils habitent la maison Compain. Didi est, à Preuilly, le copain, l'ami dont je suis le plus proche malgré les sept ans qui nous séparent. Solange est la gentillesse faite femme. C'est aussi la meilleure amie de Pierrette. Sans être en famille, nos relations dépassent celles du simple voisinage et c'est presque journellement que nous nous rendons de menus services. L'exploitation de Didi est en pleine expansion. Il en a fini avec le gagne-petit qu'il avait connu dans la locature de son père. Maintenant, c'est lui le patron. Il a pris en fermage l'exploitation de Madame Masson. Il a commencé à planter de nouvelles vignes sur des terrains lui appartenant et il est peut-être déjà la tête du vignoble le plus important de Preuilly. Aujourd'hui, il possède plus de treize hectares de vignes, une cave moderne et le matériel qui va avec. Bien sûr, il a été aidé dans sa marche en avant par l'héritage que lui a apporté Solange, une terre qui pouvait être plantée en vigne et peut-être aussi des moyens financiers. Mais on peut dire que le domaine Henri Beurdin est avant tout son œuvre. À ses capacités de vigneron, il a su allier celles d'un maître de chais hors pair et d'un sens du commerce sans pareil. On peut dire qu'aujourd'hui, Henri Beurdin est l'un des meilleurs vignerons des vignobles de Reuilly et de Quincy.

Solange a laissé l'agence postale à sa mère quand elle est devenue secrétaire de mairie mais celle-ci viendra habiter chez les Beurdin quelques années après leur installation. C'est Madeleine Guillemot qui la remplacera à la poste. Solange laissera le secrétariat de mairie à la naissance de sa fille Emmanuelle. La famille Beurdin a attendu longtemps l'arrivée d'un enfant. Ce sera d'abord Jean-Louis et après une période aussi longue, arrivera Emmanuelle. À l'époque de cette naissance, Didi a déjà cinquante ans, mais il n'est pas inquiet pour l'avenir de sa famille. Je me souviens d'une conversation que j'ai eue à cette époque avec lui et au cours de laquelle il me disait : "*Tu sais, je n'ai pas peur pour ma fille et je ne crains pas de travailler encore pendant plus de vingt ans*". Il avait dit vrai. Au moment où j'écris ces lignes, il a plus de 74 ans et il est toujours sur la brèche.

Lili, ou plutôt Olivier Cromwell, son épouse Jeannine, sa mère Laure et sa fille Catherine, habitent juste en face de chez Didi, dans la maison de sa famille, là où gamin j'allais retrouver celui qui était déjà mon grand copain Lili. Comme Didi, Lili est avant tout un vigneron. Son grand-père et son père avaient été, en leur temps, parmi les meilleurs de cette corporation. Lili exploite donc les vignes que ses ancêtres ont plantées. Sa mère s'occupe encore personnellement de la cave, mais il la remplacera peu à peu à cette tâche cruciale. Sa femme est courageuse et travaille, elle aussi, dans les vignes. Elle est à cette époque une des seules femmes qui taille les vignes.

En héritant de son alambic de son père, Lili a aussi repris l'activité de bouilleur de cru. Mais s'il continue encore à exercer lorsque que je deviens son voisin, il n'a pratiquement plus de clientèle. C'est un bouilleur de Cerbois, Jean Martin, dont l'alambic est plus performant, qui réalise alors l'essentiel des distillations sur la commune. Lili continuera malgré tout de bouillir pour son propre compte le marc et le vin, afin de produire le contingent d'alcool vinique que l'état réclame aux vignerons lorsque leurs récoltes dépassent une certaine quantité.

Dans les années qui suivront Lili renouvellera pratiquement tout son vignoble qui ne comprenait de vieilles vignes. Cette plantation se fera à la suite de celle de Didi derrière notre maison. Si Didi trouve toujours quelque chose à redire au sujet de l'état de ses vignes ou de ses récoltes, ce n'est pas le cas de mon autre voisin. Lili semble toujours content de son sort : il est heureux si la récolte est bonne, mais ne se plaint pas lorsque le gèle, le mildiou ou la grêle vendangent à sa place. Pourtant, après quelques années catastrophiques, sa femme Jeannine sera obligée d'aller travailler un temps à l'usine de porcelaine de Mehun pour joindre les deux bouts.

Madame Cromwell, Laure, la mère de Lili, est une brave femme. Son mari est décédé depuis longtemps et elle unanimement respectée à Preuilly. Elle est surtout un exemple de courage, on la voit toujours occupée, si ce n'est pas dans les vignes où elle aide à la taille et bine dès qu'elle en a le temps, c'est dans le jardin ou dans la cour. Et il est bien possible que sans le courage de Laure, son fils Lili n'aurait pas pu conserver son exploitation.

D'après mes souvenirs, je ne crois pas que Lili ait rêvé de devenir vigneron quand il était enfant ou adolescent, il rêvait plutôt de voyages et d'un métier ouvert sur le monde. Quand son père mourut, il était au cours complémentaire où il obtenait de bons résultats, sa mère fut malgré tout obligée de le retirer de l'école pour qu'il puisse l'aider dans son travail à l'exploitation familiale. La brave femme n'avait pas d'autres solutions, mais la carrière de Lili ne fut certainement pas celle qu'il aurait voulue.

C'est peut-être une vocation contrariée qui le conduit au cyclotourisme, un moyen comme un autre de s'affirmer, d'échapper à la tutelle de sa mère, de découvrir de nouveaux horizons. Il doit avoir vingt ans lorsqu'il s'engage dans une grande compétition cyclotouriste : Paris-Brest et retour. La course se déroule durant les vendanges, mais l'omniprésence de sa mère lui permettra de s'absenter pendant près d'une semaine. Quand je deviens son voisin, il n'a pas encore arrêté ses sorties mais elles sont moins longues et moins fréquentes. En revanche, il commence à pratiquer la randonnée pédestre dont le point d'orgue est Bourges-Sancerre. Il y participe encore aujourd'hui.

Souvent, le dimanche matin, j'aperçois Lili qui fait les cent pas dans sa cour, il m'arrive d'aller le rejoindre et nous descendons inévitablement à la cave où je l'écoute, un verre de vin blanc à la main, se lancer dans des conversations souvent fantasques que j'entretiens avec plaisir.

Une particularité mérite d'être mentionnée. Dans mon quartier, nous sommes trois natifs de Preuilly et nous habitons à quelques mètres les uns des autres. Nous avons fréquenté ensemble la même école. Nous sommes sortis jeunes ensemble et nous avons tous des surnoms qui ont la particularité de se terminer par i. Certains nous appellent les Italiens de Preuilly. Nous sommes Didi, Lili et Titi. À ce jour nous sommes toujours fidèles au poste.

Je viens de présenter mes voisins les plus proches, mais je crois qu'il faut ajouter à cette présentation, tous ceux qui ne sont qu'à quelques dizaines de mètres de la maison et que j'ai toujours considéré comme mes voisins. À cette époque, notre quartier est certainement l'un des plus animés de la commune. Il n'y a qu'une résidence secondaire, celle des Gabillat, alors que dans d'autres quartiers, les maisons aux volets fermés sont les plus nombreuses.

Du même côté de la route que Lili, près de chez lui, habite le doyen de Preuilly, Jules Chaput. C'est un vieux garçon. Les anciens de la commune comme mon père, l'appellent "Grévy" du nom d'un ancien président de la république. Je n'en connais pas la raison exacte. Peut-être parce qu'il s'appelle Jules et qu'il exerça une fonction officielle à Preuilly, de nombreuses années, comme adjoint de Monsieur Guyot. Il faut savoir qu'à cette époque, la plupart des villageois ont leur surnom. Jules Chaput est le doyen des Preuillois. C'est un sage. Je ne saurais dire qu'elles furent ses occupations quand il était jeune. Il me semble que pendant un temps, il cultiva les vignes du château (chez Guyot). C'est lui qui acquis l'alambic dont s'est servie Lili après son père. Il possédait une vigne toute proche de la nôtre, aux grands champs. Il l'avait plantée à la fin du siècle dernier, après le désastre consécutif à l'invasion du phylloxéra. Malgré son grand âge, la vigne de Jules Chaput avait été certainement la vigne la mieux entretenue de Preuilly. Lorsque nous devenons ses voisins, il ne la cultive plus, c'est Lili qui continue à la travailler. La pauvre vigne a bien de la misère. Si pendant sa longue vie, elle a été soignée comme aucune autre à Preuilly, elle agonise avec son dernier maître et ne tardera pas à être arrachée. Lili est le petit-cousin de Jules Chaput. Sa grand-mère et ce dernier étaient cousins germains. Notre patriarche n'a pas d'autre famille aussi c'est tout naturellement que par un viager Lili hérite de son vieux cousin. Au cours des premières années que je passe dans notre maison, c'est souvent que le brave homme vient me voir lorsque je suis dans le jardin. Il en profite pour me donner quelques conseils toujours intéressants. Il me raconte de nombreuses anecdotes sur le Preuilly de sa jeunesse. Souvent je l'invite à trinquer avec moi et, devant une bouteille de vin blanc, c'est

toujours pour moi un grand plaisir de l'écouter. C'est qu'il connaît bien et depuis longtemps l'histoire de notre village, de la vigne, du vin, des terres, des lieux-dits. À cette époque, je ne sais pas qu'un jour, j'entreprendrai de découvrir l'histoire de Preuilly et, aujourd'hui, je me rends compte que l'ai laissé partir sans en tirer de précieux renseignements, cette source inépuisable qu'était Jules Chaput.

Je n'ai jamais vu Jules Chaput ivre. Pourtant comme beaucoup d'anciens, il est un buveur de vin et un buveur d'eau-de-vie. D'après ce qu'en dit Lili, il boit plus d'un litre de "goutte" par semaine et plusieurs litres de vin par jour. Malgré cette consommation qui nous paraît énorme de nos jours, il n'a jamais fait d'excès en rien. En effet, cette consommation était celle de nombreuses personnes de sa génération et elle ne l'a pas empêché de devenir vieux. Il finira sa vie à la maison de retraite de Mehun et rendra l'âme à plus de 95 ans.

Je ne peux pas quitter Jules Chaput sans évoquer quelques anecdotes. Une année, j'ai planté dans le jardin plusieurs pieds de piments rouges qui m'avaient été offerts par un client. Tant que ce condiment reste vert, Pierrette s'en sert pour relever ses sauces mais lorsque les fruits deviennent rouges, elle les délaisse, les trouvant trop fort. Jules Chaput apprécie le piment et c'est de bon cœur que je lui offre deux pieds avec les fruits qui y sont attachés, à l'automne. Il les pend dans sa cave. Je suis très surpris quand je m'aperçois qu'il a toujours de ces petits fruits dans sa poche et que, de temps en temps, il en coupe un petit morceau qu'il suce comme on sucerait un caramel.

Jules Chaput a toujours eu une vie calme. Il a été réformé pendant la guerre 14-18 pour insuffisance cardiaque (ce qui soit dit en passant, me donne de l'espoir moi qui ai aussi quelques problèmes de ce côté-là). En 1940, il est adjoint lorsque les Allemands entrent dans Preuilly. Pas plus hardi qu'il ne le faut, il n'est pas disponible pour remplacer le maire malade et se dit, lui aussi, fatigué. C'est mon père qui, comme je l'ai déjà mentionné, fait fonction d'adjoint pour recevoir les envahisseurs. Jules Chaput a eu longtemps à son service une veuve de guerre, Marie, une gouvernante en quelque sorte qui gouvernait jusque dans son lit. Toujours, d'après les dires de Lili, qui en l'occurrence, pourrait bien avoir mauvaise langue, notre homme aurait, à une époque, honoré en plus, les deux sœurs de cette dernière. L'une était vieille fille, l'autre veuve. Le manque de mâles disponibles après la terrible guerre 14-18, était certainement la cause de ces obligations. Si Jules Chaput a été longtemps appelé "Grévy", sa gouvernante n'échappa pas à la mode des surnoms et pour tous les Preuillois, elle devint la "Marie-Jules".

En face de chez Jules Chaput, de l'autre côté de la route, se trouvent deux maisons neuves occupées par deux ménages de retraités. Abel Ludringer habite avec sa femme une maison qu'il vient de faire construire pour y passer sa retraite. Ils sont déjà là lorsque j'emménage. Lui avait été représentant en machines-outils à un moment où l'industrie était en pleine modernisation. Les machines en question coûtaient cher et il était payé à la commission, d'autant plus importante que les machines étaient coûteuses et, le plus souvent, il traitait ces marchés sans concurrence en face de lui. Il avait "mis dans sa poche" les acheteurs, des gros clients comme Nord Aviation, les établissements militaires. Souvent ces transactions se traitaient avec la seule aide de son téléphone. Cette manne qui lui arrivait sans trop d'effort lui permit de faire fortune en quelques années. Le modeste tourneur qu'il avait été, reconverti dans la démonstration puis la représentation devint un nouveau riche, petit-bourgeois rempli de suffisance. Il aimait montrer son aisance toute nouvelle.

Abel Ludringer avait fait construire un pavillon "Chalet Idéal" par un pavillonneur qui construisait en béton cellulaire des pavillons plutôt corrects. Quelques années auparavant, Abel avait fait monter un premier pied-à-terre lui aussi préfabriqué mais de première génération, beaucoup trop léger pour lui servir de résidence principale. C'est un bon client du café Sorbe et tout naturellement un autre client, mon père, se lie d'amitié avec le couple. Madame Ludringer ne dédaigne pas suivre son mari au café. À première vue, ils sont plutôt sympathiques et s'intègrent plutôt bien au village. Plus tard, il me demandera de lui construire un "cul de loup", c'est une cave à demi-enterrée mais recouverte de terre. Nous agrandirons aussi sa terrasse avec un escalier. C'est un bon client qui ne discute pas les prix. Pour bien faire sentir son standing à ses hôtes de passage, il a toujours une

bouteille de champagne ouverte ou prête à l'être, cette boisson étant la seule qu'il offre quelle que soit l'heure de la journée.

Entre chez Ludringer et chez Beurdin, un couple de parisiens a acheté un terrain et fait construire un pavillon. Eux aussi arrivent à la retraite. Jules Bocquet de simple ouvrier métallurgiste était devenu un cadre important dans une banque parisienne. Madame Bocquet avait occupé un poste important dans un grand magasin.

Les Bocquet sont venus à Preuilly un peu par hasard. Un couple de leurs amis venait depuis plusieurs années dans une maison en location. Ces amis, les Ballereau, se plaisant bien à Preuilly décident de s'y établir pour leur retraite. Ils font affaire avec Pierre Boisrond et avec ses frères pour acheter une maison qui était celle de la sœur de ces derniers et qui venait de décéder. C'est à la suite de plusieurs visites que les Bocquet font aux Ballereau et ayant apprécié Preuilly qu'ils achètent un terrain et font construire un pavillon. Ce n'est pas l'entreprise qui fait ce pavillon mais Maurice Garceau, un maçon de Mehun qui emploie Pierre Boisrond. Ce dernier a la rancune tenace depuis qu'il a quitté l'entreprise. Il influence les Bocquet qui ne connaissent personne à Preuilly et trouvent tout naturel de faire travailler le patron de l'ami des Ballereau. Garceau est un bon maçon, un collègue avec qui mon père a de bons rapports.

Amis des Cromwell et des Beurdin, c'est au travers de ceux-ci que Pierrette et moi faisons connaissance avec des braves gens. Ils sont, dans leur manière de vivre comme dans leur comportement, à l'opposé de leurs voisins Ludringer. Ils sont discrets, polis, toujours prêts à rendre service. Il me semble que la première année qu'ils passent à Preuilly (ils emménagent, à quelques jours près, en même temps que nous) Jules Bocquet fait les vendanges chez Lili. Par la suite, il n'en finira pas de donner de nombreux coups de main chez Beurdin, chez Cromwell, chez Gredat, que ce soit à la cave, pour maçonner ou pour faire de la menuiserie. Il aide à la construction de garage, au bardage de hangars, au montage de bâtiments d'élevage. Avant de venir à Preuilly, il n'avait jamais chassé mais à son départ en retraite, ses collègues de travail lui ont offert un magnifique fusil de chasse. Il commencera donc à chasser sur le syndicat de chasse de Preuilly et deviendra un chasseur acharné. Les Bocquet tout en ayant des revenus qui n'ont rien à envier à leurs voisins Ludringer, ne cherchent pas à le faire paraître. Si les uns aiment à faire remarquer leur aisance, les autres se mettent sur le même pied d'égalité que les Preuillois qu'ils fréquentent en toute simplicité. Pour nous, ils deviennent de très bons amis surtout Monsieur Bocquet. Il sera l'un des personnages phares qu'il m'a été donné de rencontrer dans ma vie. J'arrête là les commentaires concernant ce couple. Je suis persuadé que j'aurai d'autres occasions d'en parler dans les chapitres qui vont suivre.

Au-delà de chez Gabillat, on trouve encore plusieurs maisons habitées toute l'année et que l'on peut considérer comme voisines. Dans celle qui jouxte la propriété Gabillat, se trouve un couple de Parisiens en retraite. Nos rapports ne dépassent guère les salutations que nous ne manquons pas de nous faire lorsque nous nous rencontrons. Je ne trouve rien à dire de spécial sur les Boulanger. Nos minces relations font que je ne garde qu'un souvenir diffus de ces braves gens qui vont quitter Preuilly pour d'autres cieux peut-être pour se rapprocher de leur famille.

Tout à côté des Boulanger, dans le même corps de bâtiment, habite Georgette Lacroix. Malgré le fait qu'elle soit encore jeune à cette époque, elle est veuve depuis déjà plusieurs années. Son mari, Achille Lacroix, je l'ai bien connu. Il était un peu plus âgé que Jean, mon frère, et l'un de ses amis d'enfance. Pendant la guerre, il a même travaillé quelque temps dans l'entreprise. Il est décédé dans un accident de la circulation alors qu'il était le passager de Lucien Gangnard, l'un des fils de l'ancien boulanger de Preuilly. Si Madame Lacroix est encore jeune, elle vit plutôt repliée sur elle-même. Elle a travaillé quelque temps dans une usine de porcelaine à Mehun puis dans les vignes chez Lili et chez Didi. Quand nous emménageons, sa fille unique n'habite plus avec elle, mais elle a encore chez elle sa belle-mère qui décédera quelque temps plus tard.

Un peu plus loin, dans la même cour, dans une maison qui a pignon sur rue, habite un jeune ménage, les Chamard. Lui travaille à la sablière de Villeperdue avec son beau-frère Michel Moreau.

Celui-ci deviendra par la suite l'un de mes meilleurs amis. Si ce couple est sympathique, nous n'entretenons avec lui aucune relation autre que celle de se saluer et d'échanger des formules banales.

À quelques pas derrière les Chamard, dans la maison qui a été celle de mon arrière-grand-père Miniau dit "Pic-à-l'hasard", maison natale de ma mère, on trouve un solitaire, Pierre Legourierrec. Il est seul depuis peu. En effet, sa femme l'a quitté pour la capitale où elle a suivi ou retrouvé son amant. Pendant un temps, elle avait tenu un bureau de tabac-épicerie, mais elle ne fît pas de bonnes affaires et arrêta son commerce. Pierre Legourierrec travaille dans une ferme Boisgirron chez Testart. Il est d'origine bretonne mais il a vécu pendant un temps au Canada où avec sa famille il avait immigré. Là bas il pratiqua de nombreux métiers dont celui de trappeur. C'est peut-être dans ce vaste pays qu'il prit goût à la solitude dans laquelle il semble se complaire.

En face de chez Pierre Legourierrec, de l'autre côté de la route, on trouve la famille Bigot. Des Preuillois de souche ceux-là. Madame Bigot descend d'une vieille famille de Preuilly. À l'époque ils vivent chichement sur une petite locature de quelques hectares, mais ils sont tout près de la retraite. Avec eux habite leur fille Yvette, une camarade d'école qui est mariée avec Henri Bébon. Celui-ci est couvreur et travaille chez un patron à Bourges. Par la suite il s'associera à Francis Rapin, un artisan-couvreur que j'ai déjà présenté, puis il se mettra seul, à son compte. Ensuite le ménage Bébon partira pour Bourges où Yvette tiendra un café et où Henri retravaillera chez un patron avant de se tuer en tombant d'un toit. Ce ménage a deux enfants, une fille et un garçon. Celui-ci ne se décidera jamais à quitter Preuilly où il reviendra habiter avec son grand-père. Aujourd'hui il a racheté cette maison et a créé un atelier de mécanique agricole qui marche fort bien.

J'en ai terminé avec le voisinage. À la campagne, le voisinage est très important. Un village, un bourg, un quartier ou un hameau, c'est un peu comme une famille. Bien sûr tous les voisins ne sont pas des amis intimes, mais des relations privilégiées se nouent avec certains. Pour notre famille se seront les Beurdin, les Cromwell, les Delhomme, les Gabillat et un peu plus tard, les Gredat et les Bocquet. Ces relations ne donnent pas forcément l'occasion de se fréquenter tous les jours, de rentrer dans l'intimité des uns et des autres, mais elles permettent plutôt de s'entraider, de se rendre de petits services, d'être là quand l'autre est dans le besoin, de partager les joies comme les peines. Aujourd'hui, ces communautés villageoises existent encore, mais elles sont en danger. Beaucoup de nouveaux habitants considèrent leur village, leur bourg, leur nouveau quartier comme une citée dortoir. Ils ne sont peut-être pas en majorité, mais leur nombre ne fait que croître. Notre communauté à Preuilly est bien vivante. On peut espérer que cette tendance ne deviendra pas la règle et que tous les Preuillois, les anciens comme les nouveaux habitants, formeront tous une véritable communauté fière d'être de Preuilly.

Une déception

Au printemps 1965, mon père va vivre une terrible déception. Depuis 1935, il est conseiller municipal. Il a toujours assumé cette responsabilité avec sérieux. On sait le rôle qu'il a joué en 1940 lorsqu'il remplaça le maire à la tête de la commune. On se rappelle sa position en 1944 quand il fit contrepoids à la tentative de prise en main de la commune par le parti communiste. On sait encore qu'il est d'un bon service, qu'il a du sens pratique et que ses conseils sont toujours écoutés. En 1935, il est le plus jeune conseiller. Le maire, Honoré Guyot, a beaucoup de considération pour lui et place en lui toute sa confiance. C'est en 1940 que le conseil aurait dû être renouvelé mais, cette année-là, il n'en est pas question. La France est en guerre et quelle guerre ! Pendant cette période, le rôle du conseil municipal est pratiquement inexistant. Je n'ai aucun souvenir de réunions de conseil pendant cette période.

Fin 1944, la vie politique en France se manifeste de la tête de l'État à la plus petite commune, par un vaste coup de balai. Dans le Cher, e comité départemental de libération est une émanation du parti communiste. Il limoge la plupart des conseils municipaux et, un peu partout, des conseils municipaux des municipalités teintées de rouge, sont installés. À Preuilly, le conseil municipal est décapité, le maire et deux conseillers municipaux sont limogés, trois conseillers sont nommés par le

comité départemental de libération. Gabriel Delhomme est un brave homme, un bon Preuillois mais avant tout un véritable communiste, pur et dur. Il est l'un de ces nouveaux conseillers et l'instigateur de ce changement. Il est bien décidé à contrôler le conseil de Preuilly. Mon père et les anciens conseillers maintenus sont restés majoritaires. Ils ne se laissent pas impressionner par Gabriel Delhomme qui visait avant tout le poste de maire ou, au minimum, celui d'adjoint. C'est Jules Chaput, l'ancien adjoint qui est élu maire et mon père est son adjoint. La fidélité de mon père à Honoré Guyot sera le point de départ d'une rupture avec Gabriel Delhomme sur le plan politique.

Aux élections de mars 1945, il est à nouveau sur la liste que présente Honoré Guyot et il est élu avec les candidats de cette liste, sauf un. C'est Julien Piedtenut de la liste emmenée par Gabriel Delhomme qui complète le conseil. Mon père reste l'un des conseillers les plus écoutés du maire et quand celui-ci démissionne et fait élire à son fauteuil son gendre Pierre Sicard, sa situation ne change pas au sein de l'assemblée communale.

S'il est respecté et en bons termes avec la plupart des Preuillois qui devant lui font bonne figure, son franc parlé, la façon brutale et quelquefois dédaigneuse qu'il a pour dire ce qu'il pense et pour rabrouer les gens, font que beaucoup qui étaient ses amis et qui, malgré tout, le resteront, en représailles seront de plus en plus nombreux, au fil des élections, à ne plus voter pour lui. Quelques-uns de ses adversaires les plus virulents, le présentent comme l'âme damnée du maire alors que, dans les faits, il est l'un de ceux qui n'hésitent pas à s'opposer quand il le juge nécessaire. D'autres, plus lâches, feront courir sur lui toutes sortes de bruits. On lui reproche d'avoir collaboré, alors qu'il a été le seul des conseillers municipaux à avoir fait acte de résistance active, exception faite de Pierre Sicard. C'est le cas de Gabriel Delhomme qui, pendant toute l'occupation, ne leva pas le moindre de ses doigts pour faire acte de résistance. Il a contre lui les Preuillois de gauche et, à l'époque, ils sont assez nombreux qui avaient cru, à la libération, le compter dans leurs rangs et ne lui pardonnent pas d'être resté fidèle à Honoré Guyot. Quand on additionne à ceux-ci tous ceux des Preuillois qui ont été vexés par ses réflexions blessantes ou par ses prises de position brutales, les quelques bien pensants Pétainistes refoulés qui ne lui pardonnent pas son action dans la résistance, cela fait une somme d'électeur mécontents, importante. Pour avoir négligé tous ces mécontents qu'il tenait pour quantité négligeable, les électeurs qui lui apporteront leur confiance seront de moins en moins nombreux. Je suppose que c'est avec une certaine délectation que beaucoup de ceux qui le combattaient en restant dans l'ombre, se montrent en plein jour, quand le résultat de l'élection de 1965 donne mon père en ballottage bien qu'il n'y ait pas eu d'autre candidat. Pour ne pas avoir obtenu un nombre de voix supérieur à la moitié des votants, un deuxième tour est nécessaire.

Il est très déçu et touché dans son amour-propre par ce résultat. Il admet volontiers son erreur de ne pas avoir tenu compte de la campagne menée contre lui par des gens qu'il avait souvent malmenés. Pour quelques-uns de ses véritables amis, cette cabale est aussi le fait de quelques soi-disant proches comme Jean Sorbe qui aurait donné des gages aux premiers cités dans l'hypothèse où ceux-ci auraient eu, un jour, l'occasion de rentrer en force au conseil et, à partir de là, l'aider à prendre la succession du maire Pierre Sicard. Mon père ne veut pas croire à cette version des faits qui met en cause son ami Jean Sorbe et son entourage immédiat. En ce qui me concerne, je n'en crois rien non plus. Bien longtemps après, je réviserai ma position sur cette affaire quand, plus de 12 ans plus tard, je subirai une attaque semblable venant, sans aucun doute, de notre aubergiste.

Ulcéré, mon père, décide de ne pas se représenter au deuxième tour. Pierre Sicard demande à Jean, mon frère, de se présenter à sa place, soutenu cela va s'en dire, par l'ensemble des conseillers nouvellement élus. C'est alors qu'un adversaire se démarque officiellement. Il s'agit de Francis Rapin. Il est natif de Quincy et a épousé Huguette Gaultier, une camarade que je connais depuis l'école. Francis et couvreur comme le sont beaucoup de Quinçois. Il a travaillé chez Eugène Rapin, chez Roland, son fils, chez Marcel Bailly, chez Xavier Rety. Tous sont de Quincy ou natifs de cette commune. Tous sont aussi de bons copains de mon père et même, pour certains, des clients. C'est-à-dire que mon père connaît Francis depuis qu'il travaille dans le bâtiment. Depuis quelques années déjà, il est à son compte. Le plus souvent seul, quelquefois avec un autre artisan avec lequel il fait équipe pour les chantiers importants. Pendant quelques mois, il s'associera à Henri Bébon, le mari

d'Huguette Bigot. Quand Francis s'installe dans le métier, mon père lui trouve quelques chantiers. C'est lui qui fait la couverture de la maison aménagée chez tante Tasie. La coopération ne dure pas longtemps. Les prestations de Francis ne sont pas toujours excellentes et surtout les prix ne sont pas souvent en rapport avec son travail mais aucun différend sérieux n'opposera vraiment les deux hommes et ils resteront en bons termes.

Francis à la précédente élection avait élu conseiller sur la liste de Pierre Sicard. Avec lui on trouve un autre nouvel élu en la personne d'Oliver Cromwell. Ils font partie d'une nouvelle génération qui n'est plus inféodée au maire comme le sont encore la plupart des anciens et c'est rapidement qu'ils entrent en conflit avec le maire. Jean Sorbe qui est adjoint commence à jouer un double jeu. Si officiellement c'est un inconditionnel du maire, en sous-main il encourage la fronde des deux nouveaux conseillers. Aujourd'hui, je reconnais que Lili et Francis n'avaient pas toujours tord dans leurs critiques. Il n'en reste pas moins que leur contestation permanente et parfois leur mauvaise foi sont contrées souvent brutalement par mon père ce qu'ils ne lui pardonneront pas. Malgré les rapports tendus avec le maire durant le mandat écoulé, Olivier Cromwell repart sur la liste présentée par Pierre Sicard. Ce n'est pas le cas de Francis Rapin qui ne se représente pas avec certainement l'idée qu'il pourrait y avoir un second tour et qu'il sera facile de prendre en cours de campagne. Une campagne officieuse est bien menée dans ce sens. Et, l'usure de la fonction aidant, mon père est mis en ballottage.

Jean est très bien considéré par la plupart des Preuillois. Sa candidature semble une bonne idée pour suppléer au retrait de mon père. C'était sans compter avec une campagne électorale qui d'officieuse devint officielle de la part de Francis et de ses amis. Une campagne à la limite de la diffamation et qui a pour slogan "bonnet blanc et blanc bonnet". Il ne faut plus de Bugeon au conseil. La candidature de Jean ne fait pas long feu. Francis Rapin se présente et il est élu. Jean est battu, mais à travers lui, c'est Fernand Bugeon que l'on vient d'abattre.

Cet échec est très mal vécu par mon père. Il ne se plaint pas ouvertement. Il dit même être bien débarrassé mais, au fond de lui, il est profondément blessé. Plusieurs fois, je l'ai surpris perdu dans ses pensées, restant à table après avoir dîner, les yeux pleins de brume et oui ! Le grand dur est aussi un tendre.

Je suis ulcéré par le résultat de cette élection. Je suis déçu par les Preuillois qui n'ont pas su reconnaître en mon père le serviteur fidèle de sa commune, celui qui a toujours parlé sans arrières pensées, qui est toujours resté fidèle à l'équipe et au maire même si, parfois, son tempérament entier et droit l'amenait à prononcer des paroles blessantes, à prendre des positions abruptes. Son manque évident de diplomatie a, en partie, occulté sa franchise. On peut considérer que les Preuillois, dans cette affaire, ont voulu donner une leçon à un homme qu'ils n'ont pas cessé de respecter. Au fond de moi, je ne leur pardonne pas et je rêve de revanche. Je vais un peu moins au café. Je prends quelques distances avec des ammis, avec des copains qui, pour moi, ont trahi. Mais l'émotion passée, à l'analyse des faits, je comprends les raisons de certains.

La roue tourne – La fin du patriarche

Mon père n'est pas un homme à se laisser abattre longtemps. Il retrouve son allant dans les mois qui vont suivre. Sur le plan professionnel, il me fait de plus en plus confiance. Je suis responsable d'une équipe, en principe celle qui fait du gros œuvre. Il ne travaille que rarement sur les chantiers et il lui arrive souvent d'être plus d'une semaine sans venir contrôler ce qui s'y passe. Le plus souvent, il reste au bureau où il fait devis et factures. Il contrôle aussi, à partir des attachements et des comptes-rendus journaliers de chantier que nous lui donnons chaque matin, la fiabilité et la rentabilité des équipes ce qui lui permet, à partir de ces contrôles, d'établir des prix unitaires en rapport avec la réalité du travail. Il jardine souvent pendant les jours de semaines. Il faut dire que je ne l'aide plus dans cette tâche depuis que je m'occupe de mon jardin et le sien est toujours aussi grand. La chasse, pendant sa saison, tient aussi une grande place dans sa vie. Il chasse sur le syndicat de Preuilly, sur celui de

Cerbois, souvent en compagnie de Lucien Baujard, au Tremblay avec Raymond et souvent l'hiver avec Sicard qui l'invite à la chasse au sanglier.

Il ne parle jamais de retraite même si, à l'époque, il a plus de 65 ans. C'est que, comme beaucoup de personnes habituées aux responsabilités, il ne croit pas que ceux qui lui succéderont sont déjà au point. Avec Jean nous ne sommes pas pressés. Si nous n'avons pas des salaires extraordinaires, nous sommes pratiquement nos maîtres sur les chantiers. À cette époque nous n'en demandons pas plus et nous n'envisageons pas de devenir patrons dans un avenir proche et, de cette affaire, il n'en a jamais été question pas plus entre Jean et moi qu'entre nous et notre père.

Depuis que je suis revenu du service militaire, mon père s'est enfin décidé à équiper l'entreprise. C'est en premier lieu une petite grue "faucheux" qu'il achète d'occasion. J'en suis le responsable et le seul qui sache la monter et la démonter. À la suite de la 203 camionnette, vient une 403 Peugeot pour enfin remplacer la Bouine qui et en service depuis plus de 25 ans dans l'entreprise ce qui ne l'empêchera pas de continuer encore pendant quelques années à rendre quelques services comme, par exemple, traiter les vignes, rouler la vendange. Ses dernières sorties seront le transport de l'eau nécessaire à la construction de ma maison, le réseau d'adduction d'eau potable ne sera mis en place qu'après la construction du gros œuvre. La dernière acquisition que fera mon père c'est un petit camion U.23 Citroën. Ce n'est pas, loin sans faut, un engin d'une grande modernité. Sous une cabine relativement récente, on trouve une mécanique dont la conception date d'avant la guerre. Il a une benne basculante hydraulique dans laquelle on peut transporter 2m3 de sable ou trois palettes de briques ou de parpaings. C'est moi qui le conduit le plus souvent. En effet, le gros œuvre demande plus de matériaux lourds que la finition ou la restauration réservées à l'équipe de Jean... Aussi, si ce dernier le conduit parfois, c'est le plus souvent moi qui approvisionne ses chantiers. Quelquefois il m'arrive d'approvisionner les chantiers en sable et en gravier. Après une journée de travail, j'aime bien conduire et cela me permet de rester plus longtemps dans la journée sur mon chantier. Il faut dire qu'il ne faut pas ménager sa peine pour conduire ce petit camion qui, malgré sa taille modeste, se rapproche plus pour sa conduite et son confort, d'un tracteur agricole que d'un véhicule moderne. La direction non assistée, le chauffage de la cabine inexistant, la suspension sans aucune souplesse, la boîte de vitesses mal synchronisée en font un engin rustique qui demande à son conducteur une bonne dose de santé et de force physique.

En cette année 1966, l'entreprise n'a jamais été aussi performante. Depuis quelques années déjà, les chantiers se succèdent sans accrocs que ce soit sous la direction de Jean ou de la mienne. Tout en nous laissant une liberté d'exécution totale, mon père exerce encore, je l'ai déjà dit, une certaine surveillance. En revanche pas plus Jean que moi n'avons accès au travail de bureau. Si Jean n'est pas du tout intéressé, en ce qui me concerne, dès mon retour du service militaire, à la demande de mon père, je fais une tentative pour l'aider dans ce domaine mais cet essai tourne court. En effet, outre le fait que mon écriture est à des années-lumière de celle d'un maître copiste, mon mentor de père juge que mes écrits ne sont pas dignes d'être présentées à des clients. À cette époque il n'y a pas de machine à écrire à la maison. Tout est recopié à la main. C'est mon père qui fait ce travail et son écriture est plutôt distinguée. Mon rôle va se cantonner à faire quelques opérations à la machine ou à la main, opérations qui seront contrôlées de toute façon par mon père. Je sais que je suis capable de faire un devis ou une facture mais, malgré ces essais, ce secteur de l'entreprise reste la chasse gardée du patron. Il y a bien aussi la comptabilité mais là, il n'en est pas du tout question. Je n'ai qu'à saluer mon ami Pierre Bouquin lorsque une fois par mois il vient mettre celle-ci à jour. Après quelques essais infructueux qui ne m'apportent rien pas plus qu'à l'entreprise, je rentre dans ma coquille et arrête là une coopération que je juge impossible et que mon père n'incite pas à voir se poursuivre.

L'été 1966 est chaud. Mon père sort de moins en moins. Fin août nous commençons la construction de la maison de Michel Massé, un industriel mehunois. C'est exactement la même que la mienne sauf qu'elle est sens dessus dessous. Mon père est là pour l'implantation et pour le terrassement, mais, par la suite, je ne crois pas qu'il vient plus d'une fois par semaine. Il est vrai que le chantier tourne bien et que je n'ai aucunement besoin de lui.

La chasse est toujours sa grande passion. Aussi, cette année-là, pour l'ouverture, il est convenu qu'il retrouve Lucien Baujard à Cerbois. C'est qu'il aime bien chasser dans les grandes plaines de cette commune, là où il peut tout à loisir pourchasser les compagnies de perdrix sans qu'elles ne lui échappent en allant se réfugier dans les vignes ou les chasses gardées comme c'est souvent le cas à Preuilly. La veille de l'ouverture, il vient me voir à la maison. Je ne me souviens plus pour quelle raison. Peut-être en n'en a-t-il pas, voulant tout simplement voir ses petits-garçons qu'il aime bien. Ils lui manquent certainement depuis qu'ils ne sont plus à côté de chez lui. Il me semble fatigué et se plaint d'avoir la migraine depuis quelques jours. Il faut savoir que malgré son aspect "force de la nature", sa santé n'est pas des plus florissantes. Il a de l'hypertension, il est trop lourd et, surtout, il ne se soigne pas. Il ne consulte que rarement son médecin dont, d'ailleurs, il ne suit pas du tout les recommandations. Si ce soir-là, il n'est pas en forme, il se réjouit en parlant de la journée de chasse du lendemain, jour d'ouverture.

Le lendemain, c'est bien sûr un dimanche, un dimanche de septembre où il fait bon jardiner. Depuis longtemps déjà je ne chasse plus. Je préfère mon jardin et cette fin d'été est idéale pour y travailler. À cette époque, mon jardin est bien entretenu . Mis à part les labours que je fais au motoculteur, je fais les autres travaux à la main. Autant dire que les occupations ne manquent pas pour garder le jardin propre, l'entretenir, le traiter et l'arroser. Ce matin-là, je suis occupé à traiter une planche de poireaux attaqués par les vers. Pour mener à bien ce travail, il faut couper les feuilles, ne laisser dépasser de terre les poireaux que de quelques centimètres et verser sur chacun d'eux une goutte d'insecticide.

Je suis surpris de voir venir vers moi Pierre Macé, mon beau-frère. Il vient m'annoncer une chose terrible. Mon père vient d'avoir une attaque et il est tombé dans les champs alors qu'il chassait avec Lucien Baujard. Il va arriver d'une minute à l'autre. C'est un fermier de Boitier, Jean Jourdan, qui avec l'aide d'autres chasseurs, l'a chargé dans sa camionnette. Je laisse en plan mes poireaux et je pars tout de suite pour la maison de mes parents. J'arrive en même temps que la camionnette. Mon père a toute sa conscience, mais il ne peut plus marcher et semble paralysé. Il souffre aussi de maux de tête. Jean qui a té prévenu est là, lui aussi. Avec beaucoup de difficultés nous arrivons à le monter dans sa chambre au premier étage. Le docteur Boulanger est prévenu. Il arrive quelques minutes plus tard. Les chasseurs repartent dès que mon père est installé. Pendant quelques minutes, ma mère, Jean, Édith, Pierrette et moi attendons à son chevet l'arrivée du médecin. Nous sommes inquiets, mais mon père a toute sa connaissance. Ses bras remuent normalement. Peut-être ressent-il une gêne du côté droit ? En revanche, sa jambe droite refuse de bouger. À ce moment-là aucun de nous ne pense à une issue fatale. Le médecin diagnostique un accident cérébral provoqué par un caillot au niveau du cerveau ou à la rupture d'un vaisseau. Il est assez réservé quant à l'évolution de la situation, une nouvelle attaque n'est pas impossible.

Si un tel cas arrivait aujourd'hui, je suppose qu'au lieu de monter le malade dans sa chambre, on aurait appelé le SAMU puis qu'on l'aurait aussitôt conduit à l'hôpital. Mais, en ce temps-là, on est moins énergique et dans l'immédiat, une hospitalisation n'est pas prévue par le médecin. Avec les heures qui passent l'inquiétude nous gagne mais nous ne sommes pas surpris. Depuis quelque temps le docteur Boulanger craignait cette issue, pour faire chuter son hypertension trop importante il conseillait à mon père de se soigner énergiquement, de suivre un régime sérieux, de perdre du poids et d'éviter l'abus d'alcool. Bien entendu, mon père n'a jamais écouté ces sages conseils et nous avons devant nous le résultat de cette négligence. Maintenant le mal est fait. Il lui faudra luter pour récupérer le plus d'autonomie possible. On n'ose pas penser à ses réactions s'il est condamné à rester dans un fauteuil roulant lui qui a toujours été libre et n'a jamais supporté aucune contrainte. Pendant cette attente, je réfléchis beaucoup et si je ne dis pas grand-chose, ma pensée a vite fait de faire le tour de la situation et des conséquences qui vont en découler. Si par malheur il ne pouvait pas reprendre la direction de l'entreprise à court terme, il est probable que Jean et moi devrions reprendre la direction de l'entreprise. Dans un premier temps, il n'y aura sans doute aucun problème pour la bonne marche des chantiers, mais il s'en présentera forcément d'importants pour ce qui est du travail de bureau et de l'administration de l'entreprise.

Je déjeune en vitesse et je me retrouve au chevet du malade. Il est de plus en plus agité et se plaint de terribles maux de tête. Jean est à côté de moi. À un moment, il nous regarde longuement et nous dit "*mes pauvres enfants, qu'allez-vous devenir ?*". Malgré son mal, il pense à nous et à notre devenir et certainement à notre avenir dans l'entreprise. Jusqu'à cet instant il est probable qu'il n'a jamais envisagé sa succession et qu'il a des doutes sur notre capacité à lui succéder alors qu'il sent que plus rien ne sera comme avant. Jamais il n'a envisagé de passer la main devant nous. Nous n'y sommes pas préparés et peut-être le regrette-t-il. Il s'agite de plus en plus. Ses propos deviennent incohérents. Il délire et, dans ce délire, il se croit sur ses chantiers. Il est au travail. Il commande la manœuvre, s'inquiète du bon déroulement de la tâche. Peu à peu il s'apaise et il semble dormir. Nous ne le savons pas encore, mais il ne se réveillera plus.

Je m'accroche toujours à l'espoir de le voir surmonter cette épreuve. Il en a surmonté bien d'autres et puis la médecine a tellement fait de progrès. Avec des soins énergiques il devrait s'en sortir. L'optimisme envers et contre tout est peut-être un défaut, mais je pense qu'il s'agit plutôt d'une qualité, j'ai tendance à croire au "père Noël". Je prie pour sa guérison, pour sa survie. Tant qu'il y a de la vie il y a de l'espoir. Je prie aussi pour toute la famille, pour qu'elle reste soudée, mais je pense beaucoup à l'entreprise, à son personnel, curieusement je ne m'inquiète pas pour son avenir.

Le médecin est de retour. Ce qu'il avait redouté le matin est arrivé. Mon père a fait une autre attaque à la suite de quoi il a sombré dans le coma. Cette fois, plus d'hésitation, il faut le transporter à l'Hôtel-dieu à Bourges. Une ambulance de Mehun se charge de ce transport. Reverra-t-il Preuilly ? Et s'il revient, dans quel état sera-t-il ? Ce sont les questions que je me pose en voyant s'éloigner l'ambulance. À cet instant, je suis pessimiste. Je ne le conçois pas paralysé, dans un fauteuil roulant, à la merci de ceux qui l'entourent, il n'acceptera jamais. Je ne l'accompagne pas. De toute façon, il n'y a pas de place pour tout le monde dans l'ambulance.

Le lendemain, lundi matin arrive. J'ai l'impression de ne pas être sorti d'un mauvais rêve. La vie doit continuer. L'entreprise est là, bien vivante. Elle doit continuer à tracer son chemin. Ce matin-là, il n'y a rien de particulier à décider. Jean et moi, avec nos équipes, nous partons sur nos chantiers. Le mien c'est la maison de Michel Massé sur les sentes de Barmont à Mehun. Le travail est certainement le meilleur remède contre le stress. Tout va pour le mieux et à midi nous rentrons pour déjeuner. Des nouvelles sont arrivées. L'état du malade est stationnaire. Il est toujours dans le coma. C'est en fin d'après-midi, après le travail, que je me rends à son chevet. Je ne saurais dire avec qui. Il est étendu sur le dos et respire péniblement. La lutte pour la vie doit être terrible. Ses chances de survie sont de plus en plus ténues. Cependant, je m'y accroche comme un naufragé à une bouée. Je ne reste pas longtemps auprès de lui. De toute façon, je ne crois pas qu'il a de ma présence.

Pendant encore trois jours, le temps qui passe me semble une éternité. Tantôt je suis rempli d'espoir, tantôt j'envisage l'issue fatale. Je me raccroche à quelques exemples similaires. Par exemple, en discutant avec Madame Couvert à qui j'étais allé donner des nouvelles, il est question de Mehunois que je connais bien. C'est un chauffeur de camion aux Grands Moulins de Mehun. Il aurait été pendant plus d'une semaine dans le coma et, contre toute attente, il reprit connaissance et guérit sans séquelles apparentes. À la suite de cette discussion, un fol espoir m'envahit. Il n'y a pas de raison que la même histoire ne recommence pas.

Jeudi matin, je suis occupé à découper des pierres de taille pour le soubassement de la maison en construction. Absorbé par mon travail, je ne vois pas arriver Jean. Je relève la tête. Je le découvre là, tout près de moi. La détresse se lit sur son visage. Je comprends tout de suite et ne suis pas surpris malgré l'espoir insensé que je gardais au fond de moi. Les larmes coulent sur le visage de Jean. Comme je l'envie, moi qui n'en ai aucune. Mes yeux sont désespérément secs et pourtant j'ai l'impression que c'est le monde qui vient de s'écrouler. Je pars avec Jean. C'est un ouvrier qui conduira le véhicule pour ramener l'équipe. Quand nous arrivons chez nos parents, le corps est déjà arrivé. Il est couché sur un divan dans la salle à manger. Son visage est détendu et il semble dormir. Ma mère est là bien sûr. Elle n'est pas démonstrative, mais je sais que sa peine est profonde. Son compagnon est parti, un compagnon qui parfois a été rude avec elle comme il pouvait l'être avec

n’importe lesquels de ceux qui l’entouraient mais qui étaient restés unis à ses côtés. Je crois qu’il aurait eu beaucoup de peine à vivre sans ma mère elle qui était toujours aux petits soins pour lui. Les larmes arrivent enfin. Je suis soulagé. Toute la famille arrive petit à petit. Il est bien entouré c’est cela qu’il aimait.

La veillée commence. Il ne sera jamais seul dans sa maison. Il y aura toujours quelqu’un d’entre nous pour lui tenir compagnie. Les visites se succèdent. La famille est grande et les amis nombreux. Les ouvriers de l’entreprise l’aimaient sincèrement. Ses collègues de la grande famille du bâtiment avaient beaucoup d’estime pour lui. Tous ceux-là défilent respectueusement, avec émotion, devant celui qui fût le parent, l’ami, le patron, le maître, le compagnon. Les ouvriers portugais de l’équipe lui sont tous reconnaissants de les avoir accueillis, de leur avoir procuré un logement, de les avoir considérés aussi bien que les ouvriers d’origine française. L’un de ceux qui logent dans notre ancien logement reste toute la nuit, debout, à quelques pas de lui dans la chambre mortuaire. L’exemple d’affliction le plus fort est peut-être celui qui concerne Michel Pelusi, le jeune Italien que j’ai eu l’occasion de présenter. Malgré le fait qu’il ait quitté l’entreprise, il est toujours resté très attaché à celui qui fût son premier patron. À cette époque, il travaille dans la région lyonnaise à la construction d’une centrale nucléaire. Sa mère lui a télégraphié la nouvelle. Le lendemain, il est là. Il a beaucoup de peine et pleure à chaudes larmes. Lui aussi reste de longues heures auprès de celui qui lui avait donné plus que de l’amitié et qu’il n’avait jamais cessé d’appeler "patron".

L’enterrement est prévu pour le samedi matin. C’est une belle matinée comme le mois de septembre sait si bien nous gratifier. À mesure que l’heure du départ approche la foule des parents, des amis, des proches arrivent à la maison en un flot continu. Deux fourgons mortuaires ont été prévus. L’un pour transporter le corps, le second pour les fleurs mais ce sont les ouvriers qui vont pousser le brancard communal sur lequel a été glissé le cercueil.

Si, au cours de cours de son existence, mon père avait vexé et s’était mis de nombreuses personnes à dos, je ne crois pas qu’il y en ait eu qui soient devenues véritablement des ennemis. À quelques exceptions près, la plupart des Preuillois sont là. Il y a tous ceux du bâtiment, il y a les clients, il y a ses amis, les amis de la famille, de chacun d’entre nous, en un mot il y a la foule. Il est vrai qu’une personne qui disparaît alors qu’elle est encore en pleine activité est naturellement plus accompagnée qu’une personne qui est en retraite depuis vingt ans.

Pour la dernière fois mon père franchit la porte de sa maison, cette maison dans laquelle il avait mis si longtemps à s'installer. Car à ses yeux sa vraie maison n'était pas celle-ci mais celle de son enfance, celle de son père, et seul le différent imbécile entre les deux hommes lui avait fait accepter son nouveau logis. Je me souviens d’une discussion que nous avions eue au cours d’une réunion de famille où l’un d’entre nous avait émis l’idée de racheter la maison de notre grand-père si elle était remise en vente. Il faut dire que nous l’aimions bien notre maison natale, celle où nous avions passé les années les plus insouciantes de notre vie. Mon père, ce jour-là, ne nous comprenait pas et il nous avait dit : "*Alors, vous rachèteriez cette maison et celle-ci, qui donc la reprendre ? Vous la revendrez peut-être ?*". Cette réflexion, je ne l’ai jamais oubliée et quand celle qui fût sa compagne, ma mère, nous quitta, je l’avais toujours à l’esprit. C’est certainement pour ce souvenir du souhait de notre père qu’avec mon frère et mes sœurs nous avons décidé de ne pas la vendre sa maison mais de la louer avec l’espérance que, peut-être, l’un de ses petits-enfants ou des arrière-petits-enfants la rachète et l’habite.

Sa maison, il l’a quittée pour toujours, mais moi je suis persuadé que son esprit y séjournera aussi longtemps que nous ne l’abandonnerons pas. Le chemin qui conduit à l’église est bordé par la foule sur toute sa longueur. Elle se fond dans le cortège au fur et à mesure que celui-ci s’avance et tient toute la largeur de la route. La place de l’église est pleine comme un œuf. Les cloches l’accueillent par une volée et, après, commencent à égrainer le glas qui est, en quelque sorte, un hymne au départ. L’église est bien trop petite pour accueillir la foule. Il me revient à l’esprit l’enterrement de la petite Isabelle. Comme pour son grand-père, la même foule était là pour l’accompagner.

La cérémonie se déroule en suivant un rite immuable. En plus du desservant habituel de la paroisse, mes deux cousins prêtres sont là qui officient. Yves est le filleul de mon père. Je sais qu'il l'aimait bien cet oncle plein de malice qui lui rendait si bien son amitié. Mon père n'était pas du tout pratiquant. Bien sûr il était baptisé, il avait fait sa communion et s'était marié religieusement mais il ne rentrait dans les églises que pour assister à ces cérémonies et aux enterrements. Croyait-il en Dieu ? Rien dans son attitude ne le laissait penser. Pourtant, j'en suis persuadé, il n'était pas athée, il n'aurait jamais conçu ses obsèques sans passer par l'église et au fond de lui-même une voix devait lui dire "*Qui sait ?*". Il faut savoir que ce comportement vis-à-vis de l'église était celui de la plupart des hommes qui étaient très peu nombreux à pratiquer, à l'inverse des femmes, mais qui considéraient l'Église avec ses sacrements et ses coutumes comme des passages obligés.

Qu'il est loin le temps où l'enfant de chœur en religion que j'étais allait servir pour les cérémonies d'enterrements, un service rémunéré qui me permettait de sécher l'école un bon moment. Mais je ne suis plus du côté de ceux qui font le spectacle. Je suis du côté des spectateurs, du côté de ceux qui subissent. Les temps changent. De nos jours, il n'y a plus d'enfants de chœur.

À cette époque toute l'assistance accompagne le défunt de l'église au cimetière à pied. C'est également au cimetière que la famille reçoit les condoléances. C'est certainement le moment le plus pénible de la cérémonie. Avec ma mère, Jean et mes sœurs nous sommes alignés contre le mur du cimetière. Après avoir béni le corps, la lente procession de toux ceux qui sont assisté aux obsèques défile devant nous. Les plus intimes nous embrassent. Les autres nous serrent gravement la main. La plupart prononcent des paroles de réconfort. Ce défilé dure de longues minutes. Si sa longueur le rend pénible, il est réconfortant de constater que mon père avait beaucoup d'amis, beaucoup de personnes qui le respectaient, que la famille formait un bloc uni. Devant toute cette foule, je suis fier d'être le fils de Fernand Bugeon, du "Grand". Je n'avais jamais envisagé le jour où je serais séparé de mon père et là, pendant que cette longue procession n'en finit pas de passer, c'est lui qui s'éloigne inexorablement.

Seule la famille est restée. Le cercueil est descendu dans le caveau. Ce sont les ouvriers de son entreprise qui l'avaient construit. Ce sont encore eux qui le descendent et qui referment la case. Maintenant il repose dans la terre de Preuilly, dans cette terre qu'il n'avait jamais voulu quitter. Tout à côté de lui, sous la tombe voisine, sa petite-fille Isabelle dort. Ils se tiennent compagnie. Je les imagine se tenant par la main nous souriant et, derrière eux, tous ceux de la famille : frère, grands-parents, arrière-grands-parents, oncles, tantes, cousins et cousines. Ils sont des dizaines qui reposent dans ce cimetière. Je ne les ai pas comptés, mais je suis persuadé qu'ici ils sont plus nombreux que les membres de la famille vivants.

Avec la fin de l'après-midi, les derniers parents repartent. Maintenant il nous faut reprendre le chemin sans le premier de cordée. Ma mère va se retrouver bien seule dans sa maison. Elle n'est pas abattue. Elle a toujours su être forte dans les moments difficiles.

L'entreprise continue

L'entreprise n'a plus de guide. Mon père avait-il envisagé de passer la main à court terme ? Il n'en a jamais été question entre nous, mais les rênes sont là et il va bien falloir les prendre. Cette prise en main ne fait l'objet d'aucune discussion dans la famille. Chacun va prendre sa part de responsabilités sans qu'il y ait de partage proprement dit. En principe c'est ma mère qui devient chef d'entreprise. Elle va continuer de faire ce qu'elle avait l'habitude de faire c'est-à-dire ouvrir et classer le courrier, donner les acomptes et les payes aux ouvriers (à cette époque en argent liquide), donner les sommes nécessaires à l'achat du carburant aux chauffeurs des véhicules. Mais en dehors de cela elle n'a aucune idée du travail qui se fait sur les chantiers. Jean repart avec son équipe sur son chantier. Je n'ai aucun souvenir de celui-ci. Jean est autonome depuis longtemps et, dans l'immédiat, il ne se pose pas beaucoup de questions. Avec mon équipe, dans un premier temps, c'est la même chose. Je continue la maison Massé à Mehun. Officiellement personne ne me demande de m'investir dans le rôle qui va devenir le mien, comme si cette investiture coulait de source. Petit à petit, dans les quelques jours qui suivent la disparition de mon père, je fais le point avec ma mère au sujet du travail

de bureau. Je commande les matériaux, à contrôler les factures "fournisseurs", prépare les éléments nécessaires au comptable pour que celui-ci établisse la paye et envoie la déclaration pour la TVA.

Le premier matin qui suit les obsèques, je prends la place de mon père au bout de la table de la cuisine, chez ma mère. C'est le cœur serré que j'ouvre le cahier sur lequel il notait les comptes-rendus de chantiers que nous lui donnions Jean et moi, chaque matin. Je suis le premier arrivé. Je reporte les notes qui concernent mon chantier et ensuite c'est le tour de Jean. Je remplis aussi le registre où sont notées les heures effectuées par les ouvriers, par chantier. Ce travail, je le fais dès la première journée tout naturellement sans que personne ne me le demande comme si la continuité qui s'instaure avait été prévue. Peut-être l'était-elle effectivement dans notre subconscient. L'entreprise reprend le cours de ses activités qui repartent pour plus de 35 ans. Avec Jean nous succéderons à notre mère en 1971 et, en 1985, je continuerai seul lorsque Jean aura prit sa retraite, mais c'est bien la même entreprise qui se perpétuera durant toutes ces années.

Nous avons le temps de voir venir. Côté carnet de commandes, nous avons du travail pour plusieurs mois. Les finances sont saines même si mon père n'a jamais roulé sur l'or. Nous n'avons aucun problème dans la conduite des chantiers où nous étions déjà autonomes depuis quelque temps. En ce qui concerne la comptabilité, je constate qu'il n'y a rien de bien compliqué. Il suffit de classer, d'inscrire les dépenses et les recettes, de préparer les décomptes des heures des ouvriers sur une grille, de classer les diverses déclarations relatives aux charges sociales, à la TVA, pour que le comptable puisse établir les salaires et envoyer les déclarations.

Le comptable s'appelle Pierre Bouquin, je le connais depuis longtemps déjà. Il est venu chez mon père avec son patron alors qu'il était encore en formation avant qu'il parte faire son service militaire. Il a un an de moins que moi. Depuis peu son patron lui a vendu une partie de son portefeuille avec la clientèle qui va avec. Il habitait Vierzon, mais comme le plus gros de sa clientèle est surtout à Saint Florent et ses alentours, c'est dans cette ville qu'il a acheté une maison et établi son cabinet. J'ai toujours sympathisé avec Pierre Bouquin et il va m'être d'un grand secours. Je ne connais rien à la comptabilité aussi ne me ménage-t-il ni son aide, ni ses conseils. Il est toujours disponible pour me renseigner et me rendre une foule de services.

En ce qui concerne l'établissement des devis et des factures, j'en connais bien le principe mais je n'ai à mon actif que les quelques moments passés avec mon père. C'est un peu la même pour les relations avec les clients. Si pour les petits chantiers j'arrive à me débrouiller seul, pour ceux qui sont plus importants comme la construction de pavillon, deux amis de mon père me seront d'un grand secours.

Le premier est Henri Salmon, "Riquet". C'est le fil de Monsieur Salmon que mon père appelait "son bon Dieu". Riquet n'est pas architecte. Il travaille à "Nord Aviation" mais est déclaré métreur ce qui lui permet de travailler en dehors de son usine en toute légalité. Il a appris son métier chez son père et a acquit, à son contact, un solide sens pratique. Mon père avait déjà l'habitude de lui confier de temps en temps l'établissement de plans et de devis concernant des pavillons. Il me propose son aide lorsque mon père disparaît et très vite je fais appel à lui. Il ne compte ni son temps, ni les kilomètres. À son contact j'apprends beaucoup sur ce que je croyais bien connaître. Il ne se passe pas de jour au cours desquels je ne lui téléphone pas, pas de semaines sans qu'il ne se déplace pas après son travail ou que je lui rende visite. Riquet devient l'un de mes meilleurs amis et certainement le plus précieux. Il le restera toute ma vie professionnelle. Quelques années plus tard, je lui construirai sa maison à la Chancellerie à Bourges.

Le second se nomme Philippe Dutar, il est lui aussi métreur de formation. Avant la guerre, il travaillait dans l'entreprise Métivet comme conducteur de travaux. Entre les deux guerres, l'un de ses oncles louait à Preuilly une maison pour les vacances de sa famille (cette maison fait aujourd'hui partie de la propriété Falanchet). Je suis trop jeune pour avoir des souvenirs de cette époque. Les Dutar étaient commerçants à Mehun. Ils tenaient un commerce de draps et tissus. C'était une famille de notables à Mehun. Philippe Dutar venait souvent à Preuilly chez son oncle. C'est à l'occasion de ces

visites qu'il fît la connaissance de mon père qui organisait pour l'oncle des parties de pêche aux engins où il excellait. C'est au cours de ces parties de pêche auxquelles il participait que Philippe Dutar fit la connaissance de mon père.

De retour de captivité Philippe Dutar se marie avec sa cousine Geneviève et il vient habiter chez elle à Mehun. Il ne retourne pas travailler dans le bâtiment mais entre à l'usine Pillivuyt comme directeur de l'entretien et des machines et, comme Riquet Salmon, il s'installe comme métreur à mi-temps. À cette époque, les pavillonneurs n'ont pas encore accaparé le marché aussi les candidats à la construction s'adressent le plus souvent à un entrepreneur, à un artisan connu, pour qu'il s'occupe de sa construction. Parfois ils vont voir un architecte ou un métreur ce qui revient au même car l'entrepreneur dirige toujours le client chez l'un de ces hommes de l'art. Mais ils préfèrent souvent les métreurs moins chers et plus accessibles que les architectes. Dans la région de Mehun, Philippe Dutar est connu. Beaucoup de clients vont directement chez lui. C'est souvent lui qui propose les entrepreneurs et mon père est l'un de ceux-là.

Tout comme Riquet, Philippe Dutar est toujours disponible pour me rendre service. Lorsque je prends l'entreprise, plusieurs de ses projets sont en cours ou prêts à être exécutés. Avec ses conseils, il me sera facile de les mettre en œuvre. Lui non plus ne ménagera pas son aide.

Ainsi, lorsque je prends les rênes de l'entreprise, je n'aie aucune expérience pratique sauf en en ce qui concerne la direction de mon équipe, j'arriverai sans trop de difficultés à me débrouiller d'une façon convenable grâce aux trois hommes que sont Pierre Bouquin, Riquet Salmon et Philippe Dutar. Il ne me faudra que quelques mois pour devenir opérationnel et si je fais encore appel à l'un de ces métreurs, ce n'est pas que je sois incapable d'établir un métré ou bien de lire un plan, mais c'est plutôt parce que je n'ai pas toujours le temps. En effet si je m'occupe du bureau, je continue de travailler presque à temps complet sur les chantiers. Le plus souvent c'est le soir, après le travail, que je suis au bureau. C'est seulement lorsque je suis débordé que je prends une journée. Mon écriture ne s'est pas améliorée. C'est Édith qui recopie devis et factures à la main. Comme mon père, je contrôle le rendement des équipes chantier par chantier. Cette pratique permet de me rendre compte si les prix unitaires pratiqués sont bien en rapport avec le travail effectué. Ce contrôle est possible grâce aux attachements inscrits tous les matins sur le cahier que tenait mon père et que j'ai repris. Ce travail de contrôle est très intéressant. Il permet de mieux appréhender la réalité des chantiers et la marge que laissent les prix unitaires. Cependant, si mon père faisait ces contrôles, ils n'étaient pas systématiques. En ce qui me concerne, dans la mesure du possible, je les appliquerai à l'ensemble des chantiers. Cette pratique apporte quelquefois de bonnes surprises mais parfois aussi quelques mauvaises et dans tous les cas permet de juger de l'efficacité des équipes.

Avant de décéder, mon père était sur le point de mettre une maison en chantier à Somme, sur un terrain que mon oncle Lucien Trouvé avait vendu à un couple comme emplacement à construire et c'est Philippe Dutar qui avait fait les plans. Mon père lui avait confié la rédaction des devis. Début octobre, les Doron donnent leur accord définitif et font part de leur désir de commencer les travaux. L'équipe de gros-œuvre que je dirige termine la maison Massé et, pour la première fois, je me prépare à implanter seul une maison. Je suis bien capable de faire ce travail, mais jusqu'à ce jour mon père avait toujours tenu à être présent pour cette opération. Philippe Dutar se propose de m'assister dans cette tâche avec son niveau optique. Bien entendu j'accepte cette aide car, avec cet appareil, il n'y a plus besoin de niveau à eau et plus besoin de tracer le fameux "trait carré" pour trouver l'équerrage de l'implantation. Il faut dire que ces deux opérations telle qu'elles étaient pratiquées traditionnellement étaient plutôt archaïques. Cette implantation se passe dans de bonnes conditions et dès le lendemain une partie de mon équipe est à pied d'œuvre pour commencer le terrassement. C'est, je crois, le dernier pavillon dont le terrassement est encore exécuté à la main quand il s'agit de fouilles en rigoles. Pour les fouilles en excavation, elles sont faites à la pelle mécanique depuis les silos de la Motte. Exécuter les terrassements en rigoles à la main a pour avantage d'obtenir une largeur exacte des bords et par-là même, de les remplir de béton ou de maçonnerie s'appuyant précisément sur les cotés. Cette technique sera bientôt abandonnée, les tractopelles à vérins hydrauliques fourniront une précision

semblable à ce qui peut être fait à la main et les fondations se feront souvent en béton armé, d'une largeur supérieure aux murs, ce qui n'imposera plus une largeur rigoureusement exacte.

Le chantier se déroule sans aucun problème. Tout va pour le mieux. Michel Pelusi vient de réintégrer l'entreprise. Il est incorporé dans mon équipe, il est devenu un très bon élément. Mais quelque chose m'intrigue. J'ai comme l'impression que les cordeaux qui sont tendus sur les quatre murs pour maçonner ne sont pas de niveau. Je fais cette remarque de ma voiture, mais après être descendu et en alignant les quatre cordeaux à l'œil, je constate qu'ils sont bien en ligne. Arrive le moment où il faut tirer le trait de niveau (c'est un trait bleu battu sur les murs intérieurs du bâtiment à la cote de plus d'un mètre, avec l'aide d'un cordeau trempé dans de la poudre bleue, les points de niveau sont donnés au niveau d'eau). Cette opération terminée, je suis incrédule, il y a un faux niveau de vingt centimètres entre angles en diagonal, tandis que sur l'autre diagonale ces derniers sont de niveau. La lumière se fait, je comprends enfin la raison de cette erreur. Au moment de l'implantation, le niveau optique de Dutar a dû être décalé. Les planches clouées sur les poteaux et les cordeaux tendus dessus s'inscrivaient tous dans un plan parfait, mais qui n'était pas de niveau. Je suis catastrophé. C'est la première fois que j'ai la responsabilité d'une implantation et je découvre que celle-ci n'est pas de niveau. Je me rends sur-le-champ à l'usine Pillivuyt pour essayer de rencontrer Philippe Dutar. Je lui explique la situation et devant la gravité de celle-ci il m'accompagne sur le chantier. Il est bien ennuyé. Il se rend compte qu'il est le principal responsable de l'erreur. Il n'est pas question de démolir les murs du sous-sol montés aux deux tiers. En accord avec lui il est prévu de gagner dix centimètres en jouant sur l'épaisseur des joints et dix autres sur l'arase en béton. Si ce n'est l'aspect insolite des joints plus épais d'un côté que de l'autre et des arases en queue de billard, le mal est réparé. Il faut dire que les clients sont de braves gens qui ne tiennent pas compte de ces anomalies. Il est vrai aussi que Philippe Dutar qui se sentait responsable a très bien plaidé ma cause.

Avant cet incident, je savais que l'implantation était un acte important de la construction. Après je comprends pourquoi mon père ne faisait confiance à personne pour cet acte. Quant à moi, je prendrai toujours le plus grand soin aux implantations contrôlant à plusieurs reprises le niveau, l'équerrage et les mesures. Par la suite j'achèterai un niveau optique pour remplacer le vieux niveau à eau qui n'est pas toujours d'un maniement facile. Le niveau optique permet des contrôles rapides et a surtout une portée bien supérieure au tuyau du niveau d'eau. Quant à l'équerrage, grâce à un prisme à équerre et aussi un double, voir triple décamètre, le trait carré de mes ancêtres devient de l'histoire ancienne.

Une autre maison avait fait l'objet d'un devis par mon père. Lui aussi est accepté. Cette fois c'est le client lui-même qui avait fait son plan. C'est l'un des directeurs de la SIETÀ responsable des bâtiments. Il connaît bien la construction et c'est un homme charmant. Son épouse et native de Quincy et c'est sur cette commune que la construction est projetée. Pas plus Riquet Salmon que Philipe Dutar ne sont impliqués dans cette maison. Ils n'ont pas fait les plans et c'était mon père qui avait fait le devis. Ce sera donc le premier chantier important que je mènerai à son terme, seul. La construction se passe dans les meilleures conditions possibles et, pour la première fois, j'établis un mémoire important. À cette époque, je suis en pleine forme. Durant la journée je travaille sur le chantier ou au volant du camion, c'est souvent moi qui approvisionne le chantier de Jean et, assez souvent, j'apporte du travail à la maison que je fais parfois après dîner. Jean n'a pas changé ses habitudes. Il s'occupe exclusivement de son chantier et me laisse me débrouiller avec le reste. Je l'avoue, tout compte fait, j'aime autant cela. Cela me permet de prendre des responsabilités et les décisions qui s'imposent sans lui en référer auparavant. Mais toute médaille a son revers, à certains moments j'aurais préféré son soutient plutôt que ses critiques, parfois justifiées, sur le mauvais rangement de planche ou le mauvais nettoyage d'un matériel par mon équipe.

Ma mère me fait entièrement confiance. J'ai la signature des comptes de l'entreprise, tout comme Jean, mais lui ne s'en servira jamais. Elle continue comme au temps de mon père à classer et à ouvrir le courrier. Elle fait les enveloppes pour la paye des ouvriers qui sont payés en liquide et gère l'argent du carburant et me rend compte de ces opérations. En dehors de ces petites choses, elle se repose complètement sur nous en général et plutôt sur moi en particulier. Je m'habitue très bien à cette

façon de travailler. Il faut dire que le pouvoir est un peu comme une drogue. C'est une satisfaction intérieure de se sentir responsable. Il est vrai que je n'ai jamais apprécié d'être commandé. Si je n'ai pas voulu suivre des études au-delà du certificat c'était pour ne plus avoir à subir le système enseignant. Mon seul patron a été mon père et un père ne sera jamais un véritable patron. Si en principe je partage les responsabilités de l'entreprise avec Jean, en réalité je suis le seul responsable et j'en suis assez fier. C'est un peu comme une revanche du canard boiteux, du Titi que tout le monde aimait bien mais que, pendant des années, on n'a pas pris au sérieux.

L'entreprise est sur de bons rails lorsque au printemps 1967 on me propose la construction d'un grand et beau pavillon à Saint-Doulchard. C'est le premier gros client que je vais démarcher. Le client, Monsieur Plisson, est carrossier. Il a une bonne affaire et gagne bien sa vie. Il a vu grand. C'est un métreur de Bourges qui travaille chez un architecte qui a fait les plans. Il s'occupe aussi de la maîtrise d'œuvre. Il a conçu un beau projet. Depuis la construction du foyer rural de Quincy c'est la construction la plus importante. Ce client n'est pas tombé du ciel pour venir à Preuilly et nous proposer la construction de son pavillon. C'est l'un des bons amis de Maurice Fraize, un peintre décorateur pour lequel nous avions, quelques années auparavant, construit une maison, route d'Allogny à Allouis. Il avait été satisfait de notre travail et nous avait recommandés à son ami. Le bouche-à-oreille est la meilleure des publicités.

C'est Riquet qui établit le métré mais c'est moi qui fixe les prix unitaires. L'affaire est conclue et j'ai le feu vert pour commencer les travaux. Je suis fier de ce chantier qui va commencer, une belle et grande maison. Ce chantier, je ne le dois qu'à moi et s'il est sur de bons rails c'est de ma seule initiative. Le terrain n'est pas d'une qualité exceptionnelle, argileux il n'inspire pas confiance pour la stabilité du bâtiment, c'est la raison pour laquelle les fondations ordinaires sont remplacées par un radier général. C'est la première fois que je suis confronté à ce genre d'ouvrage pour lequel le matériel de l'entreprise risque de ne pas être à la hauteur.

À la mort de mon père, ce matériel n'est pas important : deux camionnettes dont l'une a déjà plus de dix ans, un camion relativement récent, une petite bétonnière simple et sans chargeur de plus de quinze ans, une grue sapine du même âge qui a été achetée d'occasion, un échafaudage métallique en bon état avec des planches d'échafaudage en nombre. À l'époque où nous devenons responsables de l'entreprise il y a peu de centrales à béton et aucune ne le commercialise. La mode est de faire le béton sur place avec de grosses bétonnières à chargeur ou à débit continu. Le volume nécessaire de béton pour le coulage du radier général que je vais entreprendre est l'occasion qui nous incite à acquérir une bétonnière à chargeur. Ce radier a une épaisseur de 25 centimètres dans laquelle sont enrobées deux nappes d'armature. Ce béton doit être vibré et nous n'avons pas de vibreur. Nous optons pour une aiguille pneumatique qui nécessite la mise en œuvre d'un compresseur. Depuis longtemps déjà nous avions besoin de cet engin qui pourrait être d'un grand service pour du terrassement en terrain difficile, pour la démolition de maçonnerie, pour enduire et pour bien d'autres choses encore.

Nous nous décidons à acheter une bétonnière à chargeur, un compresseur avec deux marteaux piqueurs et une aiguille vibrante, le tout chez Jacques Massot, un négociant en matériels d'entreprise de Bourges, qui est brave homme et qui a bien connu mon père. Il lui avait vendu la petite grue d'occasion. C'est sur le chantier Plisson que tout ce matériel est mis en œuvre. J'en suis très fier comme je suis fier de l'ensemble de l'entreprise qui tourne comme une mécanique bien huilée. Une nouvelle génération de Bugeon fait ses premières armes dans l'entreprise à l'occasion de ce coulage. C'est Pierre le fil de Jean. À cette époque, il est étudiant au lycée technique du bois à Mouchard dans le Jura. Il est en vacances et vient renforcer l'équipe pour la mise en œuvre du radier. Je suis bien loin de penser à ce moment-là que Pierre reviendra un jour dans l'entreprise, que je serai heureux de l'y accueillir, que grâce à une très bonne entente nous ferions un bon bout de chemin ensemble avant que notre coopération ne se termine dans le doute et la suspicion. Le temps est, semble-t-il, la meilleure des médecines et tout est rentré dans l'ordre aujourd'hui, nos relations après avoir été tendues sont redevenues amicales.

Avec ce radier général, une autre partie du métier de maçon va être mis en œuvre. C'est un appareillage de pierres dite "mosaïque moderne". C'est un appareillage qui existe déjà depuis longtemps mais je n'avais jamais eu l'occasion de le mettre en œuvre, surtout avec de la pierre sous forme de moellons bruts sortant de la carrière. À cette occasion nous ouvriers portugais, Jean Carvalho et son beau-frère Antonio Vierra vont m'être d'un grand secours. En effet, cette maçonnerie demande l'emploi de pierres taillées par lits de même épaisseur. Les moellons bruts ont une couleur grise bleutée avec souvent un cœur plus foncé. Ce sont des "pierre de la Rencontre", à la mode à cette époque, qui viennent d'une carrière de la région de Sancoins. Jean et Antonio à longueur de journée taillent les pierres en assises régulières. Ce sont de bons professionnels et ils font du bon travail. Ils appareillent également les pierres d'angle, les tableaux, les linteaux. C'est moi qui pose ces pierres plaquées contre un mur en parpaings. Deux autres maçons m'aident dans cette tâche. Cette construction me procure une grande satisfaction. Elle est importante, a fière allure avec son soubassement et les murs du proche en pierres apparentes, avec aussi une corniche en béton que, pour la première fois, nous sortons brutes de coffrage grâce à Michel Pelusi qui, depuis quelques mois, est venu retravailler dans l'entreprise. Dans la grande entreprise où il était allé travailler, il avait fait beaucoup de béton armé, de coffrage, de ferraillage et avait acquis une technique que nous n'avions pas dans l'entreprise.

Comme j'en ai pris l'habitude, comme pour les autres chantiers, je fais le déboursé par poste et je suis très satisfait du résultat. Tous les postes sont bénéficiaires et laissent une bonne marge. L'entreprise est une affaire qui marche, et si elle a été perturbée un moment par la disparition de mon père, maintenant nous volons de nos propres ailes.

J'ai toujours recours à Riquet et à Philippe Dutar pour les plans et les devis mais je fais systématiquement les factures et, assez vite, je ferai mes devis. De ce fait leur participation à la marche de l'entreprise se réduira peu à peu. Il m'arrive maintenant de rester au bureau surtout en fin de mois afin de régler les comptes et préparer la paye pour y établir aussi les factures. Lorsqu'il fait beau j'emporte avec moi du travail sur le chantier mais ce n'est pas évident de travailler convenablement dans ces conditions aussi j'abandonne assez vite cette méthode.

Depuis la fin des années cinquante, le bâtiment est entré dans son âge d'or. Il est facile de trouver du travail. Les prix sont confortables mais raisonnables et, à cette époque, un ouvrier qualifié peut, avec son seul salaire, entreprendre de faire construire sa propre maison. Aujourd'hui les entreprises travaillent avec des marges très faibles et malgré cela deux bons salaires ne sont pas trop pour la même opération. À cette époque, l'essentiel des constructions de pavillons est le fait de petites et moyennes entreprises. Quelques pavillonneurs sont bien déjà sur le marché, mais ils sont encore marginaux et c'est sans peine que nous construisons aux mêmes prix qu'eux et peut-être même moins chers.

À la disparition de mon père la situation financière de l'entreprise était saine. Elle l'est restée avec la gestion collégiale mise en place. En réalité cette gestion est la mienne. Ma mère me laisse libre et Jean ne me demande aucun compte. La seule participation aux affaires de la famille est le fait d'Édith qui recopie à la main les devis et factures. Il n'y a pas de machine à écrire et nous serons encore quelques années avant d'en acquérir une. Nous serons certainement l'une des dernières entreprises de notre entourage à ne pas employer de machine à écrire.

Le plus souvent, à cette époque, lorsque quelqu'un décide de faire construire, il va consulter un entrepreneur de maçonnerie. Parfois il connaît aussi des entreprises dans les autres corps d'état et, de ce fait, il contacte lui-même ces entreprises mais cette éventualité est assez rare et c'est le maçon qui les propose comme il propose un maître d'œuvre, architecte ou métreur. Plus rarement les clients choisissent eux-mêmes leur maître d'œuvre. Dans les deux cas, ils établissent les plans et la demande de permis de construire et, comme je l'ai déjà écrit, c'est souvent qu'ils font les devis pour le compte des entreprises mais pendant la construction la maîtrise d'œuvre et souvent tenue de façon informelle par le maçon. À pratiquer de cette façon, petit à petit, un groupe d'artisans et de petites entreprises gravitent autour de nous qui sommes, en quelque sorte, officieusement une entreprise pilote. Avec la

multiplication des chantiers de pavillons, pour aussi ne pas être débordé par les pavillonneurs qui vendent leurs pavillons clés en main, une véritable équipe s'est constitué autour de l'entreprise Bugeon à la fin des années soixante.

L'équipe

La menuiserie charpente c'est l'entreprise Maurice Diette de Mehun. Celui-ci, plus connu sous le sobriquet de "Filosi" est basé rue de Verdun en face de la gare de marchandises. Né à Sommes il est issu d'une famille d'ouvriers. Il a fait son apprentissage chez Edgar Trouvé le menuisier charpentier ami de mon père dont j'ai déjà fait mention. Trouvé avait de l'énergie à revendre, c'est ce qui dû être à l'origine de son surnom de "la vapeur". Si Maurice Diette n'avait pas déjà été Filosi, surnom dont la consonance fait penser à vitesse, il aurait très bien pu hériter de son patron de celui de "la vapeur" tant il lui ressemble sur le plan professionnel. Maurice Diette a créé son entreprise quelques années après la guerre. L'époque est faste pour ceux qui osent. Filosi est de ceux-là. En quelques années, il embauche plusieurs ouvriers, il construit un vaste atelier, s'équipe de machines et a un stock de bois important. C'est un grand professionnel. Il a le sens du travail, toujours prêt à intervenir lorsque l'on a besoin de lui, toujours prêt à rendre service. Il fabrique sa menuiserie dans son atelier. Il est aussi bon charpentier que menuisier et sait faire de beaux escaliers. Il a quand même un petit défaut, autant il est ordonné et méthodique dans son travail autant son bureau est un foutoir. Il est vrai qu'il y passe un minimum de temps et ce n'est pas la brave Madame Diette qui le seconde en tenant le secrétariat qui va éclaircir l'horizon de ce capharnaüm.

Maurice Diette est pour moi un exemple. De tous les entrepreneurs que je fréquenterai durant ma vie professionnelle, c'est celui que j'ai le plus admiré. Il est pour moi un conseiller, un ami véritable malgré les 20 années qui nous séparent. Il ne parle pas souvent de politique et c'est une surprise pour moi d'apprendre qu'il est communiste, il faudrait plutôt communiste de naissance, fidèle aux idéaux de sa famille mais rien dans son attitude ne laisse paraître cet attachement si ce n'est qu'il sera enterré civilement. C'est au travail que la mort le surprendra alors qu'il jouait les prolongations. Depuis quelques mois il aurait pu être en retraite mais, un peu comme mon père, il se croyait irremplaçable. Alors qu'il visite un chantier, il fait une chute et se casse une jambe. Son heure est toute proche, il ne se relèvera plus de son lit d'hôpital. Une phlébite vient compliquer son état. Il doit rester impérativement coucher mais, pour lui, c'est impossible, il se redresse, un caillot lui monte au cœur et la vie s'en va. Comme il a vécu, Filosi est parti, en vitesse.

Comme beaucoup de couvreurs, Jacques Roux est natif de Quincy où il habite et où il a établi son entreprise. La particularité de cette commune est la présence sur son territoire de plusieurs entreprises de couverture. À cette époque, il y en a quatre ou cinq. Quelle est l'origine de cette particularité ? Je ne saurais le dire.

Jacques est un homme sérieux, compétent et travailleur. Il a succédé, après la guerre, au patron chez lequel il a appris son métier alors qu'il n'était pas encore marié. Il travaille avec trois compagnons bons professionnels, eux aussi. C'est tout naturellement, qu'après avoir travaillé sur les mêmes chantiers, que mon père lui a accordé sa confiance, une confiance que je n'ai aucune raison de ne pas lui garder et lorsqu'un client a besoin d'un couvreur, je lui conseille Jacques Roux. Je m'entends bien avec lui et je travaillerai avec lui jusqu'à son départ en retraite.

Le plâtrier, c'est Jacques Auger. Il est de ma génération. Nous avons travaillé comme apprentis sur les mêmes chantiers. Le mari de sa mère avait été artisan plâtrier. C'est chez lui que Guy a fait son apprentissage. Curieusement, je n'ai jamais connu son nom mais seulement le prénom sous lequel il était connu, Valentin. Guy est orphelin de père très jeune. Il n'a pas eu une enfance et une jeunesse heureuses. Son beau-père l'a élevé à la dure, en revanche il en a fait un bon plâtrier. Guy ne doit pas tellement apprécier de travailler avec son beau-père aussi, lorsque l'occasion se présente, il n'hésite pas à se présenter à un concours de moniteur de plâtrerie au centre AFPÀ de Bourges et de le réussir. Par la suite, il enseigne dans ce centre pendant plusieurs années. Il n'a pas le caractère à devenir fonctionnaire toute sa vie. L'ambiance des chantiers lui manque aussi, lorsque son beau-père prend sa

retraite, il démissionne et crée sa propre entreprise. Tout comme avec Filosi et Jacques Roux c'est à Guy que je fais confiance lorsqu'il faut choisir un plâtrier. Guy est un professionnel sérieux même si parfois son travail n'est pas exempt de tout reproche. À cette époque, la plâtrerie vit ses dernières belles années. Si, dans la majorité des chantiers, on fait encore du plâtre, un matériau nouveau, le placoplâtre, prend une place de plus en plus importante. La plupart des entreprises de plâtrerie se reconvertissent dans cette spécialité qu'elles mènent de concert avec la plâtrerie traditionnelle. Ce n'est pas le cas de Guy qui n'arrive jamais à sauter complètement le pas. Il n'est pas ambitieux et il n'a pas besoin d'une grosse charge de travail. Quelques années après la création de son entreprise, il a deux compagnons, mais lui-même ne travaille que rarement sur les chantiers, son rôle se réduit à l'approvisionnement et au nettoyage. Avec le temps, il devient un client assidu des bars et des cafés qu'il visite régulièrement et où il participe tous les matins à des casse-croûtes organisés avec des amis. Pendant des années, il gardera les mêmes habitudes, des habitudes qui, petit à petit, ruinent sa santé. Un peu avant d'être en retraite, il est reconnu inapte au travail. Il arrête son entreprise et ne lui survit que quelques années.

Guy est garçon franc. Il est reconnu pour son excellent état d'esprit et pour son civisme. Il est sollicité pour entrer au conseil municipal de Mehun. Il y est élu, fait un mandat comme conseiller et un second comme adjoint. Il est chargé des travaux et de l'entretien. À cette époque, il passe plus de temps à la mairie que dans son entreprise. Il quitte notre monde bien trop tôt, victime de son mode de vie. Tous ceux qui l'ont connu le regretteront. Pour moi c'est l'un de mes meilleurs camarades qui s'en va.

Georges Chevalier dit "Calibre" est le doyen de l'équipe. C'est lui le peintre de service. Calibre est plutôt de la génération de mon père. Comme la plupart des peintres, c'est un gai luron. C'est aussi un bavard impénitent. Lui aussi aime bien retrouver les copains au café où il engage des conversations sans fin dont la plupart du temps, la chasse est le sujet principal. Grâce à sa profession et à son esprit curieux, il connaît beaucoup de gens. C'est un chasseur invétéré qui se damnerait pour une partie de chasse. Il sacrifie tous ses dimanches à sa passion et pendant la saison quelques jours en semaine. Tous ces à-côtés ne l'empêchent pas de très bien faire son travail. Il est aussi facile à vivre sur les chantiers. Comme Filosi, j'aime bien Calibre. Je le connais depuis que je travaille. J'aime sa gouaille, son rire sonore, sa bonne humeur. Je l'aime aussi car il me rappelle quelques aventures mémorables qu'il a vécues avec mon père. Je ne résiste pas à l'envie d'en conter l'une d'elles.

Ce jour-là Calibre et mon père se retrouvent à l'occasion de l'enterrement d'un ami commun. Je ne saurais dire lequel. Toujours est-il qu'après la cérémonie et avant de rentrer ils jouent les prolongations et prennent le chemin des écoliers s'arrêtant de-ci, de là, pour se rafraîchir. C'est l'été et il fait chaud. En fin d'après-midi, tout guillerets, ils arrivent chez Jean Sorbe où ils rencontrent quelques amis dont Bernard Terrier, le sympathique patron de "la Marmite". Celui-ci ne manque pas de les inviter à prendre le dernier verre dans son établissement. Tout le monde sait qu'à la Marmite, la journée commence lorsqu'elle se termine chez les honnêtes gens. Voilà Calibre et son ami Fernand qui recommencent donc une nouvelle journée. L'établissement, ce jour-là, reçoit la visite d'un groupe de joyeux fêtards, les cotillons et les confettis sont aussi de la fête. À cette époque de l'année, le jour se lève tôt. Aussi lorsque les deux compères sortent de la Marmite, le soleil brille déjà, il est temps de rentrer pour ne pas être en retard au travail. C'est l'heure à laquelle le bedeau Marcel Devaux ouvre ses volets. Il est surpris de voir Calibre passer en voiture, il le salue et se dit "*Tiens Calibre n'et pas en retard pour embaucher ce matin !*". La rentrée de l'ami Fernand se fait sans tapage. Ma mère trouve tout simplement bizarre que l'on puisse rentrer d'un enterrement avec des confettis plein les poches. D'après ce que rapporte Calibre sur son accueil, son épouse, au demeurant une très brave femme, lui a mis sa soupe à réchauffer sur le coin de la "bassie" (la bassie est l'évier en berrichon). Tout comme ma mère, elle se pose des questions quant à la présence de confettis dont Georges parsèmera la maison. L'accueil aussi froid que la soupe que lui a réservé Madame Calibre, l'incite à repartir sur le champ. Il repart pour son chantier qui se trouve chez Jean Sorbe à Preuilly mais il est trop fatigué pour jouer du pinceau et c'est entre les deux ânes et le chien qui occupent la grange de l'aubergiste qu'il s'octroie une longue sieste réparatrice.

Maurice Diette, Jacques Roux, Guy Auger, Georges Chevalier, je les connais depuis longtemps déjà pour avoir travaillé sur les mêmes chantiers. Ce n'est pas le cas pour le plombier chauffagiste et l'électricien. Le plus souvent, jusqu'avant la construction de ma maison, ces deux activités étaient le fait d'une seule et même entreprise à Mehun, l'entreprise Delahaye dont le gérant était Monsieur Bailly qui répondait au surnom de "binoclard". C'était du temps de mon père. Depuis Bailly est parti en retraite et son successeur ne faisant pas l'unanimité dans le milieu du bâtiment, c'est vers deux autres entreprises que je me tourne pour leur proposer de travailleur au sein de l'équipe.

L'entreprise d'électricité, c'est "Centre Lumière". Elle est basée à Bourges et est dirigée par deux associés René Pichon et France Garnier. Monsieur Pichon je le connais bien depuis qu'il a acheté le petit chalet voisin de la maison de mes parents. Avec son épouse, ils forment un couple bien sympathique avec lequel la famille a noué des liens amicaux. C'est tout naturellement que lorsque je construis ma maison, je demande à Monsieur Pichon de me faire l'électricité. La prestation fournie par son entreprise est satisfaisante aussi c'est en toute confiance que je lui propose de travailler avec l'équipe. René Pichon est un homme courtois, il est aussi très compétent, c'est lui le véritable patron de l'entreprise qu'il a fondé après la guerre avec un collègue de travail France Garnier. Je crois qu'ils travaillaient ensemble aux établissements militaires à Bourges. René Pichon avait été un grand résistant. Arrêté par la Gestapo, il fût déporté au camp de Mauthausen tristement connu. C'est son camarade France Garnier qui fût, pendant son absence, le principal soutien de son épouse gravement malade. Plus jeune que Monsieur Pichon, leurs relations sont plutôt celles de père à fils lorsque je fais leur connaissance sur le plan professionnel. Lorsque commence notre coopération, René Pichon est sérieux et pondéré autant son associé est exubérant, gai et décontracté. Il est le fils unique de petits commerçants de Saint-Éloi-de-Guy. La rumeur dit que c'est à la suite d'un pari qu'il a séduit la fille d'une vieille famille d'aristocrates, gros propriétaires terriens, les Chénon-de-Leché et qu'il l'a épousé. Celle-ci est plutôt sympathique et assez patiente pour supporter les incartades de son roturier de mari. Dans l'entreprise "Centre Lumière", France Garnier est l'électron libre. Son rôle n'est pas très précis. Les chantiers ne sont pas sous sa responsabilité mais sous celle de René Pichon, le magasin de vente de lustrerie et d'électroménager de la rue d'Auron, sous celle de Madame Pichon. France fait plutôt dans le commercial, il livre, installe les appareils ou lustres vendus au magasin. C'est aussi un grand chasseur. Il est vrai que les territoires de chasse ne lui manquent pas avec les propriétés de sa belle-famille.

Très vite pour les collègues de l'équipe, aussi bien que pour moi, France Garnier devient "monsieur le Comte" peut-être en référence à la "Marquise" titre qu'il donne à son épouse dans nos conversations. Ses casse-croûtes deviennent vite célèbres. Il tient table ouverte vers neuf heures du matin dans un bar bureau de tabac voisin de son magasin. Il m'arrivera d'y participer quelquefois. Il a aussi plusieurs points de ralliements comme chez le "Musclé", l'un de ses amis chasseurs qui tient un bar à Bourges, Boulevard de Juranville ou bien encore à la Croix-Blanche à Mehun. Parmi ceux de l'équipe qui le suivent le plus assidûment, le plus fidèle, sera Guy Auger avec lequel il a tout de suite sympathisé. Il dépense sans trop compter. Il semblerait que les revenus de l'entreprise ne sont pas de trop pour l'approvisionner en argent de poche et pour ses frais de chasse, les revenus de son épouse suffisants pour faire bouillir la marmite. Petit à petit, faute d'avoir un patron qui s'intéresse à son sort, l'entreprise "Centre Lumière" se sclérosera, tiendra le coup encore quelques années en vivant sur ses acquis et disparaîtra. "Monsieur le Comte" continuera de vivre sa joyeuse vie mais sous le contrôle plus strict de la "Marquise" qui tient les cordons de la bourse. Comme Guy Auger, France Garnier partira victime de ses casse-croûtes, du Dubonnet et du porto, qu'il ne consommera jamais avec modération.

J'ai gardé pour la fin de ma présentation, le plombier chauffagiste. C'est celui que je connais le moins et je n'ai personnellement jamais travaillé avec lui lorsque je le contacte. Pierre Brunet habite à Mehun. Il a fait son apprentissage dans l'entreprise Hemery une grosse entreprise de couverture plomberie de Bourges. Lorsque je fais sa connaissance, voilà déjà plusieurs années, qu'avec un camarade de travail, il a créé une entreprise de couverture plomberie mais son collègue n'était pas fait pour être patron et il laissera à Pierre Brunet la direction de l'entreprise et retournera travailler chez un patron. Si à Mehun il ne trouve pas beaucoup de travaux de couverture, en revanche il est débordé en

plomberie et en chauffage. Il travaille avec deux compagnons, Jean Mardon, un ancien apprenti de Jacques Roux qu'il a connu chez Hemery. C'est un très bon compagnon, plutôt complice qu'ouvrier. Un retraité du métro lui donne aussi quelques coups de main et l'aide à mi-temps. Pierre Brunet et son équipe sont compétents et reconnus et déjà renommés sur la place de Mehun. C'est mon frère Jean qui le premier travaille sur le même chantier que Pierre Brunet. Il remarquera sa compétence et sa gentillesse. C'est sur son conseil que je fais la démarche et que je lui demande de se joindre à notre équipe.

Pierre Brunet a de nombreuses facettes. Il est entre autres un authentique conteur. Le moindre fait divers, avec lui, prend la dimension d'une grande aventure. C'est un plaisir de l'écouter parler de son enfance dans la ferme de son grand-oncle qui l'avait recueilli avec sa sœur jumelle et a sa mère à la mort de son père. Son apprentissage chez Hemery pourrait être le sujet d'un roman avec ses rapports avec les vieux compagnons, les fils du patron qui étaient de son âge, avec aussi le foyer Saint François où il prend pension à 14 ans lorsqu'il entre en apprentissage. Tous ces souvenirs sont autant de récits finement brodés avec un humour sarcastique qui tiennent les auditeurs en haleine. Durant son service militaire en Algérie, il a fait partie des classes qui furent maintenues au-delà de la durée légale. Cette période de sa vie est, pour lui, une mine d'anecdotes inépuisable. Dès son retour à la vie civile à l'époque où je fis sa connaissance, sa vie continue d'être constellée d'histoires qui, pour le commun des mortels, seraient toutes simples et sans intérêt mais qui, passant par son esprit, deviennent autant d'aventures. Peu à peu il a élaboré un véritable répertoire que ceux qui, comme moi, le côtoient, finissent par connaître par cœur mais que nous redemandons comme on redemande une chanson à la fin d'un repas. Au fil des ans, les aventures de notre héros prennent du volume et s'améliorent à chaque évocation.

Pierre Brunet ne sait pas dire non, aussi se retrouve-t-il avec un programme de travaux impossible à tenir. C'est souvent que des clients le traquent surtout à cette époque où il n'a pas encore le téléphone. Il lui est arrivé à des moments critiques, par exemple à l'entrée de l'hiver, que pour échapper à ceux qui se faisaient un peu trop pressants, de traverser la ville de Mehun caché sous une bâche, dans son fourgon, conduit par Jean Mardon. Je ne l'ai jamais connu à l'aise du côté de sa trésorerie d'entreprise. C'est qu'il a horreur des comptes surtout ceux de cette dernière. Quand il est gêné et qu'il ne peut faire face au règlement de ses impôts, de ses charges sociales, il n'ouvre plus le courrier concernant ces règlements et il met à la poubelle les lettres recommandées qui sont souvent des mises en demeure en disant "*Je n'ai pas besoin de les ouvrir, je sais ce qu'il y a dedans.*". Parfois ses bras de fer avec l'administration ont leur épilogue à la gendarmerie où il est conduit par une contrainte de corps et où il finit par payer. Après avoir longtemps tiré sur cette corde, ce qui devait arriver arriva. Pierre Brunet et mis en liquidation judiciaire, c'est un véritable gâchis. Il a un carnet de commandes bien garni. Si son compte en banque est dans le rouge ce qui lui est dû par les clients pourrait combler le plus gros de sa dette mais il est trop tard. Pour ne pas avoir voulu regarder ses problèmes en face, il en paye les conséquences. Dans la tourmente il ne manque pas de chance. Il est très bien considéré à Mehun. La ville lui offre un emploi communal où il exerce son métier au service d'entretien. Il fait merveille dans les chaufferies et les sanitaires des bâtiments communaux et il est dommage que les responsables municipaux ne se rendent pas toujours compte du travail qu'il réalise et des économies que ses interventions font faire à la mairie. Pendant toute la période où il est employé par la municipalité, le percepteur ponctionne son salaire pour rembourser la dette occasionnée par sa liquidation judiciaire. Cette ponction ne s'arrêtera que quelques mois avant qu'il parte en retraite, sa dette est remboursée. Brave Pierre, il met un point d'honneur à ne rien devoir à personne.

Lorsque, quelques années plus tard, il arrivera la même fin à la SARL Bugeon, grâce au fait d'être en société, je n'aurai pas à rembourser la dette de l'entreprise, mais une liquidation judiciaire pèse lourd sur les épaules du responsable qui la subit, elle pèse lourd et pèsera jusqu'à la fin des temps. Pauvres petits entrepreneurs, pauvres artisans, pauvres commerçants qui, par peur d'une comptabilité plus lourde, sont restés patrons en nom propre, ils font les frais d'une loi qui les pressure jusqu'à la corde alors que les plus gros s'en sortent toujours avec un minimum de casses. Si j'ai eu un peu plus de chance que Pierre Brunet je n'ai pas su profiter de ce que la loi aurait pu me permettre. Il

avait bien raison ce brave Jean de la Fontaine lorsqu'il écrivait : "Suivant que vous soyez puissant ou misérable …".

Aujourd'hui Pierre Brunet est en retraite et son épouse aussi. Je crois qu'il n'a jamais été aussi heureux. Il jardine, il transforme sa maison, il fait de la moto dans un club rétro, il a trouvé la sérénité et il le mérite bien.

La mue

En cette fin des années soixante, le bâtiment est en pleine expansion. La construction de pavillons devient la principale de nos occupations, mais déjà le ver est dans le fruit. Le ver en question, ce sont les pavillonneurs, des sociétés qui construisent elles-mêmes pour certaines, qui font construire par d'autres avec comme slogan avoir un seul interlocuteur et construire clés en main. Deux grandes tendances se dégagent : La première qui est la plus ancienne propose soit des préfabriqués légers avec des matériaux nouveaux comme le béton cellulaire ou l'ossature bois avec un revêtement extérieur en plaque d'amiante-ciment a déjà pris une part importante du marché, le principal représentant est le "chalet idéal". La seconde est le fait de grosses entreprises du bâtiment qui proposent des préfabriqués lourds en béton et qui appliquent au pavillon les méthodes de construction des grands ensembles. Si le préfabriqué léger prend une part de marché et la garde dans un premier temps, elle ne gêne pas trop les constructeurs traditionnels et indépendants. Le préfabriqué lourd est vite abandonné, son prix de revient étant supérieur à celui du marché.

À côté de ces deux groupes arrivent sur le marché de nouveaux constructeurs qui proposent de la construction traditionnelle. La nouveauté est qu'il ne s'agit pas d'entreprises à proprement parler mais plutôt de bureaux d'études qui comprennent des dessinateurs, des métreurs, des coordinateurs et surtout des commerciaux, tout ce qui manque à cette sorte de groupement de fait qui gravite autour de notre entreprise. Si quelques-unes de ces sociétés sont bien structurées, souvent à succursales multiples, beaucoup travaillent avec un bureau, une machine à écrire, un métreur, un commercial. Elles font travailler des artisans, souvent étrangers, qui se lancent dans la profession mais en réalité les exploitent. Le nombre de ces sociétés, leurs méthodes, la persuasion dont elles usent auprès des clients avec, toujours, cette notion d'un seul interlocuteur et du "clés en main" commencent à m'inquiéter comme elles inquiètent la plupart des artisans et des petites entreprises vivant presque uniquement du pavillon. Souvent avec Diette notamment, nous avons évoqué ce problème. Il faut savoir que les petites entreprises, les artisans dignes de ce nom sont connus pour la qualité de leur travail mais ils le sont souvent aussi pour le manque de respect des délais, pour des prix qui varient d'une entreprise à l'autre mais aussi d'un client à l'autre. Lorsque les pavillonneurs proposent une maison avec un prix net et la fameuse formule "clés en main", les petites entreprises et les artisans n'ont que leur éparpillement, leur manque de coordination et aucun service commercial. Un client qui veut faire travailler de véritables artisans doit entreprendre un véritable parcours du combattant qui, souvent, le décourage. Il est donc tout à fait naturel que certains candidats à la construction ne veuillent plus faire ce genre de parcours et aient recours aux nouveaux venus sur le marché qui vendent une maison comme on vend une paire de chaussures.

Filosi est un vieux renard. Il y a déjà longtemps qu'il a senti venir le danger pour avoir été contacté par quelques-uns de ces pavillonneurs qui lui ont proposé des travaux à exécuter en sous-traitance. À ces occasions, il a pu constater que si la marge que lui laissaient les prix des règlements des donneurs d'ordres était réduite, le prix que payait le client n'en était pas moins élevé et, souvent, plus élevé que celui qu'il aurait payé à un artisan travaillant avec une marge normale. Il a aussi remarqué que les fameux prix "clés en main" comportent des lacunes que les clients découvrent en cours de construction. Souvent les escaliers extérieurs, les branchements, l'assainissement, les remblais ou le transport des terres du terrassement sont des options qu'ils doivent payer au prix fort.

Maurice Diette apprécie l'équipe que j'ai formée autour de l'entreprise. Il émet la même idée que j'ai déjà depuis un certain temps c'est-à-dire travailler avec le même concept que les pavillonneurs tout en gardant chacun de notre côté notre liberté. Schématiquement n'importe lequel d'entre nous qui

serait contacté par un client pourrait lui proposer sa construction "clés en main". Pour ce qui serait de l'établissement des dossiers de permis de construire, des plans et des devis, Riquet Salmon ou Philippe Dutar en seraient bien capables. Chacun des corps d'état pourrait faire son devis propre ou en confier l'établissement au métreur qui, de toute façon, en ferait la récapitulation. Le plus souvent ce serait à l'entrepreneur-pilote, moi en l'occurrence, accompagné du métreur, qui ferait les propositions au client et, le cas échéant, lui présenterait un dossier complet avec des prix nets, "clés en main". Bien sûr, nous n'aurions pas de service commercial, ni de coordinateur mais nos entreprises sont connues et pour ce qui est de la coordination, nous avons bien l'habitude de travailler ensemble et nous pourrions nous coordonner nous-mêmes.

Dès 1967 ce système fonctionne dans de bonnes conditions. Grâce au bouche-à-oreille, les clients se présentent nombreux et nous avons toujours un pavillon en construction. Il y a un inconvénient à ce système. Le plus souvent les clients ne connaissent que le maçon. C'est donc moi qui, en l'occurrence, fait office de relais entre le client et les autres entreprises. C'est à la maison qu'affluent les communications téléphoniques concernant mon entreprise mais aussi et surtout celles qui concernent les autres entreprises et si les clients se déplacent c'est à la maison qu'ils se rendent. Il ne se passe pas un repas sans que plusieurs coups de téléphone l'interrompent, de soirée où un client se présente pour demander une précision, donner une instruction concernant le menuisier, le plombier ou autre, se plaindre d'un retard pris par l'un d'entre nous sur le programme. Je suis encore jeune et plein de bonne volonté et malgré le fait que je sois encore présent sur les chantiers, je fais de plus en plus souvent des devis et des factures. La charge de travail supplémentaire que représentent la coordination et le pilotage du groupement officieux que j'ai réuni autour de l'entreprise, est une charge nouvelle que je supporte, dans un premier temps, avec enthousiasme. J'aime le contact avec les collègues, avec les clients. Je suis fier de la confiance que les uns et les autres mettent en moi, une confiance qui, pour beaucoup, au-delà de ma personne, est celle qui est donnée à une entreprise reconnue depuis plus d'un siècle, l'entreprise Bugeon. J'ai comme l'impression que l'ombre de mon père n'est pas effacée ce qui m'aide dans ma tâche.

Cette situation dure plusieurs années. En 1971, ma mère va passer la main ce qui n'a aucune influence sur l'entreprise si ce n'est qu'elle prend le nom de Bugeon Frères. Il faudra que je ressente le besoin de prendre un peu de recul par rapport au pilotage, que j'assure toujours bénévolement, pour que je propose à mes collègues la création d'un groupement officiel qui pouvait avoir les statuts d'un G.I.E. Ce groupement aurait un siège social et un employé qui s'occuperait de la partie commerciale qui, jusqu'ici, n'existe pas et de la coordination. Riquet Salmon pourrait l'aider dans cette dernière tâche et continuer à faire les plans, les devis, les dossiers de permis de construire. Ce personnage, je l'ai toujours sous la main. En effet, Pierre Bugeon vient de rentrer du service militaire. Il travaille dans l'entreprise en attendant de trouver un emploi dans les métiers du bois. Il vient de passer avec succès un bac commercial dans cette filière et un examen dans un IUT à Orléans dans le commercial. Malgré sa spécialisation, il aimerait bien travailler avec nous. À partir de là va commencer une autre aventure qui aurait du être une bonne affaire pour le nouveau groupement qui va naître et pour les entreprises qui le composent. Ce ne sera jamais la réussite que j'avais escomptée. Le G.I.E. après avoir vécu sur les acquis du groupement officieux connaîtra une fin au goût amer.

La famille mue aussi

Que devient ma famille en cette fin de décennie soixante ? Quelles sont nos occupations, nos loisirs ? En vérité il me semble que rien n'a changé. Pourtant ce n'est pas le cas. Sans nous en rendre compte, nous sommes sortis d'une civilisation issue de l'avant-guerre et qui a disparu avec la IVe République et nous sommes entrés dans une autre qui, sans nous en rendre compte, nous emmène vers la modernité. Pour nous c'est le confort que nous découvrons dans notre maison.

Au cours des premières années que nous y vivons, je profite des premières périodes de vacances que prend l'entreprise pour construire la cheminée de la salle de séjour, pour construire le mur de clôture de la façade, pour faire semer les pelouses, planter les arbres et les arbustes d'agrément devant et sur le côté de la maison. J'ai aussi acquis un petit matériel intéressant. En effet, le même moteur

peut indifféremment entraîner une tondeuse ou une houe rotative. Avec sa pelouse, ses rosiers, ses arbres, ses buissons, sa cour gravillonnée à la mignonnette, son verger, son jardin, notre maison a vraiment fière allure.

Les loisirs sont encore rares. Je ne me souviens pas à quelle date nous nous arrêtons de travailler le samedi après-midi. Je crois que cette avancée sociale de 1936 nous commençons à l'appliquer quelques mois après la mort de mon père, certainement au printemps 1967. Ce qui ne fait pas encore le compte légal. Nous passons de 48 heures par semaine à 44 heures par semaine. Malgré cela il n'y a pas de réduction de salaire. Le plein-emploi, la charge de travail importante, l'inflation plus importante qu'aujourd'hui, l'augmentation constante des prix, les salaires encore bas permettent d'éponger cette avancée sociale de l'entreprise. En ce qui me concerne, cette demi-journée de repos me permet de travailler en toute quiétude au bureau, ce que j'apprécie beaucoup.

Pierrette est économe. Elle a toujours géré et continue de gérer au mieux le budget familial. Je lui fais entièrement confiance. Mois par mois elle arrive toujours à faire de petites économies malgré la charge nouvelle que représente notre maison construite à crédit.

Le dimanche, je le réserve à la famille et à la maison. Ce jour-là, nous faisons la grasse matinée, mais c'est au jardin que je passe presque entièrement cette journée. Il est grand ce jardin et l'herbe ne m'attend pas pour envahir les plantations. Aussi, après avoir préparé la terre, semé, planté, c'est binette et râteau en main que je livre une guerre à cette ennemie jurée des bons jardiniers. Je la traque dans diverses planches de légumes mais aussi dans les allées du jardin et dans la cour. Il faut aussi tondre le gazon toutes les semaines à la belle saison.

Jusqu'au printemps 1967 lorsque nous voulons sortir, nous allons le plus souvent vers les Beauces où Pierrette aime bien aller se ressourcer. Le véhicule, c'est l'une des deux camionnettes de l'entreprise. Je n'ai pas de voiture personnelle. Avec mon salaire encore un peu juste et la maison à rembourser nous n'avons pas envisagé l'achat d'une auto dans l'immédiat jusqu'au dimanche où, chez Beurdin, je rencontre un client, Monsieur Georgin.

Monsieur Georgin est un client pour lequel nous avons construit une belle maison à Preuilly sur le chemin du port. C'est mon père qui l'a commencée et avec Jean nous l'avons finie. Je suis assez fier de cette construction qui, à cette époque, est l'une des plus belles maisons de Preuilly. Monsieur Georgin en plus d'une grosse voiture dont je ne me souviens plus la marque, possède une 2 CV Citroën qui n'est plus une jeunesse mais est encore dans un relatif bon état. Ce matin-là, après avoir jardiné pendant quelques heures, j'étais allé souffler un peu chez mon voisin. J'aime bien discuter avec Didi et avec ses clients en sirotant un verre de vin blanc. Monsieur Georgin vient d'arriver. C'est un homme sympathique, plutôt bavard et, comme par hasard, la conversation arrive sur les voitures en général et sur la 2 CV de notre client en particulier. Il est décidé à s'en séparer. Il en veut mille francs. Je ne suis pas ambitieux. Une 2 CV pour mille francs me semble une bonne et honnête occasion et du domaine du réalisable avec le budget familial. Je ne relève pas la proposition, mais lorsque je reviens à la maison, je soumets l'idée de l'achat de cette voiture à Pierrette. Comme à son habitude elle ne s'emballe pas, mais comme moi, elle commence à ne plus tellement apprécier les déplacements en camionnette. Elle est assez vite d'accord pour l'achat de la 2 CV. Cette voiture nous permettrait d'être enfin autonome et aussi de garnir notre garage qui, jusqu'à ce jour, est vide de tout véhicule.

Le moment est enfin arrivé où je suis propriétaire d'une automobile. Je tiens un volant depuis l'âge de seize ans. Voilà plus de 18 ans que, pour la première fois, je domptais les chevaux-vapeur poussifs de la vénérable Bouine, celle qui, il y a encore quelques mois, transportait l'eau nécessaire à la construction de maison. Maintenant en sursis, elle est chez René où elle sert de poubelle à roulettes. La Bouine, la C4, la 203, la 403, le camion, tous ces véhicules je les ai conduits. Depuis quelques années je peux même en disposer à ma guise, mais aucun de ces véhicules n'est le mien et le fait d'être le propriétaire de sa voiture, d'une vraie voiture, représente pour moi une avancée primordiale pour le bien-être de la famille.

Avant de me lancer dans le sillon tracé par ma 2 CV, je crois qu'il est bon de faire un retour en arrière pour évoquer la toute première excursion que je fais avec ma famille. C'est à bord de la 403 camionnette avec Pierrette, Claude, François et Michel Pelusi que nous partons pour découvrir Sancerre. Quand se situe ce voyage ? En 1964 avant le départ de Michel ? Après le décès de mon père lorsque ce dernier est de retour ? Je ne saurais le dire exactement. Il y a bien longtemps que j'ai envie de revoir le piton. J'en garde un bon souvenir depuis la visite qu'avait organisé Monsieur Perronnet, mon instituteur il y a des années. Je devais avoir seize ans et j'ai déjà mentionné cette journée mémorable où le car prévu avait fait faux-bond et où un camion à ridelles découvert l'avait remplacé. Sancerre est donc le but de notre première excursion. Tout commence bien, le temps est splendide et même un peu chaud, assez chaud pour que l'eau du radiateur entre en ébullition quelques kilomètres après avoir passé les Aix-d'Angilon et gravit les premières côtes. Il faut que nous nous arrêtions sur l'accotement, que je trouve de l'eau dans une maison à quelques centaines de mètres de là. Nous repartons doucement en coupant même le moteur pendant les descentes ce qui nous permet d'arriver en haut du piton sans autre inconvénient.

Nous sommes émerveillés par le panorama. Nous restons un bon moment à admirer le fleuve royal couler dans sa magnifique vallée. Le Nivernais s'étend au-delà sur des dizaines de kilomètres. La ville de Sancerre est très pittoresque. Avant d'y arriver j'ai pu admirer le vignoble. Quelle différence avec le bien modeste vignoble de Preuilly, qui à cette époque, semble voué à l'extinction. Le retour se fait dans de bonnes conditions et grâce à la fraîcheur de la nuit qui tombe et aussi à la légèreté de mon pied sur l'accélérateur. Ce petit voyage restera toujours dans ma pensée comme celui qui a été le précurseur de tous ceux que nous entreprendrons par la suite.

Muni de dix billets de cent francs, je me rends chez Monsieur Georgin. En échange il me donne les clés de sa voiture. Elle est bien modeste, pas de la première jeunesse et a déjà fait sa vie. Les kilomètres se pressent au compteur. Elle a été repeinte et a abandonné sa livrée grise d'origine contre une autre d'un vert plutôt gai. Elle est relativement propre mais comme beaucoup de ses sœurs, elle a déjà un trou dans son plancher. Les sièges sont rudimentaires et pourtant confortables. Ils sont formés d'anneaux de caoutchouc reliés entre eux par des crochets métalliques. L'ancien propriétaire me donne un sachet de ces anneaux pour remplacer ceux qui doivent se casser de temps en temps.

Je suis heureux. J'ai ma voiture à moi. Une voiture que je peux prendre sans en référer à qui que ce soit, une voiture qui ne soit pas une camionnette, une voiture avec quatre portes et quatre places assises, une voiture où mes garçons auront de véritables places assises et non plus une couverture sur un banc de bois. J'ai toujours aimé conduire, conduire c'est un peu dompter un animal, c'est avoir l'impression de transmettre sa propre énergie à son véhicule et lorsque ce véhicule et le mien, la satisfaction pour moi est immense. Par la suite il m'arrivera d'avoir à conduire pour la première fois des véhicules dans l'entreprise, des voitures personnelles, mais je peux affirmer que c'est à bord de ma bonne vieille 2 CV que j'ai ressenti l'impression la plus forte, où j'ai dompté ma première véritable voiture.

Première excursion en Auvergne

Ce ne peut être qu'en fin d'après-midi dominical qu'a lieu notre toute première sortie en voiture de la famille, je n'ose pas dire excursion. Après que Pierrette a donné un dernier coup de serpillière, nous nous retrouvons tous convenablement vêtus, assis chacun à notre place, moi au volant, Pierrette à mon côté, Claude et François sur la banquette arrière. Le voyage inaugural peut commencer. Le poste de conduite de la 2 CV n'a rien de commun avec celui d'une voiture moderne, comme ceux de la 203 ou de la 403, pas de tableau de bord, même la Bouine en avait un, dans notre voiture rien de tel mais un compteur, genre boîte de conserve, qui aurait un cadran accroché tout contre le pare-brise avec un câble dans une gaine qui lui transmet son mouvement. Il y a aussi un voyant pour la charge de la batterie, une clé de contact, une tirette de démarreur. Le volant est un tube métallique qui ressemble beaucoup à un volant de tracteur. Les sièges de toile, de caoutchouc, de fils de fer, sont, tout compte fait, plutôt confortables. Le démarreur entraîne le moteur avec un bruit très caractéristique de ferraille, mais il fait bien son travail. Quant au moteur il ronronne comme celui d'une moto. C'est vrai qu'il

semble avoir plus de points communs avec celui d'une Mobylette qu'avec celui d'une Ferrari. Pourtant, malgré les apparences, cet ensemble hétéroclite avance sur une simple pression du pied sur la pédale d'accélérateur si la première vitesse est engagée cela grâce à un embrayage centrifuge comme celui d'une Mobylette. Une certaine habitude est nécessaire pour maîtriser ce système et éviter que la voiture parte à saute-mouton. Il faut enfoncer lourdement l'accélérateur et le démarrage s'effectue en douceur. La première impression quand elle commence à prendre de la vitesse c'est de se croire à bord d'un voilier bercé par une petite houle. En effet, la voiture se balance de droite à gauche et d'avant en arrière avec plus ou moins d'amplitude suivant la vitesse et l'état de la route. Dans les virages, on peut croire qu'elle va se coucher mais il n'en est rien. Malgré une gîte impressionnante de la caisse, les roues restent bien collées au sol. Il me faut réapprendre à conduire. Il n'y a rien de commun entre ma 2 CV et les camionnettes que j'ai l'habitude de conduire mais je me prends au jeu et, tout compte fait, je prends plaisir à la conduire, ma voiture. Un mot sur la vitesse. Pour arriver à 80 kilomètres à l'heure, il faut du plat ou encore mieux une descente. Dès qu'un faux plat se présente, il faut rétrograder jusqu'à la seconde si on a affaire à une côte raide et longue. Elle n'aime pas non plus le vent de face qui interdit, parfois, de passer en quatrième.

Nous voilà en route pour une longue promenade. C'est la vallée de l'Arnon. En suivant les petites routes de la Champagne berrichonne, une région toute proche de chez nous, une région que j'avais souvent traversée sans trop m'y intéresser. Elle est agréable cette vallée avec le château de la Ferté que nous découvrons encadré par un écran de verdure et d'eau, dommage que l'on ne puisse pas le visiter. Des petits ponts sautent par-dessus la rivière et par-dessus une ligne de chemin de fer, des plantations de peupliers entretiennent une impression de fraîcheur. Quelques tours de roues plus loin, après un léger raidillon, c'est la Champagne berrichonne avec ses étendues qui se perdent dans l'horizon, revêtues d'un habit d'Arlequin, avec les différentes couleurs des champs de blé, d'orge, de colza et de tournesols. Je le connais pourtant bien mon Berry et pourtant, chaque fois que je prends le temps de le regarder, j'ai l'impression de le découvrir. J'essaie de faire partager la passion que j'ai pour ma terre à mes enfants. Ils m'écoutent d'une oreille distraite et préfèrent se chamailler. Au fond d'eux-mêmes ont-ils gardé quelques traces de ce voyage inaugural ? Je n'en sais rien. Il est vrai qu'ils ont tellement à découvrir à cette époque de mutation. Après avoir découvert Saugy, le village natal de la famille Riffet, fermiers de Villeperdue, sa petite église et sa minuscule mairie, c'est Châtost, une citée endormie où nous faisons demi-tour. Nous musardons encore sur les petites routes de Poisieux, de Plou, de Lazenay, de Limeux et c'est Preuilly. Voilà au moins deux heures que nous sommes partis. C'est un bien court voyage, mais c'est la première véritable excursion que nous entreprenons avec notre voiture. Elle ouvre la voie à bien d'autres qui vont prendre place dans ma mémoire comme autant de bons souvenirs.

C'est en 1967 que Pierrette inscrit Claude pour un séjour dans une colonie de vacances en Auvergne. Elle a bien hésité pour se séparer de son grand gamin, mais elle est persuadée que ce séjour ne peut être que bénéfique pour sa santé et peut-être aussi pour assouplir un caractère plus qu'indépendant. C'est le cœur serré que nous le conduisons au car qui va le transporter avec l'un de ses copains, Daniel Tiphinot. Claude est heureux de partir. Il a un caractère d'aventurier et sait s'adapter à toutes les situations. Ce n'est pas la même chose pour son copain qui a eu beaucoup de difficultés à quitter le cocon familial.

La maison est vaste. Elle semble vide. C'est incroyable ce qu'un petit gamin d'une dizaine d'années peut prendre de place. Pierrette s'ennuie. Elle se lance dans de grands nettoyages pour essayer de faire passer plus vite des journées trop longues. Bien sûr François est là, mais il ne peut pas repeupler la maison à lui seul.

Cette année-là, le 14 juillet est un samedi. À cette époque nous travaillons encore le samedi, aussi le fait que la fête nationale soit chômée et payée permet d'avoir deux jours de congés consécutifs. La décision est prise. C'est décidé nous allons aller retrouver notre garçon à Bourlastic, un gros bourg auvergnant où est installée la colonie de vacances. Nous sommes curieux de découvrir Claude dans un milieu nouveau pour lui et nous ne doutons pas qu'il apprécie notre visite.

Il fait bon ce matin-là et bien installés dans notre balançoire à roulettes, nous prenons la route. Je n'ai jamais fait de grands parcours en automobile, mis à part quelques excursions en car et aussi plusieurs voyages avec le camion de l'entreprise jusqu'à une carrière de la Nièvre qui se situe à environ 25 kilomètres de Sancerre d'où je ramenais de la pierre sciée et du dallage. Mon père m'avait accompagné dans ces voyages et je peux dire qu'ils n'étaient pas de tout repos car, si comme la 2 CV, le camion portait les deux chevrons de Citroën, sa suspension était aussi souple que celle d'un tracteur rapide. Malgré ce manque de confort je gardais de bons souvenirs de ces voyages en Nivernais.

Avec la 2 CV les voyages ont une tout autre dimension et grâce à la vitesse de pointe de notre véhicule, nous avons tout loisir de voir défiler les grandes plaines déjà dorées de la Champagne berrichonne, le bocage de la vallée de Germigny et du Bourbonnais encore bien vert en ce début d'été et parsemé par les taches blanches de placides charolais. Dans les côtes, qui me paraissent interminables, des premiers contreforts de l'Auvergne, j'ai l'impression de chevaucher la tortue de la fable et si, dans la plaine, notre vitesse flirte avec les 80 kilomètres à l'heure, dans ces côtes, elle se situe plutôt vers les 30.

C'est dans Montluçon que j'inaugure la longue série de pertes d'itinéraires qui m'accompagneront régulièrement dans la traversée des villes. En effet, à cette époque, les rocades n'existent pas encore et il faut souvent traverser les grandes agglomérations de part en part à la recherche d'une problématique signalisation ou, au mieux, prendre une déviation poids lourds. Mais nous avons le temps et avec un peu de patience, quelques marches arrière et quelques renseignements auprès de l'habitant, nous finissons par retrouver notre route. En rase campagne, je me dirige beaucoup mieux grâce aux cartes Michelin que Lili, grand voyageur à bicyclette, a bien voulu me prêter. En principe, c'est à Pierrette qu'incombe la tâche de la lecture de la carte et de la navigation mais là, je le déclare tout net, elle est un bien piètre copilote, elle ne brille pas par ses compétences. Il faut dire, pour sa défense, qu'elle a des circonstances atténuantes. En effet, le balancement continuel de la voiture a des effets néfastes sur son estomac. Elle somnole souvent et lutte contre les réactions intempestives de son appareil digestif.

Malgré ces petits inconvénients, la balade est belle. La journée est ensoleillée. François, à l'arrière, est sage comme une image mais je crois bien qu'il dort la plus grande partie du voyage. Nous arrivons à Bourlastic en fin de matinée. Il nous faut trouver un hôtel qui veuille bien nous héberger. À cette époque, les touristes ne sont pas encore légion et le premier établissement que nous visitons peut nous recevoir aussi bien pour la table que pour le coucher. Je n'ai pas un souvenir précis de ce premier lieu de vacances. C'est la première fois que nous sommes livrés à nous-mêmes, seuls dans notre belle France. C'est donc dans ce bourg auvergnat que nous allons inaugurer la longue série de haltes qui vont se reproduire annuellement ou presque, avec des durées variables, deux jours pour cette première sortie et jusqu'à douze jours maximum quelques dizaines d'années plus tard.

Après avoir défait nos valises, après que Pierrette eut inspecté l'état de la literie, nous partons à la recherche de la colonie. Nous ne cherchons pas longtemps. Elle est installée dans un groupe scolaire. Le groupe dont fait partie Claude n'est pas encore rentré. Il est parti en activité dans la campagne. Nous profitons des quelques instants que nous avons en attendant le retour des colons pour visiter Bourlastic. L'altitude est d'environ 900 mètres. C'est de la montagne à vaches, bien verte. L'herbe y est drue et haute. Il y a très peu de céréales. La végétation est en retard par rapport à celle du Berry si on en juge par les cerises qui ne commencent qu'à rosir.

La joyeuse troupe de colons est de retour. Nous apercevons notre Claude très à l'aide. Il a une mine resplendissante. Nous sommes heureux de le serrer dans nos bras. Je crois qu'il est bien content de nous voir mais il ne le manifeste pas. C'est un dur, un garçon qui ne se laisse pas aller à des épanchements de fillette devant les copains. Daniel Tiphinot est là, lui aussi. Je crois qu'il est encore plus satisfait de notre présence que Claude. C'est qu'il vit plutôt mal ce séjour loin de chez lui. Lui, le petit dernier qui n'a jamais quitté les jupons de sa mère, il n'apprécie pas beaucoup la vie en communauté. Il se lance dans une critique virulente de la colonie, de ses moniteurs, des pensionnaires et ne verrait pas d'inconvénients à ce que nous le ramenions chez ses parents. Pierrette le remet vite à

sa place et lui promet de le faire sortir avec Claude l'après-midi et le lendemain matin à condition qu'il arrête ses jérémiades. Après avoir vu les responsables du centre de vacances, nous donnons rendez-vous aux deux garçons pour le début de l'après-midi.

La table de notre hôtel est bonne. Je ne me souviens pas du menu si ce n'est que nous avons de la truite meunière. C'est la première fois que j'ai l'occasion de manger de ce célèbre poisson. Je le trouve excellent. Depuis j'ai changé d'avis sur la qualité des truites d'élevage que l'on trouve dans le commerce. Peut-être que celles-là étaient sauvages, sorties de l'un des nombreux ruisseaux de la région. C'est je crois le premier repas en tête-à-tête que nous prenons Pierrette et moi dans un restaurant. Si j'écris ici "en tête-à-tête", c'est que François, qui semble apprécier la situation, est sage comme une image.

En début d'après-midi, nous sommes de retour à la colonie. Claude et Daniel nous attendent. Les responsables de la colonie nous les confient. Sans tarder, nous partons pour le Puy de Sancy que nous comptons bien prendre d'assaut. Le sommet culminant du Massif Central, Pierrette et moi, le connaissons déjà, chacun de notre coté nous avons excursionné dans ses environs lorsque nous étions tous jeunes. Le trajet de Bourlastic jusqu'au Puy de Sancy est assez vite couvert. Les trois gamins à l'arrière piaillent comme une bande de jeunes moineaux qui viennent de quitter leur nid. Ils sont heureux, surtout Daniel. C'est le plus sage des trois. C'est qu'il compte bien être encore de la sortie du lendemain. Il ne se plaint plus du "calvaire" qu'il nous a dit endurer à la colonie.

Nous voilà devant l'ancien volcan. À cette saison il y a du monde, mais ce n'est pas la grande foule. Nous prenons place dans la queue qui mène à l'embarquement pour le téléphérique, cette sorte d'autobus volant qui, en peu de temps, nous dépose à quelques centaines de mètres du sommet. Pour arriver au fait de celui-ci, il faut emprunter un sentier pierreux et pentu. Comme de véritables chamois, les gamins grimpent devant nous. C'est un plaisir de voir leur joie. Avec Pierrette j'apprécie chaque minute qui passe trop rapidement à notre gré. Nous sommes libres, nos enfants sont libres, toute la famille est libre, sans contraintes. Au sommet, les garçons s'extasient devant le panorama. De là haut, on peut découvrir toute la chaîne des Puys, le Puy de Dôme, le plomb du Cantal. Bien rangé dans ma mémoire, j'ai en bon ordre mes cours de géographie. Je fais profiter de mon savoir toute la famille. Dommage qu'aujourd'hui on ne fasse pas connaître à l'école la géographie, l'histoire, de la même façon que je les ai apprises. C'est une grande satisfaction de reconnaître sur place ce que l'on a appris à l'école. Redescendus, nous achetons quelques boissons, quelques glaces, avant de repartir pour la suite de la balade. La 2 CV est vaillante. Bien sûr elle n'est pas à son aise dans les côtes. Ses 425 cm3 sont poussifs mais pleins de bonne volonté et nous arrivons toujours en haut. Elle a quand même un avantage sur ses consœurs à refroidissement à eau, elle ne surchauffe jamais et n'a pas besoin de se reposer, capot relevé sur le bord de la route. Nous traversons la cité thermale de la Bourboule où nous stationnons quelques instants mais il y a foule, la saison bat son plein. Après avoir fait quelques pas dans une rue fourmillante que nous n'apprécions pas beaucoup nous repartons sur les petites routes de montagnes. Il est l'heure de rentrer, les garçons sont satisfaits et heureux. Nous leur donnons rendez-vous pour le lendemain matin. J'ai prévu de faire une longue balade dans l'Auvergne profonde en suivant les petites routes que j'apprécie.

Il nous était arrivé encore moins souvent de coucher à l'hôtel que d'aller au restaurant. Je me souviens d'une fois à Nancy pour la communion de mon filleul Jacques Meyer et d'une autre en Haute-Savoie à l'occasion d'une excursion organisée par Monsieur Perronnet. Nous passons une bonne nuit et après le petit-déjeuner, nous réglons et faisons nos valises. Nous avons bien l'intention de nous promener toute la journée, mais nous rentrerons directement et quittons définitivement l'hôtel. Claude et Daniel sont prêts et nous attendent dans la cour de l'école. Grâce à la carte Michelin, avant de partir, j'ai établi le programme de la journée. Nous allons prendre les petites routes, en priorité celles qui sont soulignées d'un trait vert. Elles nous conduisent au fond de vallées encaissées où la forêt de sapins d'un vert sombre est reine. Souvent, un ruisseau coule dans le fossé ou plutôt sur le bas-côté de la route. Mes leçons de géographie me reviennent encore à l'esprit. Le Massif Central est bien le château d'eau de la France. Aux sommets des petits cols, nous découvrons de magnifiques panoramas. Bien sûr l'Auvergne n'est pas la Haute-Savoie, ici pas de neiges éternelles, les sommets

n’arrivent même pas à dépasser les 2000 mètres, mais la profondeur des forêts, les pâturages avec les vaches rousses, les eaux bondissantes font de cette région une merveille. Et tout cela nous le découvrons grâce à la vaillante 2 CV. Il est vrai qu’avec un car et encore moins avec un train, nous n’aurions pu nous aventurer sur les petites routes ou plutôt les sentiers que nous empruntons. Une chose est sûre, mis à part la marche à pied et le vélo, l’automobile est bien l’engin idéal pour découvrir en plus profond de leur réalité les régions que l’on visite. À cette époque, le 4 x 4 n’est pas encore à la mode et la 2 CV est la voiture idéale pour faire ce que l’on pourrait appeler du tous-chemins. Si dame 2 CV est poussive pour escalader les côtes et les cols, avec le temps elle passe partout et ne faillit pas à la tâche. Quand le pourcentage de la rampe devient encore plus sévère, il suffit d'enclencher la première et elle avance, comme un escargot sur une feuille de laitue, semblant ramper jusqu'au sommet. C’est avec une certaine fierté et un regard quelque peu dédaigneux que nous dépassons une voiture fumante au capot relevé. Si ce bon La Fontaine était encore là, il pourrait répéter : "*Rien ne sert de courir …".*

Vers la fin de la matinée, nous nous trouvons devant un lac enserré dans une vallée qui va en s’élargissant. Nous n’en voyons pas l’extrémité et notre route semble la longer. La carte Michelin s’arrête là où finit le lac. Le mystère de cette pièce d’eau commence ici pour nous. Pour la connaître il faut continuer dans l’inconnu. Pleins de hardiesse nous continuons sur notre route, bien décidés à percer ce mystère. Après quelques kilomètres nous avons la clé de l’énigme. Nous arrivons en vue d’un barrage EDF et d’une petite ville, Bort-les-Orgues. La particularité du lieu est une immense coulée de lave verticale formant des colonnes qui font penser à de gigantesques orgues qui ont donné une partie du nom de l’agglomération. Avant d’arriver au barrage, nous avions pu apercevoir au loin, sur l’autre rive, ce qui semblait être un château médiéval dressé sur une île du lac. Nous n’avons plus le temps de nous y rendre et peut-être de le visiter. Plus tard, j’apprendrai qu’il s’agit du château du Val. Avant de faire demi-tour, je promets à mes garçons qu’un jour nous y reviendrons et que nous irons le découvrir.

Il est l’heure de déjeuner. Un petit restaurant est installé à la sortie de la ville sur le bord du lac. Il semble nous inviter à le découvrir. Nous n’y faisons pas un repas gastronomique, mais je crois pouvoir dire que nous y déjeunons de bon appétit. Si nos gamins sont heureux, nous ne le sommes pas moins. Le bonheur de nos rejetons, comme celui de leur copain, est un véritable plaisir pour nous.

Je n’en ai parlé à personne mais depuis le départ, j’ai toujours à l’esprit les récits de Jean au sujet de son séjour dans son camp de jeunesse. Il parlait souvent de Bourlastic, d’Ussel, de Messiès. C’est dans cette dernière commune, me semble-t-il, qu’était installé le camp avec, comme particularité, d’être à côté d’une gare établie en rase campagne entre deux localités. Tous ceux qui se servent d’une carte Michelin savent que c’est une mine de renseignements. J’ai cherché sur cette carte et j’ai trouvé Messiès. J’ai aussi retrouvé la gare perdue dans sa vallée. J’ai aussi repéré la route qui y conduit mais cette dernière est une succession de traits blancs et rouges qui indiquent une route dangereuse. Lorsque je propose à Pierrette de visiter l’endroit où Jean avait construit des foyers de marmites et d’où il avait pris la poudre d’escampette, je ne lui signale pas du tout le renseignement concernant l’état de la route.

Celle-ci est bien telle qu’elle est mentionnée sur la carte, tortueuse à souhait, pentue plus que de raison, grossièrement pavée de pierres, des troncs d’arbres débardés empiètent dangereusement sur les bas-côtés et empiètent sur la chaussée. Tout cela dans une vallée boisée et profonde où le soleil semble avoir de la peine à darder ses rayons. Au fond de cette vallée nous découvrons une bâtisse abandonnée qui a tout d’une gare. Ses volets se balancent doucement. Les vitres sont brisées. Les herbes folles ont envahi les alentours. On devine encore la chaussée sur laquelle étaient posées les voies ferrées, mais elles ont disparu. Sur la pente qui surplombe la vallée, une maisonnette abandonnée elle aussi. Je me souviens que Jean avait parlé d’un vieil homme qui l’habitait à l’époque. De la présence du camp de jeunesse et de ses baraquements par la moindre trace. Pourtant, j’en suis sûr, j’ai bien reconnu le site, il est bien tel que l’avait écrit Jean. C’est bien sûr dans cette gare qu’habitaient les braves gens qui l’avaient aidés à fuir un possible départ pour l’Allemagne. C’est bien dans la maisonnette qu’habitait le vieil auvergnant qui n’en descendait qu’une fois par semaine. Je suis satisfait de ma trouvaille.

Pierrette ne comprend pas l'intérêt que peut avoir ce coin perdu. Pourtant, pour moi, il est important. Tous les récits de Jean sur son séjour ici, les conditions de sa désertion, ont fait rêver le gamin que j'étais. Les garçons, j'en suis sûr, ont apprécié le parcours sportif. Nous repartons et j'emporte avec moi l'image de ce lieu surgit brusquement d'un coin de ma mémoire.

Le retour à Bourlastic se fait en milieu d'après-midi. Claude a apprécié cet entracte de deux jours dans son séjour à la colonie. Il est prêt à reprendre ses occupations. Daniel a le cœur gros. Il aurait bien aimé repartir avec nous. François a apprécié le voyage et les retrouvailles avec son grand frère. Nos premières vacances se terminent. Les deux cylindres de la 2 CV ronronnent régulièrement. La sérénité règne sous la capote pour quelques heures encore et tant que nous n'apercevrons pas le clocher de l'église de Preuilly, nous sommes en vacances, nos premières véritables vacances. Pendant deux jours, nous avons été libres de notre route, de notre temps, rien de comparable avec les excursions que nous avions connues où notre destin était entre les mains des organisateurs et du chauffeur de car. Rien à voir non plus avec les séjours dans la famille où les liens de parenté restent des liens, si bons et si chaleureux soient-ils. Ces vacances ont été les plus courtes de toutes celles que je prendrai avec Pierrette et les garçons, et plus tard avec nos petits-enfants, mais ce furent peut-être celles que nous vécûmes le plus intensément.

– 1968 –

L'année 1968 s'annoncent bonne pour l'entreprise qui a trouvé son régime de croisière. Nous sommes environ une douzaine à travailler. Si Jean est à temps complet avec son équipe, il m'arrive de laisser la mienne sous la direction de José Loureiro, l'un des derniers ouvriers portugais embauchés par mon père, l'un des plus doués et certainement le plus intelligent. Depuis qu'il est dans l'entreprise, i a fait de remarquables progrès. Petit à petit il est devenu, tacitement au début, et ensuite officiellement, un bon chef d'équipe à qui je peux confier la direction de mon équipe pendant mes absences qui deviennent de plus en plus fréquentes. De tous les ouvriers que je verrai passer dans l'entreprise, José Loureiro a certainement été le plus doué, celui en qui j'avais le plus confiance. Quand il repartira au Portugal, je le regretterai. C'est à la suite d'un héritage de sa femme, une petite propriété d'un oncle, qu'il repartira. J'apprendrai par ses proches qu'il a toujours regretté son travail, la belle maison qu'il avait construite et certainement Preuilly qui l'avait accueilli.

À mon humble avis, cette année-là, tout semble bien aller en France si ce n'est que quelques étudiants qui manifestent au quartier latin à Paris. Je ne cherche pas à comprendre quelles sont leurs motivations. Je suis persuadé, comme beaucoup, qu'il ne s'agit que d'une minorité de gauchistes qui rêvent d'appliquer dans notre pays les préceptes que Mao applique à la Chine mais que cette agitation retombera d'elle-même. Je me trompe lourdement mais je ne suis pas le seul. Les manifestations deviennent journalières. Les voitures brûlent dans les rues. Les Facultés entrent dans la grève les unes après les autres, les manifestations ressemblent de plus en plus à des émeutes, les rues se dépavent. Je ne comprends toujours pas. Je suis persuadé que nous n'avons pas tellement à nous plaindre, qu'il n'y a qu'à regarder en arrière et mesurer le chemin parcouru depuis mai 1958.

C'est drôle comme le mois de mai attire à lui les grands événements et les commémorations, Jeanne d'Arc avec sa fête, la fête du travail, la victoire de 1945, sa commémoration, la chute de la quatrième république et la naissance de la cinquième et, maintenant, cette dernière est remise en cause, il est question de la sixième.

Après les étudiants, les lycées, ce sont les ouvriers dans leur ensemble, qu'ils soient du privé ou du publique qui se mettent en grève. Comme beaucoup je me demande ce qu'attend le général de Gaulle, ce que fait le gouvernement Pompidou, pour reprendre la situation en main. Il paraît que c'est une révolution, une de plus, pour le général c'est la chienlit, le drapeau noir de l'anarchie côtoie le rouge de la gauche et des syndicats à la tête des manifestations. Il y a aussi les vieux renards de gauche, nostalgiques de la IVe République qui rêvent de prendre une revanche.

Malgré l'inquiétude qui s'installe, j'ai toujours une confiance sans faille dans le général mais je ne comprends pas pourquoi son équipe ne prend pas des mesures efficaces pour contrer ce mouvement au lieu de le subir.

Depuis aussi longtemps que je me souvienne, je n'ai jamais vu le pays paralysé de cette façon. Plus rien ne marche. La grève couvre le pays dans son ensemble. Les rails des voies ferrées ne sont plus brillants mais rouges. Les barrières des passages à niveau restent dressées vers le ciel. Le carburant commence à manquer dans les stations-service qui ferment les unes après les autres. Nous faisons des réserves de précaution. Les réservoirs des véhicules sont tenus pleins. Les bidons et autres récipients disponibles sont remplis, car sans carburant il est impossible de se rendre sur les chantiers. Les cimenteries sont, elles aussi, en grève. Là encore nous faisons des réserves. Je fais rentrer chaux et ciment. Je vais chez les négociants avec le camion et je charge tout ce que l'on veut bien me vendre même chez ceux où je n'ai pas l'habitude de me servir. À Mehun, Monsieur Jolivet, le marchand de matériaux, me le fait gentiment observer.

À cette époque, je suis en chantier à Bourges à la Chancellerie, à proximité de la route de Paris. Je construis la maison de Riquet Salmon. Ce matin-là, lorsque nous arrivons il y a de l'effervescence sur un gros chantier de l'entreprise Hilaire de Bourges qui construit 700 logements pour le compte de la SA HLM de Bourges et du Cher. Il faut avoir qu'à cette époque les grosses entreprises ne manquent pas à Bourges et dans ses environs. La SCTP de Saint-Doulchard qui fait du bâtiment et des travaux publics compte 1200 ouvriers, Hilaire plus de 700, Métivet plus de 400, quelques autres dépassent la centaine. Les entreprises berruyères, à cette date, semblent être d'une santé éclatante, à l'abri de toutes épidémies ou récession. Cette situation durera encore quatre ou cinq ans, mais le sommet de l'expansion est atteint. Le chantier Hilaire se situe de l'autre côté de l'avenue dans un quartier en pleine exposition, les Gibjons. Il y règne une agitation inhabituelle. Des groupes d'ouvriers tournent en rond autour du chantier en brandissant de grandes banderoles comme on a l'habitude d'en voir dans les reportages des informations à la télévision. Notre premier travail, en arrivant sur le chantier, c'est d'approvisionner les postes de travail sur le plancher haut. Je suis monté sur cette dalle et je réceptionne les briques et le mortier de manière à pouvoir travailler une demi-journée sans redescendre. Au pied d'autres ouvriers chargent les paniers de la grue et font du mortier à la bétonnière. Je suis intrigué par l'attitude des manifestants qui sont à peu près à deux cent mètres à vol d'oiseau de notre chantier. Ils font de grands signes dans notre direction. C'est bien à notre modeste chantier qu'ils semblent s'intéresser. Banderoles en tête, une cinquantaine de manifestants franchissent l'avenue et se dirigent en notre direction. Quelques instants plus tard ils sont sur le chantier. Gentiment ils nous demandent d'être solidaires et de quitter notre chantier. Quelques-uns sont déjà montés sur la dalle. Ils me paraissent plutôt pacifiques et j'essaie de négocier. Je leur explique que nous venons de faire du mortier pour la matinée et que ce serait la moindre des choses de nous laisser l'employer. Sans s'énerver mais fermement ils me disent qu'il n'en est pas question. C'est la grève générale les entreprises du bâtiment sont en grève, nous devons nous plier et cesser le travail.

Il me revient à l'esprit ce que mon père m'avait raconté au sujet des grèves de 1936. Lui aussi avait été confronté à des grévistes du bâtiment alors qu'il était en chantier à Mehun. Mais c'était à Mehun et ils étaient certainement moins nombreux et mon père n'avait pas l'habitude de s'en laisser conter. C'est avec un manche de pelle et en roulant des mécaniques qu'il les reçut et qu'il les mit en fuite. Ce qui n'empêche pas que pour avoir la paix, après cette visite, il avait quand même abandonné le chantier quelques jours.

Je suis plus pacifique que mon père et le rapport de force n'est sans doute pas le même. Sur notre chantier nous sommes peut-être à un contre dix. Je n'ai pas envie de faire lyncher mes compagnons. Aussi c'est bien sagement que nous plions nos outils sous les regards satisfaits de nos visiteurs. Le tas de mortier reste au pied de la bétonnière. Nous remontons dans la 403 et nous abandonnons le chantier. Les grévistes ont gagné. L'entreprise Bugeon, peut-être pour la première fois, rentre dans la grève. C'est du moins ce que peuvent croire les grévistes qui nous ont visités.

Si nous avons perdu la bataille, nous n'avons pas perdu la guerre. Dans le courant de l'après-midi, je reviens sur le chantier avec José dans le camion. Le chantier Hilaire est vide. Il n'y a pas de grévistes à l'horizon. Nous mettons la bétonnière sur ses roues. Nous l'accrochons au camion. Nous chargeons les outils, le matériel dont nous pourrions avoir besoin et le stock de ciment. Le mortier est mis aux gravois et nous abandonnons le chantier. Je ne me souviens plus où Jean est en chantier. Ce que je sais c'est qu'il ne connaît pas les mêmes ennuis que nous. Bien entendu mes compagnons n'ont pas l'intention de faire grève et de mon côté je ne veux pas les mettre au chômage. Le travail ne manque pas. Un chantier nous attend au domaine de la Motte chez Pierre Sicard. Comme je l'ai déjà mentionné, mon père avait réalisé une première tranche d'une installation de stockage de grains il y avait déjà quelques années. La seconde tranche consiste à faire les fondations des cellules, les fonds avec les pentes à raccorder aux trous de vidange existant sur le couloir souterrain exécuté lors de la première tranche. Il faut aussi enduire les murs à l'intérieur du bâtiment. En revanche, les parois des cellules ne sont pas en parpaings comme celles de la première tranche mais en tôle. Ce chantier peut occuper mon équipe au moins pendant deux semaines.

Pierre Sicard vient nous rendre visite en début de matinée presque tous les jours. Il n'a pas encore perdu son dynamisme et il est facile de discuter avec lui. Il n'y a pas de comparaison possible entre lui et son beau-père. Si ce dernier a toujours gardé une attitude de grand seigneur, Sicard sait se mettre au niveau de ses interlocuteurs. C'est au cours d'une discussion au chantier de la Motte qu'il me parle d'un grand projet qui lui tient à cœur, la création d'un grand lotissement à Preuilly. Il m'annonce que l'avant-projet est terminé. Il m'invite même à aller le découvrir chez lui, au château. Il m'affirme qu'un pavillon témoin va être construit par l'entreprise Odetti d'Issoudun, celle qui exploite la sablière de Villeperdue. Cette construction se situera à l'angle de la route de Quincy et du chemin des Bruyères. Il devrait être suivi par la réalisation du lotissement et d'une centaine de pavillons. La pensée de voir se réaliser un pavillon en préfabriqué à Preuilly, même si c'est du lourd et surtout la centaine d'autres qui devrait suivre, me donne une poussée "d'urticaire". Je lance un défi à mon client et maire. Je lui affirme que l'entreprise Bugeon peut, elle aussi, construire un pavillon témoin qui serait une véritable maison traditionnelle. Je lui explique que bien que notre entreprise ne soit pas une entreprise générale, elle a rassemblé autour d'elle tous les corps d'état du bâtiment, des petites entreprises et des artisans formant une équipe compétente qui n'a rien à envier aux pavillonneurs, qu'ils soient légers ou lourds, traditionnels ou pas. Toutes ces sociétés qui ont déjà pris une place beaucoup trop importante sur le marché de la maison individuelle. Ma réaction est dans le droit-fil de ce que devrait être celle de toutes les petites entreprises, de tous les artisans qui font du neuf, en face du danger que représente les pavillonneurs. Je peux dire, aujourd'hui, qu'à cette époque, j'étais un peu l'exception et que, lorsque la profession se réveillera, il sera trop tard.

Pierre Sicard m'écoute. Je ne crois pas qu'il me prend mais je suis un électeur, membre d'une grande famille qu'il faut ménager et il y a aussi les ouvriers. Aussi, à l'accusation à peine voilée que je lui fais de favoriser les pavillonneurs et les grosses entreprises, il me répond du tac au tac : "*Si tu veux construire un pavillon témoin, je te donne un terrain à côté de l'autre"*. Le ton avec lequel il me faut cette réponse a tout d'une boutade, mais en ce qui me concerne, je l'ai bien enregistrée et je compte bien lui rappeler sa promesse lorsque le moment sera venu.

Les accords de Matignon, l'augmentation importante des salaires, surtout des plus bas, pourraient être susceptibles de mettre à mal la bonne santé de l'entreprise mais, après une période d'adaptation où les marges baissent spectaculairement, l'adaptation se fait vite. Les prix augmentent régulièrement de 5 à 10 % par an. Le travail ne manque pas avec un carnet de commandes bien garni. Il faut savoir aussi que le personnel de l'entreprise et constitué d'ouvriers dans la force de l'âge dont le rendement est bien supérieur à ce qu'avait été celui de l'entreprise voilà quelques années.

Durant le mois de juin, nous revenons terminer le gros œuvre de la maison de Riquet et déjà les vacances ne sont pas loin. C'est à partir de cette date que nous allons les prendre effectivement. Elles étaient déjà passées de trois à quatre semaines depuis quelques années. Je crois que mon père était encore là. Si nous prenons des vacances pour la première fois c'est sous la pression des ouvriers portugais. En effet, certains sont en France depuis plusieurs années. La plupart sont installés avec leur

famille et ils désirent pouvoir partir un moi chez eux pendant les vacances. Les Portugais semblent faire des miracles. Ce sont les champions de l'intégration. Arrivés avec une valise voilà quelques années, ils ont bien aménagé un premier logement, cultivé un jardin, acheté une Mobylette, passé un permis de conduire, acheté une voiture et ils partent, sans complexe, pour un voyage de plus de 1800 kilomètres. Ce besoin de retourner au pays en congé n'a rien de spécial aux ouvriers de l'entreprise, c'est celui de la majorité des Portugais. Ce départ en masse des ressortissants portugais ne se passe pas sans drame. Quelquefois des familles entières sont décimées à cause d'une voiture mal préparée, d'un permis de conduire trop frais, d'une nuit sans sommeil. Ils font le trajet d'une seule traite, avec seulement quelques heures de repos sur le bord de la route. À l'occasion de ce premier départ, les ouvriers de l'entreprise arrivent tous à bon port et reviennent ans casse mais le plus souvent ave une cinquième semaine qu'ils s'octroient sans l'avoir demandée. C'est là leur moindre défaut qui met à mal le planning de l'entreprise dépassé depuis longtemps en cette saison.

Pour moi, il n'est pas question de partir en vacances. En revanche, elles me permettent de mettre à jour le travail au bureau. Il y a aussi les vignes, j'aide Jean les biner et à y faire quelques petits travaux. Il y a encore la maison. C'est pendant les premières années où l'entreprise s'arrête pour les vacances que je construis la cheminée, le mur de clôture de la façade, que je nettoie et met en forme la cour et le jardin, que j'arrache les pommes de terre. Une différence appréciable avec le reste de l'année, je fais la grasse matinée, je prends un peu de temps pour discuter avec des amis qui passent, je vais aussi parfois me reposer quelques instants avec Didi, au frais dans sa cave, c'est toujours aussi agréable de goûter au Sauvignon.

En 1968 Claude et François sont en colonie de vacances à Saint-Brévin-les-pins dans la Loire-Atlantique. Encouragés par la sortie de l'année précédente, nous partons pour la même date, le 14 juillet, qui se trouve être un lundi. Avec le samedi et le dimanche, nous avons là un magnifique pont de trois jours. Le véhicule, c'est encore notre brave 2 CV, toujours aussi vaillante et solide au poste. Pour plus de sécurité, avant le départ, je la conduis au garage Mouillet à Quincy pour la vidange et une petite révision. Le garagiste me demande où je compte aller. Je luis dis "*À Saint-Brévin*" et il me regarde étonné et me dit sur un ton mi-sérieux mi-goguenard : "*Et tu comptes y aller avec cette voiture", je* lui réponds : "*Oui, bien sûr",* il réplique : "*Et bien tu n'as pas peur".* Cette petite conversation me fait un peu l'effet d'une douche froide. Ma brave voiture ne serait-t'elle pas aussi sûre que je voulais le croire ? Pourtant il est trop tard pour faire demi-tour. Nous partirons quand même. Je me garde bien de rapporter cette conversation à Pierrette.

Pour la première fois, mais aussi pour la dernière, nous emmenons ma mère avec nous. Elle est heureuse. C'est qu'elle aime bien voyager. Elle ne rate pas une occasion de partir en excursion ou en voyage organisé. Nous partons à six heures du matin. Le mois de juillet est particulièrement humide et pluvieux, mais ce jour-là, exceptionnellement, le ciel a décidé d'être avec nous et il fait bon. Ma vénérable 2 CV ronronne et enfile les kilomètres sans aucun incident. Elle est beaucoup plus à son aise que sur les routes auvergnates. Si au départ j'étais un peu inquiet en pensant à la conversation de la veille avec Mouillet, cette inquiétude se dissipe à mesure que se déroulent les kilomètres. Nous nous octroyons une petite pause, un arrêt pour prendre de l'essence c'est que, malgré sa sobriété, ma voiture a un réservoir un peu juste. Nous cassons aussi la croûte pour nous donner des forces et nous repartons. Pour nous rendre à Saint Brévin, j'inaugure une façon originale de tracer notre trajet sur des cartes Michelin que cette fois j'ai achetées. À quatre pattes dans la salle de séjour, j'ai étalé les cartes sur le carrelage et tracé une ligne droite de Preuilly à Saint Brévin. Cela donne un résultat étonnant et, en suivant, comme prévu, le trajet qui se rapproche le plus de cet axe, nous empruntons tout un tas de petites routes qui permettent de beaucoup mieux découvrir les pays traversés et comme avec la 2 CV, la vitesse de croisière reste la même. Nous ne perdons pas de temps, nous en gagnons même un peu car la distance à parcourir est plus courte. Un inconvénient pourtant, je n'aime pas beaucoup m'arrêter pour demander mon chemin et Pierrette n'est pas un copilote très efficace si bien que, plusieurs fois, nous sortons du trajet prévu. Nous arrivons à Saint-Brévin. Il est 11 heures passées. Je suis plutôt fier de ma moyenne et du comportement de mon véhicule. Dédé Mouillet a vraiment mauvaise langue.

Comme c'est devenu l'habitude, Pierrette voudrait que je m'arrête pour me renseigner et demander aux passants où se trouve la colonie des œuvres laïques du Cher. Moi, je suis persuadé de pouvoir trouver seul, mais après quelques minutes de recherches vaines, je me range à l'avis de mon copilote. Je m'arrête. Elle demande sa route et quelques instants après nous sommes devant l'établissement que nous cherchions. Les enfants sont partis se baigner aussi, après avoir garé la voiture, nous partons à pied pour la plage. C'est toujours un plaisir de retrouver la mer. Ce matin-là, le soleil est radieux et la mer quelque peu agitée. Entre dunes et vagues, sur le sable de la plage, une bande de gamins s'ébat. C'est certainement parmi ceux-là que nous allons découvrir notre progéniture. En effet, ils sont là. Dès qu'ils nous aperçoivent, ils viennent se jeter dans nos bras. Ils sont joyeux. Ils sont heureux de leur séjour. Ils adorent l'eau en général et en particulier cette mer qu'ils ont découverte. Il est déjà midi. Après avoir vu les moniteurs, nous leur donnons rendez-vous pour le début de l'après-midi et nous partons à la recherche d'un hôtel. Le premier que nous trouvons est le bon. Il n'est pas complet, aussi curieux que cela puisse paraître en cette saison. À la réflexion, il n'y a rien d'extraordinaire dans cet état de choses, les événements qui pendant plus d'un mois ont désorganisé le pays ne sont terminés que depuis quelques jours et beaucoup de vacanciers sont restés à la maison.

Après avoir déjeuner d'un bon appétit, nous partons récupérer nos deux gamins. Claude fait un peu figure d'ancien, alors que François est l'un des plus jeunes. C'est un gentil petit garçon qui semble être la coqueluche des moniteurs. Alors que tous les autres font leurs lits, il arrive à convaincre les moniteurs de lui faire le sien avec un beau sourire et une petite chanson. Cet après-midi là, nous allons visiter un peu les alentours. Un bac fait la traversée de l'estuaire vers Saint-Nazaire. C'est là une bonne occasion de prendre le bateau et de faire une mini-croisière. Minuscule croisière en effet, car la traversée n'est pas bien longue. J'ai mes deux garçons serrés tout contre moi. J'apprécie ce moment. Je suppose qu'il en est de même pour Pierrette et pour la grand-mère. Du bac, nous apercevons la coque d'un énorme bateau en construction sur les chantiers navals. Ce doit être un pétrolier. La mode est aux supertankers, d'énormes pétroliers qui vont chercher le pétrole dans le golfe Persique en faisant le tour de l'Afrique. Le canal de Suez et encore hors d'état et les pétroliers d'avant la crise ne sont pas adaptés à ce long trajet.

Nous débarquons sur l'autre rive et il nous est possible de nous approcher du mastodonte en construction. Il est énorme. Je n'aurais jamais pensé que l'on puisse construire de tels engins. Nous passons une partie de l'après-midi à nous promener dans le chantier. Si l'intérêt de cette visite est limité pour Pierrette et pour ma mère, il enchante les garçons. Il y a aussi le port de commerce avec plusieurs cargos qui sont accostés. Au loin, on aperçoit le terminal pétrolier et la raffinerie de Donges qui ressemble à un immense amas de cuves, de tuyaux, de cheminées, de torchères qui brûlent. Je n'ai pas un souvenir tellement précis de la fin de l'après-midi si ce n'est que nous rentrons et laissons les gamins à la colonie un peu avant l'heure du dîner lorsque nous retrouvons notre hôtel.

Le lendemain, c'est dimanche. Nous passons vers neuf heures à la colonie pour prendre Claude et François qui nous attendent pour passer toute la journée avec nous. C'est le petit port de Pornic qui nous accueille. Quelques bateaux de pêcheur et de plaisance sont couchés sur le côté. La mer est à marée basse et le port pratiquement à sec. Nous faisons le tour des quais, allons jusqu'au bout de la jetée, admirons quelques beaux voiliers qui me font rêver. Depuis ma tendre enfance j'ai rêvé de naviguer à bord d'un voilier. Ce rêve, à ce jour, n'est pas encore réalisé mais un rêve c'est souvent plus beau que la réalité. Une petite plage est tout à côté au fond d'une crique. Le soleil est déjà haut dans le ciel et les gamins ne résistent pas à l'envie d'un bon bain. Les coques abondent. Ils se font un devoir de les ramasser mais il leur faudra les abandonner, nous n'avons pas la possibilité de les cuisiner et c'est bien dommage.

Tout près de la plage, un petit restaurant est ouvert. Là aussi il n'y a pas foule. Décidément ceux qui vivent du tourisme cette année-là ne sont pas gâtés. Que peut-on manger au bord de la mer si ce n'est des poissons et des fruits de mer, nous profitons donc de l'occasion. Le crabe est excellent tout comme l'ensemble du repas que nous apprécions jusqu'au moment où Claude a de sérieux problèmes avec son estomac qui restitue brusquement tout ce qu'il a mangé mais, ce mauvais moment passé, il

retrouve vite son entrain. Par la suite nous apprendrons qu'il est allergique aux crustacés et qu'il ne peut consommer aucun crabe, crevettes ou langoustines, qu'il aimerait bien pourtant, la gourmandise est déjà l'un de ses petits pêchés.

Lorsque nous sortons de table, le temps a changé. Le soleil a disparu derrière de gros nuages noirs qui passent très vite dans le ciel poussés par le vent qui se fait de plus en plus violent. Malgré le mauvais temps qui s'annonce nous décidons de partir pour l'île de Noirmoutier. Pour s'y rendre, il y a deux possibilités. La plus simple c'est de passer le Gouin, un gué qui est découvert à marée basse et permet l'accès à l'île. Nous ne pouvons pas passer par-là, la marée est haute, il est submergé et les quelques heures qui nous restent ne nous permettent pas d'attendre les basses eaux. Je décide alors d'opter pour la seconde possibilité. Le bac qui part de Fromentine, un petit port qui n'est plus en Loire-Atlantique mais en Vendée. Dans ce port se trouve l'embarcadère où accoste le bac. Une fois arrivés, une mauvaise surprise nous attend. L'état de la mer a changé, elle est devenue mauvaise et les traversées ont été annulées. En effet, le vent a redoublé de violence, d'énormes vagues bordées d'écume déferlent sur la jetée et sur la plage toute proche. Le sable fin soulevé par le vent pique les jambes, les bras, le visage, entre dans yeux. Un instant le souvenir du paquebot "gouverneur Général Chanzy" me revient en mémoire lorsqu'il me ramenait d'Afrique du Nord. La Méditerranée était démontée dans le Golfe du Lion. Je l'avais admirée et observée du pont supérieur du paquebot et je l'avais trouvée magnifique mais, observer une tempête du pont supérieur d'un paquebot et l'affronter à quelques mètres d'une plage ou d'une jetée ne donne pas du tout la même impression. Nous n'irons pas à Noirmoutier. La mer est trop grosse. Le bac reste au port, pourtant l'île est là, toute proche. Nous sommes déçus, mais contre mauvaise fortune nous faisons bon cœur, nous allons visiter la côte en suivant chaque route, chaque chemin qui conduit ou qui longe la mer. Le spectacle est merveilleux. Malgré le vent violent, il ne fait pas froid, le ciel est changeant, des nuages noirs, des nuages blancs défilent et s'effilochent. Les plus chargés lâchent une averse qu'une éclaircie sèche aussitôt. Le ciel, la mer, le vent semblent être en folie. C'est sur les rochers que la mer est la plus impressionnante. Les embruns viennent nous saler la peau. J'ai toujours aimé la mer, mais, à cette époque, je ne l'ai que très peu fréquentée, j'en admire d'autant plus le spectacle qu'elle nous donne.

C'est en cherchant ma route pour rejoindre le passage du Gouin que deux "anges de la route" judicieusement cachés dans le recoin d'une rue font un pas sur la chaussée à notre approche. Il vient de tomber une giboulée. Mon pare-brise est rempli de gouttes d'eau. Il faut savoir que sur une 2 CV l'essuie-glace est réduit à sa plus simple expression et que l'espace qu'il nettoie n'est guère plus grand que les paumes de mes mains. Pour corser le tout j'ai le soleil dans les yeux et je cherche un panneau indicateur qui me guiderait dans la direction recherchée. Toutes ces petites choses font que je vois un feu rouge accroché à un mur et à peine visible un peu tard pour freiner et que je passe malgré l'avertissement de Claude qui me dit : *"Attention, feu rouge"*. Malgré cette faute je n'avais mis personne en danger. Je roulais lentement, regardant à droite et à gauche à la recherche de mon panneau et le croisement était désert. Lorsque l'homme casque et botté s'avance sur la chaussée, je sais parfaitement ce qu'il me veut. Comme un poisson dans une nasse, je suis pris au piège. L'endroit doit être juteux pour la pêche aux automobilistes distraits et je ne suis certainement pas le premier à y être ferré. J'ai ralenti avant même que le pandore me fasse signe de m'arrêter, je suis prêt à recevoir les reproches et la punition que la gendarmerie française se prépare à m'infliger. Mon interlocuteur est impassible. Poliment il me fait remarquer que je viens de griller un feu rouge. Non moins poliment je tente de lui expliquer les raisons de mon manque d'attention. Je lui parle de la pluie, du soleil, de la non-connaissance des lieux, du marquage inexistant au sol mais rien ne le détourne de son carnet à souches qu'il commence à remplir. Je lui donne le nom de mon père, celui de ma mère, on adresse exacte. J'ai bien envie de continuer à contester mais je reste sage. J'écoute l'oreille basse les derniers reproches. Je range dans mon portefeuille le petit billet bleu que le gendarme me tend. Ce n'est qu'un intermède qui n'enlève rien à la suite de notre belle promenade. Quelques jours après cette aventure, je reçois une convocation pour aller au tribunal de Bourges répondre de ma faute. Je suis bien assuré, c'est l'avocat commis par mon assurance qui se rend à l'audience. J'y suis condamné à 800 F d'amende et à deux ans de mise à l'épreuve. J'avoue que pendant ces deux années, je serai un automobiliste respectueux des lois réglementant la circulation et que, rarement, je dérogerai au code de la route.

Nous passons un après-midi merveilleux. Claude et François s'en donnent à cœur joie, courant sur les plages, sautant de rocher en rocher. Nous sommes comblés de les voir si heureux. Un petit incident reste à signaler pendant cette balade. Le parapluie de Pierrette est l'objet d'une querelle entre Claude et François. Lors d'une explication musclée, malencontreusement la pointe de l'objet en question passe au travers de la capote de notre véhicule. Une blessure de plus pour la brave voiture qui porte un nombre important de stigmates consécutifs à sa longue carrière. Comme le vent qui nous a accompagnés tout l'après-midi, la demi-journée passe très vite. Il nous faut rentrer au centre de vacances. Nous embrassons nos gamins. Nous les retrouverons deux semaines plus tard place du 14 juillet à Mehun.

Le lendemain matin, c'est le départ. Nous avons toute la journée devant nous. Nous prenons le chemin des écoliers en suivant la Loire au plus près, côté rive gauche. Le train de sénateur de la 2 CV est idéal. Amusé, je repense à Mouillet et à son pessimisme quant à la fiabilité de ma voiture. Elle tourne comme une montre suisse et ce n'est pas tout, elle est aussi sobre qu'un chameau et n'absorbe l'essence qu'à petites gorgées. Une bonne chose pour mon portefeuille efflanqué. C'est bien sûr, cette voiture est bien celle qu'il me fallait. Nous passons à travers les belles provinces françaises que sont la Bretagne, l'Anjou, le Poitou, la Touraine. La Loire en contrebas musarde entre les bancs de sable blond. Les maisons troglodytes dans les falaises calcaires semblent sorties d'un conte de Perrault. Nous traversons Chinon avec son château, où Jeanne d'Arc avant rencontré Charles VII. J'ai encore mon histoire de France et ma géographie bien calées dans ma tête. Cette traversée du jardin de la France me fait l'effet d'une remise à niveau. C'est dans un petit restaurant installé dans une belle construction moyenâgeuse que nous déjeunons. Il y fait frais. Nous sommes peut-être les seuls clients. La côtelette d'agneau que nous y dégustons et divine. Nous passons près de Chenonceau et puis c'est la Sologne et Vierzon et Preuilly. Pour nous les vacances 1968 sont terminées. Elles ont été moitié plus longues que les précédentes. J'ai bon espoir que pour les prochaines nous gagnerons encore une journée. Je n'ai pas beaucoup parlé de ma mère. Je crois qu'elle a apprécié notre escapade mais elle sait se faire discrète. Je sais qu'elle adore voyager, qu'elle a apprécié notre sortie, qu'elle a passé avec nous trois beaux jours, qu'elle a été heureuse et que, moi aussi, je suis heureux.

Les méfaits d'un disque

Malgré les événements qui l'ont secouée, l'année 1968 aura été une bonne année sur tous les plans. La suivante, à son début, offre des perspectives pour le moins aussi brillantes, mais pour moi, elle débute avec une mauvaise surprise. Depuis longtemps, comme la plupart des maçons, je souffre souvent de douleurs dans le dos. Rien d'extraordinaire à cela. Quel est donc le maçon qui ne souffre pas plus ou moins fréquemment du mal de dos.

Ce matin de janvier est un matin comme les autres. Si j'ai le dos raide ce n'est pas plus que d'habitude. Après l'embauche et l'échauffement au travail, dans la journée, le mal se dissipe.

Mais il persiste cette fois ci, semble même descendre dans la cuisse, dans le mollet et même jusqu'aux orteils. Je ne suis pas trop surpris. Avec les rhumatismes on peut s'attendre à tout. Ce jour-là, avec un ouvrier que j'ai embauché récemment et que j'étais allé chercher dans un hôtel louche de Bourges. Il est d'origine yougoslave par sa mère et semble un bon maçon, je coffre des corbeaux en basses pentes des pignons d'une maison que nous venons de construire pour Monsieur Gibut, sur le chemin du port, en face du plan d'eau. Le coffrage accroché, je laisse le soin à l'ouvrier de terminer la mise en place et le coulage en béton. Ma jambe me fait de plus en plus mal. Un peu de marche devrait peut-être la dégourdir. J'ai un autre chantier à Preuilly chez mon oncle Lucien Trouvé au Moulin. Sa cour est en contrebas de la route et les jours de grande pluie ou d'orage, l'eau s'y accumule et parfois entre dans la maison. Pour remédier à cet état de faits nous installons un grand puisard dans son champ. Il est profond et j'ai installé la petite grue pour sortir la terre. C'est Lucien Baujard qui creuse. Un autre ouvrier dont je ne me souviens pas du nom est à la grue.

Je quitte le chantier Gibut pour le Moulin à pied. Cette maudite jambe me fait de plus en plus mal et le chemin me semble bien long. C'est en boitant que j'arrive chez mon oncle. Je ne reste qu'un

instant sur ce chantier où tout va bien. La côte du Moulin, au retour, me paraît une falaise. J'ai toutes les peines du monde à la gravir. Tant pis pour le chantier Gibut. De toute façon, mon gars peut se débrouiller tout seul. Je prends la décision de rentrer à la maison. Pierrette est inquiète de me voir dans cet état et parle de faire venir le médecin. Je m'appuis le ventre contre la table et je me tiens le torse penché en avant. Dans cette position je suis momentanément soulagé mais prisonnier ne pouvant pas changer pour une autre.

Je ne peux pas rester indéfiniment comme cela. Je ne peux plus rester debout. Il m'est impossible de m'asseoir. Il ne me reste qu'une solution, me coucher. C'est contraint et forcé que je rejoins mon lit où enfin, étendu sur le dos, les jambes bien allongées, la douleur s'estompe. Bien entendu Pierrette a téléphoné au médecin. Il arrive dans l'après-midi et diagnostique une crise de sciatique. D'après lui il n'y a pas grand-chose à faire si ce n'est que de m'administrer des anti-inflammatoires et des anti-douleurs qui ne me font aucun effet. Si couché sur le dos je ne souffre pas, il m'est impossible de rester plus de quelques minutes dans une autre position. Quelques jours passent et je commence à m'inquiéter pour la suite des événements. Si je dois rester longtemps sur la touche qui va s'occuper de mon équipe ? Qui va s'occuper du bureau ? À cette occasion, je m'aperçois que je ne suis pas complètement irremplaçable. Mon équipe tourne bien seule avec José. Jean a très peu à intervenir. Quant au travail de bureau, les devis et les factures attendront, le fond de roulement peut supporter le retard. Ma mère m'apporte la comptabilité sur mon lit, le comptable fait des séjours plus importants au bureau et passe, lui aussi, par ma chambre. À cette occasion je m'aperçois d'une chose. Au fur et à mesure que les jours passent, j'ai de plus en plus de difficultés à rester concentré sur le travail et sur l'entreprise. J'ai l'impression que je m'en désintéresse et j'en éprouve une certaine inquiétude.

Il faut faire quelque chose. Ma situation ne s'arrange pas. Le docteur Boulanger, mon médecin traitant me propose d'aller passer une radio à Bourge. C'est un taxi médicalisé qui me conduit chez le radiologue, couché sur une civière, il m'est impossible de voyager assis. Dans la salle d'attente, le même problème se pose. Il n'est pas question que je m'assoie. Je ne peux pas rester debout, je n'ai qu'une solution me coucher sur le sol, au grand étonnement des autres clients. Le docteur Boulanger l'avait laissé entendre, la radiographie le confirme, j'ai une hernie discale. Si l'on connaît la cause du mal, les soins qui lui sont apportés ne sont pas d'une grande efficacité. Il faut attendre. Le médecin me fait des infiltrations dans la colonne vertébrale. Peut-être faudra-t-il que j'aille consulter un rhumatologue et faire des élongations mais je n'ai pas de bons de renseignements quant aux résultats de ce traitement. Le docteur Mary de Bourges est surtout connu pour être un très bon phlébologue, mais il fait aussi office de chiropracteur. Je le connais de réputation car son père, l'un des directeurs commerciaux des usines de Rosière qui a acheté une des deux locatures du petit Boisboisseau, celle qui est sur la commune de Limeux et qui avait vu naître ma grand-mère Bugeon. Ce brave homme a fait faire de nombreux travaux pour rendre cette maison habitable et en a fait une agréable résidence secondaire. C'est sur ses conseils que Pierrette a eu recours à son fils pour soigner ses varices et elle en est plutôt contente. Un rendez-vous est pris ave ce praticien. Grâce aux infiltrations du docteur Boulanger je souffre un peu moins. Le chiropracteur me tripote le dos et après une torsion rapide et sèche de la colonne vertébrale qui craque et me semble désarticulée, je me sens soulagé dès que je descends de la table.

Encore quelques infiltrations, une série de séances de rééducation chez un kiné de Mehun et plus de trois semaines d'arrêt de travail, je peux enfin réintégrer l'entreprise. Bien sûr je ne me remets pas au travail sur le chantier tout de suite, mais je peux diriger mon équipe, préparer les chantiers et les approvisionner et surtout, je rattrape le retard accumulé au bureau. La forme revient assez vite et avec le printemps, je suis à nouveau complètement opérationnel, l'alerte est passée, tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Mon dos va être la cause de l'abandon de notre brave 2 CV ; En effet, la conception de ses sièges est incompatible avec une bonne position du dos aussi le médecin aussi bien que le kiné me recommandent de voyager dans une voiture possédant des sièges plus traditionnels. À la suite de ce conseil, je manque l'achat d'une 204 Peugeot d'occasion après avoir lu une petite annonce sur le

journal. Le garagiste mehunois qui est à l'origine de l'annonce est contacté, il vient jusqu'à la maison. Une 204 me plaisait bien. Le prix est dans mes possibilités mais il y a un obstacle de taille pour traiter ce marché, je ne peux pas me lever et par-là même, ni voir ni essayer ce véhicule. Lorsque je peux enfin me déplacer, la voiture est vendue. Depuis que mon père a construit le nouveau garage d'André Mouillet à Quincy celui-ci est devenu le mécanicien de l'entreprise et je suis en très bons termes avec lui. C'est un très bon professionnel qui connaît très bien son métier. On peut compter sur lui pour être dépanné rapidement ce qui nous change de Bardin, notre ancien garagiste, qui était de la vieille école et pas très performant.

C'est chez Mouillet qui est un agent Renault que nous avions commandé une estafette au printemps 1968 pour suppléer la 203. Il nous avait semblé à l'époque que ce genre de fourgonnette était mieux adapté à notre travail que ce soit pour le transport du personnel, du matériel ou des matériaux mais, dans l'immédiat, nous gardons la 203, nous n'avons pas trop de trois véhicules. Il arrive souvent que nous soyons sur trois chantiers à la fois. L'estafette a été commandée au garage du Centre à Vierzon concessionnaire Renault. Elle aurait dû être chez nous début juin, mais avec la grève c'est au mois de septembre qu'elle arrive. C'est moi qui vais la chercher à Vierzon. C'est la première fois que je prends livraison d'un véhicule neuf que j'ai moi-même commandé. Il y a bien eu le camion en 1964 mais je n'en étais que le chauffeur qui accompagnait mon père. Je fais le voyage de Vierzon à Preuilly avec le nouveau véhicule qui sent le neuf mais ce sera Jean qui prendra en main la destinée de la nouvelle recrue.

Suite à cet achat, j'ai gardé de bons rapports avec le représentant de "Renault Vierzon". Il a été mis au courant de ma recherche d'une voiture d'occasion par Mouillet. Je ne suis donc pas surpris de le voir arriver à la maison avec une belle R10 Renault. La R10 est une voiture avec le moteur à l'arrière, la dernière que ce constructeur sortira avec cette conception. C'est une R8 améliorée. Celle qui m'est présentée est belle, vert foncé, très bien finie, elle a de bons et beaux sièges confortables, elle plait tout de suite à Pierrette qui, depuis quelque temps, prend des leçons de conduite et qui tout naturellement a son mot à dire. Depuis toujours, je suis un inconditionnel de la traction-avant. Le tout à l'arrière de la R10 n'est pas ce que j'avais rêvé mais, il faut l'admettre, l'ensemble est bien et le prix abordable. Mouillet qui est venu avec le représentant me la recommande. L'affaire est traitée dans la foulée après avoir fait un petit essai jusqu'aux quatre routes de Billerat. La première impression de conduite est bonne. Je sens que je m'entendrai bien avec la nouvelle venue. Quelques jours après, la belle est définitivement à la maison. Dans le garage, elle prend la place de la vénérable 2 CV que je n'abandonne pas malgré tout. Elle est mise en réserve dans un coin de la grande où nous stockons les matériaux. Elle reprendra du service quelques années plus tard dans l'entreprise comme voiture de dépannage. Brave 2 CV, elle n'en finit pas de rouler. Son moteur est inusable. C'est le châssis et la carrosserie qui lâcheront les premiers. Les 1000 F que j'avais donnés à Monsieur Georgin sont amortis depuis longtemps.

Je prends un véritable plaisir à conduire la R10. Elle est silencieuse, nerveuse, confortable, j'apprécie vraiment toutes ces qualités que n'ont jamais eu les véhicules au confort spartiate de l'entreprise et la 2 CV. Un seul défaut, elle semble légère à l'avant et est sensible au vent latéral ce qui oblige à ne pas faire de faute de conduite mais un petit sac de sable dans le coffre à l'avant et cette tendance au flottement disparaît. Pierrette est en plein apprentissage de conduite chez Rousseau, une auto-école de Mehun, elle apprend à conduire sur une Simca 1000 qui, comme la R10, a son moteur à l'arrière. Pour parfaire son apprentissage, je me transforme en moniteur les samedis après-midi et parfois le dimanche. L'apprentissage se fait sur les petites routes de campagne qui flânent entre Limeux, Cerbois, Lazenay. Je le confesse, je ne suis pas un modèle de patience et Pierrette ne tient pas toujours compte des conseils et des remarques que je ne manque pas de lui faire. Parfois une atmosphère de crise s'installe dans la voiture et des discussions aigres-douces ponctuent l'atmosphère de notre petit carrosse. C'est aussi avec notre nouvelle voiture que nous partons pour de mini excursions dominicales et, à ces occasions, avec Claude et François, nous découvrons les châteaux et les monuments des alentours. Vraiment, je peux affirmer qu'à l'occasion de ces balades toute la famille apprécie à sa juste mesure notre R10.

Jusqu'au début du printemps, mon dos me laisse encore quelques répits mais ce mieux est de courte durée. Au fur et à mesure que la saison s'avance, la douleur insidieuse s'installe à nouveau mais cette fois c'est graduellement. Je me fais une raison. J'évite de soulever des choses trop lourdes. Je ne travaille manuellement que quelques heures par jour. Il est vrai que l'approvisionnement avec le camion, le travail au bureau, les visites de chantiers, les rapports avec les clients et les fournisseurs me prennent de plus en plus de temps.

Si le mois de juin de cette année-là est magnifique, ma colonne vertébrale en revanche est dans un bien triste état. Je ne peux rester debout que quelques minutes mais il y a quand même une différence de taille avec la première crise : je peux rester assis sur une chaise et sur le siège de ma voiture. Momentanément, je règle le problème en me munissant d'une chaise que je fais suivre dans la voiture et que j'installe sur le chantier lorsque ma présence est indispensable. La situation s'éternise et je commence à perdre patience, mon moral n'est plus au beau fixe, c'est pourquoi un samedi après-midi je me rends à la consultation du docteur Boulanger. Pas de chance, le cabinet est fermé pour cause de vacances. Je n'ai pas envie d'attendre son retour aussi, sans repasser par la maison, je décide d'aller en consulter un autre. J'hésite un instant sur lequel jeter mon dévolu. Je me décide pour le docteur Ponroy à Cerbois. Ce médecin a une très bonne réputation. Il exerce dans la région depuis la fin de la guerre. C'est un ancien médecin militaire qui abandonna l'armée pour s'installer dans un cabinet à Cerbois puis à Lury. Sa compétence, sa gentillesse, son dévouement font de lui le médecin le plus populaire de la région. Il est le médecin de tout le monde, des humbles en particulier qu'il visite même s'ils n'ont pas d'argent pour le payer. Après quelques années de service sur le canton de Lury et bien au-delà, le docteur Ponroy était parti pour le Maroc au grand soulagement de ses confrères qui commençaient à trouver envahissant ce médecin aussi populaire dans les campagnes que dans les villes les plus proches. Il est remplacé dans son cabinet de Lury par le docteur Maschino qui habite quelques années au château demeure des Ponroy puis à Lury où il se fait construire une belle maison. Quand je rentre au sein de la famille Macé, c'est ce médecin le médecin de famille, c'est chez lui qu'avec Pierrette nous étions allés pour la visite prénuptiale.

Le docteur Ponroy revient du Maroc, mais il ne peut pas s'installer dans un rayon de 20 kilomètres autour de Lury pendant 20 ans à compter de son départ, c'est une clause de l'acte de vente de son cabinet. C'est à Levet qu'il s'installe. Dans cette petite ville comme dans la campagne environnante, le même phénomène se reproduit, comme à Cerbois et à Lury, les patients affluent à son cabinet et il devient très populaire. Sa notoriété dépasse les limites de la petite cité et toute une région se donne rendez-vous dans son cabinet. Certains de ses anciens clients de Cerbois et des environs n'hésitent pas à faire le chemin de Levet pour aller le consulter. Il attend sagement à Levet l'expiration du délai de 20 ans et il réapparaît dans son château de famille à Cerbois. À côté il fait construire un petit pavillon qui lui sert de cabinet. À partir de son pavillon, il part à la reconquête d'une clientèle qui ne l'a pas oublié. Il ne la retrouve pas toute, beaucoup de ses anciens patients restent fidèles à Maschino qui est un bon médecin, mais ce dernier verra sa clientèle sérieusement entamée. Par la suite, la renommée des deux praticiens fera qu'ils auront certainement les cabinets les mieux pourvus en clientèle de la région, l'un comme l'autre.

Curieusement, chez mes parents et ensuite dans notre ménage, nous n'avions pas suivi la mode qui avait fait du docteur Ponroy le médecin de famille par excellence. Nous avions gardé le docteur Pellerin le vieux médecin qui m'avait soigné pendant mon enfance et ensuite nous avions reporté notre confiance sur le docteur Boulanger. Après notre mariage, c'est à ce dernier que Pierrette fait confiance pour suivre ses grossesses et c'est encore lui qui est appelé chaque fois que nous aurons besoin d'un médecin. Il est vrai que ce rôle aurait tout aussi bien pu être tenu par le docteur Maschino qui était le médecin de Pierrette avant notre mariage mais les choix de la tribu Bugeon ont fait en sorte que ces choix deviennent les nôtres.

Voilà donc les raisons qui m'ont poussé ce samedi après-midi dans la salle d'attente du docteur Ponroy. À cette époque, ils sont rares les généralistes qui reçoivent sur rendez-vous. Pour consulter il faut tout simplement attendre son tour dans l'ordre d'arrivée dans la salle d'attente. Celle-ci est pleine à craquer. Par chance une chaise est encore libre. Des clients préfèrent l'extérieur au confinement de la

salle d'attente. Pour passer le temps, un impressionnant tas de revues est mis à la disposition des consultants. Comme c'est l'habitude dans les salles d'attente, elles sont toutes périmées mais j'en trouve une assez intéressante pour passer un temps qui, autrement, m'aurait semblé interminable. Deux heures, peut-être trois, passent et me voilà enfin chez le bon docteur, chez le gourou, car c'est bien un peu comme cela que ses clients le considèrent. C'est un homme très chaleureux et plutôt vieille France. Il ne m'a jamais soigné mais il ne m'en connaît pas moins. Il me parle de Pierrette et de sa famille qu'il visitait avant de partir au Maroc. Il me demande des nouvelles de tante Camille qui était l'une de ses groupies avant son départ mais qui, par la suite, comme la famille Macé est restée fidèle au docteur Maschino. Il se renseigne sur mes enfants, sur la famille en général. Tour en parlant il m'ausculte, me triture sous tous les angles, il me fait une infiltration, regarde la radiographie que j'ai apportée, il me confirme le diagnostique du docteur Boulanger, il n'y a pas de doute, j'ai bien une hernie discale. La différence, c'est qu'il tient un tout autre discours. Il ne parle pas de rhumatologue, de kiné, mais il m'affirme qu'une hernie discale, cela ne se soigne pas mais que cela s'opère, qu'il n'y a pas d'autre solution pour extirper mon mal. Devant mon air étonné, il me rassure, il est vrai que jusqu'à cet instant personne ne m'avait parlé d'opération. Il me dit qu'il ne faut pas craindre cette opération, qu'après quelques semaines de convalescence, je pourrai reprendre mon travail. Il me donne comme exemple celui de l'un de ses patients, un membre des gens du voyage qui poussait sa roulotte moins d'un mois après être sorti de l'hôpital. À brûle pour point, il me demande de réfléchir sur l'hôpital ou la clinique qui me conviendrait le mieux pour y être opéré. Il me donne à choisir entre l'hôpital d'Issoudun et le docteur Cartier, la clinique du Bas-de-Grange à Vierzon avec le docteur Doliveux et la clinique Marie Immaculée de Bourges avec le docteur Suzanne. À la suite de quoi il prévoit de passer me visiter à la maison le lundi après-midi.

Je sors du cabinet un peu sonné. Je n'avais jamais vu de docteur aussi sûr de son diagnostic et aussi énergique, tout en restant simple. Me faire opérer je n'y avais jamais pensé avant de rencontrer Ponroy et maintenant l'opération m'apparaît comme une évidence. Je n'ai aucune crainte. J'ai une confiance absolue quant au résultat et surtout j'entrevois enfin la fin de mes ennuis. Rentré à la maison, je décris mon périple à Pierrette, mais reste évasif sur sa conclusion. Il sera toujours temps de lui parler d'opération, si opération il y a, lundi lors de la visite du médecin. Au fond de moi je n'ai pas encore intégré cette éventualité. Le peu que je connaisse de ce genre d'intervention qui, il y a encore quelques années, ne se pratiquait que dans la capitale, m'avait été présenté comme une opération très lourde par Paul Prunevieille le patron de la tuilerie de Foëcy. Il avait été opéré il y a environ une dizaine d'année et j'ai encore à l'esprit la description de cette intervention qu'il faisait à mon père.

Le lundi après-midi arrive avec le docteur. Il me fait une infiltration, parle du bon vieux temps avec Pierrette et revenant à mon disque, il demande : "*Alors pour quel établissement vous êtes-vous décidé ?*. Pierrette ne comprend pas. Je n'ai pas encore soufflé mot d'une éventuelle opération. Maintenant il faut se décider, il n'y a plus à reculer. Le médecin explique mieux que je ne l'aurais fait moi-même l'urgence de l'opération à Pierrette. Pour lui une hernie discale ne se soigne pas. On peut tout au plus obtenir une rémission avec le danger de laisser la lésion se développer. Nous ne discutons pas longtemps avec le médecin pour nous décider pour l'hôpital d'Issoudun avec le docteur Cartier, c'est lui que le docteur Ponroy connaît le mieux et il le tient en haute estime. Un rendez-vous est pris avec ce chirurgien qui me reçoit quelques jours plus tard dans son cabinet en ville. C'est un homme assez grand, il porte de petites lunettes ovales et paraît sympathique. Il tient sur mon cas les mêmes conclusions que le docteur Ponroy. Il ne reste plus qu'à fixer la date de l'intervention. Nous sommes à la mi-juillet. L'entreprise sera en vacances pendant quatre semaines en août. Il est convenu que je rentre à l'hôpital vers le 20 juillet. Si l'opération a lieu quelques jours plus tard, je devrais pouvoir quitter l'hôpital pour le 15 août. Et c'est là que je repense au vieux manouche dont m'avait parlé le docteur Ponroy, si tout va bien comme lui, je devrais être à nouveau capable de tenir ma place pour la fin des vacances. Tous autour de moi doutent de mon planning mais je reste confiant.

Pierrette a fait ma valise. Je suis prêt à partir. Les affaires de l'entreprise sont en ordre. Je n'ai pas de soucis pour les chantiers. Il ne reste qu'une semaine avant les vacances. Les plannings ont été mis au point avec Jean et José. J'ai réglé avec le comptable la fin de mois et la paye. Je n'ai aucune crainte, je peux partir tranquille, mais je suis impatient de me débarrasser de cette douleur qui envahit

mon dos et ma jambe gauche dès que je suis debout. La seule chose qui m'inquiète c'est de quitter ma famille, Pierrette, Claude et François sont mon univers rapproché même si je suis souvent trop peu avec eux, leur présence est indispensable à mon équilibre. Pierrette me promet de faire tout son possible pour venir me voir tous les jours. Nous ne doutons pas qu'il y ait de bonnes âmes pour la conduire à Issoudun, car elle n'a pas encore son permis de conduire. Je suis bien assuré par la Sécurité Sociale et une mutuelle chirurgicale qui remboursent les frais à cent pour cent aussi je n'hésite pas à prendre une chambre où je serai seul avec seulement un supplément de 100 F par jour. Je n'aime pas la promiscuité et l'idée de passer près d'un mois au côté d'un étranger dans ma chambre ne me dit rien qui vaille. Seul, je pourrai lire des journées entières et rattraper un peu de retard de lecture tant il est vrai que je ne lis plus beaucoup par manque de temps. Je pourrai aussi écouter la radio grâce à un petit poste à transistor qui avait été offert à Claude pour sa communion.

À l'hôpital d'Issoudun, je retrouve un copain de Cerbois victime, lui aussi, d'une hernie discale et qui vient d'être opéré. Étendu sur le dos, il ne lui reste plus qu'à attendre que se passent les 18 jours prévus dans cette position. Pendant trois jours, je suis en examen de toutes sortes avant de pouvoir être opéré. Pendant ces préparations je me souviens d'une radio de la colonne vertébrale. On m'y injecte un liquide marqueur avec une énorme aiguille, le docteur Cartier me montre sur un écran un morceau de disque qui semble flotter en dehors des vertèbres. C'est lui le responsable de tous mes maux, c'est sur lui que portera l'intervention du chirurgien.

Le matin du 24 juillet c'est le grand jour. Je n'ai aucune crainte et j'ai une confiance absolue dans le docteur Cartier. C'est sur un brancard que je pénètre dans le bloc opératoire. Il y a là une équipe d'anesthésistes qui s'affaire tout de suite autour de moi. Je suis curieux de découvrir de quelle manière je vais être endormi. Je remarque que le chirurgien n'est pas encore arrivé. Quelqu'un s'approche avec une seringue et me pique dans une veine du bras gauche et puis plus rien. Je ne me souviens même pas d'avoir vu l'aiguille être retirée de mon bras. Il est neuf heures, l'opération peut commencer.

C'est vers quinze heures que je me réveille. Je crois vivre un cauchemar. Je suis étendu sur le dos et j'ai l'impression qu'une énorme crampe a transformée les muscles de mon dos en deux grosses boules de billard. J'ai mal partout. Pendant un long moment, plusieurs heures certainement, je ne suis qu'à moitié conscient. Pierrette est arrivée, c'est Maurice qui l'a conduite. Je les devine plus que je ne les vois. Je ne crois pas avoir tenu de conversation, je peux avoir dit : "*Ça va"* ou peut-être *"J'ai mal"*. Les minutes me semblent des heures, il va me falloir rester couché sur le dos pendant 18 jours et prendre mon mal en patience. La belle confiance du matin est bien émoussée, mais je ne crois pas qu'elle ait fait place au doute.

Les trois ou quatre premiers jours sont certainement les pires que j'ai jamais traversés en ce qui concerne la douleur. Seules des piqûres, probablement de morphine, mettent la douleur en sommeil pendant quelques heures. Pendant ces moments-là, je constate un phénomène. Après avoir été piqué, j'ai l'impression d'être sur un nuage et de flotter. Je somnole dans une demi-inconscience mais petit à petit je sors de cet état second, au loin dans une nuit profonde je vois briller une étoile brillante qui se rapproche de plus en plus vite et, arrivée à proximité, elle éclate dans un éclair. Cet éclair, je le ressens dans ma chair avec la douleur qui réapparaît. Passé ces quelques jours pénibles, sans pour cela être un chérubin dans son berceau, même si je suis couché dans une quasi-immobilité, même avec les crampes qui visitent mon dos régulièrement, je commence à récupérer. Dès 5 heures du matin j'écoute la radio. Le marchand de journaux passe dans la matinée. Je luis achète le Berry Républicain. Je lis également des livres qui m'ont été offerts. Un coiffeur vient me raser tous les jours, les aides-soignantes me font ma toilette un peu comme une nounou le fait à un nourrisson, un kiné aveugle passe également pour s'occuper de mes jambes et éviter une éventuelle phlébite. Tous les matins, après la toilette, on me retourne comme une crêpe et je reste sur le ventre pendant une demi-heure. Même si cette position me change, je ne l'apprécie pas beaucoup. Je n'ai jamais supporté d'être couché sur le ventre plus que quelques minutes sans avoir l'impression d'étouffer.

Le docteur Cartier est très sympathique. Tous les jours il passe visiter ses patients, quelquefois tard dans la soirée, entre 10 heures et minuit. Il pousse doucement la porte de la chambre pour ne pas me réveiller mais je ne dors jamais cette heure. Alors il entre et il discute avec moi pendant quelques minutes. Il fait tout ce qu'il peut pour donner le moral, de ce côté-là je vais plutôt bien malgré la mauvaise passe du début.

Je reçois aussi la visite de mon voisin de chambre. C'est un instituteur des Deux-Sèvres. Il me raconte ce qui l'a conduit à l'hôpital d'Issoudun. Depuis longtemps il a l'habitude d'aller passer ses vacances dans les Alpes. Il fait du camping avec une caravane qu'il tracte avec sa voiture. À chacun de ses voyages, il a l'habitude de faire étape au camping de Villeneuve pour y passer une nuit. Cette année-là, en arrivant à Villeneuve, il a la désagréable surprise de constater qu'il est dans l'impossibilité de sortir de sa voiture. Il a le dos complètement bloqué. Ce sont les pompiers de Châtrost qui viennent le sortir de cette mauvaise posture et qui le conduisent à l'hôpital d'Issoudun. Le docteur Cartier diagnostique aussitôt une hernie discale et l'opère dans la foulée. Son épouse a installé la caravane à Villeneuve. À défaut des Alpes elle a le Cher et elle peut ainsi lui rendre visite tous les jours. Le brave homme est particulièrement remonté contre son médecin traitant et contre son rhumatologue qui le soignaient pour un mal chronique qu'il traînait depuis de dix ans. Dix années au cours desquelles ils l'avaient soigné avec des anti-inflammatoires, avec des infiltrations, des élongations, sans qu'une véritable guérison intervienne. Il est en fin de séjour à Issoudun et commence à marcher. Dans quelques jours il sera reparti. Il ne souffre plus du tout et voue une reconnaissance sans borne au docteur Cartier. Il me fait part de l'indignation de ce dernier à l'égard de certains rhumatologues qui tentent de soigner médicalement des hernies discales quand il n'y a que l'opération qui puisse guérir cette affection. Il conclut que cette opération a le tord d'enlever une clientèle fidèle et régulière à certains praticiens indélicats. Je suis d'accord avec lui et je me demande ce qui se serait passé sans les vacances du docteur Boulanger et sans le docteur Ponroy. Je suis même persuadé que je ne serais pas opéré mais peut-être entre les mains d'un rhumatologue avide de rendez-vous réguliers.

Pierrette vient me voir tous les jours. Quelquefois Claude et François l'accompagnent. C'est le plus souvent Maurice qui la conduit, c'est qu'il est bien dévoué ce bon Maurice et je lui en serai toujours reconnaissant. Parfois ce sont des amis ou d'autres parents qui la transportent comme Didi et Lili, comme aussi Lucien Baujard. Les ouvriers de l'entreprise qui sont restés en France ne m'oublient pas, eux non plus.

Un petit drame se joue pour l'un d'eux alors que je suis à l'hôpital. Il prend sa source à la maternité de l'hôpital. Depuis longtemps Albert Labbé dit "Bébert" travaille dans l'entreprise comme manœuvre. C'est un brave garçon qui fait bien son travail. Il est en ménage avec une compagne "Micheline" qui lui a donné un fils, c'est du moins ce qu'il croit. Ils sont installés dans une petite maison à Jacques-au-Bois chez Mademoiselle Monin. Certes, cette compagne n'est pas un modèle de vertu, mais Bébert s'en accommode fort bien. La propriétaire meurt. La propriété est vendue et les nouveaux maîtres des lieux lui signifient son congé. Le couple trouve refuge dans une petite ferme qui est aux confins de la commune au lieu-dit "Saint-Martin". Le propriétaire, Marcel Desmoires est divorcé. Il vit seul avec sa fille qui est du même âge que Claude. Quelques mois passent et Micheline se trouve de nouveau enceinte à la plus grande joie de Labbé. Entre temps il a acheté une maison à Saint-Lizaigne et il compte bien y installer sa famille. Le déménagement et prévu après la naissance du bébé. L'accouchement a lieu à la maternité d'Issoudun. Labbé, en bon père de famille, vient auprès de sa compagne pour découvrir son second fils. Quand il entre dans la chambre, il ne comprend pas. Micheline le reçoit froidement et pire, elle n'est pas seule, il y a Marcel Desmoires à côté d'elle, leur propriétaire. C'est ainsi que la vérité lui est servie. Le petit garçon qui vient de naître n'est pas le sien mais celui de Marcel, le plus âgé, il n'a aucun droit sur lui, pour Micheline qui abat ces vérités, Bébert n'et plus rien, d'ailleurs il va devoir déménager et laisser place nette, il n'a qu'à aller occuper sa maison de Sainte-Lizaigne et elle l'invite à quitter sa chambre.

Le pauvre Bébert vient me voir immédiatement. La maternité est tout à côté. Il me fait le récit de ce qu'il vient de vivre. Il est en plein désarroi et fait peine à voir. Son monde qu'il avait bien péniblement réussi à construire vient de s'écrouler, il n'a plus de femme, plus d'enfants, plus de foyer,

il va devoir aller loger, seul, à Sainte-Lizaigne, à plus de vingt kilomètres de son travail. Ce trajet, il l'acceptait de bon cœur avec sa famille dans sa maison, une maison à lui, qu'il avait payé, lui qui avait le plus souvent logé dans l'écurie des fermes où il travaillait. Le monde vient de s'écrouler autour de lui, il est seul, terriblement seul, son déménagement, même s'il le fait à contrecœur, il sera obligé de le faire seul. J'essaie bien de lui remonter le moral, mais quelque chose est cassé.

Cette triste histoire aura un triste épilogue. À quelque temps de là Labbé travaille à Mehun chez une vieille dame. Il fait équipe avec un maçon nouveau dans l'entreprise et que nous avons embauché pour remplacer un Portugais qui était retourné au Portugal. Le choix n'est pas judicieux. Nous nous apercevons que la recrue est bien un maçon mais qu'il est alcoolique et que sa moralité laisse à désirer. Quelques jours après le passage de nos deux ouvriers chez la cliente, cette dernière se fait dévaliser. Bien évidemment les gendarmes font une enquête qui se dirige entre autres pistes vers nos deux ouvriers. Si Labbé n'a jamais eu affaire à la justice, ce n'est pas le cas du nouveau maçon qui a un passé trouble et un casier qui n'est plus vierge. Les deux compères donnent en emploi du temps qui n'est pas tout à fait le même. L'épouse du maçon donne une autre version. Il faut savoir qu'elle aussi aime bien la bouteille. Toujours est-il que l'interrogatoire poussé que lui font subir les gendarmes effraie Labbé. Les gendarmes vont s'apercevoir qu'ils ont fait fausse route et repartent sur une autre piste.

Labbé a eu très peur. Il n'a plus le moral. Il broie du noir. Plus de femme, plus d'enfants et des gendarmes qui le prennent pour un voleur. Il rentre chez lui, se couche sur son lit avec son fusil décidé à en finir avec la vie, mais malchanceux jusqu'au bout, il se manque, la décharge ne touche pas le cœur mais emporte, au passage, un morceau de poumon, un morceau de poitrine avec quelques côtes, rien de vital n'est touché. C'est une voisine, le lendemain matin, qui le trouvera. J'irai le voir l'hôpital d'Issoudun quelques jours plus tard. Ses jours ne sont pas en danger, mais il souffre terriblement à chaque respiration, mon opération récente à côté de ce qu'il endure me semble bien bénigne. Il est solide mais il ne reviendra pas à l'entreprise. Il trouvera du travail à Issoudun. Il fera la connaissance d'une nouvelle compagne qui le logera, prendra ses meubles, lui fera vendre sa maison et, après l'avoir bien pressuré, le mettra à la porte. Il m'arrivera de le revoir quelquefois sur des chantiers routiers et, à ce jour, il doit avoir quitté une vie qui ne lui a jamais fait de cadeaux, peut-être qu'il est heureux là où il est.

À la maison on ne me laisse pas tomber. Maurice aide Pierrette au jardin. Il désherbe, arrose, il plante même une planche de poireaux. Monsieur Bocquet a pris en charge le gazon qu'il tond avec sa tondeuse, c'est que la mienne, qui n'a pourtant que quelques mois, fait des caprices avec un moteur qui ne démarre que lorsque bon lui semble. Par la suite un échange standard me sera proposé par le vendeur, le constructeur faisant rentrer les moteurs de sa série qui présentent tous le même défaut.

Le 15 août de cette année-là est un vendredi. Je suis bien décidé à ne pas passer cette fête à l'hôpital et à en sortir avant cette date. Rien n'étant venu perturber les suites de l'opération, je suis autorisé à quitter l'hôpital avec un jour d'avance c'est-à-dire le 14, c'est aussi avec un jour d'avance que je me lève pour la première fois. C'est une journée terrible qui commence. Je suis incapable de m'asseoir seul sur le bord de mon lit. J'ai l'impression de ne plus avoir de muscles dans le dos. Pour me tenir assis je suis obligé de prendre appui sur les avant-bras posés sur une petite table qui se trouve devant mon fauteuil. Si je suis incapable de me tenir correctement, je n'en souffre pas moins, j'ai les mêmes crampes dans le dos que les premiers jours de l'opération, je suis pessimiste sur mes chances de sortie 48 heures plus tard. Je ne me recouche pas malgré la douleur. Je fais bien de persévérer, petit à petit la douleur se fait moins vive et, dans l'après-midi, miracle, j'arrive à me tenir debout avec l'aide d'une infirmière puis, avec celle de Pierrette, j'arrive à faire quelques pas, la confiance revient. En fin d'après-midi, en suivant les murs, j'arrive à faire un aller et retour dans le couloir. Le lendemain je suis levé aux aurores. Je passe continuellement de la position assise à la position debout, j'arrive même à sortir dans la cour de l'hôpital où je reste un long moment assis sur un banc. C'est bon de respirer hors des murs de ma chambre. Je suis heureux, le moral est au beau fixe comme le temps. Lorsque je me suis assis la veille, je n'aurais jamais cru en arriver là en si peu de temps. À présent, j'en suis certain, personne ne pourra m'empêcher de sortir le lendemain.

Effectivement, le lendemain vendredi, je quitte l'hôpital. Je peux marcher sans l'aide de personne. Bien sûr j'ai le dos raide et douloureux, à la merci de crampes qui peuvent se déclencher au moindre faux mouvement mais j'ai l'impression qu'à chaque pas ma situation s'améliore.

Il n'y a que quelques heures que Maurice m'a transporté à la maison quand Jean arrive avec l'estafette. Il me propose de me conduire à la vigne des Grands Champs qui, cette année, est paraît-il particulièrement belle. Le siège de l'estafette haut perché m'est inaccessible, une chaise est installée dans la caisse alors que Pierrette crie au casse-cou. C'est dans cet équipage que je fais un petit trajet jusqu'à la vigne. C'est formidable de se retrouver au milieu des champs, devant notre vigne qui porte une récolte aussi bonne en quantité qu'en qualité, ma chambre d'hôpital où j'étais encore voilà quelques heures me semble à des années-lumière.

À la maison, je fais le tour du propriétaire. J'ai le plaisir de constater que le jardin n'a pas trop souffert de mon absence. Mes deux jardiniers supplétifs ont bien travaillé. Maurice est tout fier d'avoir plantant des poireaux qui commencent à allonger. Le gazon est dans une forme resplendissante, c'est vrai qu'il est tout neuf et n'a pas encore subi les attaques des mauvaises herbes, des taupes et de la sécheresse.

Le travail reprend la dernière semaine d'août. Je m'étais arrêté une semaine avant les vacances aussi je mets un point d'honneur à être présent au rassemblement du matin pour l'embauche. Il n'est pas question pour moi de travailler manuellement, mais je peux faire mon travail de bureau et diriger les chantiers. J'ai toujours à l'esprit l'histoire du vieux manouche qui poussait sa roulotte trois semaines après être sorti de l'hôpital et j'ai bien l'intention de faire aussi bien que lui. Pour moi ce sera quatre semaines. C'est vers le quinze septembre que je grimpe dans le camion et que je recommence à conduire, le dos bien droit contre le dossier, les pieds calés contre la tôle et sur les pédales afin d'éviter de rebondir sur le siège avec les à-coups d'une suspension trop raide. Je transporte les matériaux nécessaires à la construction de la maison Riffet à Villeperdue, j'approvisionne le chantier en parpaings que je prends à Mehun chez Jolivet. À cette époque nous n'avons pas encore de chariot élévateur. Il faut dépiler les palettes à la main; c'est moi qui m'en charge et je fais glisser les parpaings sur le fond de la benne légèrement relevée. C'est plus d'une dizaine de tonnes que je transporte et détasse en une journée. Ce jour-là est pour moi une victoire, une victoire sur un disque baladeur, une victoire sur le mal. Je suis heureux, ce que je viens de faire j'en étais incapable depuis ce triste jour de janvier. Quand, tout fier de mon exploit, je le conte au docteur Cartier lors de la visite de contrôle, il me met en garde et tempère mon ardeur. Il me dit que ce qu'il a réparé ne crains plus rien mais que si un disque a rendu l'âme, rien ne peut empêcher ses voisins d'en faire autant et il me conseille d'en prendre soin et de prendre certaines précautions dans ma façon de travailler. Pour ma rééducation, le docteur Cartier me prescrit plusieurs dizaines de séances chez un kiné. Il me conseille Jim Agard à Vierzon. Pendant plusieurs mois, trois fois par semaine, je me rends à Vierzon après le travail. C'est un collaborateur de Jim Agard qui me prend en main. Jean-Jacques Eugène est un garçon jeune et sympathique. Il devient au fil des séances presque un ami. Quand je termine mes séances, il me recommande de faire tous les jours les mouvements qu'il m'a appris. Je ne tiens pas compte de son conseil dans un premier temps, mais mon dos redevient raide et douloureux. Je recommence donc à faire tous les matins une série de mouvements et, jusqu'à ce jour, je continue pour le plus grand bien de ma colonne vertébrale.

Après mon opération, je reprends le travail sur les chantiers mais avec un minimum de précautions et viendra un temps où je ne ferai pratiquement plus que de l'approvisionnement et de la visite de chantiers. Il y a aussi le travail de bureau de plus en plus prenant. Encore quelques années et le seul travail manuel que je pratiquerai sera le jardinage les samedis et dimanches.

L'avènement de la lucarne magique

Jusqu'à cette année 1968 riche en événements de toutes natures aussi bien sur le plan national qu'international, nous n'avons pas encore de téléviseur. Ce n'est pas que nous dédaignons ce média qui s'impose mais l'empêchement, jusqu'ici, était d'ordre financier. Quand nous habitions à côté de chez

mes parents, il m'arrivait souvent, après dîner, avant d'aller me coucher, de rentrer chez eux et de regarder la télévision surtout à l'occasion d'événements importants ou d'émissions très intéressantes comme "cinq colonnes à la une" ou bien encore d'un feuilleton comme les "cinq dernières minutes". Si pour moi il était facile d'aller regarder de temps en temps la télévision ce n'était pas le cas de Pierrette qui ne voulait, en aucun cas, laisser Claude et François seuls à la maison. C'est avec raison qu'elle me reprochait mes absences trop nombreuses à son gré. C'est, je crois, l'une des raisons qui ont amené Pierrette à souhaiter notre départ d'à côté de chez mes parents. Ils avaient acheté leur poste chez "Camus musique" à Bourges. Les Camus étaient des commerçants qui tenaient boutique rue d'Auron et qui venaient d'acquérir une des deux locatures de Boisboisseau où l'entreprise avait fait d'importants travaux. Le téléviseur en question est un "Pathé Marconi" noir et blanc. À cette époque, les télévisions en couleur n'existent pas et il n'y a qu'une seule chaîne.

Avant que mes parents achètent leur poste, je n'avais que très vu la télévision. La toute première fois, c'était il y a bien longtemps, dans un café de la capitale à l'occasion d'un séjour chez Paulette mais je saurais dire lequel et à quelle date. La deuxième fois, c'était chez les parents de Lucien Gabillat, notre voisin. Marthe Gabillat, la cousine germaine de mon père, et son mari étaient depuis peu en retraite à Preuilly et Lucien leur avait offert un téléviseur. Je crois qu'ils ont été les premiers à Preuilly à posséder un poste de télévision. Plusieurs fois, avec mes parents et Pierrette, nous avons été invités à passer une soirée devant ce poste. Par la suite, Jean Chéritat du poste de notre grande-tante Léontine Delhomme appelée aussi "La Fouinat". Elle avait fait connaître à Jean le terrain où les Négrier construisirent leur maison et légué le téléviseur à sa mort. Il faut savoir que Jean lui rendit de nombreux service les dernières années de son existence. Il nous est arrivé à plusieurs reprises, comme nous l'avions fait chez Gabillat, d'aller chez Jean pour regarder la télévision, cette lucarne magique au travers de laquelle nos yeux s'ouvrent sur le monde.

Mon oncle Henri Véron a laissé son métier de cuisinier aux établissements militaires de Bourges et ma tante Solange son épicerie-buvette, rue Édouard Vaillant. Ils ont fait construire une maison à Neuvy-sur-Barangeon, commune d'où mon oncle est originaire. Son frère vient de succéder à son père comme volailler et il compte l'aider dans son commerce. Ce travail n'est qu'un mi-temps, aussi prend-il des actions dans une société de vente à domicile d'appareils ménagers et surtout de téléviseurs. Sa clientèle est surtout constituée de petites gens auprès desquels il place ses postes à l'aide d'un système original. Le téléviseur est couplé avec une minuterie dans laquelle il faut glisser une pièce de 1 F par heure d'émission. Il passe tous les mois chez ses clients pour relever les minuteries. Souvent les clients sont devenus accros de leur poste et, pour plus de tranquillité, il leur fait un crédit ordinaire qui doit être plus avantageux et surtout moins contraignant. Bien entendu Henri vend ses postes et son électroménager avec ou sans crédit. C'est donc à lui que nous achetons notre premier téléviseur. C'est aussi un Pathé Marconi. C'est mon oncle qui nous le livre et nous l'installe. Il installe également une antenne dans le grenier, ou plutôt deux, une pour chaque chaîne.

L'installation terminée, les antennes réglées, l'image apparaît. Elle est très bonne. Moi, je la trouve magnifique. Avoir un œil ouvert sur le monde, à domicile, c'est formidable. Avec le téléviseur, c'est de l'information, des reportages, des débats, du cinéma, du théâtre qui arrivent à domicile. C'est une véritable révolution. Plus jamais nous ne vivrons comme avant, la télévision devient le centre du foyer.

À cette époque de l'année 1968, les événements du printemps sont terminés. Le tour de France est passé, mais un événement de portée mondiale se déroule à Mexico, un événement qui ne laisse pas indifférents tous ceux qui s'intéressent au sport. Jusqu'ici je ne m'étais intéressé au sport qu'au travers du journal, j'avais bien regardé quelques manifestations sportives chez mes parents mais c'était assez rare. Le fait d'avoir à ma disposition mon propre récepteur change complètement mon rapport avec le sport. Quand les jeux olympiques commencent, il n'y a que quelques jours que le téléviseur est à la maison. Avec le décalage horaire les compétitions les plus importantes ne commencent pas avant dix heures du soir. À cette heure Pierrette, Claude et François sont couchés. Je reste seul devant le petit écran, mais grâce à la magie de l'image, j'ai l'impression d'être transporté au milieu de la foule des stades mexicains. Le spectacle est grandiose. Je vois en direct une multitude de records être battus,

mon cœur bât à coups redoublés quand une petite française, qui m'était inconnue jusqu'alors, la crinière au vent, gagne la finale du 400 mètres. Sur le podium des larmes de joie lui coulent sur le visage quand le drapeau tricolore monte sur le mât et que la Marseillaise retentit. J'assiste aussi aux triomphes et aux places d'honneur de bien d'autres athlètes français, notamment en cyclisme sur piste. Je vais passer une quinzaine de soirées merveilleuses peut-être au détriment de mes heures de sommeil. Je ne me couche pas avant une heure du matin mais le spectacle mérite bien ce sacrifice. Pierrette n'est pas tellement d'accord avec mon régime de noctambule, mais je fais la sourde oreille.

La télévision, c'est aussi l'un des premiers téléfilms français "Belphégor". Le suspens est de première qualité et, à cette occasion, toute la famille est au spectacle. Il y a aussi les "cinq dernières minutes" que nous ne manquerions pour rien au monde. Les films sont quand même le plat de résistance. J'aime bien les westerns, tout comme mes garçons, nous n'avons pas encore une indigestion des films et des séries américaines. Je ne manque jamais les informations, les grands reportages, les débats politiques pour lesquels j'éprouve un intérêt particulier. J'ai le souvenir de faces à faces somptueux de la part de grands-maîtres en politique.

À la maison, nous ne sommes pas tous intéressés de la même façon. Pierrette aime bien les films et les séries, elle est moyennement intéressée par les variétés, elle regarde distraitement les informations et ne s'intéresse pas du tout au sport. Elle est peut-être la moins accro de nous tous. Elle a beaucoup d'occupations avec le ménage, la lessive, le tricot, le jardinage qui lui prennent l'essentiel de son temps et une bonne partie de celui qui lui reste elle le passe dans le remplissage de grilles de mots-croisés. François passe des heures entières sans bouger devant l'écran, mais curieusement, il s'en détache presque complètement à mesure que la lecture prend de l'importance pour lui et qu'il s'adonne à la musique. Claude n'est pas un spectateur assidu. De par son naturel, en dehors des veillées, il préfère les copains, les jeux, la nature et les bords du Cher. En ce qui me concerne, mon cas relève de l'intoxication. Tout m'intéresse même ce qui n'est pas intéressant. Aujourd'hui encore je n'ai pas changé, mon état a même certainement empiré car mon temps libre est décuplé.

Le souvenir qui m'a le plus marqué à la télévision se passe l'année suivante. C'est quelques jours avant que je parte à Issoudun pour me faire opérer. C'est un matin, de très bonne heure, j'ai mis mon réveil pour ne pas manquer l'événement et cet événement est une chose inimaginable jusqu'à ces dernières années. C'est un exploit auquel j'avais rêvé depuis ma toute petite enfance au cours de laquelle j'avais lu dans Jeunesse Magazine "Oui le voyage sur la lune est possible". À cette époque, j'y croyais dur comme fer même si le grand-père de Roger Bedin avait dit d'une façon catégorique que cette histoire n'était qu'une ânerie. Cette chose ce matin-là allait devenir réalité, l'homme allait poser ses pieds sur la lune. Si l'image n'est pas aussi nette que celle d'un reportage au coin d'une rue parisienne, elle l'est assez pour voir se poser le module lunaire, les pieds de l'astronaute descendre un à un les barreaux de l'échelle et fouler ce qui ressemble à de la poussière, l'astronaute se déplacer par petits bonds un peu comme une baudruche. J'ai conscience d'être un privilégié. Combien de milliards d'individus ont rêvé en regardant la lune à un tel spectacle. Beaucoup peuvent et pourront le revoir mais le voir en direct, j'en suis persuadé encore aujourd'hui, est un véritable privilège.

Un sport en particulier va prendre une place prépondérante dans mes choix, c'est le rugby et au travers de ce sport, une compétition, le tournoi des cinq nations. Depuis l'arrivée de la télévision à la maison, je n'ai manqué que quelques matches du tournoi contraint et forcé.

La télévision a changé notre façon de vivre en s'installant à la maison. C'est une révolution de la vie familiale, plus jamais les soirées, les jours sans école, les week-ends, les vacances ne seront comme avant. Le poste devient le point de ralliement de la famille au détriment de la lecture, des conversations, des devoirs d'école. Nous vivons ce changement comme une chose inéluctable. Avec le recul que l'on peut avoir aujourd'hui, je crois que l'on peut dire que si cette présence au sein du foyer a apporté des avancées dans la connaissance, elle ne fût pas toujours bénéfique. Si grâce à elle nous avons appris beaucoup de choses, si elle est aussi un formidable outil pédagogique, elle a anesthésié les rapports à l'intérieur de la cellule familiale et cela n'est pas une bonne chose. L'arrivée de l'électricité, de l'eau courante ont apporté en leur temps un confort inconnu jusqu'alors, mais elles

n'avaient que très peu changés les rapports au sein de la famille. On peut regretter que la télévision ait été à l'origine d'un tel bouleversement des habitudes, mais il faut reconnaître qu'elle est aussi un formidable outil de vulgarisation et de culture. Elle fait rêver, nous emmène au spectacle, ouvre les portes du monde, nous fait voyager, comprendre la politique. Et je dois avouer que je suis gourmand de tout cela.

Les premières véritables vacances

Notre nouvelle voiture est une incitation aux vacances. Avec notre bonne vieille 2 CV, nous avions eu un avant-goût avec nos balades de deux jours en Auvergne, de trois jours sur la côte Atlantique. L'année 1969 sera sans voyages de vacances, l'état de mon dos ne nous permet pas ces escapades.

Lorsque arrivent les congés de 1970 il y a déjà un certain temps que j'ai étudié un itinéraire de voyage intéressant pour nos garçons car, cette fois, Claude et François vont faire partie du voyage de bout en bout. Ils se sont révélés individualistes l'un et l'autre car même s'ils ont apprécié les colonies de vacances, ils n'ont pas voulu y retourner. Déjà, en 1969, ils étaient restés à Preuilly sur la plage avec les copains.

C'est décidé nous partons pour la Dordogne et le Lot. Deux départements qui, paraît-il, renferment des trésors d'archéologie, de géologie, des gouffres et des grottes admirables, de magnifiques châteaux. Je garde le principe de partir à l'aventure sur un circuit où j'ai repéré les sites les plus intéressants à visiter mais pas les lieux d'accueil. Pierrette voulait partir trois jours, j'en voulais cinq, ce sera donc quatre. Nous avons opté pour l'hôtel, mais il faut trouver des chambres à deux lits ou deux chambres. Le plus difficile va être de rester dans les limites du budget fixé par Pierrette, limites qu'elle est bien décidée à faire respecter. Depuis quelque temps j'ai un salaire plus confortable et plus compatible avec ma fonction dans l'entreprise, ce qui ne veut pas dire que nous soyons dans une grande aisance. Pierrette est un ministre des finances qui ne transige jamais sur l'orientation générale du budget, c'est sécurisant pour la famille, c'est sécurisant pour moi qui aurais plutôt tendance à être panier percé.

La R10 c'est autre chose que la 2 CV. Elle est vraiment confortable. Les sièges sont moelleux, elle est silencieuse, nerveuse, même si sa conduite sportive, notamment sur les petites routes de montagne qu'elle escalade allègrement, demande une attention constante. Il faut bien tenir le volant et se méfier du vent mais, rien que pour cela, le plaisir de cette conduite fait de ces vacances déjà une réussite.

Padirac est notre premier arrêt. Il y a bien longtemps que ce gouffre me fait rêver, longtemps que mes instituteurs à l'école m'en avaient parlé, que j'avais lu des articles et admiré des photos s'y rapportant. Pour Pierrette c'est différent. Elle le connaît déjà pour l'avoir visité quand elle était jeune fille avec une excursion organisée à Quincy. Pour arriver là nous avons roulé peut-être un peu vite, un peu trop sèchement, un peu trop longtemps pour le bien-être de l'estomac de Pierrette qui refuse de garder ce qu'elle lui avait confié avant le départ, imité en cela par celui de Claude. Une chance pour nous ce mal de la voiture disparaîtra les jours suivants.

Je ne vais pas ici décrire le gouffre de Padirac. Je suppose que tous ceux qui liront ces lignes le connaissent déjà ou le connaîtront un jour. C'est en véritables pionniers qu'avec Pierrette, Claude et François nous rentrons dans l'ascenseur qui va nous descendre dans les entrailles de la terre. Une promenade en barque sur une rivière qui s'écoule au milieu d'un décale de concrétion, c'est un peu irréel. Un instant, je me crois revenu à mon adolescence lorsque je découvrais la littérature de Jules Verne et "Voyage au centre de la terre". Claude en prend plein les yeux. Peut-être pense-t-il à la pêche ? Si les hommes se promènent en barque sur ces eaux souterraines pourquoi les poissons n'y seraient-ils pas non plus ? François pose des questions auxquelles il n'est pas toujours facile de répondre et de satisfaire sa curiosité parfois déconcertante. Le bonheur de nos garçons pour Pierrette et moi est une satisfaction bien supérieure à celle que nous procure cette excursion souterraine. Quand

nous ressortons le soleil brille de mille feux. Ce que nous venons de découvrir sous la terre est magnifique mais, le soleil, l'air doux qui nous caresse, les couleurs contrastées de la nature et des maisons périgourdines sont vraiment hors-concours.

Je crois que notre deuxième halte est Lascaux. Tout ce que j'en ai lu ou entendu dire le décrit comme la Chapelle Sixtine ou le Louvre de la Préhistoire. Voilà des milliers d'années que des hommes ont peint des chefs d'œuvre sur les parois d'une grotte que nous ne visiterons pas. Comme les carabiniers nous arrivons trop tard. Voilà déjà quelques années que ce site est fermé au public. Ils ont eu vraiment de la chance ces gamins qui, un jeudi je crois, trouvèrent l'entrée de ce sanctuaire et découvrirent les peintures. Il me revient à l'esprit les explorations que j'avais menées avec Roger Bedin ou Serge Richetin à la recherche du souterrain qui devait forcément avoir une entrée dans l'église ou bien encore nos expéditions dans la garenne et dans les pacages du bord du Cher, à la recherche de je ne sais quel endroit sacré et magique. Nous n'avions trouvé que des toiles d'araignées dans les placards de la sacristie, des ronces et des épines dans la garenne. Comme j'aurais aimé être l'un de ces gamins. Eux ce sont de véritables grottes qu'ils ont explorées. Elles n'existaient pas que dans leur imagination. Je ne crois pas que Claude et François aient eu les mêmes rêves que moi. Peut-être que l'époque où nous vivons ne le permet plus et qu'il n'y a plus grand-chose à découvrir, je le regrette pour eux. J'ai beau être un père de famille avec femme et enfants, arrivé devant l'un des sites préhistoriques les plus célèbres du monde, je suis un peu jaloux de cette bande de gamins.

La grotte est fermée par de lourdes portes métalliques depuis que des milliers de visiteurs ont mis en péril ces chef-d'œuvres peints par nos ancêtres. Il nous faut nous contenter d'un petit film documentaire, de diapositives et d'explications orales, au demeurant intéressantes, pour faire la connaissance de la célèbre grotte. Nous sommes tous intéressés, mais cela aurait été tellement mieux si c'était avec nos yeux que nous avions découverts ces chef-d'œuvres, nous aurions pu dire, plus tard, nous les avons vus. Quelques dizaines d'années plus tard, avec Pierrette, nous sommes à nouveau en Dordogne. Nous passons à Montignac et nous allons à Lascaux. Depuis notre visite il y a eu bien des changements et une grotte bis a été aménagée et peinte à l'identique. Celle-ci on peut la visiter, c'est Lascaux II. Bien sûr, nous la visitons. C'est très beau, c'est beaucoup mieux que le petit film, mais il manque l'émotion qui est celle d'un amateur de peinture devant un tableau de grand-maître et je ressens la frustration de ce même amateur devant une copie de ce même grand-maître aussi bien réussie soit-elle. Il y a manque l'essentiel, l'impression de respirer dans la même atmosphère, de fouler le même sol que ces artistes d'un autre âge.

Je ne me souviens pas de l'ordre exact que nous allons suivre pour visiter les sites repérés sur l'itinéraire ni le lieu exact des hôtels où nous logeons mais je puis assurer que les quatre jours que nous passons en Dordogne sont utilisés au maximum. Dans ce beau pays, les grottes sont légions, les villes et les villages sont magnifiques, parés des couleurs ocre de la pierre de la région, il y a aussi des châteaux majestueux que l'on découvre au détour de la route. Nous visitons des grottes à concrétions comme celle de Fresque, de Lacaze, de Domme où parmi des forêts de stalactites et de stalagmites, des cristaux de roche brillent de mille feux. Toutes se ressemblent mais toutes sont différentes. De Domme perché sur son promontoire, on découvre la vallée de la Dordogne avec ses méandres. La petite ville elle-même est très accueillante. Rocamadour est grandiose sur son rocher. Si cette ville médiévale a accueilli pendant des siècles les pèlerins de l'Europe entière qui se rendaient à Saint Jacques de Compostelle, elle accueille de nos jours des bataillons de touristes qui montent à l'assaut de la ville par une route pentue et tortueuse. Tout cela est formidable, mais je ne crois que c'est ce qui intéresse le plus Claude et François. Ce sont les grottes préhistoriques qu'ils veulent. Si nous sommes restés sur notre faim à Lascaux, ce n'est pas le cas pour la grotte aux cent mammouths. Cette grotte est profonde et longue. C'est à bord d'un petit train que l'on rejoint la partie la plus intéressante. Tout au long du trajet, on découvre des bauges qui auraient été creusées par des ours avant que les hommes prennent possession des lieux. Dans la roche friable, il est encore possible de voir les griffures de plantigrades. Au terme d'un petit voyage, nous arrivons dans une salle immense où nous nous trouvons en présence d'un troupeau de mammouths, de chevaux, de bisons et autres bestioles qui devaient galoper dans la nature voilà plusieurs dizaines de milliers d'années. Ici il n'y a pas de peinture mais seulement des traits noirs sur la roche blanche, un peu comme une immense bande dessinée en noir et blanc. Les

gamins sont subjugués. François se campe devant le groupe, tout contre le guide, un jeune homme, sans doute un étudiant qui passe l'été à l'ombre pour améliorer ses maigres revenus. Le gamin s'enhardit. Il laisse libre cours à sa curiosité et se décide à poser des questions qui, dans leur ensemble, sont pertinentes et permettent à notre guide d'approfondir son propos pour la satisfaction du groupe de visiteurs. Il n'a pas encore dix ans mais il est déjà très vif d'esprit. Avec Pierrette nous ne disons rien mais nous sommes fiers de notre petit bonhomme.

Sarlat est une magnifique ville médiévale. Nous y arrivons un soir, tardivement, en croyant qu'il nous sera facile de trouver à nous loger. Nous ne sommes pas au courant qu'en cette saison se déroule ici un festival de théâtre qui bat son plein lorsque nous débarquons. En quête d'un hôtel qui voudrait bien nous accueillir, nous arpentons la ville mais tous sont complets. Pierrette commence à me reprocher de n'être pas retourné où nous avions dormi la veille. Les garçons commencent à être fatigués. C'est la première fois que mon plan de campagne est mis en échec. Il ne prévoyait pas de retour en arrière qui, pour moi, était synonyme de perte de temps et le temps dont nous disposons en quatre jours est précieux. Il était aussi impensable de ne pas visiter Sarlat, peut-être la plus belle ville du Périgord noir.

Nous faisons le point dans le hall d'un grand hôtel lorsqu'une femme nous aborde. Elle a reconnu en nous des touristes prêts à bien des sacrifices pour trouver à se loger. Elle propose de nous louer une chambre qui lui appartient. Nous nous raccrochons à la brave dame comme à une bouée de sauvetage. Nous arrivons dans un petit studio où nous accédons par un escalier branlant. Le studio en question ressemble plus à un grenier qu'à une chambre mais il y a deux lits. Notre loueuse nous fait payer avant que nous nous installions et si notre logis n'a rien d'un trois étoiles, le prix en revanche en est digne. La brave dame nous souhaite bonne nuit et nous laisse maîtres des lieux. Pierrette fait la grimace. Comme à son habitude elle a déjà passé la literie en revue. Elle n'est pas de la première jeunesse et plutôt douteuse. La poussière et les araignées sont accrochées un peu partout. Mais la journée a été longue et bien remplie, c'est avec soulagement que nous nous glissons dans nos draps. Pierrette et moi prenons chacun un gamin dans la nôtre, et malgré le confort spartiate des lieux, nous passons une bonne nuit.

Le soleil est déjà haut quand je sors pour aller chercher la voiture que j'avais laissée la veille sur une place de la ville. Je suis surpris et surtout inquiet de m'apercevoir que la place s'est transformée en marché grouillant de clients, dans un dédale d'étalages et de barnums mais de R10 point. Je suis vraiment inquiet. Peut-être que la voiture a été volée. Je presse le pas pour faire le tour du marché. Mon cœur bat à coups redoublés, il est mis à rude épreuve. Le soulagement vient aussi vite que l'inquiétude qui s'était installée. Dans une rue voisine de la place, bien sagement rangée sur le trottoir, elle est bien là qui semble m'attendre. Aujourd'hui encore je ne saurais dire par quel miracle ma voiture a pu être déplacée sur une distance relativement importante alors que les portes étaient fermées et n'avaient pas été forcées, j'avais la clé dans ma poche. Je ne cherche pas longtemps la solution à ce problème. Elle est en parfait état et n'a aucunement souffert du déplacement. Je me hâte de rejoindre Pierrette, Claude et François qui commencent à trouver le temps long sur le trottoir, avec les bagages. Le souvenir que je garde de Sarlat, cette année-là, est plutôt mitigé. La veille nous n'avons vu que la foule et le matin de notre départ, le marché et la recherche de la voiture ont fait que je n'ai que fort peu fait attention à la ville. Bien des années après, avec Pierrette, nous retournerons à Sarlat. La ville que nous découvrirons n'aura rien à voir avec celle de notre première incursion. Sarlat est une véritable perle, certainement l'une des plus belles cités de France.

Je crois que notre dernière journée, nous la passons aux Ezies. Ce petit bourg semble être la capitale de l'archéologie et des grottes en tout genre. Un musée fort intéressant se propose à notre visite tout comme les restes d'un squelette de l'époque Cro-Magnon lové dans un talus en terre. Il y a surtout Font-de-Gaume, encore une grotte préhistorique avec des peintures rupestres. Celle-ci nous pouvons la visiter. Elle marque un point final merveilleux et sera le terme de nos quatre jours de vacances. C'est vrai qu'elles sont belles ces peintures avec leur dégradé de couleurs, avec l'utilisation du relief du support pour donner une troisième dimension à l'œuvre. Ici encore Claude et François sont en première ligne, là encore ce dernier ne se lasse pas de poser des questions. Ce n'est là qu'un

début, depuis il n'arrête pas d'en poser des questions, mais maintenant c'est souvent lui qui donne les réponses. En Périgord j'étais fier de l'intérêt que prenait François à ce qu'il découvrait. Aujourd'hui je me régale de ce qu'il me fait découvrir, de la contradiction que nous nous apportons mutuellement au cours d'interminables discussions où nous sommes rarement d'accord sur la forme mais souvent sur le fond.

Le voyage de retour se passe bien. Il me paraît bien court. Habitués à la voiture, Pierrette et les garçons ne sont pas malades. Revoir Preuilly après quatre jours d'absence, après avoir admiré des sites merveilleux, ne me déçoit pas. C'est qu'il est beau aussi mon village dans son écrin de verdure au bord du Cher avec son clocher qui veille sur lui. Pierrette retrouve sa maison, son ménage, sa cuisine. Claude et François retrouvent les copains et le Cher. Quant à moi, c'est le jardin, les pommes de terre à arracher qui m'attendent et aussi quelques devis et factures à établir. Quatre jours c'est court, mais il me semble qu'ils ont duré une éternité. C'est un peu comme si nous avions fait un voyage à bord d'une machine à remonter le temps. Une chose est sûre, l'année prochaine nous repartirons et, cette fois ci, ce sera au moins pour cinq jours.

Bugeon Frères

L'an 1971 est une charnière dans ma vie, dans la vie de l'entreprise, dans la vie de la famille. Ma mère a gardé la direction de l'entreprise jusqu'à la fin de 1970. En fait une direction honoraire tant il est vrai que c'est Jean et surtout moi qui dirigeons depuis la disparition de notre père. Ma mère ne fait qu'entériner nos choix et nos décisions et, dans notre attelage, c'est bien moi qui dirige effectivement même si, avec Jean, nous sommes chacun responsables de nos chantiers. C'est moi qui ai en charge la partie administrative de l'entreprise, qui ai les rapports avec les clients, les fournisseurs et qui établis devis et factures, ma mère ne signe que les documents officiels. Si je partage la signature des comptes bancaires et postaux avec Jean, dans les faits il n'a jamais signé un chèque. Durant cette période de près de cinq ans, les affaires de l'entreprise ont connu une forte expansion, tous les bilans furent positifs et, à la fin de 1970, jamais les comptes n'avaient été aussi florissants. Comme, après tout, était florissante la situation du pays à cette époque.

Ma mère est rassurée sur la pérennité de l'entreprise et sur l'entente entre ses deux fils. L'attelage que nous formons fonctionne très bien. Elle est donc décidée à passer la main. Avec l'accord de nos deux sœurs, l'affaire se règle chez le notaire de Lury. Ma mère nous abandonne tout le matériel, tout le stock, le petit garage de la Bouine et le terrain attenant sur lequel nous avons commencé à élever un bâtiment pour remplacer la grange que nous avons en location et qui risque d'être vendue. La passation se fait dans l'entente la plus parfaite. Ma mère est heureuse d'être débarrassée d'une responsabilité qui, même si elle ne lui pesait pas bien lourd, existait quand même. Elle a pu placer, pour qu'ils lui rapportent des intérêts appréciables et compléter ainsi une bien maigre retraite, les fonds de l'entreprise qui ont largement prospéré pendant la période qui vient de se terminer.

Pour moi rien ne change dans mes attributions et dans mon travail de tous les jours. Si l'entreprise Bugeon Fernand n'existe plus, une autre voit le jour c'est la société de fait Bugeon Frères qui prend le relais à compter du 1er janvier 1971. C'est une société dans laquelle Jean et moi sommes propriétaires par moitié. Nous gardons tout le personnel qui ne s'aperçoit pas du changement si ce n'est sur l'intitulé des bulletins de salaire et sur les chèques. Pour les clients, c'est la même chose. Depuis cinq ans ils ont pris l'habitude de travailler avec moi, tout comme les fournisseurs. Nous gardons le même comptable Pierre Bouquin. Pendant quelques mois encore le bureau reste chez ma mère, installé dans la petite chambre du logement que j'avais occupé. Mais, très vite, il faut se rendre à l'évidence c'est une perte de temps de ne pas pouvoir travailler à domicile. Dans un premier temps je m'installe dans la petite chambre de la maison, François couche encore dans la même chambre que Claude. Ma mère n'a jamais eu le téléphone, c'est toujours le comptoir de Jean Sorbe qui tient lieu de cabine téléphonique. C'est une perte de temps importante et aussi quelques petits verres de vin ou d'apéritifs dont je me passerais bien, que j'ingurgite journellement. Pour améliorer cette situation et pour être plus efficace, je fais une demande de branchement téléphonique qui n'est pas au nom de

l’entreprise mais au mien propre. J’ai de la chance lorsque je fais la demande, il reste deux lignes de disponibles à Preuilly. À cette époque, la modernisation du réseau n’a pas encore commencé, il est saturé et il faut que des abonnés abandonnent leurs lignes pour avoir des chances d’être raccordé. C’est ce qui m’arrive. J’hérite de la ligne de Madame Charmillon qui vient de vendre sa maison de Preuilly. C’est son ancien numéro, le 5, qui m’est alloué. À cette époque, ce n’est pas l’automatique mais un système que l’on appelle l’automatique rural. Il faut appeler le central, pour Preuilly c’est celui de Vierzon, demander le numéro du correspondant et l’opérateur établit la communication après avoir appelé le correspondant. C’est un peu long mais cela marche plutôt bien. Je suis le seul dans le quartier à avoir ce moyen de communication bien pratique aussi, les voisins ne se privent pas pour squatter mon appareil, les vignerons Didi Beurdin et Lili Cromwell, René Gredat et son élevage de faisans et parfois quelques autres pour demander un médecin ou tout autre besoin urgent. Il faut aussi transmettre des messages à tous ces braves gens. Bref, avoir le téléphone à cette époque n’est pas toujours de tout repos, mais il faut bien l’admettre, c’est quand même plus pratique, moins onéreux et plus sain que mes visites journalières chez Sorbe. L’avantage qu’il y a dans le coût est important car avec le prix de la communication majorée il y a aussi les consommations. C’est, qu’à cette époque, j’aime bien retrouver les habitués du café, les ouvriers de l’entreprise, les amis, une communication de quelques minutes dure parfois plus d’une heure et soulage mon portefeuille plus qu’il ne le faudrait.

Le matériel de bureau comporte en tout et pour tout la vieille calculatrice à manivelle. Elle peut faire les quatre opérations. C’est le genre de machine qui, depuis longtemps, est employée dans les bureaux d’étude, chez les architectes, chez les métreurs. L'inconvénient est qu’elle n’imprime pas et ne laisse aucune trace, mais j’ai l’habitude et c’est allègrement que je fais virevolter la manivelle de la petite machine. À cette époque, il existe des machines électriques beaucoup plus performantes mais elles seront vite remplacées par l’électronique qui, en moins d’une dizaine d’années, remplacera tout ce matériel archaïque. Tous les écrits de l’entreprise, les interminables devis et factures, sont recopiés à la main. Du temps de mon père c’est lui-même qui les recopiait. Il faut dire qu’il avait une belle écriture. À son époque, l’entreprise était moins importante, moins de 10 salariés contre une quinzaine en 1971. Il établissait moins de devis car beaucoup de travaux étaient exécutés sans qu’ils soient expressément demandés. Les clients commandaient les travaux en toute confiance et ne mettaient que très peu en concurrence. Quand nous prenons l’entreprise, les choses ont changé, il faut faire des devis pour la plupart des chantiers, il faut les établir au plus juste, il y a la concurrence et il est mal venu de présenter une facture supérieure au devis. Ma qualité d’écriture n’a guère évolué, elle n’a rien de celle d’un scribe et, depuis la mort de mon père, c'est Édith qui recopie devis et factures. L'installation du bureau dans la petite chambre ne peut-être que provisoire, il est urgent que nos deux garçons aient chacun la leur. Et surtout je dois recevoir le personnel de l'entreprise, les clients, les fournisseurs et le comptable dans la salle de séjour. J'ai alors installé un véritable bureau dans ce qui était le garage et j'en ai construit un nouveau dans le jardin pour le remplacer.

Quelque temps après cette installation, je fais l'acquisition d'une machine à écrire électrique d'occasion par l'intermédiaire de Michel Mardon, un cousin qui est cadre chez IBM. De son côté Pierrette fait un stage de dactylo organisé par une voisine, professeur au lycée agricole de Bourges. Nantie de cette formation, elle se met rapidement au travail sur cette machine. Je remplace aussi ma vieille machine à calculer à manivelle par une machine électronique qui est non seulement plus rapide et performante mais imprime aussi les résultats. Par la suite j'achèterais un bureau métallique, un fauteuil et une chaise au cours d'une vente à la chambre d'agriculture dont mon beau-frère Raymond Tatin est le président. À partir de ce moment je serais bien équipé et surtout bien secondé dans mes fonctions de plus en plus pressantes de chef d'entreprise.

Les premières années de la décennie 1970 sont les plus fastes que l’entreprise aura connues. Le travail ne manque pas, l’entreprise fait des bénéfices, elle peut investir dans le matériel, dans les véhicules avec une nouvelle estafette, un nouveau camion, une grosse bétonnière à chargeur, un chariot élévateur et tout cela en grande partie sur des fonds propres, en empruntant un minimum. À cette époque, les ouvriers sont plutôt mieux payés que dans un passé récent et ce que je distribue à Jean et à moi correspond à des salaires honorables. Il m’est aussi facile de sortir un peu de travail sans facture qui ne représente qu’un pourcentage infime du chiffre d’affaires, quelques milliers de francs

que je partage équitablement avec Jean. Ces sommes permettent de couvrir tous les petits frais et aussi de partir en vacances sans trop écorner le compte en banque. L'entreprise partie de zéro le 1er janvier 1971 a, dans les quelques années qui vont suivre, une santé resplendissante.

Entre l'ancienne entreprise Bugeon Fernand et la nouvelle entreprise Bugeon Frères, rien de fondamental n'a changé. Jean et moi dirigeons chacun une équipe, mais bientôt une troisième est constituée dont je prends la responsabilité, Jean préférant ne s'occuper que de la sienne. Nos philosophies sont différentes, si je délègue le plus possible aux chefs d'équipe, Jean laisse peu d'initiatives à ses compagnons qui n'entreprennent rien sans son accord. Parfois mes gars ne prennent pas le travail comme je l'aurais souhaité mais je leur laisse une certaine autonomie en me réservant le droit de leur faire remarquer si le travail ou le rendement n'est pas à l'arrivée. Les compagnons de Jean, par contre, suivent à la lettre ses consignes mais s'expriment moins par eux-mêmes. Sur mes chantiers, les gars ont appris à se débrouiller par eux-mêmes et vont jusqu'à innover, tandis que sur ceux de Jean si le travail est impeccable, le rendement des compagnons n'est parfois pas au rendez-vous.

Bientôt, je ne travaille pratiquement plus sur les chantiers si ce n'est pour des opérations ponctuelles, comme une implantation, la pose d'un plancher et son coulage, un terrassement. En revanche, je passe de plus en plus de temps dans la petite chambre qui est devenue mon bureau. Je continue l'approvisionnement des chantiers avec le camion, mais là aussi je déléguerais peu à peu cette activité à un ouvrier qui a son permis poids lourd. C'est que je passe de plus en plus de temps avec les représentants, les négociants, les donneurs d'ordres, les clients, les maîtres d'œuvre, les réunions de chantier.

Quand Bugeon Frères commence, l'entreprise n'a aucun fonds propre. Pour démarrer ma mère nous prête un fonds de roulement de 50 000F. Comme les années qui l'ont précédée, 1971 est une très bonne année. L'entreprise tourne à plein sans accroc. Au premier janvier 1972, je fais un chèque de 50 000 F à ma mère pour la rembourser. Nous pouvons voler de nos propres ailes avec un fonds de roulement suffisant pour travailler à l'aise. À cette époque, il ne nous viendrait pas à l'idée de travailler avec un découvert bancaire.

Cette année-là, nous construisons la maison de Pierre Bouquin mon comptable et ami à Saint Florent où il a développé un cabinet d'une certaine importance. Mais la grosse affaire de nos débuts est ce que je considère, à l'époque, comme le chantier du siècle, un lotissement à Mehun aux Malanderies. Le maître d'ouvrage est la SA HLM de Bourges et du Cher dont je connais bien Francis Maindrault le directeur, successeur de Louis Girard qui m'avait vendu mon terrain et qui était présent pour la pose de la première pierre de ma maison en tant que directeur du Crédit Immobilier. Les deux organismes sont liés et sont dirigés par le même directeur. Depuis cette pose mémorable j'ai souvent travaillé pour le Crédit Immobilier, il m'envoie des clients et je dirige de futurs clients vers cet organisme de prêt. C'est ainsi que dans le courant de l'année 1970 nous avons construit, pour le compte du Crédit Immobilier, un pavillon témoin sur le site des Malanderies qui à cette époque était en pleine installation.

C'est par un marché de gré à gré que la construction de 18 logements aux Malanderies est traitée. À cette époque, dans la mesure où l'on pouvait passer dans les prix-plafonds fixés par l'État, il n'était pas obligatoire pour les sociétés d'HLM de traiter un marché par adjudication. Les pavillons que nous allons construire le sont dans le cadre d'une opération lancée par le ministre du logement de l'époque, Albin Chalandon. Un plan qui porte son nom permet aux sociétés HLM et même je crois aux particuliers, de bénéficier d'avantages financiers s'ils s'engagent à construire des appartements ou des pavillons simplifiés et ne dépassant pas un prix plafond fixé par le plan au mètre carré habitable. Pour être concret, on peut dire que ce que nous allons construire est très simple. On peut comparer ces pavillons à une 2 CV par rapport à une voiture de gamme moyenne. J'ai le souvenir du montant des travaux de maçonnerie pour l'un de ces 18 logements, 15 000 F hors taxes. Le cabinet Mansiat est maître d'œuvre et c'est Riquet Salmon qui a établi les devis. Je suis perplexe devant le montant ridiculement bas du devis. Je ne peux pas imaginer que l'on puisse construire à ce prix. Je passe toute

une journée de dimanche à reprendre le devis point par point. Je fais également le débourré des prix unitaires. Tout semble correct, mais c'est quand même avec une certaine inquiétude que je signe les marchés quelques jours plus tard.

À l'époque ce chantier est le plus important que j'aie eu l'occasion de traiter. Si j'ai réussi à la décrocher c'est grâce au cabinet Mansiat. En effet, depuis quelques années, avec Riquet Salmon, nous avons travaillé pour des clients du Crédit Immobilier ce dernier faisant la liaison entre le cabinet d'architecte et les gens du groupement. L'équipe que j'ai réunie autour de notre entreprise fonctionne bien et le résultat le plus concret est bien ce lotissement auquel toutes nos entreprises vont travailler.

Nous commençons au mois de septembre. Il faut qu'impérativement les premiers logements soient terminés avant la fin de l'année. D'après le planning c'est possible. Moi, je suis un peu sceptique. Les futurs locataires sont des cadres de chez "Gorse" une usine qui produit des câbles électriques et qui vient s'installer à Mehun, tout le lotissement est réservé au personnel délocalisé de cette entreprise.

Les pavillons sont accolés deux par deux de chaque côté d'une voie du lotissement. Aussitôt après l'implantation, ils sortent de terre comme des champignons, les planchers en béton sont coulés dans un temps record. À cette époque, je conduis le camion. C'est encore le petit U23 Citroën. Même avec deux mètres cubes de sable il est en surcharge. J'arrive tout juste à assuré l'approvisionnement. Les rendez-vous de chantier sont fixés les vendredis à 15 h. À ces réunions assiste l'architecte Mansiat, toujours accompagné par Riquet Salmon. Il y a aussi un représentant du maître d'ouvrage (SA HLM), un adjoint au maire de Mehun et tous les entrepreneurs. Ces réunions durent environ deux heures et à la suite de celles-ci la plupart d'entre nous se retrouvent dans une petite salle de l'Hôtel de la Croix Blanche. Après le sérieux de la réunion de chantier, les entrepreneurs, les artisans et Riquet qui reste avec nous, forment une joyeuse bande. Guy Auger, le plâtrier est délégué pour aller chercher la galette aux pommes de terre, le vin blanc et rosé viennent de chez Didi, les bouteilles se vident allègrement et nous terminons par l'apéritif vers les 20 h. Heureux temps où l'on peut prendre le volant sans se soucier du taux d'alcoolémie ! Au cours de ces fins d'après-midi nous parlons très peu de travail mais de tout le reste. Nous avons parmi nous de véritables conteurs qui d'un simple fait divers vécu, en font presque un roman. Les deux maîtres en la matière sont Georges Chevalier (Calibre) le peintre et surtout le plombier, Pierre Brunet. C'est un plaisir de l'entendre raconter le moindre fait divers. De tous mes souvenirs d'entrepreneur, ce sont bien ceux qui se rapportent au chantier des Malanderies, avec ses réunions de chantier et ses fins d'après-midi en communion avec la grande famille du bâtiment, qui sont les meilleurs. Tous les entrepreneurs qui sont sur ce chantier sont ceux que j'ai réunis autour de moi, dans le groupement informel, depuis déjà plusieurs années. Ce sont tous de bons camarades et l'entente est parfaite. De Maurice Diette (Filosi) à Jacques Roux (l'un des seuls à ne pas venir à la Croix Blanche), de Guy Auger à Georges Chevalier (Calibre), de Pierre Brunet à Francis Garnier (monsieur le Comte) et bien sûr Riquet Salmon. Plusieurs fois Blatter qui est architecte dans le cabinet Mansiat vient s'acoquiner avec nous. Il aime l'ambiance qui se dégage de notre groupe. Bien des années plus tard, il me rappellera le plaisir qu'il avait eu à participer à nos réunions d'un heureux temps disparu avec les années fastes pour le bâtiment que l'on appellera les trente glorieuses.

C'est presque un miracle. Moins de trois mois après le début des travaux, les premiers logements sont prêts à être habités. En effet, juste avant Noël la famille Mauvoisin, un couple qui travaille chez Gorce et leurs deux enfants emménage. Deux autres locataires suivront quelques jours plus tard. Pour moi comme pour tous les entrepreneurs engagés sur ce chantier c'est un record, même les entreprises de préfabriqués ne vont pas plus vite. Tous ceux qui sont impliqués dans cette opération, la direction de la SA HLM, l'architecte, la municipalité de Mehun, la direction de chez Gorce, sont satisfaits. Je suis fier du résultat obtenu. Pour la première fois que j'entreprends un chantier de cette importante dans laquelle j'ai entraîné tous les collègues du groupement, le résultat est à la hauteur de ce que l'on pouvait espérer de mieux. L'esprit de camaraderie auquel je suis très attaché a fait des miracles. La synchronisation des entreprises s'est faite sans avoir recours à un coordinateur. J'aurais pu tenir le rôle d'entreprise pilote comme certains collègues le pratiquaient,

mais je n'ai jamais voulu fonctionner avec ce système. Dans notre groupe, nous sommes tous égaux même si c'est moi qui tiens ce rôle bénévolement. Je suis aussi rassuré sur le rendement du chantier. Malgré des prix qui, au départ, me semblaient ridiculement bas, ce chantier est l'un de ceux qui, dans mon existence de patron, laissera la marge la plus importante.

Il nous faut que six mois pour que les 18 logements soient livrés à la société HLM. Le planning de l'architecte n'en demandait pas tant. La démonstration est réussie. Nous avons prouvé qu'une équipe formée de petites entreprises et d'artisans est capable de mener à bien un chantier relativement important, que nous pouvons construire non pas un pavillon mais 18 avec des délais qu'une grosse entreprise ne tiendrait pas mieux que nous. L'opération en question sera renouvelée à l'automne 1972 pour neuf autres pavillons avec une petite variante, ces derniers ont un garage. Une autre grosse opération d'une vingtaine de pavillons sera réalisée au début des années 80 par notre groupement qui aura une existence officielle sous le sigle GRECOBAT à la Chapelle-Saint-Ursin.

GRECOBAT – Groupement des Entreprises Coordonnées du Bâtiment

Depuis quelques mois Pierre Bugeon est revenu du service militaire. Il a un bon bagage, un bac technique dans les métiers du bois et un DUT de commerce qu'il a acquis après un passage par un IUT à Orléans. À La sortie de ses études et avant de partir à l'armée il avait déjà travaillé quelques mois dans l'entreprise. Il est habile, courageux, il sait prendre des initiatives. En attendant de trouver du travail dans sa spécialité il revient travailler avec nous. C'est dans mes équipes qu'il s'incorpore et non dans celle de son père avec lequel il ne s'entend pas toujours très bien en ce qui concerne le travail. Il ne me semble pas tellement motivé pour trouver du travail dans sa partie, mais paraît très à son aise parmi nous et a de moins en moins envie de quitter Preuilly. Comme beaucoup de Bugeon il a attrapé un virus qui demande, à ceux qui en sont atteints, de ne pas perdre de vue le coq du clocher.

Un jour, nous sommes tous les deux à discuter. À brûle pourpoint il me dit : "*J'ai pris une décision, je voudrais rester à l'entreprise*". Je suis surpris et heureux. Jusqu'à ce jour je me suis toujours très bien entendu avec Pierre. Peut-être sera-t-il le représentant de la cinquième génération de Bugeon maçons à Preuilly ? À cette époque, Claude se dirige vers le lycée agricole pour travailler dans les bois ou dans un parc avec des animaux. Pierre pourrait être celui qui continuerait la dynastie. Une autre idée me trotte dans la tête comme dans celles de mes collègues du groupement. Nous avons fait nos preuves, il serait bon maintenant d'officialiser le groupement et lui donner des structures qui le rendraient encore plus performant. Cette structure devrait se doter d'un animateur, coordinateur et commercial pour concurrencer de façon plus efficace les pavillonneurs sur leur propre terrain. Cette idée dont j'ai déjà discuté avec Pierre pourrait, si elle se concrétisait, déboucher sur un emploi qui lui irait comme un gant avec sa formation de commercial.

Je soumets cette idée à mes collègues. Ils sont d'accord. Pierre qui travaille sur les chantiers est bien perçu par notre petite équipe. L'idée est d'officialiser notre groupement en fondant un Groupement d'Intérêt Économique (GIE). Riquet en ferait partie officiellement comme métreur et coordinateur, Pierre administrateur salarié aiderait à la coordination au jour le jour et ferait surtout du commercial. Riquet est intéressé par ma proposition bien que le travail ne lui manque pas. Il pourrait s'il le voulait travailler à temps complet chez Mansiat, mais il préfère "avoir plusieurs fers au feu". Riquet me suggère de parler de cette idée à Mansiat. Celui-ci est enthousiaste. Il se propose d'établir des projets de pavillons que nous pourrions proposer à d'éventuels clients. La chaîne est constituée, il ne reste plus qu'à passer aux actes.

Avant de nous lancer dans l'aventure d'un véritable groupement, il serait bon de faire un dernier essai grandeur nature et, comme la plupart des pavillonneurs ont leur pavillon-témoin, nous pourrions construire le nôtre pour mettre à l'essai la nouvelle chaîne constituée. Il faut un terrain mais là, j'ai ma petite idée, j'ai gardé à l'esprit la conversation que j'avais eu avec Pierre Sicard dans la cour de la Motte au moment des événements de mai 1968. Depuis, la maison-témoin Odetti a été construite. Elle attend ses 99 petites sœurs, il semblerait que le projet de lotissement soit en panne. À cette époque, je

fais encore confiance à Pierre Sicard mais je ne tarderai pas à revoir ma position. Je me souviens encore comment s'était déroulée la conversation, de mon arrogance de jeune patron, du défi que je lui avais lancé en lui affirmant qu'avec les entreprises du groupement officieux que nous formions avec mes collègues, nous serions en mesure de construire aussi bien qu'Odetti un pavillon-témoin pour son lotissement. Je me souviens aussi de sa réponse agacée : "*Si tu veux un terrain pour faire ton pavillon, je t'en donne un quand tu le voudras*".

Un dimanche, en fin d'après-midi, je prends rendez-vous chez Pierre Sicard. Je n'y vais pas seul. En effet j'ai pensé que pour être plus crédible il serait bien que Jean m'accompagne. Nous voilà au château, juste avant le dîner. Le maître des lieux nous reçoit avec gentillesse et nous fait entrer dans son bureau. Il déplie un plan de masse immense où les cent pavillons prévus sont bien au rendez-vous, bordant les voies intérieures du lotissement de chaque côté de la route entre la Fontaine et les Bruyères. On y voit aussi des places publiques, des jardins d'enfants, des espaces verts et même un terrain réservé pour une éventuelle usine. Nous sommes là devant le plan de ce qui pourrait devenir un nouveau Preuilly. À ce moment-là, je réalise que je suis devant le plan d'une utopie, d'un projet qui ne se réalisera jamais sous cette forme. Pierre Sicard nous dit que le projet a pris du retard, que l'architecte qui est l'auteur du projet ne fait pas tout ce qu'il faudrait, il s'agit de Scali un architecte de Châteauroux qui est aussi le concepteur des pavillons préfabriqués de l'entreprise Odetti, intéressé par la construction d'un maximum de pavillons. Mais le projet n'a pas eu un minimum de réalisations si ce n'est le pavillon-témoin qui reste seul à l'angle du chemin des Bruyères. Je rappelle à Pierre Sicard son offre. Il ne sourit pas et se dit prêt à nous céder un terrain à côté de celui où est construit le pavillon Odetti. Il connaît bien Mansiat notre architecte qui, à cette époque, est très en vue dans les hautes sphères berruyères. Disant ne plus faire confiance à Scali, il propose que ce soit le cabinet Mansiat qui reprenne le projet en accord avec son collègue de Châteauroux. Le terrain nécessaire à la création du lotissement, plusieurs dizaines d'hectares, il se dit prêt à la céder pour cinq francs le mètre, c'est le prix du terrain à construire de Preuilly. J'ai l'impression que, dans son esprit, il fait l'impasse sur la viabilité du lotissement qui devrait coûter plusieurs fois cette somme. Sur le moment je ne cherche pas à éclaircir ces points restés flous, ce qui m'intéresse dans un premier temps c'est la promesse d'avoir un terrain aux Bruyères pour un construire un pavillon. Pierre Sicard nous rappelle encore une condition à la réalisation du lotissement. En tant que maire de Preuilly, il nous avertit que la commune ne mettra pas un sou dans cette réalisation. Je suis conseiller depuis peu et il est vrai que le maire n'a jamais évoqué le projet de lotissement devant le conseil.

Je ne perds pas de temps. Par l'intermédiaire de Riquet je demande rendez-vous à Mansiat. Il me reçoit très vite. Je lui expose mon projet de pavillon témoin et lui décrit le projet de lotissement. Il est intéressé et prêt à relancer ce projet avec son collègue de Châteauroux. Il voit Sicard et son confrère et dans un premier temps travaillera à un projet plus compatible avec Preuilly sans pour cela y croire beaucoup. En revanche il met une équipe sur le projet de pavillon. Je le présente à Sicard. Il l'accepte et dans la foulée un permis de construire est déposé.

Quelques mois se passent. Le permis de construire est accordé dans les premiers jours de septembre 1972. Le Crédit Immobilier contacté est prêt à présenter notre pavillon comme modèle à d'éventuels clients. La SA HLM est prête à prendre en main la maîtrise d'ouvrage du lotissement, mais elle est plutôt sceptique devant les conditions que met Pierre Sicard pour sa réalisation.

Un devis général est établi pour le pavillon. Nous pouvons le construire clés en main pour 65 000 F. C'est un prix attractif qui devrait nous permettre d'en vendre de semblables à des particuliers. Avec 10 000 F de terrain et frais annexes, il pourrait être vendu pour environ 75 000 F, moins cher que le pavillon Odetti qui est mis en vente pour plus de 80 000 F. Le mois d'octobre arrive sans que le projet soit mis à exécution, pourtant le permis de construire est arrivé mais Sicard se défile, il est évasif et n'aborde pas franchement la question. Une chose inquiétante se passe sur le terrain. La parcelle sur laquelle est prévue la construction du pavillon a été labourée, ensemencée et le blé commence à lever. Je suis décidé à mettre Sicard devant le fait accompli fort de sa promesse qui n'était qu'orale, je prends le taureau par les cornes. Un après-midi, je viens sur le terrain avec le camion chargé de sable et pendant plusieurs heures je roule la totalité de l'emplacement, dix

centimètres par dix centimètres, un coup en long, un coup en travers, les pousses de blé sont complètement écrasées et le terrain aussi lisse qu'une place de village, après quoi, avec un compagnon, j'implante la maison.

Le lendemain matin Pierre Sicard me fait demander à la mairie. Malgré le fait que je sois conseiller depuis quelques mois, je pressens que cette convocation n'est pas d'ordre municipal mais certainement en rapport avec mon action commando sur le terrain des Bruyères. C'est bien là que le maire veut en venir. Il ne me semble pas de bonne humeur et me reçoit froidement. Il ne comprend pas que je ne lui ai pas demandé la permission avant d'agir. Pour lui, il est inconcevable d'avoir écrasé délibérément une récolte qui commençait à lever. Je le laisse déballer son mal au cœur. Je suis persuadé, à ce moment-là, que si je n'avais pas agi de cette façon, la construction de notre pavillon aurait été remise aux calendes grecques. Quand il a fini ses reproches, je plaide ma cause. Je montre que je suis surpris par son attitude, que pour moi un accord est un accord, que c'est bien lui qui a signé le permis de construire, qu'il l'a accepté sans aucune remarque ni objection. Je lui démontre qu'il n'y avait plus rien à attendre, que la mauvaise saison allait arriver, que pour construire dans de bonnes conditions il était temps de commencer. Pour ce qui est du roulage du terrain, il était obligatoire pour stabiliser un champ labouré qui serait devenu un véritable bourbier s'il avait été laissé en l'état.

Pierre Sicard ne peut décemment revenir sur ses promesses, mais à ce moment-là j'ai l'impression qu'il n'avait jamais cru en ma détermination et que sans ce mini-coup de force, notre pavillon témoin n'aurait jamais vu le jour, pas plus que la réalisation du projet de lotissement. À vrai dire, je suis tenté de croire qu'il avait lancé ce projet de lotissement pour étouffer tout autre projet important de construction à Preuilly sous l'égide de la commune. L'argument étant que son projet ne pèserait pas sur le budget communal. Peut-être était-il aussi effrayé par la masse des nouveaux habitants que ce projet pourrait apporter avec, pour conséquence, une éventuelle déstabilisation de sa majorité électorale. De ce point de vue, l'idée du lotissement n'avait sans doute été qu'un leurre, destiné à ne conserver qu'une population vieillissante, fidèle au château depuis des lustres, en ne permettant que de temps en temps la construction d'une maison à Preuilly. Ainsi, sans le vouloir vraiment, je viens de jouer un bon tour à mon maire et de gagner une partie de poker. Sicard ne peut pas faire autrement que de me donner son feu vert.

Il ne faut pas laisser retomber le soufflée avant que Sicard ne trouve un autre prétexte pour retarder l'ouverture du chantier. C'est Jacques Régnier qui vient immédiatement commencer le terrassement. Le gros œuvre suit. Il est monté en quelques jours. En moins d'un mois le bâtiment est couvert. Toutes les entreprises jouent le jeu. L'architecte suit personnellement le chantier et assure les réunions. Le pavillon est terminé en moins de trois mois. La réception définitive des travaux a lieu en janvier 1973. Après celle-ci, en accord avec l'architecte, avec le Crédit Immobilier et la SA HLM, avec toutes les entreprises du groupement, avec bien sûr Pierre Sicard qui est revenu à de meilleurs sentiments, j'organise une réception publique avec vin d'honneur et galette. Notre pavillon est modeste mais fonctionnel. Il plait bien à tous les invités, surtout aux donneurs d'ordre. Encore une fois, après les Malanderies, avec notre groupement nous venons de prouver que des entreprises sérieuses peuvent avec un minimum d'encadrement, se synchroniser pour construire, dans un délai comparable aux meilleurs pavillonneurs, un pavillon à un prix compétitif.

Avec cette démonstration, nous faisons part à l'assistance de la volonté de nos entreprises de fonder un véritablement groupement. Ce projet a l'avantage de plaire aussi bien aux architectes qu'aux donneurs d'ordres et, je n'en doute pas, à nos futurs clients.

En conclusion, cette affaire qui avait commencé dans la cour de la Motte par le défi lancé à Pierre Sicard, se termine mieux que je n'aurais pu l'espérer. Mais pour ce qui est du lotissement, après un tour de piste de l'architecte Mansiat, il sera abandonné comme il l'avait été par Scali. Il ne s'agissait là que d'un rêve ubuesque devenu un prétexte. L'abandon de ce projet est une bonne chose pour Preuilly. Une telle réalisation aurait modifié complètement la nature de notre commune, Preuilly serait devenue une ville à la campagne, une cité-dortoir.

La prochaine étape pour tous ceux qui sont concernés c'est la création effective et officielle du GIE. Les expériences que nous venons de vivre nous ont montré que cette création était indispensable pour travailler sur des bases solides, construire et commercialiser les nombreux pavillons qui devraient découler de nos expériences passées et du pavillon-témoin. En revanche, je suis déçu par l'inconsistance de Pierre Sicard. Il s'avère que l'on ne peut pas compter sur lui. À partir de cette affaire, je n'aurai qu'une confiance toute relative dans ses actions et surtout dans ses promesses. Un grain de sable s'est glissé dans les rouages qui régissent nos futurs rapports, petit à petit d'autres viendront s'y ajouter.

C'est décidé le groupement qui, depuis près de quatre ans, existait officieusement va avoir une existence officielle. Pierre Bugeon travaille encore dans l'entreprise. Il ne reste pas en équipe et m'a complètement remplacé comme chauffeur de camion. Il approvisionne les chantiers. Ce travail ne l'emploie pas à plein temps, il lui serait possible de travailler en plus à mi-temps dans le futur groupement. Pierre est sympathique, d'un abord agréable, sa formation de technicien dans les métiers du bois, son passage par un IUT en feront, j'en suis certain, un bon commercial. Son expérience depuis plusieurs années dans l'entreprise fait qu'il commence à bien connaître le travail du bâtiment et qu'il a d'excellents rapports avec les autres membres du groupement qui sont tous favorables à son intégration. Il est vrai aussi que je pèse de tout mon poids pour que cette intégration se concrétise et qu'à terme elle devienne une embauche officielle à plein temps.

Les statuts du groupement sont mis au point par Pierre Bouquin, notre comptable, après une large concertation avec les tous les entrepreneurs concernés. Ils sont aussi soumis à l'approbation de l'architecte Mansiat, toutefois son apport ne peut-être qu'officieux car il ne peut faire aucune publicité, même au travers de notre organisation, en tant que membre d'une profession libérale. Il approuve ces statuts et s'engage à nous fournir des plans types que le service commercial du groupement pourra proposer aux clients. Riquet Salmon sera officiellement membre en tant que métreur, il sera le deuxième administrateur chargé des métrés et de la coordination, son rôle devrait être aussi important que celui de Pierre.

Le poids des entreprises dans le groupement n'est pas le même pour chacune d'elles. La maçonnerie à elle seule représente plus de 30 % du chiffre d'affaires alors que la peinture ne fait pas plus de 5 %, quant à la serrurerie, elle ne représente qu'une part infirme. Chacune s'engage à verser dans un pot commun une adhésion correspondant à son poids dans le groupement soit en argent, soit en prestations pour la location et ensuite pour l'aménagement d'un local que nous envisageons de louer à Mehun, rue Jeanne d'Arc. C'est un pas-de-porte inoccupé depuis longtemps déjà qu'il faut installer. Le menuisier, le plâtrier, le plombier, l'électricien et le peintre interviennent sur les conseils de l'architecte. Ce dernier nous fournit des esquisses de pavillons qui sont accrochées aux murs, à côté de photos de nos plus récentes réalisations. Une grande table de réunion, d'autres plus petites, des chaises, un bureau d'occasion complètent l'ameublement. Notre local comprend deux pièces, une petite cour et un ancien atelier qui ne nous servira pas. La pièce principale, l'ancien magasin, sert à l'accueil des clients et de salle de réunion, la seconde plus petite est le bureau de l'administrateur.

Nous avons nos statuts, un local, deux administrateurs, un architecte-conseil, un comptable et les entreprises représentant tous les corps d'état du bâtiment. Nous sommes prêts à participer à l'assemblée générale constitutive. Le local n'est pas tout à fait prêt aussi cette première assemblée se tient chez moi. Les représentants de chaque entreprise signent les statuts, la participation de chacun au pot de départ est déterminée. Pierre Bugeon et Riquet Salmon deviennent officiellement administrateurs, Pierre Bouquin sera notre comptable. L'avenir semble dégagé et plein d'espoir pour les métiers du bâtiment. Si notre local n'est pas tout à fait prêt cela ne saurait tarder. Une date est fixée pour l'inauguration des locaux de notre siège social. Ce que nous ne savons pas c'est que l'âge d'or du bâtiment va vivre ses dernières années et qu'après le premier choc pétrolier plus rien ne sera comme avant.

L'inauguration a lieu dans le courant de l'année 1973, en septembre je crois. Notre local est fin prêt, il est spacieux, agréable et accueillant. La foule des invités s'y presse. Il y a là une partie du

conseil municipal de Mehun avec le maire conseiller général, Jean Manceau. On y trouve pêle-mêle des architectes, des directeurs de sociétés d'HLM, des négociants en matériaux, d'anciens clients, des nouveaux et des futurs, ceux-là seront les premiers à profiter de notre nouvelle structure. L'inauguration va se poursuivre tard dans la soirée. Je suis arrivé à mes fins. Un vieux rêve qui me hantait depuis bien longtemps s'est réalisé. Je suis satisfait et fier de ce qui vient d'être créé et qui n'aurait jamais existé sans moi. Bien sûr, en ce qui concerne les entreprises, il n'y aura pas grand-chose de changé, nous avons depuis longtemps l'habitude de travailler ensemble.

Mes garçons grandissent

Un petit retour sur la famille pour changer du parcours de l'entreprise. Nos enfants ont grandi. Ce ne sont pas des foudres de guerre dans leurs études, mais ils sont bien comme on pouvait le rêver, ils sont gais, francs, beaux, aiment le jeu, aiment courir et la compagnie des copains, sont rarement seuls surtout Claude qui a toujours autour de lui une petite bande. Il profite de la vie au jour le jour et je crois qu'il passe une enfance merveilleuse même si, nous ses parents, avons quelques inquiétudes pour son avenir. En effet, l'école, les études sont, pour lui, le dernier de ses soucis pourtant il est intelligent et vif d'esprit mais cet esprit est rebelle et ne s'accommode pas très bien des bancs de l'école. Il va malgré tout passer toutes les classes de l'école primaire sans en redoubler aucune. Ses affaires ne s'arrangent guère au CES. Sa sixième est passable et sa cinquième plutôt médiocre. À l'occasion d'une réunion de parents d'élèves, Pierrette et moi avons la très nette impression que le collège serait plutôt satisfait de se débarrasser de lui. Son professeur de sciences nous conseille de l'orienter vers les métiers de la nature. Il a de réelles possibilités en sciences naturelles, il a appris avec facilité les rudiments pour naturaliser les animaux. Pour cette personne, ce serait bien qu'il intègre le lycée agricole où il pourrait préparer son entrée dans une école qui le conduirait vers les métiers de la forêt ou encore des animaux, dans la nature. Il ne fera donc pas une quatrième au CES et nous allons l'inscrire comme interne au lycée agricole de Bourges. Son passage dans cet établissement est catastrophique et il le paiera cher. C'est une année d'étude gâchée en pure perte. Il ne met pas longtemps à s'apercevoir que la voie qu'il vient de prendre ne le mènera nulle part, il ne fait rien de ce qui aurait pu l'intéresser. Il se retrouve avec des jeunes qui arrivent tous d'un milieu agricole. Ce qui les intéressent ce sont les tracteurs, les hectares de terre, les troupeaux de vaches et à la première réunion de parents d'élèves, les professeurs nous font comprendre que ce n'est pas dans cet établissement qu'il pourra se préparer à ce qu'il souhaite. L'internat lui pèse, il rentre pour les week-ends sale et agressif, il n'a qu'une hâte c'est de sortir de ce milieu.

Il faut prévoir son avenir. La voie du collège est bouchée, le lycée agricole ne dépend pas de l'éducation nationale, il ne peut plus réintégrer cette filière. Il reste le lycée professionnel, c'est là que se situe son orientation. Durant cette année passée en pure perte, je garde au fond de moi un souhait que je ne dévoile à personne car je suis sûr que Pierrette, et même toute la famille, ne serait pas de mon avis. Il faut dire que j'aurais été très fier si Claude, dès le départ, s'était orienté vers la voie qui avait été celle des hommes chez les Bugeon depuis plusieurs générations. Bien sûr, pour lui, je n'ai jamais souhaité un apprentissage chez un patron, ni un simple lycée technique où il aurait préparé un Certificat d'Aptitude Professionnel ou un brevet d'étude professionnel mais plutôt une bonne école du BTP d'où il serait sorti nanti d'un diplôme comme un brevet technique ou un brevet technique supérieur. J'aurais été fier d'avoir un fils qui, un jour, puisse avoir son entreprise en étant mieux armé que je ne l'avais été, avec un vrai bagage technique comme je n'en ai jamais eu. Je n'ai jamais parlé de ce souhait caché car, bien sûr, une telle éventualité pour Pierrette n'est plus envisageable, la situation de maçon, même si l'on est entrepreneur, n'est pas du tout celle qu'elle a rêvée pour son garçon. Il y a aussi le fait que Claude n'a jamais manifesté d'intérêt pour mon métier. C'est peut-être aussi pour cette raison que j'ai incité Pierre à entrer dans l'entreprise, peut-être qu'avec lui une entreprise Bugeon aurait pu continuer à Preuilly dans l'avenir. Mais, de ce côté-là, avec la création de GRECOBAT, je me suis aperçu que la maçonnerie n'intéressait pas tellement Pierre mais qu'il était beaucoup plus attiré par le commercial.

Le lycée agricole n'aura été qu'un mauvais intermède. Claude est déçu par l'enseignement qu'il y reçoit. Il s'aperçoit qu'il a fort peu de chance de travailler dans ce qui l'aurait vraiment intéressé, la

nature, les bois, les animaux. Il lui faut changer d'orientation. Il lui reste le lycée technique, mais peu de places sont libres et pour y entrer il lui faut passer un concours. Il me semble que seul le lycée technique du bâtiment Jean de Berry est l'un des seuls qui veuillent bien l'accueillir. Claude paraît soulagé, il fait un mauvais concours d'entrée et est admis, malgré tout. Il rentre bien dans la peau du futur maçon. Il fait un parcours correct, il est l'un des meilleurs éléments de sa section et obtient facilement son CAP. J'aurais aimé qu'il continue dans une école comme Felletin ou encore qu'il entre en compagnonnage mais il a besoin de liberté; les écoles, il ne veut plus en entendre parler, il rentrera donc dans l'entreprise avec l'un de ses condisciples originaire de Quincy, Yves Guillochou.

Il deviendra un bon maçon, saura prendre des responsabilités mais je ne m'entendrai pas toujours bien avec lui. Il fera deux stages de perfectionnement qui lui apporteront beaucoup. Après la fin prématurée de l'entreprise, il fondera la sienne, il saura la structurer. Aujourd'hui, il est à la tête de deux entreprises et de 25 salariés. Jamais depuis Jean-Baptiste Bugeon on avait fait mieux.

François est plus calme, plus réfléchi que Claude, mais son passage à l'école primaire n'en est pas moins chaotique. Il y a incompatibilité d'humeur entre lui et son institutrice, Madame Ravault. Sa première année de cours moyen est peut-être encore plus catastrophique. Il est même voué au redoublement par une jeune institutrice incompétente qui n'a jamais été capable de le comprendre. Heureusement pour lui elle est remplacée par une nouvelle maîtresse qui découvre en François des facultés intellectuelles largement capables de le faire suivre son CM2 et d'acquérir un bon niveau pour rentrer au CES.

Au collège de Mehun, il faut une bonne sixième. C'est au cours d'une réunion de parents d'élèves que son professeur de français nous prédit pour lui de longues et brillantes études. Cette prédiction va se révéler exacte mais en partie seulement. La longueur est au rendez-vous. Il redouble deux classes de CES mais il obtient son brevet. Il est champion d'échecs au collège, mais dans le même temps il est à l'origine d'une grève de la faim organisée pour se plaindre de la nourriture de la cantine.

Après le collège, il rentre au lycée technique Henri Brisson Vierzon en section céramique un peu contre son gré. Son choix personnel est tout autre, il aurait préféré entrer dans une section littéraire d'un lycée classique. Plusieurs raisons sont à l'origine de cette décision, peut-être que son parcours médiocre au CES n'aurait pas facilité son inscription. Toutes les personnes susceptibles de donner des conseils s'accordaient à dire qu'un bac littéraire ne menait nulle part et qu'une filière technique était beaucoup plus sûre. Si personnellement je comprends mon garçon dans sa préférence, ce n'est pas le cas de Pierrette qui est foncièrement contre.

Comme au CES son parcours au lycée technique n'est pas exceptionnel. Il redouble deux classes, mais obtient finalement son Brevet Technique. Les deux années de Brevet Technique Supérieur qui suivent ne sont guère brillantes et il échoue à cet ultime examen. Il semble au creux de la vague. Il est incorporé au service militaire, une institution qu'il a en horreur. Il faut savoir qu'à cette époque il est influencé par une mouvance gauchistevoire voir anarchique. Toujours est-il que devant ce qui ressemble à un rejet absolu de la condition militaire, l'armée n'essaie pas de le transformer et le renvoie à la vie civile.

C'est la chance de sa vie. À partir de cette date il se reprend. Il réintègre le lycée Henri Brisson pour redoubler sa dernière année de Brevet Technique Supérieur, il est engagé comme surveillant et, pour la première fois depuis bien longtemps, les très bons résultats arrivent. Il est félicité pour la prestation de surveillant et réussi son examen en major de sa promotion. Enfin nous retrouvons notre François. La prédiction du professeur de français était bien exacte. Après la longueur, ses études ont fini par être brillantes. Le parcours de François dans son école à cette époque est difficile à retracer pour moi, je ne suivais peut-être pas comme cela aurait été nécessaire la scolarité de mes garçons. Mais une chose est certaine, c'est que pendant toute cette période j'ai toujours eu une confiance absolue en lui et en ses facultés à se faire une place dans la société.

La scolarité de mes deux fils n'a, certes, pas été exemplaire, mais ils sont devenus de grands et beaux garçons dotés de fortes personnalités. Ils sont ce dont je suis le plus fier. Par des chemins différents ils sont devenus de vrais hommes et ont réussi leurs vies.

Quand il n'est pas à l'école, au collège, au lycée, Claude, dans la vie de tous les jours, aime avant tout s'entourer de copains. Il aime la nature, connaît les animaux sauvages, les oiseaux, les insectes mieux que je ne les ai jamais connus. Il aime surtout le Cher. Il passe une partie de son temps libre avec un lance-pierre à la main, il chasse les poules d'eau avec les copains. Avec eux, sur un grand feu, ils font rôtir ces bestioles à la broche et les dévorent comme des affamés. Quand ce n'est pas la chasse, c'est la pêche qu'il pratique dès son plus jeune âge. L'été, ce sont les interminables baignades, il nage comme un poisson, c'est aussi le canoë-kayak qu'il pratique avec les enfants des cadres de l'ESAM, une école militaire de Bourges. Grâce aux moniteurs de cette école, il apprend le maniement de ces petites embarcations, il en construit avec eux dans leur atelier, à la caserne. Avec eux, il participe à des randonnées sur de petites rivières de la Creuse. Quand il passe son certificat d'études au CES, je lui offre un vélo. Je crois pouvoir dire qu'il ne fait pas beaucoup de kilomètres avec. Ce n'est pas le cas de sa première Mobylette de marque Solo, vouée dès le début, au tout-terrain et qui ne connaît qu'une brève existence. Elle est remplacée par une "vraie" qui peinera à faire la soudure avec sa première automobile. Ces deux engins, il se les paye lui-même avec l'argent qu'il gagne l'été sur les chantiers de l'entreprise. Il faut savoir qu'il travaille depuis l'âge de 15 ans au moins un mois tous les ans pour les vacances.

Si ce n'est la baignade et la pratique du canoë kayak, François n'a pas les mêmes occupations que son frère. Il apprend à nager tôt et traverse même le Cher en plongée avant de savoir nager convenablement. Il est plus calme et plus réfléchi que Claude. Quand la télévision fait son entrée à la maison, il passe de longues heures à la regarder mais il l'abandonne en grandissant essentiellement au profit de la lecture. Il dévore des livres de toutes sortes qui vont de la bande dessinée au roman d'aventure et surtout à la science-fiction. Cette attirance pour la lecture est à mettre en parallèle avec sa prédisposition naturelle au français dès la primaire à Preuilly.

La musique à l'adolescence va devenir une passion. Avec ses économies il s'achète une batterie, l'installe dans la cave qu'il aménage en une curieuse salle de répétition qu'il remplit de rythmes nouveaux, aidé en cela par plusieurs camarades qui jouent de la guitare et du synthétiseur. De cet antre sortent une multitude de décibels auxquels Pierrette et moi nous nous habituons, tout comme les voisins. Je crois que la musique sort François du cocon dans lequel il s'était enfermé. Les copains et les copines affluent. Il arrive que ce soient de véritables défilés de jeunes qui vont de sa chambre à sa cave. Il s'est inscrit à un cours de musique à Bourges. Il y va une fois par semaine. Il se fait là-bas d'autres amis dont un chirurgien celui qui, quelques années plus tard, opérera Pierrette. Aux quelques amis et copains de Preuilly il joint ceux de la musique et ceux du lycée. Il arrive que toutes ces bandes se retrouvent à la maison qui bourdonne de toute cette jeunesse. Quand François partira nous regretterons ce joyeux brouhaha. Le François que nous avions connu, replié sur lui-même, un peu solitaire, a bien changé. Ses amis, ses copains ne se comptent plus, il est devenu sûr de lui et nous avons confiance en son avenir.

La naissance du canoë kayak, le C.N.P. et toujours les vacances

Une école militaire du matériel est installée à Bourges dans des quartiers flambant neuf là où j'avais passé trois semaines quand j'avais été rappelé, c'est l'ESAM.

Le canoë-kayak est un sport qui a le vent en poupe. L'ESAM compte de nombreux cadres sous-officiers qui habitent Bourges avec leur famille. Sous la responsabilité de moniteurs sous-officiers, de nombreux jeunes de ces familles viennent à Preuilly pour pratiquer un sport à la mode : le canoë-kayak et un peu de voile sur le plan d'eau. Ils installent une petite base un peu en amont de la plage. Le maire, Pierre Sicard, a des rapports amicaux avec le commandement de l'école. Souvent pendant leur période d'instruction, les appelés incorporés pour le service de l'école viennent en manœuvre à Preuilly sur les terrains de la propriété Sicard. Le maire est un ancien militaire et il est heureux de pouvoir accueillir sur ses terres comme sur le terrain communal de la plage et du plan d'eau les militaires de l'ESAM. Pour être agréable au maire et à la commune, les moniteurs qui s'occupent de leur base nautique offrent aux jeunes de Preuilly de rejoindre leur organisation où ils peuvent disposer du matériel nécessaire à la pratique de ces diverses activités.

Les militaires sont sympathiques. Les gamins de Preuilly apprécient la cohabitation qui s'est installée. Pendant quelques années, ils seront nombreux aux beaux jours à rejoindre les militaires et leurs jeunes. Des descentes de petites rivières sont organisées, les gamins de Preuilly y participent. Ce sont les militaires qui assurent le transport et l'organisation, ces sorties sont des réussites. Plusieurs fois, avec Pierrette, nous allons les retrouver sur le terrain de leurs escapades. Nous n'y allons pas toujours seuls, les Moreau et les Cromwell qui ont leurs progénitures qui participent à l'aventure viennent avec nous.

Quand le plan d'eau de Bourges est terminé, l'ESAM quitte la base de Preuilly pour s'installer plus près de leur base, auprès de la nouvelle pièce d'eau. Ils laissent un petit hangar à Preuilly et surtout de nombreux jeunes qui ont appris à pratiquer et à aimer le canoë kayak. Bien sûr Claude et François en font partie.

L'élan est donné. Les jeunes de Preuilly sont demandeurs. Ils voudraient pouvoir continuer à pratiquer les sports nautiques comme au temps de l'ESAM. Pour cela il faut trouver des adultes qui soient intéressés et qui veuillent bien s'investir dans cette mission.

Le pavillon-témoin que nous avons construit aux Bruyères a été vendu. C'est un moniteur du centre AFPA de Bourges qui l'a acheté et qui l'habite avec sa famille. Il s'agit de Jean-Michel Vernet. J'ai tout de suite sympathisé avec lui comme ont, eux aussi sympathisé de jeunes adultes comme Pierre Bugeon et Jean-Michel Sorbe. Je connais très bien les souhaits des jeunes de Preuilly. Je les expose à Jean-Michel qui est intéressé par la création d'une association. Il prend contact avec Pierre Bugeon et quelques autres adultes. Ils sont prêts à s'investir dans un club. De mon côté, j'en parle au maire. À l'époque je suis conseiller municipal. Il est favorable, lui aussi, à la création de cette association qui devient le "club nautique de Preuilly". La plupart des jeunes adhérents ont construit ou acheté leur embarcation personnelle, je crois que des dons sont faits. Bien sûr Claude et François sont membres.

La commune a acheté ce qui restait des terrains autour du plan d'eau et qui appartenaient aux anciens propriétaires de la sablière. Le plan d'eau est magnifique et son accès facile. Depuis déjà quelques saisons des propriétaires de bateaux à moteur viennent y faire du ski nautique. Dans les premiers temps, il n'y a aucune structure pour les accueillir. Ils ne sont pas toujours bien acceptés par les pêcheurs, par Jean Sorbe qui craint pour la tranquillité de ses clients de la plage, par les riverains qui perdent un peu de leur tranquillité, par le CNP qui ne peut plus faire naviguer ses membres les samedi et dimanches après-midi. Sicard, sans en référer au conseil, demande au préfet l'interdiction du motonautisme sur le plan d'eau. Les gens qui pratiquent cette discipline se défendent, ils font circuler une pétition et fondent une association "le club motonautique du Berry" qui a son siège à Bourges et

qui compte dans ses rangs des personnages influents. Ils ne sont pas interdits, mais doivent respecter une réglementation mise en place par les deux clubs, le maire et la DDE.

Deux associations, c'est trop sur le plan d'eau. Le maire tient là un argument pour obliger le motonautisme à quitter le club motonautique et à se fondre dans le CNP qui aura son siège à Preuilly. Trois sections sont créées : le motonautisme, la voile, le canoë kayak, chaque section est autonome.

Pendant quelques années, le CNP va être un club ambitieux, enthousiaste et plein de vie. Des fêtes nautiques sont organisées, des pontons sont installés pour recevoir les bateaux à moteur, des voiliers, des kayaks sont achetés , la section canoë kayak est le club le plus important dans cette discipline dans le département du Cher. Tout irait bien dans le meilleur des mondes sans les dissensions internes qui, petit à petit, s'installent entre les différentes sections du club. En effet, le motonautisme accapare la plus grosse part du budget avec, comme argument, qu'il est le principal bâilleur et il monopolise le plan d'eau tous les après midis des week-ends. À cette occasion, les membres des autres sections ne peuvent que regarder évoluer les skieurs nautiques, de la berge. Les jeunes qui ont été à la base de la création du CNP ont grandi. Ils supportent de plus en plus mal cette ségrégation. Une crise grave va voir le jour dans les premières années de mon premier mandat de maire.

Le CNP a été pour mes garçons un point de rencontre important et si François s'en désintéresse quelque peu, Claude ne s'en éloigne pas et reste de nombreuses années l'un des cadres inamovibles des clubs qui vont se succéder sur les bords du Cher.

Après la réussite de nos vacances en Dordogne nous continuons à en prendre en famille. Leur durée s'allonge jusqu'à la semaine. Celles qui suivent nous voient à l'est du Massif Central, en Ardèche, en Lozère, dans le Gard, dans les Cévennes, les Causses, l'Aubrac, le Cantal en un mot des vacances magnifiques quant aux régions traversées. Deux anecdotes qui concernent François méritent d'être contées.

Nous sommes arrivés au Mont Gerbier des Joncs qui, tout le monde le sait, est l'endroit où la Loire prend sa source. Une source, c'est toujours intéressant à contempler et François est là, immobile, il contemple l'eau qui prend le départ d'un parcours de plus de 1 000 kilomètres, doucement il se recule, prend son élan et saute par-dessus le filet d'eau. Arrivé sur l'autre rive, il prononce une phrase qui pourrait être retenue par la famille comme étant historique : "*Et bien moi, je pourrai dire que j'ai sauté par-dessus la Loire"*. Pierrette et moi avons souri en écoutant ce bon mot et devant l'air étonné de quelques touristes qui ont regardé la scène.

La nuit qui suit nous la passons dans un petit village au bord de l'Ardèche. L'hôtel nous nous sommes adressé est complet, mais pour nous dépanner la patronne nous installe dans un pavillon tout neuf à côté de l'hôtel que nous avons pour nous seuls. Nous sommes très à l'aide, le pays est magnifique, l'Ardèche coule en contrebas. Le matin avant de partir Pierrette établit le chèque qui doit régler notre passage dans l'établissement. François est très attentif à ce que fait sa mère et là, encore une fois, il va prononcer une phrase qui, pour la famille, passera à la postérité : "*Dis maman, que fait-on à ceux qui font des chèques sans provision ?"*. Pierrette est plutôt gênée. Notre hôtesse serait en droit d'être soupçonneuse, mais il me semble que c'est avec un sourire qu'elle entend cette question saugrenue.

Les années suivantes, c'est la Bretagne que nous visitons. Nous en suivons les côtes de Saint Malo à Concarneau. Depuis, toute la famille est tombée amoureuse de cette région magnifique. Ensuite ce sera l'Alsace et les Vosges de Baccarat à Wissembourg, de Strasbourg à Sainte Marie aux Mines et, pour terminer, à Beaune en Bourgogne. La Normandie sera notre dernier terrain de découvertes avec nos garçons. Ils ont grandi et ne veulent déjà plus loger avec nous. Ils préfèrent camper à proximité de notre hôtel. En ce lieu, nous découvrons cette belle province qui recèle de nombreuses curiosités et des lieux magnifiques, les plages du débarquement, les ports, les belles plages de sable, les falaises au nez de Jobour sans parler du bocage qui, cette année-là, ressemble à un

paillasson par la faute de la sécheresse et, à Bayeux, la tapisserie de la reine Mathilde. Les vacances qui suivront nous les passerons seuls avec Pierrette et regretterons celles au cours desquelles nous avions découvert tant de belles régions.

Il y a tant à dire sur mes garçons, sur leur caractère, sur leur scolarité, sur leurs occupations, sur leur entrée dans la vie que des dizaines et des dizaines de pages n'y suffiraient pas. Il y a aussi le fait que pour parler de ma famille à cette époque, je ne suis certainement pas le mieux placé. Pour l'avoir ressenti en écrivant, on ne conserve vraiment que les souvenirs de l'enfance, de l'adolescence et des premières années de la vie d'adulte. Avec l'âge arrivent les responsabilités et ma famille est un peu marge. Il y a l'entreprise qui me prend plus de temps qu'il ne le faudrait, il y a aussi la vie publique dans ma commune qui déjà commence à grignoter ce qui me reste de temps libre. Ce qui serait bien c'est que l'un de mes garçons reprenne à partir de là la saga familiale.

Mon entrée en politique

Durant les années cinquante et soixante, mon engagement dans la politique s'est plutôt affirmé, mais il ne dépasse pas le bulletin de vote que l'on glisse dans l'urne. Je suis resté un farouche partisan du général de Gaulle puis de ses successeurs. Sur le plan communal, je ne vois pas d'autre option que de rester fidèle à Pierre Sicard. J'ai bien décelé quelques anomalies dans son comportement, mais dans l'ensemble, il faut bien admettre que son action est plutôt positive pour la commune tout comme celle de son adjoint, Jean Sorbe. Quand mon père a été sanctionné par les Preuillois à la suite d'une cabale j'en fus très affecté, à l'époque je m'étais promis qu'un jour ou l'autre, lorsque l'occasion se présenterait, je relèverais le défit et que le nom de Bugeon tiendrait à nouveau une place officielle dans la vie communale.

Nous sommes en 1971. Un mandat électoral municipal arrive à son terme. Des conseillers sont décédés, d'autres décrochent, tout cela est naturel, c'est la loi de la succession des générations.

À cette époque je suis très pris par l'entreprise et je n'attends rien de particulier des élections qui vont avoir lieu. Cinq conseillers sont à remplacer. À ce moment, c'est le maire seul qui choisit ses colistiers et je suppose, sans en référer à l'avis de son conseil, peut-être en discute-t-il avec son adjoint, mais rien n'est moins sûr. Tout naturellement, il propose à Jean de figurer sur sa liste. Sa démarche est normale. On se souvient que Jean avait été victime de la même cabale qui avait réussi à faire se désister mon père ce qui, indirectement, avait été aussi un défi au maire lui-même. Cette expérience malheureuse a suffi à Jean qui refuse au maire toute participation à sa liste. Je suppose que ce dernier tient à avoir un Bugeon avec lui. Peut-être veut-il relever le défi ? La famille est grande et les amis nombreux, mais je suis persuadé, dans ce contexte, qu'il aurait préféré avoir Jean avec lui, qu'il croit peut-être à tort ou à raison plus souple que moi. Il faut savoir qu'à cette époque, il n'a pas encore mis les pieds à la maison depuis l'affaire de la première pierre de ma maison.

Un dimanche matin, je suis occupé à jardiner quand Pierre Sicard qui vient d'assister à la messe, me rend visite. Avant qu'il ne m'adresse la parole j'ai deviné la raison de sa visite. Il vient pour me proposer une place sur sa liste. Je n'aurais pas été vexé si je n'avais pas été sollicité mais, d'un autre côté, au fond de moi, je n'avais digéré l'affront que Preuilly avait infligé à mon père et la proposition qui m'est faite me donne l'occasion de remettre le nom des Bugeon à une place qu'il n'aurait jamais dû quitter. Pour la forme je formule bien quelques objections, mais je donne mon accord. C'est que depuis les premières élections municipales auxquelles, gamin, j'avais assisté au dépouillement, j'étais persuadé qu'un jour viendrait où je serais candidat. Pour moi, être conseiller municipal est un honneur même si je sais qu'à Preuilly cette fonction est surtout figurative. Il est de notoriété publique que c'est le maire qui, comme un grand seigneur, prend toutes les décisions que le conseil ne fait qu'entériner. Ce qui me gêne le plus c'est ce qui s'est passé six ans plus tôt contre mon père et contre Jean. Un instant, je pense que ce qui a si bien fonctionné contre eux peut encore très bien fonctionner contre moi. C'est aussi que j'aime mon village depuis toujours et je serais terriblement déçu s'il devait me repousser.

De la liste sortante, ils sont six à se représenter ce sont Pierre Sicard, Jean Sorbe, Charles Bailly, Georges Chéritat, Alfred Beurdin, Robert Hochedel. Il y a donc cinq nouveaux qui sont : Ballereau, un retraité venant de la région parisienne, Jules Bocquet un autre retraité ami du précédent et qui est bien intégré au pays, Michel Moreau à Preuilly depuis 1959, il est contremaître à la sablière Odetti, il a fait construire et il est, lui aussi, bien intégré au pays, Henri Debeuret, un agriculteur qui cultive avec son frère la ferme de Jacques-au-bois et bien sur moi-même. Francis Rapin et Olivier Cromwell, deux des conseillers sortants qui avaient monté l'opération de déstabilisation menée contre mon père, ont décliné l'invitation du maire de figurer sur sa liste. Beaucoup pensent qu'ils vont constituer une liste dissidente mais il n'en est rien, au matin des élections, la liste présentée par le maire est unique.

Comme de coutume, la journée de l'élection se déroule dans le calme le plus complet. Pas de liste dissidente, pas de murmures, tout laisse à croire que ce scrutin se déroulera sans histoire. Effectivement la liste passe au complet. Ce qui est intéressant c'est de comparer le nombre de voix qu'a obtenu chacun des candidats. Pierre Sicard fait le meilleur score, les Preuillois dans leur ensemble sont contents de sa gestion. À cette époque, ceux qui la contestent, comme c'est le cas de Francis Rapin et d'Olivier Cromwell, ne sont pas nombreux et surtout peu suivis par la population. On a tout lieu de croire qu'ils avaient eu envie de renouveler le coup qui avait réussi contre mon père, c'est-à-dire mettre en difficulté et en ballottage plusieurs candidats et se présenter avec toutes les chances d'être réélu au second tour, mais ce ne fut pas le cas. Bien qu'Alfred Beurdin ait été attaqué, il passe largement la barre de la moitié des suffrages exprimés même s'il est celui qui obtient le moins de voix. Pour mon compte personnel, mon score est honorable et bien meilleur que je ne l'espérais.

L'élection du maire et de l'adjoint par le conseil municipal n'est qu'une formalité, personne ne conteste le couple Sicard-Sorbe, c'est Jules Bocquet, le doyen d'âge, qui ouvre la séance.

Les réunions de conseil sont rares à Preuilly, peut-être cinq ou six par an. Deux sont consacrées au budget primitif et au budget supplémentaire. Ces deux séances sont précédées par deux réunions de la commission des finances dont j'ai l'honneur de faire partie. Pour ces réunions, le maire arrive avec une grande feuille de papier de la grandeur d'un journal, sur cette feuille, de son écriture en "pattes de mouche", il a inscrit ses propositions de budget qu'il a concoctées chez lui et peut-être aussi au conseil général. Pour la forme nous discutons de chaque poste. Les plus courageux sont invités à recompter les opérations. Mis à part Jean Sorbe qui semble avoir compris, nous ne comprenons pas grand-chose. Nous approuvons tout ce qui nous est présenté, tout au plus, fixons-nous quelques subventions à distribuer dans le cadre d'une enveloppe globale. Le budget est toujours accepté à l'unanimité et sans contestation aucune. Le conseil, dans son ensemble, ne voit rien d'anormal dans cette façon de procéder. Je suis persuadé que cela se passe depuis fort longtemps et après avoir étudié les affaires municipales depuis que les archives existent, je crois pouvoir dire qu'il n'en a certainement jamais été autrement.

Les autres réunions du conseil ne sont, le plus souvent, qu'un long monologue du maire qui expose ses projets. Pour être franc je dois admettre qu'il n'en manque pas et l'on peut dire que depuis qu'il est en fonction, il a toujours investi à bon escient. En revanche je n'ai aucun souvenir d'une proposition venant d'un conseiller. Il faut l'avouer, tous les conseillers se complaisent dans un rôle de faire-valoir fixé depuis longtemps. Je ne déroge pas à la règle dans cet ensemble. J'ai confiance dans le maire et surtout j'ai largement de quoi m'occuper avec l'entreprise.

En plus de ma fonction de conseiller municipal, j'hérite de deux représentations. L'une d'elles n'a rien de municipal c'est tout simplement le poste de délégué départemental à l'éducation nationale. C'est Jean Manceau, le maire de Mehun et conseiller général, qui est le président de la section de Mehun des délégués de l'éducation dont Preuilly fait partie et qui, sur la proposition de Pierre Sicard, m'a proposé à ce poste. Il avait pendant un temps été tenu par mon père puis par Georges Chéritat fermier à Serray et conseiller municipal. Les délégués départementaux de l'éducation nationale n'ont aucun rôle actif. Ils se réunissent deux fois par an pour une assemblée générale qui regroupe tous les délégués du département et pour l'assemblée cantonale qui compte les délégués des communes qui envoient leurs enfants au CES de Mehun. Beaucoup de délégués sont d'anciens instituteurs ou

institutrices. Ils discutent de sujets ayant trait à l'éducation nationale, organisent des enquêtes, émettent des vœux. Chaque délégué verse une cotisation et une somme qui sert à offrir aux élèves les plus méritants un livre, c'est là la seule action concrète.

Je suis aussi désigné par le conseil pour représenter la commune auprès du syndicat intercommunal pour la gestion du CES de Mehun. Michel Moreau est, lui aussi désigné. Ce sont là des postes officiels qui ont une certaine importance. La plupart des maires des autres communes du syndicat sont délégués de leur commune. Preuilly, dans cette affaire, se singularise donc. J'ai l'impression que Pierre Sicard n'a accepté que contraint et forcé l'adhésion à ce syndicat et qu'il lui répugne de se retrouver au conseil d'administration de ce dernier comme simple membre alors que son collègue, Jean Manceau, conseiller général comme lui, est le président. Je serai fidèle à ce poste pendant les quatre mandats que je passerai au conseil municipal de Preuilly. Je l'ai déjà mentionné, je ne comprends pas grand-chose à l'élaboration des budgets municipaux, mais curieusement, c'est ma participation aux séances du conseil d'administration du syndicat pour le CES qui va me permettre d'y voir un peu plus clair dans un budget. Comme les communes, le syndicat a un budget qui fonctionne sur le même modèle. Lors des réunions qui lui sont consacrées, chaque poste est expliqué clairement par le secrétaire général de la mairie de Mehun qui est également le secrétaire du syndicat. Ces explications sont beaucoup plus claires que celles de mon maire. La plupart du temps, je suis seul pour représenter la commune, mes collègues qui vont me succéder ne trouvent pas toujours le temps nécessaire pour assister à ces réunions qui sont tenues dans la journée et cinq ou six fois par an.

Lorsque j'arrive au conseil municipal, des travaux de rénovation viennent d'être entrepris et sont en passe de se terminer sur l'église de Preuilly. Ils consistent en la réfection de la couverture, des enduits extérieurs, de la charpente du clocher et de la refonte d'une cloche qui avait été endommagée et fêlée par la foudre. Ces travaux avaient fait l'objet d'une adjudication à laquelle je n'avais pas participé. À cette époque, je ne suis pas habitué à ce genre de marché. L'entreprise a assez de travail et il faut dire aussi que le maire ne m'avait pas incité à participer. Par la suite j'ai regretté cette attitude. J'aime mon église et je trouve que les travaux de ravalement ont été bâclés et ne sont pas dignes de la vieille dame. La remarque est à peu près la même pour la couverture qui laisse à désirer tant sur le choix des matériaux que sur l'exécution proprement dite des travaux. J'assiste à la réception des travaux. Toutes ces malfaçons, je les vois et les déplore mais l'architecte choisi par le maire, qui assure la maîtrise d'œuvre des travaux, les accepte tels quels. Je suis dans les premiers mois de mon mandat de conseiller, je n'ose pas aller l'encontre des choix du maire et de l'architecte en faisant part des réserves qui sont pourtant criantes. Je crains que celles-ci ne soient considérées comme une manifestation de mon dépit de l'avoir pas participé à ces travaux. Aujourd'hui je reconnais n'avoir pas assumé mon rôle d'entrepreneur en ne soumissionnant pas et celui de conseiller en ne faisant pas les remarques qui s'imposent. Mais il faut admettre que mes réserves seraient arrivées bien tard pour faire changer quelque chose.

On peut dire que c'est presque un pouvoir régalien qu'exerce Pierre Sicard sur la commune de Preuilly mais cet état de faits est très bien accepté par l'ensemble des conseillers et, en ce qui me concerne, je ne déroge pas à la règle. Jean Sore a un statut particulier. Il est en quelque sorte l'homme de confiance du maire. Il passe tous les matins à la mairie avant de partir en tournée. À cette époque, il fait des tournées de poissonnier, de fruits et légumes et d'un peu d'épicerie. À l'occasion de ses passages, il signe les documents que le maire n'a pas signés. Celui-ci ne passe pas tous les jours à la mairie. Il faut savoir, qu'à cette époque, la fonction de maire était beaucoup moins prenante qu'elle ne l'est aujourd'hui. Il y a aussi le fait que Pierre Sicard soit déjà depuis quelque temps président de la grande commission du conseil général et qu'à ce titre il se rend tous les jours à Bourges au conseil général et qu'il y reste souvent toute la journée. De ce fait il ne passe pas tous les jours à la mairie. Malgré ce qui ressemble à des relations intimes avec son maire, Jean Sorbe est souvent critique envers la gestion de ce dernier quand il se trouve derrière son comptoir. Des mauvaises langues disent qu'il voudrait être reconnu comme un recours dans le cas où la succession du maire serait ouverte.

La refonte de la cloche endommagée par la foudre a donné l'occasion d'organiser une manifestation plutôt sympathique avant sa remise en place dans le clocher, c'est le baptême d'une

cloche. La cérémonie est présidée par Monseigneur Girard, l'un des adjoints les plus proches de l'archevêque. Je ne me souviens plus de son titre exact, peut-être "vicaire général". Cette cérémonie a lieu dans l'église, la marraine en est Marie-Paule Sorbe, la fille de l'adjoint et le parrain, Daniel Sicard, le fils du maire.

Depuis quelque temps déjà, le camping est à la mode. Il se pratique de façon sauvage dans la plupart des communes qui bordent le Cher aussi, de nombreuses municipalités rêvent d'aménager un terrain de camping, c'est le cas de Preuilly, de Quincy et de Sainte-Thorette. Ces trois communes ont déjà eu des besoins communs et se sont unies dans des syndicats intercommunaux comme celui de l'adduction d'eau potable et de gestion du CES. Pour une fois le maire consulte plus sérieusement son conseil sur l'opportunité de la création d'un projet. Il se trouve qu'à Preuilly nous avons un terrain très bien situé sur la rive droite du Cher, entre la route de Villeperdue, le Cher et le plan d'eau créé à l'occasion de l'exploitation de la sablière Odetti. Ce terrain avait été acheté à mademoiselle de Bourbon, il y a déjà quelques années, par la commune de Preuilly pour servir de parking à la plage. Depuis les affaires de la plage ont bien décliné, le parking a été abandonné celui de la plage étant suffisant. À L'origine c'était une parcelle de forêt qui avait été débroussaillée mais où les grands arbres furent conservés. Si ce terrain ne sert plus de parking, à la belle saison il fait office de camping sauvage, beaucoup de ceux qui pratiquent le motonautisme ont monté leurs caravanes sur ce terrain ombragé. Les mois d'été, il n'est pas rare d'y trouver une vingtaine de campements. C'est donc sur ce terrain que la commune envisage d'implanter le camping municipal. Il faut à cette occasion noter une particularité, si ce terrain est bien la propriété de la commune de Preuilly, il est situé sur le territoire de la commune de Sainte-Thorette. Un terrain semblable à celui qui pourrait être installé à Preuilly vient d'être mis en service à Levet. Une délégation du conseil de Preuilly, accompagnée d'une autre de Sainte-Thorette et aussi d'une de Quincy, sous la conduite du maire Pierre Sicard, se rend dans cette commune pour visiter les installations tout juste terminées. Je fais partie de la délégation de Preuilly. L'entreprise qui a fait cette réalisation est de Lucay-le-Mâle. Elle fait du "clé en main", avec bloc sanitaire, loge pour le gardien, clôture, installation des réseaux d'eau et d'électricité ainsi que l'éclairage extérieur. Ces installations étant agréées, il n'est nul besoin de recourir à un appel d'offres. Le devis présenté par cette entreprise est accepté par le conseil.

La commune a une situation financière saine ce qui ne l'empêche pas d'avoir contracté un emprunt. Commencés pendant l'hiver 1971-1972, les travaux vont bon train et le terrain ouvre ses portes pour la saison 1972. Il a fière allure notre camping avec ses ombrages, ses équipements complets, ses emplacements numérotés. Jules Bocquet donne beaucoup de lui-même pour mettre la dernière main à l'aménagement. Par comparaison, les terrains de Sainte-Thorette et de Quincy font pâle figure, ils ne bénéficient pas d'un cadre aussi attirant et ne seront jamais à la hauteur.

À cette époque un terrain de la région est très fréquenté, c'est celui de Villeneuve. Il s'y pratique une tarification assez basse. Situé au bord du Cher à Villeneuve, il n'est pas loin de Bourges et il accueille un nombre important de campeurs. Quand Preuilly ouvre, quelques clients désertent Villeneuve pour notre camp où le confort est supérieur. Avec ceux-ci, une clientèle s'installe. Elle est surtout composée de ressortissants des villes avoisinantes. Si, pour une première année, le terrain n'est pas complètement rempli, la fréquentation est importante et dépasse même nos espérances. Les premiers jours, le gardiennage est assuré par l'un des fils du maire mais il faut très vite le remplacer car il se montre incapable de tenir ce poste. Il est remplacé par l'épouse de Michel Moreau. Elle est contactée par Pierre Sicard pour prendre en main la gestion du camping. Elle est accueillante, propre et honnête. Elle fait l'unanimité au sein des campeurs et elle s'entend bien avec le maire. Ce dernier est très fier du succès du camping. Il y passe souvent et est à l'écoute des campeurs. Dès la première année, notre camping débute une longue période de prospérité. Il faudra l'agrandir deux fois. En revanche ses frères jumeaux de Quincy et de Sainte-Thorette n'ont pas le même succès et ne couvriront jamais les frais engagés pour leur création. Ils seront le plus souvent envahis par les gens du voyage et fermeront définitivement après quelques années de fonctionnement.

L'autre grande affaire de ce début de mandat est l'achat par la commune de ce qui reste de l'ancienne sablière Odetti qui représente plus de trois hectares de terrain en bordure du plan d'eau et

jouxtant le camping. L'achat de ce terrain permet à la commune d'avoir la maîtrise du sol sur le pourtour de cette pièce d'eau. C'est un atout supplémentaire pour le camping. La section motonautique du CNP s'y installe et, avec l'ensemble du club, y organise annuellement une fête nautique qui va connaître un grand succès pendant plusieurs années.

Mon activité au sein du conseil municipal n'est pas bien importante et, comme l'ensemble de mes collègues conseillers, je laisse toute latitude au maire qui, je l'ai déjà écrit, est encore efficace et mène plutôt bien les affaires de la commune. En revanche, je prends très au sérieux ma fonction de délégué de la commune au syndicat intercommunal pour le fonctionnement du CES de Mehun. Cette entité intercommunale est toute récente. Avant sa création, le CEG puis le CES était la propriété de la ville de Mehun. Je ne saurais dire de quelle façon les communes ou les familles des élèves fréquentant cet établissement participaient aux frais. Maintenant le CES est la propriété du syndicat qui regroupe les communes de Mehun, Foëcy, Marmagne, Sainte-Thorette, Quincy et Preuilly. Chacune d'elle participe aux frais qu'ils soient de fonctionnement ou d'investissement au prorata de leur nombre d'élèves. Le conseil d'administration du syndicat se réunit au moins une fois par trimestre. J'aime bien l'ambiance qui y règne. Le président, Jean Manceau, fait participer chaque délégué à la discussion. La grosse affaire de ce début de mandat est l'agrandissement du CES. Ce sera le premier investissement lourd, mais ce ne sera pas le dernier. Le montant de cet investissement est important et même avec les subventions, il pèse lourdement sur le budget de la commune ce que ne manque pas de faire remarquer Pierre Sicard. Il est un peu jaloux de son collègue conseiller général de Mehun qui lui impose cette dépense. Dans cette affaire, je défends les positions du syndicat qui sont justes.

Je viens d'évoquer les principaux points qui sont traités par le conseil durant ce premier mandat, un mandat qui, dans son ensemble, n'a pas pesé trop lourd sur mon emploi du temps pour le plus grand bien de l'entreprise. Les séances du conseil sont programmées le plus souvent le samedi après dîner. Elles durent souvent plus de deux heures, durant lesquelles les discussions qui concernent les affaires de la commune ne prennent pas la part la plus importante. Souvent il nous faut écouter notre maître qui sort la discussion de son sujet pour se lancer dans la narration des travaux du conseil général d'où il ressort qu'il est l'homme indispensable dans la bonne marche des affaires du département, lui, le président de la grande commission. Celle-ci est en fait l'exécutif du conseil général. Il se rend tous les jours à son bureau, il lui arrive même d'y aller le samedi matin alors que tout est fermé. Avant qu'il ne soit investi de cette charge, elle était tenue à tour de rôle par l'ensemble des conseillers généraux qui la présidaient chacun leur tour. Avec Pierre Sicard, ceux-ci ont trouvé l'oiseau rare qui veut bien se charger de cette fonction et cela pendant plusieurs mandats, jusqu'à la réforme régionale de 1982 qui change complètement le fonctionnement de cette assemblée. On peut croire que cette fonction officielle lui permet d'exister en dehors du château où il n'est pas toujours le patron.

Les six ans de ce premier mandat passent vite et l'échéance de la prochaine élection municipale se profile à l'horizon politique de la commune, ce sera celle de 1977. Nous sommes à trois mois du terme de ce mandat et Pierre Sicard n'a pas soufflé mot au conseil municipal ou en dehors, de la composition de la liste qu'il compte présenter. Cinq conseillers ont disparu ou ne se représentent pas, Ballereau est décédé, Chéritat, Beurdin, Bailly et Debeuret ne se représentent pas, il faudra donc remplacer tous ces gens. Dans Preuilly, des jeunes commencent à avoir quelques ambitions. Pierre Bugeon se confie à moi. Avec quelques camarades, Jean-Michel Vernet, Robert Aussiette, Daniel Morineau, ils attendent que le maire sollicite quelques-uns d'entre eux, faute de quoi ils sont décidés à former une liste concurrente à celle du maire. Je mets Pierre Sicard au courant de l'ambition de cette équipe. Il m'écoute d'une oreille distraite et ne semble pas en tenir compte.

Devant son mutisme quant à l'avenir, avec Jules Bocquet et Michel Moreau nous le mettons en demeure de réunir le conseil pour être tenus au courant de ses intentions sur la composition de sa liste. Nous sommes d'accord pour repartir avec lui mais nous exigeons de connaître les colistiers qui nous accompagnerons pour donner notre accord.

Comme nous l'avions souhaité nous voilà réunis à la mairie, en séance officieuse, pour étudier les propositions du maire. Souvent la coutume avait fait que les enfants succèdent aux pères. C'est ainsi que Solange Beurdin, qui n'est plus secrétaire depuis quelques mois, succède à son beau-père, que Marcel Chéritat remplace son père. Le maire propose aussi une seconde femme, c'est Édith Bugeon, ma belle-sœur. Pour la forme j'émets une réserve en exposant le fait qu'il y a déjà un Bugeon au conseil et que deux cela risque de faire beaucoup mais Édith fait l'unanimité. Il reste deux places à pourvoir. J'en profite pour reparler des souhaits de Pierre Bugeon et de ses amis et du risque de voir une deuxième liste si aucun n'est retenu. Pierre Sicard n'est intéressé par aucun d'eux. En revanche il propose Jacques Girard. En ce qui me concerne je n'ai rien contre, les autres conseillers sont d'accord, eux aussi. Je connais bien Jacques, c'est un copain et je viens de lui construire une maison, mais je doute un peu de son efficacité. Il reste une place à pourvoir. À ce moment-là, Charles Bailly, le conseiller sortant qui est un oncle de Jean Sorbe, propose son petit-neveu, le gendre de ce dernier. Il vient d'acquérir un terrain à Preuilly, a fait une demande de permis de construire qui est acceptée, mais il habite toujours à Bourges. Charles Bailly prend comme raison pour proposer cette candidature le fait qu'il soit comptable dans une entreprise du BTP de Bourges, lui étant comptable mais partant, il trouve normal qu'un comptable remplace un autre comptable au sein du conseil municipal. Autour de la table, tous les conseillers sont surpris par cette proposition sauf Jean Sorbe et peut-être le maire. Il est évident que cette proposition est le fruit d'une concertation entre le maire et son adjoint. Si je suis surpris, je réfléchis très vite. Je ne suis pas favorable à cette candidature, surtout concernant une personne qui n'habite pas encore la commune, que très peu de Preuillois connaissent alors que d'autres jeunes de la commune qui ont, pour certains, déjà fait leur preuve, sont désireux de faire partie de l'équipe municipale.

Afin de comprendre ce qui va suivre, il faut savoir que quelques semaines avant cette réunion les Grandhomme (le gendre et la fille de Jean Sorbe) m'avaient contacté pour établir le devis de maçonnerie de leur future demeure à Preuilly. Sachant que je suis mis en concurrence, je fais le maximum pour obtenir ce marché, faire une maison à Preuilly est toujours intéressant pour l'entreprise. J'obtiens le chantier et sa date d'ouverture est même fixée. J'organise le planning de mes équipes en fonction de cette construction, mais moins de 15 jours avant le début des travaux, je reçois un coup de téléphone de Grandhomme. Il m'explique qu'il regrette mais qu'il ne peut plus me confier sa construction, l'un de ses amis vient de se mettre à son compte, il a besoin de travail, il va donc fournir la main d'œuvre, il achètera lui-même les matériaux, il peut obtenir des prix intéressants auprès des négociants qu'il connaît bien son travail le mettant souvent en rapport avec eux. Je suis pris de court avec cette volte-face. Le planning que j'avais établi est complètement bouleversé. Il me faut préparer dans un délai très court un autre chantier pour remplacer qui vient de m'échapper. Il n'est pas toujours facile de caser quatre ou cinq ouvriers, avec leur matériel, sur un chantier qui n'est pas programmé. Bien sûr je suis vexé par la désinvolture de Grandhomme, mais ce n'est pas le fait de perdre un chantier et je comprends bien les raisons de ce dernier. Je ne suis pas jaloux, ce qui me gêne c'est surtout de n'avoir été averti que quinze jours avant la date prévue pour l'ouverture des travaux.

Je reviens à la table du conseil. Personne ne souffle mot. J'attends que quelques-uns de ceux qui sont là prennent leurs responsabilités en réfutant cette proposition ou en en faisant une autre. Le maire attend, lui aussi, mais je suis persuadé qu'il est courant. Il ne faut plus attendre, c'est donc moi qui vais prendre la parole et par-là même défier le clan Sorbe. Je l'avoue, il se peut que je me serais abstenu de contester cette candidature si j'avais été choisi pour construire la maison Grandhomme.

Première escarmouche et mutinerie

C'est donc moi qui romps le silence gêné qui avait suivi la proposition de Charles Bailly. Je déclare devant le conseil que je n'ai rien contre Bernard Grandhomme, qu'il est certainement un comptable compétent et un bon futur Preuillois mais notre commune n'a pas forcément besoin d'un comptable professionnel et qu'elle n'en a pas toujours compté dans son assemblée municipale. Je fais surtout remarquer que le candidat présenté n'habite pas encore la commune et qu'il aura, dans les années à venir, tout loisir de se présenter aux prochaines élections. Une nouvelle fois je fais la proposition de choisir parmi les nombreux jeunes qui habitent la commune.

J’ai l’impression que ma déclaration a soulagée la majorité du conseil. Je viens de dire tout haut ce que la plupart de mes collègues pensaient. En revanche Jean Sorbe et Charles Bailly sont devenus de glace. J’ai la nette impression que je viens de perdre des amis. Le maire qui ne s’est pas engagé saisit la balle au bond, il a senti que la majorité de son conseil était d’accord avec ma déclaration. C’est lui, maintenant, qui avance plusieurs noms. L’assemblée se met d’accord sur celui de Jacques Gaudichet, un jeune, marié à Christiane la fille d’Albert Delaporte. La liste est complète mais aucun des jeunes qui auraient bien voulu y participer n’a été retenu, je le regrette et je sais qu’ils présenteront une liste concurrente. Par honnêteté envers les candidats de la liste du maire dont je fais partie, je ne pourrai voter pour aucun d’entre eux malgré le fait que, dans leur ensemble, ils me paraissent plus compétents que certains de mes co-listiés.

À cette époque, je vais encore régulièrement au café chez Jean Sorbe où je suis un habitué de longue date. Le comportement de toute la famille a changé à mon égard tout comme certains clients manipulés qui me font la tête. Je suis surpris et un peu peiné par leur attitude. J’ai toujours considéré Jean Sorbe et sa famille comme de véritables amis, je comprends malgré tout leur déception et me dis que cette attitude passera avec les élections.

Nous y voilà. Un dimanche d’élections commence. Pour moi l’affaire Grandhomme c’est du passé. Pour la première fois je suis scrutateur et tout fier de l’être. Que de chemin parcouru depuis les élections qui avaient suivi la libération et qui, à l’époque, m’avaient tellement intéressé. Le scrutin se déroule très normalement. Le fait d’avoir deux listes donne un peu de piment à ces élections. La participation est importante. Il faut savoir que c’est toujours pour les élections municipales que l’abstention est la plus faible.

À l’heure du dépouillement, la mairie est pleine de curieux, il y en a même dehors, la litanie des noms des candidats peut commencer. C’est en majorité la lise complète présentée par le maire qui sort. La proportion des votes en faveur des quatre candidats de la liste concurrente n’est pas négligeable, mais ne peut, en aucun cas, mettre en péril l’élection, au premier tour, de notre liste. Des noms de personnes qui ne se présentaient pas apparaissent, il n’y a rien d’extraordinaire, c’est l’habitude, mais cette fois, l’un de ces noms revient régulièrement et obtient un nombre de voix significatif, c’est celui de Bernard Grandhomme. Au décompte final, il obtient 32 voix. Sur le moment je n’en tire aucune conclusion et suis plutôt satisfait. Je suis réélu et si je ne suis pas celui qui a obtenu le plus de voix, je suis dans le peloton de tête, je passe largement et cela suffit à son bonheur. Michel Moreau, qui fut l’un de mes plus fidèles soutiens lors de la soirée mémorable où la composition de notre liste fut arrêtée, est lui plutôt vexé et préoccupé. Avec juste raison, il me fait remarquer que les bulletins où le nom de Grandhomme avait été ajouté à notre liste sont les mêmes où les noms de Bugeon, Bocquet, Moreau avait été systématiquement rayés. En effet, mon nom avait été rayé et remplacé par celui de Grandhomme sur 30 bulletins. Si au soir de cette élection, je prends acte de ce qui apparaît comme une manœuvre, je n’envisage aucune suite particulière.

Le lendemain, je viens tout juste de terminer de déjeuner lorsque Michel Moreau, qui travaille ce jour-là chez Didi Beurdin, avant d’embaucher, s’arrête à la maison. Il a l’air sombre et préoccupé. Il vient me rappeler la remarque que nous avions faite la veille à propos de Grandhomme. Il me fait part d’un incident qui l’a ulcéré au moment de son passage à vélo devant le café Sorbe. Des habitués qui se trouvaient sur le trottoir s’étaient ouvertement moqués de lui et lui avaient lancé des quolibets à haute voix. Après avoir réfléchi, il se dit persuadé que le clan Sorbe a monté une arnaque pour essayer de nous mettre en ballottage et provoquer un deuxième tour qui verrait Grandhomme se présenter, un peu comme l’avait fait Francis Rapin contre mon père. Cette analyse paraît vraisemblable. Michel est bien décidé à ne pas voter pour Sorbe lors de l’élection du maire et de son adjoint. Il voudrait que je le suive dans cette voie et qu’ensemble nous essayions de convaincre une partie des conseillers nouvellement élus. Je me range à son avis. Il ne nous reste plus qu’à convaincre la majorité de nos collègues. Avant d’aller plus loin dans l’explication de la manœuvre que nous comptons mettre en œuvre, il me faut expliquer les raisons pour lesquelles Bocquet, Moreau et Bugeon leurs noms ont été remplacés systématiquement par Grandhomme suivi d’autres noms, souvent ceux des candidats de l’autre liste. Pour Jules Bocquet c’est la peur de Jean Sorbe et de ses partisans de le voir supplanter ce

dernier au poste d'adjoint. Il est en très bons termes avec Sicard. Il a du temps de libre, il a montré sa disponibilité lors de l'installation du terrain de camping, il est devenu un modèle de bénévole au service d'une communauté. Pour Michel Moreau c'est un accrochage un jour de chasse avec Jean Sorbe sur le terrain du syndicat. Ce dernier a la rancune tenace et ne lui a pas pardonné. Il y a aussi le fait qu'il ne s'arrête jamais au café ce qui, à l'époque, est une attitude plutôt rare de la part d'un homme qui passe tous les jours devant. Quant à moi, c'est à n'en pas douter la remarque que j'ai formulée à l'encontre de Grandhomme. Par ma prise de position, je dois être devenu l'ennemi numéro un du clan. Ma position, dans cette affaire, a été d'autant plus condamnée que j'avais été jusqu'à cet événement un intime de la famille Sorbe et un bon client du café.

C'est décidé, nous allons faire part de notre plan à Jules Bocquet. Quand nous arrivons chez lui, il vient juste de terminer de déjeuner. Il nous écoute avec attention. Lui aussi a remarqué l'arnaque dont il a été l'une des victimes. Nous lui proposons de le désigner comme candidat au poste d'adjoint. Il n'hésite pas longtemps, il est d'accord, mais il nous laisse le soin de contacter et de convaincre les autres conseillers susceptibles de nous suivre dans notre manœuvre. Un autre paramètre rentre en jeu. Il est maintenant conseillé d'élire deux adjoints ce qui n'était pas le cas avant cette élection. Mes deux collègues proposent que je me présente. Je ne suis pas d'accord avec, comme prétexte, le fait que je sois déjà fort occupé avec l'entreprise. Pour moi, il faut demander à Robert Hochedel de rentrer dans notre plan et d'accepter d'être candidat au poste de deuxième adjoint. Nous savons que Robert Hochedel a toujours été un fidèle de Pierre Sicard et il n'est pas certain qu'il le lâche dans la désignation de son premier adjoint. Aussi nous l'avertissons qu'il aura nos voix à la condition qu'il nous suive dès le début de la manœuvre.

Il nous reste à convaincre au moins trois autres conseillers pour avoir la majorité. Nous pensons qu'en ce qui concerne Pierre Sicard il restera neutre même s'il est en bons termes avec Jean Sorbe et qu'il n'ait rien à lui reprocher comme adjoint. Nous contactons en premier Solange Beurdin. Elle aussi s'est aperçue de la manœuvre. Elle vient de laisser son poste de secrétaire de mairie et tout ce qui concerne les affaires communales, comme les hommes qui les conduisent, n'a pas plus de secret pour elle. Elle hésite un moment. Si elle condamne l'attitude de Jean Sorbe, elle a travaillé de longueurs années avec Pierre Sicard et son adjoint. Le fait de contrer Jean Sorbe la gêne mais la femme droite et franche qu'elle est, prend position pour la cause juste que nous défendons. Il nous reste encore deux personnes à convaincre. C'est moi qui m'en charge. Je commence par aller rendre visite à Édith. Elle a tiré les mêmes conclusions que nous du scrutin et s'en dit choquée. Comme moi elle aurait aimé que des jeunes figurent sur la liste. En revanche elle a passé son enfance et sa jeune au château. Madeleine et Pierre Sicard, elle les a toujours respectés. Elle est un peu gênée à l'idée d'affronter le maire. En revanche, elle connaît l'esprit tortueux de Jean Sorbe et ne fait pas de grosses difficultés pour rentrer dans la conjuration. Jacques Gaudichet est tout heureux de son élection. Il n'a pas remarqué le coup monté. Je lui explique toute la manœuvre du clan Sorbe et là il est réceptif, c'est que lui non plus n'est pas aux mieux avec Jean Sore avec qui il a eu des mots et il ne fréquente plus le café. Je n'ai pas trop de peine à le convaincre. Il sera le sixième à voter pour Jules Bocquet, le plus dur est fait.

Il nous reste Robert Hochedel. Ce pourrait être la cerise sur le gâteau mais nous sommes persuadés qu'en aucun cas il ne voudra rentrer en conflit avec Pierre Sicard. C'est en fin d'après-midi, après que Michel est rentré du travail, que nous nous rendons en compagnie de Jules Bocquet chez celui qui pourrait devenir le deuxième adjoint. Quand nous arrivons, il est dans son jardin. Il nous reçoit gentiment, écoute nos explications avec attention. Il dit découvrir ce que nous lui expliquons et semble d'accord avec nos conclusions. Il accepte d'être candidat au poste de deuxième adjoint. Nous mettons une condition à voter pour lui en lui disant : *"S'il y a sept votes pour Jules Bocquet, il y en aura sept pour Robert Hochedel, mais s'il n'y en a que six, alors il y aura six Fernand Bugeon"*.

Le lendemain de cette mémorable journée, Michel et moi décidons d'aller nous expliquer auprès de Pierre Sicard, essayer de lui faire comprendre que ce que nous voulons faire n'est pas dirigé contre lui et que l'on attend seulement qu'il reste neutre. Nous avons très bien qu'il s'est, jusqu'à ce jour, bien entendu avec Jean Sorbe mais nous pensons qu'il peut nous comprendre et reconnaître fondées les raisons qui font agir la majorité de son conseil municipal.

Comme c'est l'habitude nous passons par la cuisine du château pour aller rendre visite au maire. Il arrive immédiatement l'air sombre et soucieux. C'est lui qui attaque la conversation ne nous laissant pas le temps de nous expliquer "*Je viens d'avoir un rapport des renseignements généraux qui m'apprend que vous ne voulez plus de Sorbe comme adjoint. Je vous avertis, je ne marcherai pas dans cette affaire et si vous voulez continuer dans cette voie, je retire mes billes et alors vous constaterez que Sicard ce n'est pas du bidon "*. C'est moi qui lui réponds le premier en lui disant : "*Les renseignements généraux ne seraient-ce pas Jean Sorbe par hasard ?"*. Bien sûr, il nie ce qui pour nous est une certitude. Il ne veut pas nous entendre. Pour lui nous n'avons aucune raison de vouloir mettre Jean Sorbe sur la touche. Ce n'est qu'un coup monté et sans que nous ayons pu nous expliquer, il nous fait comprendre que la conversation est terminée et nous reconduit à la porte. Encore une fois il menace avec la même formule "*Faites bien attention, vous verrez que Sicard ce n'est pas du bidon"*.

Michel et moi sommes un peu sonnés. Nous avions pensé pouvoir nous justifier devant Sicard. Jusqu'à cet instant, nous n'avions rien de grave à lui reprocher. Pour nous il était un bon maire et si nous comprenions qu'il ne veuille pas laisser choir Jean Sorbe, nous avions cru qu'il nous aurait pour le moins laissé nous justifier. À cet instant, j'ai la nette impression qu'un lien vient de se briser pour une raison futile. Nous venons de perdre la confiance de notre maire. Je ne le sais pas encore, mais je viens aussi de perdre un bon client. Mon entrée active en politique me fait l'impression d'avoir déclenché une énorme tempête.

Le jour de l'élection du maire et des adjoints est arrivé. L'atmosphère dans la salle de la mairie est lourde. Tout le conseil prend place autour de la table. Pierre Sicard ne laisse rien paraître, Sorbe a l'air sombre, le public est venu nombreux, un peu comme au spectacle, pour assister à la révolution de palais qui risque d'avoir lieu. Dans un petit village comme Preuilly les nouvelles vont vite, beaucoup de Preuillois sont au courant du différend qui s'est installé entre le maire, son adjoint et une partie du nouveau conseil. Tout comme ce dernier, l'assistance sur place est divisée en deux camps mais je crois que les gens qui nous sont favorables sont les plus nombreux.

En principe le rapport des forces est en notre faveur. Bocquet, Moreau, Solange Beurdin, Édith Bugeon, Gaudichet, Bugeon sont solidaires. Nous ne comptons plus sur Robert Hochedel. Dans le camp d'en face, outre Sicard et Sorbe, on peut ranger Marcel Chéritat et Jacques Girard qui sont en très bons termes avec Jean Sorbe et bien sûr Hochedel.

Le doyen d'âge du conseil c'est Jules Bocquet. C'est à lui que revient la présidence de l'assemblée municipale avant que le maire soit élu. Il ouvre la séance et l'élection peut commencer. Le président propose la candidature de Pierre Sicard. Celui-ci confirme. Sylvie Sorbe, la secrétaire de mairie, a préparé des petits carrés de papier sur lesquels chacun de nous inscrit le nom de celui que nous désignons comme maire. Les bulletins sont ramassés dans une boîte en carton. Le président procède au dépouillement. Aucune surprise, Pierre Sicard recueille 10 voix et une abstention, la sienne. C'est la coutume de ne pas voter pour soi. La présidence change. C'est maintenant au maire de présider. Si ce n'était le tremblement habituel de ses mains qui s'est encore accentué, il ouvre avec calme le scrutin d'élection des adjoints et propose la candidature de Jean Sorbe. Quelques secondes de silence suivent cette proposition. On peut croire que pendant ce court instant, le maire, le candidat adjoint et leurs amis reprennent espoir et que tout va continuer comme avant. Mais Jules Bocquet annonce sa candidature. Une chape de plomb semble être tombée sur le conseil et sur l'assistance. Dehors toutes les conversations se sont tues. Les petits carrés de papier sont distribués, ramassés, dépouillés et le résultat tombe des lèvres du maire qui, d'une voix blanche annonce : "*Bocquet six voix, Sorbe cinq voix"*. Ce dernier n'est plus adjoint. Un pan de l'histoire du conseil municipal vient de tomber. Une nouvelle ère va commencer. Robert Hochedel n'a pas apporté sa voix à Jules Bocquet comme nous le présentions. Il ne sera donc pas deuxième adjoint. C'est à moi de jouer maintenant.

Si je suis fier du groupe que nous avons constitué et si j'ai une confiance totale en lui, je n'en suis pas moins très ému. Pierre Sicard ne se démonte pas. Toujours aussi calme, il propose pour le poste de deuxième adjoint Jean Sorbe. Peut-être croit-il que passé notre accès de mauvaise humeur,

nous allons laisser sa chance à son ancien adjoint. Comme Jules Bocquet, j'annonce ma candidature. Nouvelle distribution de carrés de papier, nouvelle collecte, nouveau dépouillement et proclamation du résultat : "*Bugeon, six voix, Sorbe quatre, Hochedel, une*". Le silence s'installe à nouveau pour quelques secondes. J'ai l'impression de sentir sur mes épaules la haine de toute une famille, de tout un clan. Le maire est atterré. Il a perdu son sourire et le sang-froid dont il ne s'était pas départi jusqu'à cet instant.

À l'encontre de la procédure habituelle, il ne proclame pas élus les adjoints. Il demande à réfléchir et lève la séance. Personne ne sait où il veut en venir et si comme il nous en avait menacé, Michel et moi, il retirait ses billes ? Sylvie Sorbe est encore plus désemparée que le maire et son père. Elle prend la parole et annonce sa démission. C'est dans la confusion que la séance est levée. Officiellement nous n'avons pas de maire et pas d'adjoints. Que va-t-il se passer maintenant ?

Curieusement la pression qui avait pesé sur nos épaules de comploteurs est tombée. Nous sortons de la mairie, précédés par Jean Sorbe dont le visage est blême. Marcel Chéritat nous salue. Je ne crois pas qu'il nous tient grief. Robert Hochedel très serein nous salue aussi. Pierre Sicard est resté atterré. Que va-t-il faire ? C'est là la grande question. Je ne crois pas à son départ qui ferait désordre au conseil général, d'ailleurs je puis dire qu'à ce moment-là, à l'unanimité du conseil, personne ne le souhaite.

Solange et Édith ont plutôt mal vécu les événements. Si elles avaient pu les connaître à l'avance, il est sûr qu'elles n'auraient jamais accepté de figurer sur une liste électorale. Il se passe quelques jours avant que le maire se décide à convoquer de nouveau le conseil pour proclamer officiellement les résultats et former les commissions, à moins que ce soit pour annoncer sa démission comme il nous en avait menacé.

Le conseil est enfin réuni. Sicard a retrouvé son calme. Sorbe est toujours aussi fermé. Jacques Girard est à son image. Le reste du conseil est serein. Comme si rien ne s'était passé, le maire proclame les résultats et les commissions sont formées. Il semble très bien accepter Jules Bocquet comme adjoint et bien sûr moi comme deuxième adjoint. Sylvie Sorbe ne dit mot de sa démission annoncée. Avant que la séance soit levée, je fais part au conseil d'une résolution que j'ai l'intention de prendre. J'explique que, jusqu'à ce jour, il n'y a eu à Preuilly qu'un adjoint et qu'il suffisait à la bonne marche de la commune, que le conseil continuera à fonctionner comme par le passé, que le deuxième adjoint n'ayant pas de fonction bien précise, il n'y a pas lieu de lui verser des indemnités, que je laisse donc ces indemnités au budget de la commune. Le maire n'est pas d'accord avec cette façon de considérer le problème et me demande de revenir sur ma décision. Je persiste dans ma résolution. Jules Bocquet n'a pas besoin de son indemnité pour vivre. Bien que nous ne soyons pas concertés sur ce sujet il annonce qu'il ne prendra pas ses indemnités. Pierre Sicard ne veut pas être en reste et, lui aussi, déclare abandonner les siennes. Pendant six ans, la commune va faire l'économie de plusieurs dizaines de milliers de francs.

La mutinerie est terminée. Les mutins se sont fait justice et ont eu le dernier mot. Maintenant ils rentrent dans le rang. Nous espérons tous que Pierre Sicard continuera à administrer la commune ce qu'il a fait plutôt bien jusque-là. Jules Bocquet prend très au sérieux son travail d'adjoint et coopère très bien avec le maire. Je n'essaie pas de m'infiltrer dans l'exécutif communal. Pour moi, dans l'état actuel des affaires de la commune, un adjoint suffit. Les conseillers des deux bords ont de bons rapports entre eux. Jean Sorbe participe bien aux travaux du conseil. Il m'arrive souvent d'être d'accord avec lui, mais passé la porte de la mairie, il ne me connaît plus. Jacques Giard a la même attitude. En revanche Robert Hochedel et Marcel Chéritat sont en très bons termes avec le groupe des six.

Si j'ai été le catalyseur de la mutinerie, si grâce à moi Édith et Solange, Jules Bocquet et Jacques Gaudichet nous ont suivis, Michel et moi, celui qui déclenchât cette petite révolution de palais et qui a été le plus en pointe, c'est bien Michel Moreau. Il ne pardonne pas au clan Sorbe les ignobles calomnies concernant des rapports plus qu'amicaux qu'auraient entretenu Jules Bocquet et Rémone, sa

femme. Si Jules Bocquet a été lui aussi blessé par ces insinuations, il surmonte son indignation et se consacre sans arrière-pensée à sa nouvelle tâche. Notre groupe toujours aussi soudé suit la même voie même si plus aucun de nous n'a une entière confiance dans notre maire. Nous avons que nous venons de gagner une manche d'une lutte qui est loin d'être terminée, que ceux qui se sont inclinés ont une revanche à prendre, nous avons six ans pour nous préparer et six ans, c'est long.

La cohabitation

Jules Bocquet se rend à la mairie tous les jours et se tient au courant des affaires municipales. Il y a aussi des documents à signer lorsque le maire est au conseil général. La vie communale après l'intermède électoral reprend son cours sans heurts mais chaque camp se méfie de l'autre. Je l'avais prévu, n'étant que deuxième adjoint aucune mission ne m'attend à la mairie. Mis à part mon poste de délégué de la commune au syndicat intercommunal pour le CES de Mehun je n'ai rien à faire de particulier. Il faut reconnaître que le maire ne cherche pas à me sortir de mon rôle de potiche.

L'année 1977 nous réserve une autre surprise. Il a fait un printemps très humide et le mois de mai ne va pas passer sans que le Cher nous réserve l'une de ses crues subites et dévastatrices dont il a le secret. La situation est grave, une crue est annoncée, elle serait de même ampleur que celles de 1940 et 1958. Le maire est malade, c'est Jules Bocquet qui organise le déménagement du terrain de camping qui va être inondé. Cette année-là bien que n'étant que fin mai, il y a plus de trente tentes et caravanes installées sur le terrain. Il faut tout évacuer car si la prévision est juste c'est près de 1,50 mètre d'eau qui devrait le recouvrir le lendemain. En cette saison, les tentes et caravanes ne sont occupées que les week-ends, seuls deux ou trois campeurs sont là. Quelques-uns sont avertis, mais pour la plupart, il faut déménager avec l'aide de bénévoles. Jules Bocquet est aidé dans cette tâche par Jacques Gaudichet, Michel Moreau et moi-même, mais aucun des conseillers du clan Sorbe n'est là. Guy Richetin, l'ouvrier communal qui est dépositaire de la clé de la salle Ste Marthe, nous ouvre la porte et nous y entreposons les tentes, les auvents de caravanes et tout ce qui se trouvait dessous. En moins de deux heures tout est déménagé, le camping est vide. Ce déménagement n'a rien d'extraordinaire, mais il tend à prouver que la commune peut se passer de ceux qui se croient indispensables.

Le lendemain, le spectacle est hallucinant. Une crue du Cher de cette importance surprend toujours. Les prévisions étaient justes, c'est 1,30 mètre à 1,50 mètre d'eau qui recouvre le camping. Elle arrive à la moitié du petit hublot de l'abri de l'accueil. Pierre Sicard est arrivé sur place. Je crois qu'il nous est reconnaissant d'avoir déménagé le terrain dans de bonnes conditions. Il me propose d'aller avec lui vers Sainte-Thorette et Villeneuve afin de se rendre compte de l'état de la rivière et de son éventuelle décrue. Avant de partir, il s'aperçoit qu'il risque de tomber en panne sèche. Je lui fais le plein à la pompe de l'entreprise qui est installée dans le bâtiment en construction à côté du petit garage. Pour une des seules fois depuis les élections, j'ai l'impression que Sicard est sincère avec moi. En voiture nous discutons à bâton rompu et je me prends à rêver, et si tout revenait comme avant. Il ne faudrait pas grand-chose pour que, à nouveau, je fasse confiance, mais je sens que ce n'est qu'un rêve. Quand nous revenons sur la route du pont, on a l'impression que tout le village est au spectacle. L'eau n'est qu'à une vingtaine de centimètres du maximum atteint en 1940 et 1958 mais, si elle passe entre le pont et l'entrée du chemin du port, elle ne submerge pas le pont comme les crues précédentes pour la simple raison que ce n'est pas le même et que celui-ci est plus de 2 mètres plus haut. Côté spectateurs on peut faire une remarque. Pas plus que la veille, aucun des conseillers du clan Sorbe n'est sur place. La décrue est aussi rapide que celle des grandes crues précédentes. Déjà en fin d'après-midi, nous pouvons aller sur le pont et constater que notre beau camping n'est pas sorti indemne de l'inondation. La clôture faite de poteaux en béton et de grillage est écrasée sur les deux faces qui sont perpendiculaires au sens du courant. Le lendemain, nous pouvons entrer sur le terrain et constater que l'eau a inondé l'installation électrique et l'a mise en court-circuit, la boue recouvre l'herbe tondue, elle est rentrée dans les installations sanitaires et a rempli la fosse étanche. Il faudra plus de 25 000 F à la commune pour tout remettre en état. Il faut compter aussi avec le manque à gagner. Certaines des caravanes que nous avions déménagées sont reparties. Les autres devront attendre plus de deux semaines avant de pouvoir se réinstaller. La location du mois de juin sera inexistante. Cette crue

servira de leçon. Après son passage, le grillage sera accroché de telle sorte qu'il puisse être décroché très vite sur les deux faces soumises au courant. Les boîtiers électriques qui se trouvaient dans les pieds des réverbères sont remontés à l'intérieur pour être à l'abri de l'eau. D'autres crues moins importantes envahiront le camping, mais mis à part le manque à gagner et la main d'œuvre nécessaire au nettoyage, elles ne feront plus de gros dégâts.

La gestion de la commune pendant ce second mandat reste essentiellement celle du maire et Jules Bocquet qui se rend tous les matins à la mairie ne peut que le constater. Cette mise à l'écart ne l'empêche pas de payer de sa personne. C'est lui qui construit un Abribus pour les élèves qui attendent le car du transport scolaire pour remplacer celui, qui part négligence, le maire avait oublié d'aller chercher aux services techniques de la ville de Mehun. Ce dernier service ne sachant quoi en faire l'a monté sur le territoire de sa commune. Des fossés ont été ouverts pour collecter l'eau de drainage et surtout celle provenant des centaines d'hectares de terres qui furent auparavant des forêts qu'on a arraché. Il existe bien un aqueduc sur la route de Jacques-au-Bois, mais il est trop étroit et retient l'eau qui inonde les routes de Boisboisseau et de Jacques-au-Bois ainsi que plusieurs hectares de terres pendant l'hiver 1977. Pour remédier à cela, c'est encore Bocquet, avec l'aide de l'ouvrier communal, qui construit sur mes conseils un aqueduc en béton plus profond et plus grand que l'ancien. Par la suite, quand le regroupement pédagogique se mettra en place, il construira encore un deuxième Abribus.

Si Jules Bocquet paye de sa personne, il n'est pas pour autant devenu un intime du maire, malgré les bonnes relations qui se sont installées. En revanche ce dernier s'arrête tous les jours chez Sorbe pour discuter et je suppose, faire le point. Quant à moi, je continue de me tenir volontairement en dehors de la gestion de la commune. Je n'ai pas beaucoup de temps libre et, de toute façon, le maire ne fait rien pour m'inciter à participer. Je suis persuadé aussi qu'il me tient personnellement responsable de la perte de sa majorité au conseil.

Mis à part ce manque de communication, il n'y a pas grand-chose à lui reprocher. Depuis qu'il est maire il a toujours investi, dans les travaux de rénovation de l'église, dans la création du camping ou l'achat des terrains bordant le plan d'eau. Mais c'est un investissement d'une tout autre ampleur qu'il essaie de présenter au conseil. Il s'agit d'un réseau d'assainissement des eaux usées pour le bourg de Preuilly. Sans aucune concertation avec son conseil, il a fait établir un avant-projet par une entreprise de travaux publique qu'il connaît bien. C'est Jules Bocquet qui, par hasard, tombe sur un dossier contenant un avant-projet chiffré s'élevant à plusieurs millions de francs. Ce montant nous semble ne pas être en rapport avec les moyens de la commune. Pour moi ce projet est une aberration et sa réalisation mobiliserait toutes les facultés d'emprunt de la commune pour plusieurs dizaines d'années ce qui affecterait tout autre investissement pendant toute cette période. Pour qu'une petite commune comme Preuilly puisse investir dans un tel projet, il faudrait des subventions beaucoup plus importantes que celles qui ont cours. À cette époque, j'ai déjà un avis sur le problème d'assainissement. Si un projet collectif n'est pas réaliste, la solution, pour les petites communes, réside dans un assainissement individuel contrôlé. En suivant des normes strictes, des subventions pourraient permettre une mise en conformité effective ce qui coûterait beaucoup moins cher aux collectivités et permettrait de ne pas laisser faire n'importe quoi. Au moment où j'écris ses lignes plus de 20 ans sont passés, rien n'est réglé et le problème de l'assainissement des eaux usées est devenu une priorité. J'ai la satisfaction de constater que la méthode que j'avais préconisée semble devoir être retenue afin de résoudre ce problème en ce qui concerne les petites communes, dommage que l'on ait perdu tout ce temps. Le fameux dossier d'assainissement de Preuilly ne sera jamais présenté au conseil. Le maire a bien essayé de le présenter pour nous y intéresser, mais, devant mon opposition, il ne le déposera jamais sur la table des délibérations.

L'opposition n'est pas systématique loin s'en faut et des investissements voient le jour pendant ce mandat. C'est la construction d'un second bloc sanitaire au camping. Celui-ci est victime de son succès. Le premier bloc est trop petit et n'est plus en rapport avec le nombre de campeurs accueillis. Pour garder mon libre-arbitre au sein du conseil, je m'interdis de faire soumissionner l'entreprise, mais

j'arriverai à faire admettre Mansiat comme architecte pour monter le projet. Le maire, à juste titre, est fier du camping et il est même populaire auprès des campeurs qu'il visite souvent.

L'opportunité d'acheter une parcelle de bois en face du terrain de camping entre les ponts d'une superficie de deux hectares se présente au maire qui connaît bien les propriétaires. Cette parcelle est débarrassée du peu de bois qui y reste et va permettre l'installation d'un cours de tennis, sport devenu populaire et cette installation fait l'objet de demandes répétées auprès de la municipalité. Le projet se réalise avec l'accord unanime du conseil et à la satisfaction de nombreux Preuillois. La première année de mise en service c'est plus de 130 adhésions qui sont enregistrées au Tennis Club. Dans la foulée, cette association demande qu'un second cours soit installé mais, sagement, le conseil qui n'en repousse pas le principe, demande un temps de réflexion.

Un gros investissement est lancé par la voirie. Depuis déjà longtemps aucuns travaux d'envergure n'avaient été réalisés en ce qui concerne les trottoirs, les caniveaux, les eaux pluviales. Ce projet est celui du maire. Un peu comme il avait essayé de le faire avec l'assainissement, il le présente au conseil tout ficelé. Il n'y a rien à discuter. Il comprend la réfection de la route de la Bertherie jusqu'au-delà des dernières maisons qui la bordent. Sans être enthousiasmé par ce projet, le conseil l'approuve. La dépense est importante mais la situation financière de la commune est saine et permet cet investissement avec l'aide d'une substantielle subvention du conseil général. Ce n'est pas Pierre Sicard qui lancera l'adjudication de ces travaux mais la municipalité qui lui succédera mais il faut rendre à César ce qui est à César, il faut reconnaître que c'est bien Pierre Sicard qui trouva le financement et permis la réalisation de ce projet.

Les regroupements pédagogiques sont dans l'air du temps. Il en est question depuis un certain temps dans les milieux qui touchent à l'éducation nationale. C'est lors d'une réunion du syndicat intercommunal pour le CES que Trouvé, le maire de Sainte-Thorette, me parle d'un projet qui regrouperait nos deux communes. S'il se réalisait, il permettrait à l'école Preuilly de garder ses deux classes. À cette époque, il est question d'en fermer une avec la diminution du nombre d'enfants en âge d'être scolarisés. En revanche, à Sainte-Thorette, le nombre de jeunes a augmenté considérablement et il est question d'en construire une troisième classe qui deviendrait une maternelle. Le regroupement avec Preuilly permettrait de ne pas en arriver là. Ce projet a été soumis aux maires des deux communes par l'inspection académique, mais curieusement, Sicard n'en a jamais fait état devant le conseil. Lors d'une réunion de ce dernier, je demande au maire des explications sur ce projet. Il est un peu embarrassé, il prétend ne pas être très au courant, n'avoir pas étudié plus avant cette union éventuelle qui, d'ailleurs, ne lui semble pas sans inconvénient. Avant cette réunion, j'avais pris contact avec l'association des parents d'élèves de Preuilly et revu le maire de Sainte-Thorette. Les parents sont très intéressés car le projet prévoit la création d'une école maternelle et la distance entre les écoles (5 minutes en car) n'est pas un obstacle. Quant au maire de Sainte-Thorette, il économiserait pour sa commune la construction d'une troisième classe qui pourrait s'avérer inutile quelques années plus tard, le flux des élèves provenant des nouveaux habitants risquant de se tarir. Dans cette affaire, Preuilly garderait ses deux classes et le danger de revenir à la classe unique que nous avons connue et les inconvénients qui en découlent, disparaîtrait.

La pression de la majorité du conseil, celle des parents d'élèves, font que le maire qui, jusqu'à ce moment, avait éludé le problème, change de ligne de conduite et prend le train en marche. Mais un adversaire coriace à ce projet se déclare en la personne d'une institutrice de Preuilly, Mademoiselle Sallé. À t'elle peur de perdre son indépendance ? Toujours est-il qu'elle fait campagne contre et fait même signer une pétition qui ne réunit que quelques noms de parents d'élèves mal informés. La résistance passive de Sicard est tombée, celle de l'institutrice qui se retrouve seule n'est plus gênante. Le maire qui ne veut pas se mettre une partie de la commune à dos, met son poids de conseiller général dans la balance et conduit les négociations avec l'administration académique. À la prochaine rentrée il y aura un regroupement pédagogique entre les écoles de Preuilly et de Sainte-Thorette. Les deux communes ont l'habitude de travailler ensemble et ce changement, qui va s'avérer plus important qu'il n'y paraît, devrait se passer sous les meilleurs auspices. Ce n'est pas le premier regroupement pédagogique dans le Cher. Il en existe deux ou trois en activité dans le sud du

département. Dans cette région, l'exode rural est plus important que chez nous et beaucoup de communes n'ont plus d'école. En revanche, le nôtre est le premier dans le secteur de l'inspection primaire dont nous dépendons. Sainte-Thorette accueille dans une école les CM1 et CM2, dans l'autre, après l'avoir aménagée et restaurée, la maternelle. Un car fait les liaisons matin, midi et soir ce qui permet aux enfants de ne pas être obligés de déjeuner à la cantine qui, au début, fonctionne à Sainte-Thorette et à ceux qui la fréquentent de venir de l'une ou l'autre école. Dans un premier temps les parents d'élèves prennent à leur charge l'accompagnement des enfants dans le car.

Un vent nouveau souffle sur Preuilly, comme si notre vieux village retrouvait une nouvelle jeunesse. Avec un club de pétanque, un club nautique, un club de tennis, la vie associative s'organise sous l'impulsion de jeunes dynamiques. Toujours avec le même sens du bénévolat, un groupe décide de faire renaître de ses cendres, l'ancien comité de saint Vincent et d'en faire un comité des fêtes. Voilà plus de quinze ans que la Saint-Vincent, la fête de la vigne et des vignerons, a disparu de la commune. Elle avait été la fête du pays la plus populaire, celle qui rassemblait la plupart des Preuillois. Mais il est des fêtes comme de tout être et de toute chose, tout lasse, tout casse. Faute d'organisateurs enthousiastes, la fête populaire qui, depuis le début du siècle, animait le 22 janvier la communauté villageoise, avait cessé d'exister, sclérosée, mal adaptée aux temps qui avaient changé, boudée par une partie des Preuillois.

Un comité des fêtes est créé sous l'impulsion de plusieurs jeunes et aussi moins jeunes désireux de faire revivre les traditions. Le président, Jean-Pierre Gredat, est un garçon dynamique, courageux et ambitieux. Sous son impulsion, le comité se met à la tâche et décide que la nouvelle Saint-Vincent vivra. À cette époque, les bénévoles ne manquent pas. À Preuilly, en revanche, une chose manque, c'est un local assez vaste pour accueillir la fête. Les dernières Saint-Vincent s'étaient déroulées sous le chapiteau d'un bal-parquet monté sur la place de l'église. La location de ce chapiteau avait été une charge importante pour l'ancien comité de Saint-Vincent et une des raisons principales de l'arrêt de cette manifestation. Dans des temps plus reculés, la fête avait lieu dans l'un ou l'autre des deux cafés qui étaient équipés de salle de bal mais leur exiguïté et la transformation de l'une des salles de bal en épicerie font qu'il n'est plus possible de reprendre cette solution. Une idée germe dans les cerveaux féconds des dirigeants du comité des fêtes. L'entreprise Bugeon Frères vient de faire construire un hangar bardé de plus de 300 m² où elle entrepose matériels et matériaux. Le président et quelques autres responsables viennent me soumettre leur idée. Ce hangar ferait la salle idéale pour organiser la Saint-Vincent. Je n'ai rien contre, bien au contraire, s'il y a un obstacle, il ne peut venir que de Jean qui a la haute main sur le rangement et l'utilisation de notre hangar. Le comité s'engage à vider le local et à le réaménager après la fête. Je suis convaincu de la possibilité de l'opération, le plus dur c'est de convaincre Jean. Je conseille aux gens du comité d'aller directement chez lui sans passer par moi. Je suis persuadé qu'il leur accordera ce qu'il pourrait être tenté de me refuser. Les membres les plus influents du comité vont lui rendre visite et sans aucune difficulté, ils obtiennent son accord. Officiellement ils me demandent le mien que je donne immédiatement tout comme Jean.

À partir de cet accord tout va très vite. Un bâtonnier est trouvé. C'est Pascal Gonnet, un jeune qui vient de louer un petit vignoble à Quincy et qui compte bien faire carrière dans la profession de vigneron. Un parquet, des tables, des tabourets, un appareil de chauffage à air pulsé, sont loués chez Marchand. Il possède plusieurs bals-parquets. Cette location est beaucoup moins onéreuse que le montage d'un chapiteau. Comme au bon vieux temps, les Preuillois se réunissent et au cours de plusieurs veillées, confectionnent des milliers de roses en papier qui vont servir à décorer la salle mais surtout les sapins plantés dans les principales rues du bourg. Une estrade est montée pour l'orchestre et quand tout est fini d'être installé, la réussite de l'opération est totale. Le hangar Bugeon a tout d'une salle des fêtes et déjà les ambitieux regrettent que notre commune ne soit pas équipée. Et déjà, avec mes amis conseillers, on se prend à rêver. Nous comptons bien poser ce problème lors des prochaines réunions de conseil. Mais il ne faut pas trop se faire d'illusions jamais Pierre Sicard ne consentira à équiper la commune d'une salle qui le priverait d'un moyen de pression, qui lui est procuré par la salle Ste Marthe que les Preuillois peuvent avoir à leur disposition mais à condition d'en demander la permission à Madame Sicard, en d'autres termes, sans lui faire allégeance. Sans m'en rendre compte

sur le fait, ce besoin de salle des fêtes deviendra l'une des armes principales qu'avec mes amis nous nous servirons dans une très prochaine campagne électorale.

Si ce n'est la date qui n'est plus le jour même de la Saint-Vincent, mais le premier week-end de février et son couplage, une année sur deux, avec la Saint-Blaise, la tradition est respectée. Comme au bon vieux temps, la foule est au rendez-vous chez le bâtonnier, l'église est pleine comme un œuf et l'assistance a bien de la peine pour toute s'y loger. Un groupe berruyé qui pratique le chant liturgique est venu pour rehausser la messe de ses chants. Le dépôt de l'entreprise Bugeon Frères a vraiment fière allure, l'installation est parfaite, le chauffage est efficace, les tables sont disposées autour de la piste en nombre suffisant. L'orchestre est performant. Tout le monde est heureux. La fête est un vrai succès qui se poursuit jusque tard dans la nuit et le lendemain, elle continue comme aux plus beaux jours. Pour les anciens dont je suis, c'est un peu de son âme que Preuilly vient de retrouver.

Le dépôt est remis en état dès le lendemain de la fête. Le comité des fêtes nous remercie. Si cela a apporté quelque gêne à l'entreprise, le bonheur des Preuillois et leur reconnaissance nous remboursent largement. Mais ce succès vient de poser un énorme problème. La fête n'a fait qu'ouvrir la voie pour les années à venir, d'autres suivront, où auront-elles lieu ? Je sais bien que le local de l'entreprise ne pourra pas toujours servir de salle des fêtes. Jean a déjà prévenu qu'il ne recommencerait pas l'opération du déménagement l'année suivante. Si je suis moins catégorique que lui, je sais pertinemment que cette solution ne peut être que provisoire.

Premières dissidences électorales

Raymond Tatin est Maire de Brinay depuis quelques années. Son action à la tête de la commune, est exemplaire. Dans le monde agricole, il occupe une place capitale depuis qu'il a été le président fondateur du Centre Cantonal des jeunes agriculteurs; membre de la chambre d'agriculture, il en est devenu le président unanimement respecté. Il est aussi président de l'ordre des experts agricoles du Centre dont il est l'un des membres. Son exploitation est reconnue dans le milieu agricole comme un modèle.

Comme beaucoup, Raymond a été un partisan fidèle de Pierre Sicard conseiller général mais les années ont passé, la confiance qu'il avait en ce dernier s'est peu à peu transformée en une impression d'impuissance. Il pense que notre conseiller général devrait passer la main. Il est ambitieux et se sent prêt à assurer la succession. Après avoir bien réfléchi, il avertit le tenant du siège de conseiller général du canton de Lury qu'il a l'intention de lui disputer son siège et il se lance dans l'aventure.

L'affaire n'est pas gagnée d'avance. Sicard, conseiller général succédant à Honoré Guyot, son beau-père, c'est toute une institution qui remonte à bien avant la guerre. Que ce soient les maires des communes du canton, leurs conseillers municipaux, leurs administrés, beaucoup le croient irremplaçable, son électorat s'étend largement à droite mais aussi à gauche. Il n'existe pas une municipalité pour laquelle il ne soit pas intervenu, nombre de particuliers ont eu recours à ses services pour faire régler une affaire. Mais, il faut bien l'admettre, le Sicard des premiers mandats n'a plus rien à voir avec le Sicard fatigué, malade et brouillon qu'il est devenu. Bien sûr, il est resté un brave homme mais ses compétences ne sont plus à la hauteur.

Raymond fonce. Il sait que ses chances de réussite sont très minces, mais si chances il y a, il ne faut pas les gaspiller et en négliger aucune. Si Sicard n'a jamais fait campagne et a toujours été élu sur sa notoriété sans présenter le moindre programme en dehors de sa déclaration officielle, ce n'est pas le cas de Raymond qui a un programme bien établi. Il se fait du rôle de conseiller général une idée bien précise, son programme, son rôle, il va les expliquer dans chaque commune où il trouve des partisans enthousiastes, en particulier tous ceux qui ont pu comparer les compétences des deux candidats de ce que l'on peut appeler la droite. Pas plus Sicard que Raymond n'appartient à un parti politique, mais il est évident qu'ils ne sont pas de gauche. De ce côté ci de l'échiquier politique on trouve deux autres candidats : un communiste parachuté, originaire de Vierzon et un socialiste médecin, patron de la maison de retraite de la Noue à Vierzon. Le point d'orgue de la campagne est une grande réunion que

tient Raymond au foyer rural de Lury. Tout ce que le canton compte comme personnages publics est là. J'y suis bien sûr avec Michel Moreau et Jules Bocquet qui sont, eux aussi, des partisans inconditionnels de Raymond, mon beau-frère. Outre ses compétences indéniables dont il ne manquerait pas de faire profiter le canton, il faut que je l'avoue, l'idée que Sicard puisse perdre sa place de conseiller général serait, pour nous, un atout considérablement important dans la confrontation électorale qui risque d'avoir lieu à Preuilly lors des prochaines élections municipales. Cette réunion est un succès, je me prends à rêver et l'élection de Raymond d'improbable devient possible. Comme c'est la coutume, il faut coller les affiches réglementaires que chaque candidat doit faire placarder sur les panneaux électoraux mis en en place dans chaque commune. À cet effet, c'est à moi que Raymond confie ce travail. Je fais le tour des communes du canton avec un stock d'affiches et un pot de colle. Pour être sûr que ces affiches restent bien en place, je passe tous les jours faire une tournée des panneaux afin, éventuellement, de remplacer une affiche qui serait décollée ou déchirée. Je suis tout fier de me montrer. Je voudrais que tous les électeurs sachent que le propre adjoint du candidat conseiller sortant n'hésite pas à faire compagne contre lui. Pour moi, prendre cette attitude c'est montrer à la vue de tous que le conseiller sortant n'est pas le meilleur candidat.

Au premier tour, si Sicard arrive en tête, c'est la première fois qu'il est mis en ballottage. Raymond arrive en deuxième position devant les deux candidats de gauche. Ceux-ci n'ont aucune chance d'être élus et s'ils se retiraient, dans ces conditions Raymond aurait ses chances, mais il ne faut pas rêver, le candidat communiste se représente. Avec son score, Raymond maintient sa candidature au deuxième tour mais il sait qu'il n'a aucune chance. Il n'y a pas de surprise Pierre Sicard est réélu malgré ses faiblesses. Raymond n'est pas trop déçu. Il sait que le temps travaille pour lui. Il a pris date, la prochaine fois sera la bonne. Pour mes amis du conseil municipal et pour moi la perspective d'une grande explication avec le clan Sicard-Sorbe ne nous semble pas perdue d'avance. Raymond a fait un score plus qu'honorable à Preuilly, le meilleur des communes du canton après Brinay, notre travail commence à payer.

Des élections sénatoriales vont avoir lieu à l'automne 1980. Les sénateurs sortants du département sont Jacques Genton et Charles Durand. Jacques Genton est un ancien du corps préfectoral. Il a servi longtemps dans les instances européennes à Bruxelles. Sa carrière avait commencé à la préfecture du Cher à la libération où il fut, je crois, secrétaire général. Il a été aussi député du Cher dans les années 50. Il vient d'accomplir un premier mandat de sénateur. Il est aussi conseiller général et maire de Sancerre. C'est un homme tout en rondeur, petit de taille mais grand par l'esprit. Il connaît très bien le monde des élus du département et les problèmes qui sont liés aux collectivités locales. Il n'a pas de couleur politique très marquée, c'est un centriste et un européen convaincu. La réélection de Genton ne fait aucun doute. Il devrait même être élu au premier tour. Le second sénateur c'est Charles Durand. C'est un vieux routier du monde agricole et politique du département. C'est un ancien agriculteur, maire d'une petite commune de l'est du département, Mornay sur Allier. Il fût de longues années président de la chambre d'agriculture, poste qu'occupe Raymond Tatin. Conseiller général, il a été le président respecté du conseil général. Si cet homme a été un bon gestionnaire, honnête et reconnu par ses pairs, à plus de 80 ans, il n'est plus de première jeunesse et il se dit que sa santé est chancelante. Il est en connu qu'en politique on ne fait pas de cadeaux. Son siège de sénateur fait bien des envieux. La pression est forte pour qu'il passe la main. Mais le vieil homme fait de la résistance. Outre le fait qu'il n'a pas envie de laisser sa place, l'insistance de beaucoup de ceux qui avaient été ses amis, pour qu'il leur cède son siège, produit l'effet inverse de celui qui était recherché, il décide de se représenter. Les sénateurs comme les députés ont des suppléants. Celui qui avait fait équipe avec lui pendant le dernier mandat est en désaccord avec lui et peu d'autres personnalités politiques du département sont prêtes à lui servir de faire-valoir. Il en est un pourtant qui veut bien aller à la bataille avec le vieux chef, c'est notre maire et conseiller général Pierre Sicard. Pour ceux qui ne connaissent pas bien les hommes ou qui sont prêts à fermer les yeux sur les compétences bien émoussées des deux hommes. Le ticket ne manque pas d'allure, l'un et l'autre, sur le plan départemental, ont un passé de gestionnaires actifs, dévoués et compétents et il est certain qu'ils ont un grand nombre d'amis parmi les grands électeurs. Quand on y regarde de plus prêt, l'impression est tout autre. Le chef de file est âgé et d'une santé précaire. Il n'est pas encore gâteux mais il est bien diminué. Il n'est pas certain qu'il puisse aller au terme des neuf ans

de son prochain mandat. Le suppléant n'est guère plus brillant même s'il est plus jeune, il n'a pas une santé florissante et c'est un grand blessé de guerre. Les ans venant, maladies et blessures lui ont laissé bien des séquelles aussi bien physiques qu'intellectuelles. Sa prestation comme maire de Preuilly est là pour prouver qu'il ne fait plus le poids.

Parmi les grands électeurs, les parlementaires, les conseillers généraux et un nombre important de représentants des municipalités ne sont pas favorables à cet attelage, mais ce n'est pas le cas des élus ruraux fidèles en politique, qui ont toujours eu de bons rapports avec les deux hommes même, si certains, reconnaissent qu'ils ne sont pas les candidats idéaux, par fidélité, ils sont prêts à leur renouveler leur confiance.

Le collège des grands électeurs comprend les parlementaires, les conseillers généraux, les représentants des municipalités qui sont plus ou moins nombreux suivant l'importance des communes. Dans le département, les petites communes rurales sont en majorité. Celles comme Preuilly qui ont moins de 500 habitants n'ont qu'un représentant. Il est rare que ce représentant ne soit pas le maire mais cela ne peut pas être le cas à Preuilly où le maire, qui est conseiller général, ne peut détenir qu'une voix. Officiellement, c'est le conseil municipal qui élit son représentant, à Preuilly celui-ci ne pouvant pas être le maire, l'habitude voulait que ce soit l'adjoint qui soit désigné. C'est la raison qui amène Sicard à demander à Jules Bocquet s'il est d'accord pour qu'il le propose comme représentant. Ce dernier n'est pas intéressé t refuse c'est alors que le maire lui dit qu'il demandera à Robert Hochedel d'être ce représentant. Jules Bocquet ne trouve rien à redire mais me fait part de la conversation. Ma réaction est tout autre. Il y a une majorité au conseil. Il est donc tout à fait normal que ce soit elle qui désigne son représentant. Si le premier adjoint décline cette candidature, il n'y a aucune raison que le deuxième adjoint ne soit pas candidat. J'entreprends la visite des conseillers de notre équipe. Je leur explique la situation. Pour moi il faut que ce soit l'un de nous qui soit élu et s'ils sont d'accord, je serai ce candidat. Il est entendu que si je suis représentant de la commune, en aucun cas je ne voterai pour Durand et Sicard, étant donné que la présence d'un maire sortant qui pourrait entre temps être devenu sénateur, serait beaucoup plus gênante encore que d'avoir un conseiller général comme adversaire aux prochaines élections municipales. Tous, conseillères et conseillers sont d'accord. Ils voteront pour moi si je suis candidat au poste de délégué.

Le jour fixé pour cette élection tombe plutôt mal pour moi. C'est un dimanche matin à 10 heures et la veille était une journée mémorable, le jour des noces de Claude et Christine. J'aurais bien aimé faire la grasse matinée après m'être couché au petit matin, après avoir eu une journée chargée en émotion, avoir apprécié un repas qui n'en finissait pas, entrecoupé de danses, ce ne sont que les premières lueurs de l'aube qui avaient réussi à mettre fin à la fête.

Il fait bon ce matin de septembre. Le soleil entre à flots par la fenêtre de la mairie. Il me faut bien cela pour me réveiller complètement. Malgré ma tête encore un peu embrumée, je suis de bonne humeur et heureux à l'idée du bon tour que je vais jouer à notre maire. Pierre Sicard explique à l'assemblée la raison de cette réunion officielle et les modalités de l'élection du représentant de la commune pour qu'il siège dans le collège des grands électeurs. Il rappelle que, par tradition, c'est l'adjoint qui, à Preuilly, est désigné pour cette mission. En effet, le maire ne peut détenir deux droits de vote ayant déjà celui de conseiller général. Il joue donc le jeu et tout en sachant que Bocquet va décliner son offre, il propose que son adjoint soit candidat. Comme prévu, l'intéressé refuse la proposition. Le maire abaisse enfin son jeu. Il explique que l'adjoint n'étant pas candidat, il est tout à fait naturel que le représentant de la commune soit Robert Hochedel, le doyen des conseillers, oubliant en chemin l'existence du deuxième adjoint qu'il tient toujours pour quantité négligeable. Comme il arrive souvent avant qu'une décision soit prise, le silence s'installe autour de la table du conseil alourdissant soudainement l'atmosphère qui règne dans la salle de la mairie. Mon cœur bat un peu plus vite que d'habitude, mais je suis calme et déterminé. Encore une fois il me faut me jeter dans le bain de la contestation et si j'en ressens une certaine fierté, c'est un peu contre ma nature, toujours prête au consensus.

Je prends la parole pour annoncer au conseil ma candidature. Je déclare aussi que je n'ai rien contre Robert Hochedel et que j'ai beaucoup de respect pour lui mais qu'il n'en reste pas moins que je suis deuxième adjoint et qu'il est tout à fait naturel que je sois candidat. À nouveau le silence s'installe mais il ne dure pas longtemps. Les visages du groupe Sicard-Sorbe se sont fermés. Seul le maire conserve, comme à son habitude, son sourire figé et sans faire de commentaires il demande à la secrétaire de distribuer les petits carrés de papier blanc sur lesquels nous allons inscrire le nom du candidat retenu. Le scrutin est vite clos et dépouillé. Il donne le résultat suivant : six Bugeon, cinq Hochedel. Ce dernier ne semble pas touché. Il donne l'impression d'être pris dans une bagarre qui ne le concerne pas, ce qui n'est pas le cas du groupe Sicard-Sorbe qui quitte la table immédiatement et en silence. Encore une fois, la fracture qui sépare les deux groupes antagonistes vient de se creuser. Sicard, malgré tout, fait contre mauvaise fortune bon cœur. Il est vrai que pendant la période que je passe à ses côtés comme adjoint, je ne le verrai jamais se départir de son calme malgré les anguilles qu'il doit avaler. Je remercie mes collègues. Encore une fois ils sont surpris de leur audace, encore une fois ils sont allés contre la volonté du maire et quoi qu'il se soit passé, il leur en coûte encore, les habitudes ancestrales sont difficiles à perdre.

La campagne électorale est commencée. C'est une campagne bien spéciale, pas d'affiches, pas de réunions publiques, quelques professions de foi dans la presse pour annoncer les candidatures. Pourtant les candidats font campagne. Ils rendent visite aux grands électeurs qu'ils croient susceptibles de voter pour eux. C'est dans ce contexte que l'un des candidats de droite les plus en vue demande à me rencontrer. C'est Antoine de Voguë, maire d'Oizon et conseiller général d'Aubigny. C'est un gros propriétaire terrien, résidant au château de la Verrerie, célèbre château de la route Jacques Cœur. C'est aussi un descendant d'une illustre famille d'industriels. Raymond Tatin le connaît bien pour l'avoir côtoyé à la chambre d'agriculture. Il a une bonne opinion de cet homme qu'il dit proche des gens et reconnu pour être un conseiller général très actif. De Voguë me rend visite à la maison en début d'après-midi. Je le reçois dans le bureau. Il m'explique les raisons qui l'ont amené à déclarer sa candidature, c'est essentiellement l'âge du sénateur Durand avec l'immobilisme et l'isolement qui le caractérise. Nous discutons à bâtons rompus pendant un bon moment. Je lui raconte mes démêlés avec Sicard. Je lui fais part de mon opposition à la candidature de Durand qui aurait, à terme, toutes les chances de permettre à Sicard de lui succéder avant la fin de son mandat. Ce que je n'ose pas dire ouvertement c'est qu'en raison de l'affrontement probable qui ne manquera pas d'arriver pour la conquête de la municipalité, il me serait beaucoup plus difficile de me mesurer à un sénateur plutôt qu'à un simple conseiller général. De Voguë me fait une bonne impression. Je ne vois pas d'autres candidats venir à la pêche aux voix. Durand m'ignore comme les deux candidats de gauche, Madame Billieau, maire communiste de Bruyère-Allichamps et Cormon l'éternel opposant socialiste au maire de Mehun où il fut aussi candidat au conseil général.

Le dimanche matin de ce jour d'élection, tout nouveau pour moi, je suis rempli d'espoir quant au résultat du vote qui va avoir lieu dans la salle du duc Jean à Bourges. Je suis persuadé que Genton sera réélu et que pour le second siège la raison apportera l'élection à de Voguë.

Il est prévu que l'élection dure toute la journée du dimanche. En effet, il est probable que le scrutin nécessite deux tours, un le matin, l'autre l'après-midi. Autant Genton fait l'unanimité à droite et a toutes les chances d'être réélu au premier tour, autant les jeux sont loin d'être faits pour le deuxième siège, ainsi que je l'avais espéré et comme me l'avait laissé entendre de Voguë. C'est que Durand, même s'il n'a plus la confiance des parlementaires et de beaucoup de conseillers généraux, conserve la confiance des délégués ruraux de droit qui sont les plus nombreux. Les chances des candidats de gauche sont inexistantes tout au plus pourront-ils compter sur leurs troupes.

La salle du duc Jean est pleine de grands électeurs qui se réunissent par petits groupes et par affinités. Ils discutent à voix basse sur les chances des candidats. Les opérations de vote n'ont rien de particulier. Des urnes sont déposées en plusieurs endroits avec leurs isoloirs, des bulletins au nom des candidats sont disponibles sur une table. Il faut en mettre deux désignant les candidats choisis dans l'enveloppe prévue à cet effet. Le premier tour est clos vers onze heures. Après avoir voté, je reste à proximité de Raymond Tatin ce qui me permet de faire la connaissance de beaucoup d'officiels du

département. Quelques-uns sont au courant de mes démêlés avec Sicard, je ne manque pas à cette occasion de noircir le tableau. Si Raymond souhaite l'élection de de Voguë, il est plus réaliste que moi et prévoit que le scrutin sera très disputé. Pourtant, quel gâchis ce serait d'envoyer au Sénat un vieillard diminué, doublé d'un suppléant quine lui cède en rien sur ce plan-là.

Sicard, dans les jours qui ont précédé le vote, a fait le tour de ses fidèles et des délégués du canton, bien sûr il m'a ignoré. Il a invité tous ceux-ci au restaurant entre les deux tours et bien qu'il sache que je ne lui suis pas favorable, il m'invite aussi. Je le remercie mais décline son offre avec comme prétexte d'avoir été invité à Bourges chez des amis. À vrai dire ce prétexte est devenu réalité. Riquet Salmon au courant de mes pérégrinations politiques m'a invité à déjeuner. Il pousse même la gentillesse jusqu'à aller chercher Pierrette à l'heure du repas pour qu'elle déjeune avec nous. Je ne suis pas le seul délégué du canton à avoir décliné l'invitation de Sicard, c'est aussi le cas de Raymond et du maire de Chery, Madame Buron.

En attendant la proclamation des résultats, la salle est bourrée comme un œuf. Il est midi quand ils tombent. Comme prévu Genton est élu au premier tour avec un score confortable mais il y a ballottage pour le second siège. Durand arrive en tête suivi de peu par de Voguë et les deux candidats de gauche, plusieurs autres candidats de droite qui n'avaient aucune chance et que je n'ai pas cités, suivent. Durand n'est plus majoritaire à droite mais il arrive en tête. Que va-t-il décider ? À ce moment-là personne ne le sait. Avec Raymond nous sommes déçus. Ce n'est pas le fait que Durand reste sénateur qui nous gêne le plus mais c'est bien le danger de voir Sicard lui succéder ce qui serait, pour lui aussi bien que pour moi, une difficulté supplémentaire s'il nous est donné de l'affronter dans des élections à venir.

Riquet est allé chercher Pierrette. Je les retrouve chez celui-ci pour le déjeuner. Ce repas est un bon intermède qui me fait tomber la tension nerveuse, c'est que j'ai pris cette élection à cœur. Je ne peux me résoudre à admettre une victoire du couple Durand-Sicard. Je suis persuadé que leur victoire serait une véritable catastrophe. Je ne comprends pas que des élus responsables puissent accorder du crédit à des hommes qui ne sont plus en état d'exercer les importantes responsabilités d'un élu national. Le second tour commence à 15 heures aussi je ne m'attarde pas à table. Je laisse Pierrette en compagnie des Salmon, en fin d'après-midi, Riquet la conduira à la préfecture pour me retrouver. Quelques minutes avant l'ouverture du scrutin, je suis dans la cour devant la salle du duc Jean. La mine réjouie, je vois arriver les grands électeurs du canton qui viennent de se restaurer aux frais de Sicard. Ils sont surpris de ne pas m'avoir vu, je leur fais comprendre que j'avais mieux à faire que de me faire acheter par Sicard.

Les heures qui ont succédé à la proclamation des résultats du premier tour ont été mises à profit pour essayer de faire admettre à Durand qu'il n'a plus la confiance de la majorité du camp de la droite. Pour mettre tout le monde d'accord, un nouveau candidat fait ses offres de service, c'est Maurice Papon, député de la circonscription de Saint Amand, ville dont il est le maire. Il jouit d'un préjugé favorable et à n'en pas douter, il pourrait faire l'unanimité sur son nom. À cette époque, personne n'a encore soulevé ce qui s'est passé à Bordeaux lorsqu'il était secrétaire général de la préfecture pendant la guerre. On ne parle pas encore de sa responsabilité dans les événements qui ont eu lieu à Paris au moment de la guerre d'Algérie. Il a prévu le coup. Il a des bulletins à son nom dans le coffre de sa voiture. Quand j'arrive dans la cour de la préfecture, il attend avec les électeurs qui sont là, le résultat des négociations que des responsables des partis de droite sont allés mener auprès de Durand. Le vieil homme est têtu, il ne veut rien savoir, il est arrivé en tête des candidats de droite et ne voit pas pourquoi il ne pourrait pas se maintenir, il n'y a rien à négocier, il restera candidat. Comme il n'est pas question qu'il y ait deux candidats de droite sans prendre le risque que le candidat de gauche soit élu, les partisans de Papon baissent les bras et les bulletins à son nom ne sortiront pas du coffre de sa voiture.

Le match est circonscrit entre deux candidats, Durand pour la droite, Madame Bilbeau pour la gauche. J'ai retrouvé Raymond. Il n'est pas moins déçu que moi, il jure qu'il est hors de question qu'il vote pour Durand et Sicard. Par dépit, il se déclare prêt à voter communiste. Je suis dans le même état

d'esprit. Pour la première fois de ma vie, je me prépare à voter communiste. Bien sûr en agissant ainsi je trahis la confiance de ceux qui m'ont désigné. Il est évident que pas un d'entre nous n'aurait envisagé que je vote contre nature. D'un autre côté je leur avais bien dit que je ne voterais jamais pour Sicard. Pour étouffer mes scrupules, je me dis que même si la candidate communiste était élue, ce qui paraît bien improbable, sa présence ne changerait pas grand-chose dans le train-train douillet et bien pensant du Sénat. Pendant que le scrutin se déroule, je rentre en discussion avec quelques délégués que je connais. Beaucoup, comme moi, regrettent que Papon n'ait pas eu la possibilité de se présenter mais tous voteront quand même pour Durand. À ma connaissance parmi les délégués de droite que je connais, nous sommes trois à avoir voté communiste : Raymond, le maire de Chery, Madame Buron et moi.

Le scrutin est beaucoup plus rapide que celui du matin. Le dépouillement ne dure que quelques dizaines de minutes et le résultat tombe. Durand et son complice Sicard sont élus. Si je suis terriblement déçu par cette conclusion, je ne suis pas surpris. J'ai quand même une petite satisfaction, Madame Bilbeau a fait le plein des voix de gauche plus quelques dizaines. Nous n'avons donc pas été les seuls à changer de bord le temps d'un scrutin.

Cette journée, je l'ai vécue intensément. Elle aura été une journée noire. J'avais cru un peu trop tôt au père Noël et pris mes désirs politiques pour la réalité. Je viens de m'apercevoir qu'il est souvent difficile de faire changer d'avis des électeurs. À partir de ce jour, je n'ai qu'une crainte, c'est que Durand disparaisse avant la fin du mandat municipal. Tant que Sicard n'est que suppléant, il pèse bien moins lourd qu'un sénateur, mon vœu sera exaucé.

L'heure de vérité

L'année 1983 est une année d'élections municipales. Que va-t-il se passer à Preuilly ? Si la municipalité a fonctionné normalement pendant six ans, si le groupe majoritaire dont je fais partie n'a pas cherché à gêner Sicard dans l'exercice de son mandat de maire, nous n'avons pas cessé, en revanche, de nous regarder comme chien et chat. Avec les six opposants, je n'ai pas envie de laisser filer la majorité du côté des fidèles de Sicard et de Sorbe qui rêvent de revanche.

Quelques mois avant ce qui sera une âpre campagne électorale, Sicard tombe gravement malade. Aujourd'hui, je ne saurais dire exactement de quoi il souffrait, mais sa santé est bien délabrée et il ne faut pas oublier que c'est un grand blessé de guerre. Tout naturellement c'est Bocquet, le premier adjoint, qui gère la commune et qui va la gérer jusqu'au dernier jour de la mandature. À cette occasion, je ne le laisse pas tomber et me rends plusieurs fois par semaine à la mairie pour discuter avec lui des affaires de la commune. Pendant cette période, les conseillers fidèles au maire ne se manifestent pas, aussi tout se passe sans aucune difficulté.

La date des élections approche. Il va falloir fixer une ligne de conduite pour notre groupe. La maladie de Sicard a changé bien des choses. Bocquet a des scrupules à partir en campagne contre le maire malade. Je suis d'un naturel conciliant et suis prêt à baisser ma garde. C'est aussi le cas de Solange et d'Édith, peut-être aussi celui de Gaudichet, seul Michel Moreau ne croit pas possible la moindre réconciliation. Après nous être concertés, nous serions d'accord pour faire liste commune avec le maire à la condition que nous gardions la majorité et le fauteuil de maire. Sicard pourrait garder une place privilégiée au sein du conseil où il pourrait nous donner quelques conseils. Mais arrivé au stade de cette réflexion, il nous apparaît bien improbable que Sicard et surtout Sorbe soient prêts à laisser filer la majorité du conseil, une nouvelle fois.

Sicard est en convalescence au château mais il est toujours alité et ne vient pas à la mairie. Plusieurs fois déjà Bocquet est allé le voir pour les affaires de la commune. Il lui répugne de s'attaquer à un homme diminué qui, ces derniers temps, a été plutôt conciliant et avec qui, tout compte fait, il ne s'est pas trop mal entendu. Il a l'intention de jouer franc jeu et de discuter avec lui de la réflexion que nous avons menée, aussi lui demande t'il de nous recevoir. Rendez-vous est pris. C'est en fin d'après-midi que tous les deux nous allons lui rendre visite, officiellement pur prendre de ses nouvelles mais

surtout pour arrêter avec lui ne ligne de conduite en vue d'un éventuel accord électoral. Madame Sicard nous introduit dans la chambre et là, qu'elle n'est pas notre surprise, de trouver auprès du malade Jean Sorbe qui était arrivé avant nous.

Après avoir pris des nouvelles de sa santé, qui apparemment ne semble pas encore bien brillante, parlé de la pluie et du beau temps, discuté des affaires communales, nous en venons aux élections. Sicard nous apparaît très consensuel. Il est conscient que son état de santé devrait réduire ses activités. C'est tout naturellement qu'il céderait son fauteuil de maire mais il serait heureux de rester au conseil pour nous faire profiter de ses conseils. Jean Sorbe ne dit pas grand-chose et semble accepter ce scénario sans discuter. Nous sommes surpris quand Sicard demande à Bocquet de constituer une liste et de la soumettre au conseil municipal sortant. Notre choix sera le sien, Sorbe, là encore, est d'accord.

Il nous faut nous concerter avant la réunion officieuse du conseil demandée par Sicard. Nous réunissons notre groupe majoritaire pour connaître la position de chacun. Parmi notre équipe il y aura du changement. Jules Bocquet n'a pas l'intention de repartir, il a plus de soixante ans et a plutôt mal vécu ce mandat qui s'achève et il compte prendre du recul. Édith est, elle aussi, décidée à laisser tomber, elle a mal vécu tous les événements passés. Nous savons que Robert Hochedel a décidé d'arrêter. Il y aurait donc trois sièges à remplacer. Nous nous mettons d'accord sur trois noms que nous proposerons au conseil. Nous pensons que le camp adverse va proposer Grandhomme, nous concéderons cette candidature. Il est à peu près certain que Jean-Paul ou Marie-Solange Hochedel qui, en quelque sorte, remplacerait leur père, feront l'un ou l'autre l'unanimité. Nous savons qu'ils sont prêts à nous soutenir, la concession faite pour Grandhomme serait balancée par un Hochedel. Pour le troisième nous proposerons Jean-Michel Vernet. À cette époque, i a acheté la maison témoin des Bruyères et aussi l'ancienne locature à Sicard. Il est devenu sous-directeur du Centre AFPÀ de Bourges, il est également président du CNP et proche des jeunes auprès desquels il passe beaucoup de son temps libre. Je suis persuadé qu'il a le profil idéal pour entrer dans le conseil et même d'y tenir, par la suite, un poste à responsabilité. Mais il faut bien l'admettre tout paraît trop simple. Ainsi l'équipe Sicard-Sorbe nous laisserait la majorité du conseil sans plus de difficultés ? Ceux qui connaissent Jean Sorbe ne peuvent y croire, c'est le cas de Michel Moreau qui n'est pas prêt à baisser sa garde.

Comme prévu Jules Bocquet réunit le conseil d'une manière informelle à la mairie. Une discussion à bâton rompu s'engage sans la moindre animosité de part et d'autre. Robert Hochedel nous fait part de sa décision de ne pas se représenter. Il souhaite que son fils ou sa belle-fille prenne sa place. Jules Bocquet et Édith Bugeon annoncent aussi leur retrait. Nous en venons à parler de Grandhomme. Nous savons tous que c'est sur son nom que s'est produit l'accroc qui a amené la déchirure du conseil, six ans auparavant. Sa candidature est acceptée à l'unanimité. En retour, j'espère pouvoir faire accepter Vernet sans difficulté. C'est ce qui semble se passer dans un premier temps et là, Jean Sorbe prend la parole et se dit plutôt favorable à la candidature de Robert Aussiette. La manœuvre est cousue de fil blanc. L'ancien adjoint se doute que quelle que soit la candidature, Jean-Paul ou Marie-Solange, cet Hochedel là nous sera favorable. S'il veut récupérer la majorité, il lui faut un candidat qui lui soit favorable, c'est le cas de Robert Aussiette. Il est de notoriété publique que Robert Aussiette, au demeurant un brave garçon, est intime avec Sorbe, mais il est aussi connu qu'il ne s'est jamais impliqué dans la vie de la commune et que le bénévolat est une cause qu'il n'a jamais servie. Ce sera sur ce côté de sa personnalité que je réfuterai sa candidature. J'explique que je n'ai rien contre Robert Aussiette, qu'il est certain qu'il est un bon garçon mais qu'il n'a jamais rien prouvé dans la vie de la commune ce qui n'est pas le cas de Vernet qui a déjà payé de sa personne pour faire vivre le monde associatif à Preuilly. Sorbe n'insiste pas, ses amis non plus et, à ma grande surprise, c'est à l'unanimité, sans plus de discussion, que nous arrêtons la liste telle que nous l'avions souhaitée. Pour notre groupe, l'essentiel a été sauvegardé. Nous gardons la majorité ce qui ne semble pas gêner nos collègues partisans de Sicard et de Sorbe. En remplacement de Robert Hochedel, de Jules Bocquet et d'Édith Bugeon, nous proposons Marie-Solange Hochedel, Grandhomme et Vernet. Pendant un instant la concorde semble régner au sein du conseil municipal. J'en suis très étonné, c'est même trop beau

pour être vrai et pourtant ce serait tellement mieux si l'on pouvait éviter une bagarre électorale qui laisse toujours des traces.

Depuis six ans, Jean Sorbe ne m'a pas adressé la parole en dehors des débats du conseil. Comme par enchantement son comportement a changé. À ma demande il veut bien m'accompagner chez Sicard pour que nous lui présentions le fruit de notre discussion. C'est moi qui prend ma voiture. Quelques minutes plus tard nous sommes dans la chambre de Sicard. S'il est toujours alité, son état semble s'améliorer. Je lui présente la liste que le conseil a arrêtée. Il la parcourt rapidement et ne fait aucun commentaire. Il dit vouloir réfléchir et me donne rendez-vous pour le lendemain. Sur le chemin du retour, je discute amicalement avec Jean Sorbe. J'ai l'impression de retrouver l'ami, le camarade, auquel tant de bons souvenirs me rattachent encore. Pendant quelques minutes je rêve d'une réconciliation générale. Bien sûr bien des questions restent en suspens. Qui, dans ces conditions, pourrait être maire, Sicard ? Pourquoi pas, mais alors c'est faire peu de cas de notre opposition de six ans, il n'en est pas question. Jules Bocquet aurait bien fait l'affaire, mais il ne sera plus là. Moi ? Officiellement je ne suis pas prêt, quoique, au fond de fond de ma pensée, ce serait mon bâton de maréchal mais, dans l'état actuel des choses, j'ai bien d'autres choses à faire et ce ne serait pas raisonnable. Je rends compte de ma mission à Michel Moreau et à Jules Bocquet. Ce dernier, comme moi, pense qu'une véritable réconciliation serait une bonne chose. Il a plutôt bien vécu les derniers mois à la tête de la commune. Michel ne croit pas du tout à cette réconciliation, il y est même franchement hostile.

Le lendemain, en fin d'après-midi, avec Jules Bocquet cette fois, nous retournons au château pour recevoir l'accord officiel sur la liste arrêtée par le conseil. Comme c'est devenu l'habitude, Sicard nous reçoit dans sa chambre. Curieusement son attitude à notre égard a sensiblement changé, il parle en patron et nous tend une feuille de papier qui nous dit être la liste qu'il a arrêtée. C'est bien notre liste mais le nom de Vernet est rayé et remplacé par celui de Robert Aussiette. Jules Bocquet est très surpris, il est même choqué. Pour lui, la parole est quelque chose qui ne se reprend pas. Lors de notre première rencontre le maire avait affirmé s'en remettre à la liste qui aurait été arrêtée par les conseillers, cette liste avait été acceptée à l'unanimité et lui, sans aucune concertation se permet de changer un nom.

Je lui demande la raison qui l'a poussé à faire ce changement. Pour lui, Vernet n'est à Preuilly que depuis quelques années alors que Robert Aussiette est un enfant du pays. Curieusement il évoque le travail de Jean-Michel Vernet dont les horaires seraient incompatibles avec ceux des réunions du conseil, réunions qui ne sont pourtant pas bien gênantes. Je lui démontre que cette histoire d'horaire ne tient pas debout, que même si Robert Aussiette est un enfant du pays, pour ce qui est de son implication dans la vie de la commune, elle n'a pas commencé alors que Vernet est devenu un pilier de la vie associative. Par ailleurs la présence de Bernard Grandhomme dans la commune est encore plus récente que celle de Vernet et personne ne lui en tient grief.

Pierre Sicard ne veut pas discuter. Pour lui, la liste des candidats sera celle qu'il nous a présentée. Son ton est devenu cassant. Jules Bocquet, jusqu'à ce moment, avait toujours gardé une certaine déférence vis-à-vis du maire, mais cette fois, la couleuvre est difficile à avaler. Avec une colère froide, il clame son désaccord, il dénonce le coup de force et foi de Bocquet, l'affaire n'en restera pas là, il annonce, à ma grande surprise, qu'il revient sur sa décision de quitter le conseil et qu'il est prêt à se représenter devant les électeurs sur une autre liste. J'abonde dans son sens. Notre attitude n'a pas l'air de surprendre notre interlocuteur, bien au contraire, un léger sourire éclaire son visage, un peu comme s'il avait obtenu ce qu'il cherchait, se débarrasser des conseillers contestataires dans le cas où ils resteraient majoritaires dans le conseil. À n'en pas douter, il s'est passé quelque chose entre nos deux visites. Autant il s'était montré conciliant durant la première, autant il cherche plutôt la rupture pendant la seconde. Sans aucun doute Jean Sorbe, qui doit toujours rêver de vengeance, est passé par-là, il n'a pas digéré son éviction du poste d'adjoint et, surtout, il doit penser que le moment où il pourrait succéder à Sicard, est arrivé.

Nous sommes désabusés lorsque nous prenons le chemin du retour. Quoi qu'il en ait dit à Sicard, Jules Bocquet n'a pas tellement envie de lutter. Il parle de prendre une retraite définitive. Il est déçu par l'attitude du maire qu'il avait toujours essayé de servir loyalement. En ce qui me concerne l'idée de livrer bataille pour la mairie ne m'enthousiasme pas mais j'ai horreur de rester sur un échec et la probabilité de monter une liste dissidente me semble inéluctable. Encore faudra-t-il trouver des colistiers responsables, représentatifs et déterminés.

Comme nous passons devant chez Vernet, l'idée de lui rendre visite pour le mettre au courant de l'échec de notre démarche, nous vient à l'esprit. Nous comptons beaucoup sur lui. C'est un garçon intelligent, qui a démontré des qualités d'animateur indéniables auprès des jeunes, il est aussi habitué à travailler avec l'administration et sa présence au conseil serait appréciable. Après nous avoir écoutés, Jean-Michel Vernet veut bien faire équipe avec nous, il veut bien figurer en bonne place sur la liste mais pas en tant que futur maire. Confortés par cette adhésion nous rendons visite à Michel Moreau. Il n'est pas surpris du résultat de notre mission. Il n'y a jamais cru et surtout n'a jamais souhaité que nous aboutissions. Il faut bien le reconnaître, de nous tous, c'est lui qui avait raison. Michel ne connaît pas de demi-mesures et n'a pas un caractère de diplomate aussi la rupture qui vient d'être consommée est, pour lui, ce qui pouvait nous arriver de mieux. Il est tout prêt pour la bagarre. Jules Bocquet, comme il l'a annoncé chez Sicard, veut bien repartir mais en dernière position sur liste et il ne fera pas campagne.

Les dés sont jetés. Plus rien ne sera comme avant pour moi comme pour ceux qui m'ont suivi et qui décideront de me suivre pour enlever la mairie de Preuilly. La rupture est consommée avec Sicard pour la plus grande satisfaction, j'en suis persuadé, du clan Sorbe qui, depuis près de six ans, attend l'heure de la revanche. En ce qui me concerne, je n'ai jamais rêvé de revanche et j'étais prêt à faire la paix. J'ai des regrets de ne pas avoir pu trouver un consensus, je suis fidèle en amitié. Je peine à réaliser que des personnes que je respectais, que des personnes qui étaient des amis, avec lesquelles j'étais lié par des liens d'étroite amitié, soient devenues, pour des raisons futiles, des adversaires. Si j'ai des regrets, je n'en suis pas moins décidé. Le vin est tiré, il faut le boire et si je ne suis pas enthousiaste, je suis déterminé à faire triompher ce qui me paraît être la bonne cause.

Peut-être avons-nous avancé trop vite et le vide s'est fait autour de moi et de Michel Moreau. Jules Bocquet m'avait prévenu qu'il ne ferait pas campagne, Rémone la femme de Michel n'est pas tellement d'accord pourtant elle a un compte à régler avec les amis de Sorbe qui avaient fait courir des calomnies à son égard, Pierrette ne voit pas la nécessité de continuer et pense que les affaires de l'entreprise me suffisent bien assez sans que j'aille ferrailler pour la mairie. Édith Bugeon se retire comme prévu et, malgré mon insistance, ne revient pas sur sa parole, en revanche elle est prête à nous soutenir tout en étant pessimiste sur nos chances. Solange Beurdin est affolée à l'idée d'affronter directement Sicard et Sorbe. On n'efface pas d'un coup de baguette magique les nombreuses années qu'elle a passées à la mairie en bonne intelligence avec le maire et son adjoint lorsqu'elle était secrétaire de mairie. Gaudichet n'est pas motivé. Bien sûr il est de notre côté, mais il a des amis dans l'autre camp et il est tout prêt à laisser tomber.

Pour avoir une chance de succès, il faut monter une liste composée de personnalités crédibles pour la majorité des Preuillois. Il faut que nos colistiers soient de toutes conditions, que celles-ci soient politiques, professionnelles, religieuses, en un mot ratisser sur l'éventail complet et le plus large possible de la population.

Avec Michel Moreau, nous mettons au point un plan de campagne. Il faut que notre liste soit bouclée au plus vite. Il faut contacter les personnes de Preuilly qui sont les plus représentatives avant qu'elles ne soient embrigadées par nos adversaires de façon que, même si elles déclinent nos offres, elles ne se laissent pas embaucher par le camp adverse.

À cette époque, Jules Bocquet remplace toujours le maire. C'est pour nous un atout appréciable. Il a la clé pour rentrer dans la mairie. Muni de ce sésame, je m'introduis dans cette dernière et je photocopie l'ensemble de la liste électorale. Avec ce document, il nous sera plus facile de cerner

l'ensemble du corps électoral de la commune, de compter ceux des votants qui pourraient nous être favorables, ceux qui risquent d'être indécis et ceux qui mettront leur confiance dans nos concurrents. Bien sûr cette méthode n'a rien de scientifique, elle est basée sur l'intuition, sur la connaissance du corps électoral et je crois être dans le vrai en estimant que la moitié, au moins, des votants pourrait nous être favorable. Il ressort aussi de cette étude qu'une vingtaine de personnes pourraient être contactées pour figurer sur notre liste. C'est parmi elles que nous devons trouver les six nouveaux candidats qui nous manquent pour compléter notre liste.

Un soir, je rencontre Marie-Solange Hochedel qui attend ses enfants à la descente du car de transport scolaire. Avec elle je parle des élections et lui dis que nous comptons toujours sur elle. À ce moment, son attitude me déçoit. Elle dit ne pas pouvoir prendre position dans cette élection même si elle est de tout cœur avec nous. Elle me fait comprendre que Jean-Paul et elle, ont peur que leur attitude nuise à leur exploitation auprès de l'administration et peut-être aussi du Crédit Agricole, des milieux où Pierre Sicard a encore de l'influence. Il y a aussi la famille qui, depuis des générations, ne s'est jamais désolidarisée du château. Je suis démoralisé, sans les Hochedel, nous n'avons aucune chance. Je rends visite sur le champ à Michel. Rémone est un peu sur la même longueur d'onde que Marie-Solange. Pour elle, la meilleure des choses que nous ayons à faire c'est d'abandonner toute idée de lutte contre Sicard et Sorbe. Heureusement Michel réagit vivement. Il n'est pas du tout de l'avis de son épouse, il ne voit qu'une alternative, il faut continuer ce que nous avons commencé ensemble voilà six ans. Nous décidons donc que nous irons chez les Hochedel pour essayer de les faire changer d'avis. Le lendemain, en fin d'après-midi, nous nous rendons tous les deux à la Gravoche. Marie-Solange et Jean-Paul viennent justement de finir de traire les chèvres. Après une longue discussion au cours de laquelle nous plaidons notre cause, nos interlocuteurs changent enfin d'avis. Il faut savoir qu'ils avaient toujours été de ceux qui nous avaient soutenus et, qu'au moment du dénouement, malgré les risques que pourrait leur faire encourir leur position, ils avaient mauvaise conscience à nous laisser tomber. Maire-Solange sera celle qui partira avec nous comme cela avait déjà été le cas dans l'essai manque de la liste d'union. Le couple va même démarcher pur le compte de notre liste les Debeuret de Jacques-au-Bois. Nous ne savons pas qu'elle sera leur position dans le débat qui va s'instaurer et nous croyons que le fait de les avoir contactés et expliqué les raisons qui nous font agir, permettra de les neutraliser pour qu'ils ne s'engagent pas avec nos concurrents qui ne vont pas manquer de venir les solliciter. Comme nous l'avions plus ou moins prévu, les Debeuret ne sont pas partants, mais ils assurent les Hochedel de leur neutralité bienveillante. Ils ne veulent pas se mettre Sicard à dos et ne tiennent pas parole.

Michel et moi allons rendre visite à Jean-Michel Vernet. Pour nous il devrait être un pilier de notre liste. Il est populaire auprès des jeunes. Apparemment il est plein de bonne volonté et a aussi beaucoup d'imagination. Il nous apparaît indispensable à notre équipe et, même s'il n'envisage pas de prendre le fauteuil de maire, il n'en serait pas moins un adjoint précieux. Vernet ne se fait pas prier. Il est prêt à se joindre à nous.

Édith en se retirant a dit : "*Place aux jeunes"*. Nous avons tous compris que cette phrase était un appel en faveur de Pierre Bugeon pour qu'il soit retenu sur la liste. Je m'entends encore très bien avec lui à cette époque. Il est administrateur du GRECOBAT et depuis sa tentative intéressante, mais sans lendemain des dernières élections, il n'attendait que cela. Il est heureux d'avoir été choisi et il sera d'une aide précieuse pendant la campagne électorale.

Quoique étant bien improbable, nous devons nous garantir contre la formation d'une liste de gauche qui pourrait attirer une fraction importante de cet électorat qui, autrement, devrait nous être favorable. Je soumets à mes camarades la proposition de faire figurer sur notre liste Danielle Chaillou, son mari Jack est un communiste militant et un syndicaliste actif de la CGT à la SNIAS. Je connais très bien le couple pour qui j'ai construit une maison il y a quelques années. L'un et l'autre sont devenus des amis. Des deux, je préfère demander la collaboration de Danielle parce qu'elle est une femme, elle sera la troisième de la liste sur onze ce qui fait une bonne moyenne pour l'époque. Elle est aussi moins marquée politiquement que son mari. Le jour où je lui rends visite pour lui proposer de figurer sur notre liste, elle est très surprise et me dit d'un air étonné : "*Pourquoi moi ?"*. Je ne lui cache

pas les raisons qui m'ont amené à faire cette démarche et lui réponds : "*Parce que vous êtes une femme et que vous êtes communiste"*. Je lui explique que nous voulons que les femmes soient représentées en nombre tout comme toutes les tendances politiques. Je ne lui cache pas mes idées. Je suis de droite et gaulliste et je ne serai jamais de gauche mais je crois que pour diriger une petite commune, la politique n'a pas grand-chose à faire et que ce qui compte, à mes yeux, ce sont les bonnes volontés. Je lui démontre aussi que sans les voix de gauche nous n'avons aucune chance de battre Sicard, Sorbe et leurs amis. Je crois que Danielle et Jack sont satisfaits de mes explications et Danielle accepte mon offre, encouragée, sans réserve, par Jack.

Jean Baude est un retraité qui, depuis quelques années, vit définitivement à Preuilly dans une maison qui fût auparavant sa résidence secondaire. C'est un ingénieur en génie civil, ancien conducteur de travaux, spécialisé dans la construction d'usine. Il était déjà en retraite lors des dernières élections et son nom avait été évoqué par Sicard pour figurer sur la liste. À l'époque je n'y avais pas été favorable parce qu'il était retraité et que sur la liste en question, il y en avait déjà plusieurs. Cette fois, il n'y a que Jules Bocquet et un second ne sera pas trop. Quand je rends visite à Jean Baude, il accueille ma démarche sans trop de surprise et sans me poser trop de questions il accepte ma proposition bien qu'il ait toujours été en bons termes avec Sicard et Sorbe. Le fait d'avoir Jean Baude avec nous est une bonne chose car il n'est pas certain qu'il aurait refusé de figurer sur la liste concurrente. Quoiqu'en discutant avec lui il me soit apparu qu'il était plutôt critique à l'égard de Sicard et de Sorbe et plus près de notre conception de la vie municipale.

Il reste une place à pourvoir. Nous hésitons entre plusieurs : René Gredat, Olivier Cromwell et Pascal Gonnet. Je suis toujours chargé de la démarche. René Gredat demande à réfléchir et décline finalement l'offre, il n'est pas prêt à s'engager, mais m'assure néanmoins de son soutien. Pour Lili, c'est la même chose sauf qu'il refuse immédiatement, il a fait deux mandats tumultueux avec Sicard et bien que très près de nous, il ne souhaite pas recommencer. Je contacte Pascal Gonnet en dernier. Il n'hésite pas pour me donner son accord. Il sera le plus jeune de la liste. À cette époque, c'est un jeune dynamique et sympathique, il habite avec son épouse la maison de Marcel Devaux qu'il a achetée en viager avec l'aide de ses parents. Il vient d'être le premier bâtonnier de la nouvelle Saint-Vincent. Il a l'intention d'être vigneron et a loué, à cet effet, un vignoble à Quincy. Il se dit déterminé à réussir dans cette voie, c'est du moins ce que nous croyons, lui est sûr de sa réussite. Il a eu maille à partir avec le clan Sorbe qui lui a subtilisé les vignes de Marcel Devaux à Preuilly par le biais des SAFER qui privilégient les exploitants déjà installés ou possédant les diplômes nécessaires à leur installation, ce qui n'est pas le cas de Pascal Gonnet. Ses parents, commerçants à Bourges, sont bouchers. Ils ont une résidence secondaire à Preuilly où ils comptent bien venir à la retraite. En attendant, ils se sont fait inscrire sur la liste électorale de Preuilly afin de pouvoir voter dans la commune, ils seront parmi nos plus fidèles partisans.

Notre liste est bouclée quelques dizaines de jours avant les élections. Elle a fière allure, la société preuilloise y est bien représentée avec trois femmes, deux retraités, des agriculteurs, des salariés, des patrons, des jeunes. Si depuis des lustres une liste a quelque chance de mettre en difficulté le représentant du château et son équipe, c'est bien celle qui vient d'être constituée, même si pour y croire vraiment il faut avoir recours à la méthode Coué. Une première réunion de tous les candidats de la lise est programmée chez moi. Tous sont présents. Le moral est au beau fixe et, pour moi, bien meilleur que celui qui m'habitait les premiers jours qui avaient vu se consommer la rupture. Un point important doit être réglé dans l'immédiat. Il faut désigner une tête de liste. Volontairement, jusqu'à ce jour, nous avions éludé cette question en nous disant qu'une fois la liste constituée, il serait bien assez tôt pour prendre cette décision. En ce qui me concerne, la meilleure des solutions aurait été la candidature de Jules Bocquet. De nous tous, il est celui qui est le plus apte à tenir ce poste mais il est catégorique, il est là seulement pour nous aider, il n'est pas question qu'il soit tête de liste. À partir de ce refus, je vois ce que je voulais par voir, le piège se refermer sur moi. Aucun n'est prêt à occuper la place, le statut de Michel Moreau, dans son travail, ne lui permet pas, Vernet, à la rigueur veut bien être adjoint. Pour les autres colistiers, c'est un non catégorique. Il faut aussi tenir compte que c'est moi qui ai fait le travail de rassemblement et, pour l'ensemble de mes colistiers, il est tout naturel que je sois tête de liste. J'essaie bien de me démener, de livrer un combat d'arrière-garde, il faut que je me

rende à l'évidence, il n'y a que moi qui puisse, dans l'état actuel des choses, prendre la tête de liste et éventuellement devenir maire. Si j'ai donné le meilleur de moi-même pour mettre sur pied une liste crédible, je suis beaucoup moins enthousiaste quant à l'idée de devenir maire de Preuilly. J'ai la responsabilité de l'entreprise sur les bras, les temps sont devenus difficiles pour les affaires et en particulier dans le bâtiment. Il faut se battre sans cesse pour arriver à trouver du travail à une vingtaine de salariés et faire en sorte que les comptes de l'entreprise n'entrent pas dans le rouge avec lequel ils flirtent dangereusement.

Bien sûr l'idée de devenir le maire de mon village de Preuilly est certainement le plus grand des honneurs qui puisse m'être accordé, bien sûr je suis ému et reconnaissant de la confiance que mes colistiers mettent en moi et, pour la forme, je résiste encore un peu en sachant que les jeux sont faits et je ne peux pas me défiler sans mettre à mal ce que nous avons commencé. Je donne mon accord tout en posant quelques conditions. Je ne serai jamais un maire grand patron comme l'est Sicard et comme l'ont été ses prédécesseurs. Je demanderai l'aide de toutes et de tous, les décisions importantes seront prises collégialement.

Nous prévoyons d'organiser une réunion publique à la mairie où, devant les électeurs, nous développerons notre programme, où nous évoquerons les motivations et les raisons qui nous ont déterminés à nous présenter à leurs suffrages. La construction d'une salle polyvalente, une étude sérieuse de la circulation dans le bourg, le réaménagement des bords du Cher et de la plage, la promotion des associations et du sport, un effort particulier pour l'éducation, tout faire pour que les jeunes ménages restent au pays, résoudre les problèmes liés aux transports en commun, sont les axes principaux que nous souhaitons mettre en œuvre. À l'énoncé de ce programme, nous sommes tous pleins d'espoir quant à sa réalisation, nous nous séparons tard dans la soirée, conscients d'avoir fait un grand pas dans la direction des responsabilités que nous sommes prêts à assumer.

Bien qu'étant encore en hiver (le 28 février), nous sommes obligés de laisser la porte et la fenêtre de la mairie ouvertes pour qu'un maximum de participants puissent assister à notre réunion publique. En effet je ne crois pas qu'une réunion publique électorale ait déjà réuni tant de personnes. Il faut dire que de mémoire de Preuillois jamais une municipalité sortante n'avait trouvé, sur sa route, une équipe qui ait quelque chance de la faire trébucher. À quelques exceptions près, le fauteuil de maire avait toujours été occupé par ceux, qu'à la campagne, on appelle les "bourgeois", de gros propriétaires terriens des Thureaux et de Billerat. Tous les membres de notre liste sont là avec leurs familles et avec leurs amis. Il y a aussi des sympathisants, d'autres, simplement des curieux. Nos adversaires ont délégué des représentants en nombre assez important dont Jean-Michel Sorbe, le fils de Jean et Michel Sicard, le fils du maire.

C'est moi qui ouvre les débats. Ce n'est pas dans cette discipline que je me sens le plus à l'aide. J'ai toujours eu des difficultés d'élocution. Je parle trop vite et ai tendance à bégayer, une chance je connais bien mon sujet. Après un début quelque peu laborieux, je commence à présenter les candidats de la liste. Je trace les grandes lignes de notre programme, nos priorités, la manière plus transparente de procéder et la façon collégiale de gérer la commune. Après cet exposé, je donne la parole à ceux, dans l'assistance, qui ont des questions à poser. Le débat s'ouvre. Dans cette discipline je me débrouille mieux que dans un monologue. Mes colistiers ne restent pas muets et prennent, eux aussi, le débat à leur compte. La discussion se corse quand les représentants de nos adversaires posent des questions qui se voudraient embarrassantes nous accusant d'avoir profité de la maladie du maire pour l'attaquer. Nous ne nous laissons pas déstabiliser par cette accusation que nous n'avons pas de peine à récuser.

Sans que personne ne comprenne pourquoi, Pierre Bugeon prend la parole et sort immédiatement de ses gonds. La réunion qui, jusqu'à ce moment, était restée calme et correcte se charge d'électricité. Pierre crie plus qu'il ne parle. Il accuse les familles Sicard et Sorbe de vouloir confisquer la commune à leur profit, il clame que Preuilly en a assez de Sicard et de sa famille qui gèrent la mairie depuis que la commune a un maire. Il ne ménage pas plus Jean Sorbe et les siens, il dénonce la mainmise des deux familles sur la mairie.

Les écarts de langage de Pierre me gênent terriblement comme ils gênent aussi toute l'équipe. L'ambiance bonne enfant de la réunion que nous avions bien maîtrisée et la bonne impression que nous devions avoir faite sur l'assistance semblent avoir disparu. Ils sont rares les participants et les spectateurs présents qui approuvent cette intervention, quant aux tenants de nos adversaires ils sont outrés et la plupart quittent la salle. Autant la réunion avait bien commencé, autant elle se termine dans la gêne et l'indifférence. Quelques membres de la liste dont Jules Bocquet jugent sévèrement Pierre. Il nous faut bien l'admettre, le capital sympathie que nous avions amassé pendant la première partie de la réunion s'est en partie envolé. Si je regrette l'intervention brutale de Pierre je ne la juge pas négative, mais je ne mesure pas, sur le moment, le mal qu'elle risque de porter à notre cause lorsque des électeurs indécis auront à choisir entre deux listes dans l'isoloir. Pourtant ce que Pierre a crié brutalement, beaucoup de Preuillois le pensent mais il n'est pas toujours bon de dire ce que l'on pense.

Quoi qu'il en soit la campagne continue. Aidé par Jean-Michel Vernet je mets au point le texte qui sera joint à notre bulletin de vote dans une enveloppe qui sera envoyée à chaque électeur. Je suis satisfait de notre texte. Il est clair et concis. Il reprend notre programme et nos idées sur la gestion de la commune.

Cette liste a pris le nom de "Liste d'union pour la défense des intérêts communaux". La réunion publique a été le point de départ de la campagne électorale, il ne faut pas laisser retomber la pression. Toujours avec Vernet, je mets au point une lettre ouverte des conseillers sortants opposés au maire, destinée à nos électeurs. Que sont Jules Bocquet, Solange Beurdin, Michel Moreau, Jacques Gaudichet, Édith Bugeon et Fernand Bugeon. Par cette lettre, nous expliquons les raisons qui nous ont poussés à prendre la position qui fut celle que nous avons eue pendant la mandature écoulée et qui furent à l'origine de la liste que nous soutenons.

Nous avons pris un avantage certain en partant les premiers et en choisissant le terrain sur lequel nous nous préparons à livrer combat. Nos adversaires ne réagissent pas tout de suite Sicard est encore en convalescence et n'a pas encore réapparu à la mairie. Sorbe pourrait bien avoir quelques difficultés à mettre sur pied une liste crédible. Pendant quelques jours nous nous demandons même s'ils n'ont pas décidé de ne pas repartir mais des bruits courent sur quelques noms qui pourraient figurer sur la liste adverse. Il nous faut attendre l'arrivée chez les électeurs du courrier électoral contenant le bulletin et la profession de foi présentée par Sicard pour connaître enfin la liste de nos adversaires. Elle est significative de la difficulté qu'a rencontrée le couple Sicard-Sorbe pour mettre sur pied une équipe consistante. En effet, on y trouve deux Sicard, Pierre le maire et son fils Michel, le chef de culture de la Motte, Gérard Bodin qui, on le saura plus tard, n'a pas pu faire autrement que de répondre favorablement aux sollicitations de son patron. On trouve deux Sorbe, Jean le père et Jean-Michel le fils et, par-dessus le marché, le gendre Grandhomme. Les autres colistiers sont de proches amis de Jean Sorbe, les deux conseillers sortants qui étaient restés fidèles à leur maire et à leur ami, il s'agit de Jacques Giard et de Marcel Chéritat. Enfin on retrouve aussi Robert Aussiette certainement un peu revanchard pour n'avoir pas été retenu dans la tentative de liste d'union et Nadine Morineau qui est en bons termes avec les deux camps mais qui n'a pas résisté à la tentation d'être élue sur la liste du maire sortant et puis, son mari est un intime de la famille Sorbe. Jean-Claude Debeuret avait promis à Jean-Paul et à Marie-Solange Hochedel de rester neutre, mais comme nous le craignions, il n'a pas tenu sa promesse et il figure sur la liste de nos adversaires. C'est certainement l'impression de se ranger dans le camp du gros propriétaire qui l'a amené à renier.

Je suis surpris par le contenu de la profession de foi de ceux que l'on peut appeler les "légitimistes". En premier lieu, ce qui frappe c'est leur dénomination. Ils ont tout simplement changé un mot de la nôtre, au lieu de "liste d'union pour la défense des intérêts communaux", ils ont opté pour "liste pour une meilleure défense des intérêts communaux". Quant au programme, le manque d'imagination est flagrant et il faut bien le reconnaître pour ce qui est de la communication, j'ai la très nette impression que nous avons gagné la première manche. Ils ont tout simplement repris les grandes lignes de notre programme accompagnées d'une mise ne garde contre notre inexpérience.

Peut-être sommes-nous, à ce moment-là, un peu optimistes en ne tenant pas assez compte des habitudes, de la confiance aveugle de beaucoup de conformistes, de la prime aux sortants. Le bilan du maire, il faut bien l'admettre n'est pas si mauvais que cela si on ne tient pas compte de la méthode. Enfin, en cette veille d'élection, le principal c'est de garder confiance et de croire en notre succès.

Le jour de la grande explication est arrivé. Je suis à l'ouverture du bureau de vote avec Michel Moreau. L'un de nous reste comme assesseur au bureau. Celui-ci est constitué de trois membres du conseil sortant qui sont renouvelés plusieurs fois dans la journée. De toute façon, je reste à la mairie toute la journée sauf au moment du déjeuner. Cette présence est très importante, elle me permet de rencontrer tous les électeurs qui défilent et de discuter avec eux. J'essaie de deviner quel sera leur choix. Certains sont distants, les autres ont un sourire ou un coup d'œil complice qui donne espoir. L'arrivée d'une famille ou d'un groupe d'amis qui vient voter ensemble donne quelques sueurs froides. Je guette sur la liste électorale les abstentions, celles qui nous sont favorables et celles dont nous risquons d'avoir besoin, celles qui vont manquer à nos adversaires.

Si Jean Sorbe est toujours aussi fermé, il n'en est pas de même de Sicard qui, lui aussi, reste à la mairie toute la journée, souriant et affable. Il n'a réapparu à la mairie que depuis quelques jours et, ce matin-là, il semble guéri, en pleine forme, saluant, lui aussi, tous les électeurs. La tension monte au fur et à mesure que l'heure d'ouverture de l'urne approche. J'ai de moins en moins confiance, ma belle assurance comme celle de mes colistiers fait place peu à peu à l'angoisse. Je me souviens que je ne suis pas le premier à essayer de vider le maire en place. La victoire, si victoire il y a, tiendra du miracle. Avant que ne sonne l'heure de la clôture du scrutin fixée à 18 heures, les candidats des deux listes sont arrivés. Tous ont l'air grave, ils ne sont pas les seuls, la mairie est pleine comme un œuf, une petite foule attend à l'extérieur.

Cette fois c'est fini. Six heures ont sonné à l'horloge. Les deux cadenas qui ferment l'urne sont ouverts par le garde-champêtre. Elle est vidée sur la table. Preuilly a bien voté, presque 90 %. La réponse du pays à six ans d'affrontement entre le maire et son conseil est là, étalée dans les enveloppes sur la table. Les conseillers sont assis autour, pour certains c'est peut-être la dernière fois, pour les autres nous allons le savoir. Il faut avoir les nerfs solides. Elle est longue la litanie des noms énumérés un par un. Si beaucoup de bulletins des deux listes sont complets et facilitent, de ce fait, le travail de ceux qui remplissent les feuilles de décompte, le plus grand nombre est panaché. À ce moment, il faut faire très attention, le nombre de noms inscrits ne doit pas dépasser le nombre de conseillers à élire c'est-à-dire onze. Au fur et à mesure que le dépouillement avance, il apparaît que le scrutin sera serré et, jusqu'au dernier moment, je balance entre espoir et découragement.

Les dernières enveloppes sont vidées. Les derniers bulletins déchiffrés. Les derniers bâtonnets alignés dans leur case. Les scrutateurs comptent et recomptent. Ils sont d'accord. Officiellement les résultats sont proclamés. Ces résultats, je les connais. J'ai suivi la progression du dépouillement et j'en ai connu le résultat en même temps que les scrutateurs dont je fais partie. Ces résultats me désespèrent. Je suis terriblement déçu comme jamais je n'aurais cru que cela soit possible. Aucun représentant de ma liste n'est élu. En revanche ils sont quatre de la liste adverse à avoir passé la barre de la moitié des inscrits. Ce sont Pierre Sicard, Jean Sorbe, Nadine Morineau et Marcel Chéritat. L'élection de ces quatre conseillers ne tient qu'à quelques voix. Entre eux et ceux des deux listes qui sont restés sous la barre il n'y a que deux, trois et au plus dix voix qui les séparent.

Pour mes amis comme pour moi c'est un peu comme si le ciel nous était tombé sur la tête. Je suis persuadé que tout est perdu. Qui pourrait croire qu'au deuxième tour, sept d'entre nous pourraient inverser la vapeur et garder la majorité au conseil. En ce qui me concerne je n'y crois pas et mes amis font la même analyse. Je suis humilié et l'attitude triomphante de nos adversaires, leurs visages épanouis, leurs larges sourires me font mal. J'avais présumé de mes forces, j'étais tellement sûr de pouvoir faire ce que personne, à ce jour, n'avait fait, déboulonné le maire de Preuilly. Je donne rendez-vous à mes colistiers pour le lendemain, à la maison. Il nous faut bien une journée pour retrouver nos esprits.

Si le lundi matin, je suis encore désabusé, j'ai plus tard une envie folle de revanche, je ne suis pas abattu et je ne peux pas croire que notre rêve de sortir la commune des mains de ceux qui l'ont dirigée jusqu'à ce jour. En particulier des mains de cette famille dont la présence à la mairie se confond avec sa création à l'époque de la Révolution. Curieusement l'affrontement que je viens de vivre a radicalisé ma pensée. Il n'y a pas encore longtemps je trouvais tout naturel que les gens du château se succèdent à la mairie du pays pendant des décennies, maintenant je trouve cela insupportable.

J'ai toujours la photocopie de la liste électorale. Je l'étudie longuement, refais mes comptes, soupèse encore une fois les intentions de vote que je prête à chaque électeur, essaie de dénicher parmi les quelques dizaines d'abstentionnistes ceux qui seraient susceptibles d'apporter leur voix à notre cause. J'en découvre une dizaine. Il faudra les contacter dans la semaine, les convaincre de venir voter et s'il le faut, aller les chercher. Il est 19 heures quand mon équipe arrive à la maison. Eux aussi, dans l'ensemble, ont récupéré de la déception de la veille. Ils sont prêts à reprendre le combat pour la deuxième manche, même si l'espoir de l'emporter est des plus mince.

Il faut, dans un premier temps, désigner ceux d'entre nous qui se présenterons au deuxième tour. En effet, quatre membres du conseil ont été élus sur la liste adverse. Il ne reste plus que sept sièges pourvoir, quatre de nos coéquipiers doivent se retirer. Il n'est pas question de faire du favoritisme. Nous décidons que ne resteront en piste que ceux qui ont obtenu le plus de voix, les laissés-pour-compte sont Jules Bocquet, Jacques Gaudichet, Pascal Gonnet et Pierre Bugeon. La diatribe de Pierre à la mairie pendant notre réunion publique ne lui a pas porté chance. C'est lui qui fait le plus mauvais score. Pour Pascal Gonnet on peut croire qu'il n'est pas encore bien connu. Pour Jacques Gaudichet et Jules Bocquet c'est plus grave et, à mon avis, ils n'ont pas, loin s'en faut, mérité ce classement, un classement à relativiser dans la mesure où la différence de voix avec ceux qui restent en lisse n'est pas significative. Si Gaudichet a un caractère ombrageux et ne s'est pas fait que des amis, pour Jules Bocquet je ne comprends pas, de nous tous c'est celui qui s'est le plus impliqué dans la vie communale, payant de sa personne pour servir partout où l'on avait besoin mais c'est peut-être cet engagement qui a provoqué une sorte de jalousie de la part de quelques incapables à en faire autant. En tout état de cause, les quatre peuvent se retirer la tête haute. S'ils ont moins de voix que ceux qui restent ce n'est que quelques-unes, deux entre Jules Bocquet et Marie-Solange Hochedel et une dizaine en ce qui concerne Pierre Bugeon. Je regrette profondément le retrait de Jules Bocquet. Son intégrité, sa bonne volonté, sa disponibilité en faisaient le personnage de notre groupe le plus utile pour la commune et, malgré sa volonté de ne pas jouer les premiers rôles, il n'aurait pas manqué de se rendre utile si nous arrivions à nos fins dans cette élection. Nous sommes prêts à faire une exception et à demander à l'un ou à l'une de ceux qui vont se maintenir de lui céder sa place mais il ne nous laisse pas faire cette proposition. Il est intransigeant, il n'est pas question qu'il prenne la place de l'un d'entre nous mais il nous assure de rester à nos côtés quoi qu'il arrive.

Nous décidons d'envoyer aux électeurs une nouvelle profession de foi toute simple, mais explicite. Elle reprend les titres de notre programme et surtout comporte une indication importante qui consiste à conseiller aux électeurs de voter pour la liste entière, sans panachage, cette condition étant essentielle pour que nous puissions garder la majorité. Comme au premier tour, c'est nous qui tirons les premiers.

Je n'ai pas le souvenir exact du jour où dans les boîtes à lettres ou sous les portes des Preuillois est glissée une feuille anonyme mais dont le contenu situe très bien la provenance. Sur ce document il est écrit les pires choses sur l'ensemble des candidats de notre liste, sur la façon dont nous avons mené notre campagne, on nous accuse d'être des menteurs et des renégats qui n'ont pas hésité à attaquer Pierre Sicard malade et ne pouvant pas se défendre. En bref, nous sommes la racaille qui ose s'attaquer aux gens de bien. Je réagis très vite. Il n'est pas question de laisser le dernier mot à ce torchon. Il nous reste un après-midi et une nuit pour mettre au point une réponse et à la distribuer. C'est moi qui me charge de la rédaction. L'outrance du billet de nos adversaires donne des angles d'attaque intéressants. Je soumets mon texte à Jean-Michel Vernet qui, en bon diplomate, en, atténue la rudesse. Notre réponse peut être un avantage supplémentaire à condition de ne pas rentrer dans la

calomnie mais, au contraire, elle nous permet de nous justifier sur des points précis et de réfuter fermement tout ce qui nous est reproché. Je réunis encore une fois toute l'équipe, ceux qui repartent comme ceux qui restent pour les tenir au courant de cet échange de courrier original.

Pierre Bugeon qui a mal digéré notre premier tour vient avec un billet qu'il a écrit avec du vitriol. Il l'a intitulé "Au pays des Bénis-oui-oui" appellation que j'avais remis au goût du jour pour désigner les colistiers de Sicard et de Sorbe et tous ceux des Preuillois qui s'en remettaient à eux sans discuter. Le billet de Pierre est un petit chef-d'œuvre. Il l'a photocopié et en a distribué des exemplaires à chacun d'entre nous. Michel Moreau a la bonne idée de le faire lire à Robert Christian et à sa femme. Il est professeur aux Beaux-Arts à Bourges et habite depuis peu à Preuilly. Rémone Moreau a été la nourrice de leur fille et ils sont restés amis.

À propos des Christian, j'ai une anecdote à raconter qui n'a rien à voir avec les élections. L'affaire remonte à un an avant les élections. La gauche vient de gagner, dans l'euphorie du moment certains qui se réclament de cette dernière, remettent au goût du jour le baptême républicain. C'est le cas de la famille Christian qui est venue à la mairie demander ce sacrement laïque pour leur fille Camille. Ce baptême avait été inventé par les révolutionnaires de la grande révolution. On ne peut pas dire qu'à l'époque cette petite manifestation symbolique ait enthousiasmé le maire qui n'avait pas voulu se prêter à ce qu'il considérait comme une mascarade. Il avait donc demandé à Jules Bocquet, alors premier adjoint, d'officier à sa place. Ce dernier n'est pas plus intéressé que son maire et prend comme prétexte l'heure fixée par les parents, midi, qui ne correspond pas à sa tranche de temps libre car il est invité à déjeuner chez des amis. C'est donc moi, le deuxième adjoint, qui est désigné pour administrer ce sacrement bizarre qui n'avait peut-être jamais été octroyé à Preuilly, même au temps de la révolution. J'accepte donc cette mission, certainement pas par conviction, pour moi ce genre de manifestation n'a aucun intérêt pour la simple raison qu'il ne donne suite à aucun acte d'état civil officiel mais plutôt par curiosité et aussi par sympathie pour ce couple qui vient juste de se fixer dans la commune.

Robert Christian apprécie le texte de Pierre Bugeon et l'idée lui vient de le monter sur une bande dessinée. Le résultat dépasse tout ce que nous aurions pu imaginer. Mais après avoir réfléchi avec l'équipe, nous décidons de ne pas la distribuer à l'ensemble des électeurs mais seulement aux sympathisants pour leur relever le moral. Il ne faut pas choquer ceux qui, dans un premier temps, ont voté pour Sicard et Sorbe et qui, maintenant, les sachant élus s'apprêtent peut-être à voter pour nous et établir ainsi un certain équilibre. Nous savons aussi que le papier anonyme de nos adversaires a plutôt été mal perçu alors que notre réponse semble avoir fait mouche. C'est curieux, mais ce duel à coup de communiqués musclés me donne l'impression que, dans ce second tour, nous venons de reprendre un certain avantage.

La journée qui s'éveille ce dimanche matin va être capitale pour l'avenir de Preuilly. Bien malin celui qui peut devenir quelle en sera la conclusion. Tout ce que je sais c'est que ce résultat sera un triomphe pour l'une des deux équipes et un désastre pour l'autre. J'arrive à la mairie avant 8 heures. Michel Moreau me suit de près, Pierre Sicard est déjà dans la place avec le garde-champêtre. Je le salue sèchement sans lui prendre la main qu'il me tend. En six ans de coexistence c'est la première fois que je ne lui rends pas une marque de politesse. L'angoisse me monte à la gorge. Je suis comme dans un état second. Lorsque je retrouverai mon calme je regretterai mon geste, cette attitude n'était pas très fair-play. Le bureau de vote ouvert, je reste à la mairie comme le dimanche précédent. Je recommence à scruter les visages des électeurs qui défilent et qui glissent leur enveloppe dans l'urne. Pierre Sicard, lui aussi, reste à la mairie. L'un et l'autre, nous saluons les Preuillois qui font leur devoir civique. Il y a ceux qui habitent la commune et ceux de l'extérieur qui sont inscrits sur la liste électorale. J'ai le plaisir de m'apercevoir que certains qui n'étaient pas venus au premier tour sont bien là cette fois. La plupart je les avais contactés dans la semaine, ma campagne n'a donc pas été vaine. J'espère que c'est bien pour voter pour ma liste qu'ils se sont déplacés. Dans cette catégorie d'électeurs, il y a ma grand-tante Églantine Devaux. Elle a plus de 90 ans et réside à la maison de retraite de la Noue à Vierzon mais elle est toujours inscrite sur la liste électorale de Preuilly. Avec l'accord de sa fille, je vais la chercher accompagné par ma mère. La brave femme n'a plus tout à fait

ses esprits, tans pis, on lui explique bien l'enjeu du scrutin. Avant d'arriver à la mairie, nous lui donnons le bulletin qu'elle doit mettre dans l'enveloppe et glisser dans l'urne. L'opération me donne des sueurs froides, la brave femme est un peu perdue, il faut que je l'accompagne dans l'isoloir où je la laisse seule avec son bulletin et son enveloppe. Elle en sort enfin, le bulletin est bien à sa place à l'intérieur de l'enveloppe qu'elle dépose dans l'urne. Le plus dur est fait, j'ai un peu honte d'en arriver à cette extrémité, mais nos adversaires n'ont pas hésité à employer les mêmes moyens.

Je ne saurais expliquer pourquoi mais au fur et à mesure que la journée s'avance, la fébrilité qui m'habitait le matin fait place à une certaine confiance, peut-être que les regards complices et bienveillants ont été plus nombreux que pour le premier tour et les regards fuyants plus rares. Il y a aussi un autre signe. De temps en temps, il faut faire le ménage dans l'isoloir et enlever les bulletins qui y ont été laissés par les électeurs après qu'ils aient fait leur choix entre les deux listes. Je me charge de cette besogne et, se faisant, j'ai la très nette impression que les bulletins de nos adversaires sont plus nombreux que les nôtres ce qui pourrait vouloir dire que c'est notre liste qui a été glissée dans les enveloppes.

Il est 18 heures. C'est l'heure de vérité. Dans quelques minutes se sera le triomphe pour les uns et la déroute pour les autres. Curieusement moi, le fébrile, je suis calme, comme détaché des réalités. La lecture des noms des candidats à haute voix commence, inexorable. Dès les premières minutes les sept noms de notre liste prennent quelques longueurs d'avance quand je donne un coup d'œil sur les fiches où Sylvie Sorbe aidée par Solange Beurdin alignent ensemble les bâtonnets. Un bonheur sans nom m'envahit, j'ai l'impression de planer au-dessus de la salle de la mairie, je regarde mes colistiers, ils ont l'air grave, peut-être peinent-ils à croire ce qui se dessine et qui semble être une victoire. Nos adversaires sont sombres. Si la première manche leur a souri, si en toute logique ils pouvaient croire en leur victoire, la seconde, la principale, leur échappe, ils la perdent et ils en sont conscients.

Le dernier bulletin est lu. Les derniers bâtonnets sont alignés. Je savoure cette petite pause où tout le monde se tait, où seuls les stylos crissent sur les documents électoraux officiels, où ceux qui sont assis autour de la grande table savent, où ceux qui sont debout dans la salle, dehors sur la place, attendent en faisant silence. Ils ne savent pas encore que nous sommes élus, tous les sept, avec une confortable marge d'avance. L'écart est plus important que pour le premier tour, de quelques voix il est passé à plus de trente. La victoire est incontestable et incontestée.

Sicard est peut-être le seul de son équipe à continuer à faire bonne figure, mais son tremblement habituel s'est accentué. Calmement, il proclame les résultats.

Jamais de mémoire de Preuillois une telle foule avait attendu un résultat d'élections. La mairie est pleine comme un œuf. La porte et la fenêtre sont ouvertes, à l'extérieur c'est une véritable foule un peu comme si tout Preuilly s'était donné rendez-vous. Le brouhaha cesse et le silence s'installe. Sicard élève la voix et proclame les résultats. Cette annonce qui dépasse toutes les espérances est saluée par une clameur immense et par des applaudissements fournis. Je suis heureux. Ma première pensée va à mon père, mon père qui avait été humilié par ces Preuillois qui venaient de m'offrir la victoire. Nos partisans sont là, en grand nombre, un nombre qui augmente de minute en minute. Les quatre élus du tour précédent ne s'attardent pas, accompagnés par les battus, ils quittent la mairie sous le regard goguenard de la foule qui les avait peut-être, pour une certaine partie, applaudis le dimanche précédent. Le comportement de la foule tient à peu de chose. Une semaine avant ce jour, elle n'avait pas cru en nous et acceptait la victoire de nos adversaires, maintenant elle applaudit à sa défaite.

Michel Moreau m'accompagne à Lury pour porter les documents officiels du scrutin avec les résultats comme la loi le demande. Beaucoup de représentants des autres communes sont arrivés. Ils nous félicitent. Je suis toujours sur mon petit nuage. Michel, lui, n'en revient pas. Il savoure notre résultat un peu comme une vengeance.

Pascal Gonnet en attendant que sa carrière de vigneron lui permette d'en vivre, a étendu son activité au négoce du Champagne, du Cognac et de quelques autres spécialités de vins et de spiritueux.

Avec Jules Bocquet, nous nous étions promis qu'en cas de victoire, nous arroserions celle-ci au champagne et que nous en partagerions les frais. Avant de partir pour Lury, je demande à Pascal de livrer le champagne qui sera nécessaire pour abreuver tous nos amis, à la maison, où je leur ai donné rendez-vous. Quand, avec Michel, nous rentrons chez moi, nous nous trouvons devant une véritable invasion. On a l'impression que tout le village s'y est donné rendez-vous. La cuisine, la salle de séjour sont pleines, la cour n'est pas trop grande, Jules Bocquet n'en finit pas de déboucher les bouteilles. Encore une fois nous pouvons apprécier sa largesse d'esprit. Il aurait pourtant bien eu à se plaindre du sort que lui avaient réservé les électeurs lui qui avait tant donné pendant les six ans écoulés, lui sans qui nous n'en serions pas là où nous en sommes aujourd'hui.

Je n'en finis pas de répondre au téléphone. La nouvelle de la victoire s'est répandue comme une traînée de poudre, la soirée sera longue et ce soir-là j'oublie de dîner, je vis l'une des journées qui comptera le plus dans ma vie. Ce jour là, la vie est belle et tous les ennuis que je peux avoir sur le plan professionnel ou familial me semblent bien loin.

L'élection du maire doit avoir lieu dans la semaine qui suit, en principe le samedi ou le dimanche. C'est encore Pierre Sicard qui, jusqu'à l'élection du nouveau maire par le conseil, règle les affaires courantes et qui doit convoquer le conseil municipal. L'assemblée est convoquée pour le samedi matin. Je ne saurais dire si c'est le bonheur que procure la victoire ou la réalité du moment, mais j'ai le souvenir que ce samedi matin là, comme le dimanche précédent, le soleil brille dans le ciel clair, le printemps est magnifique comme il sait l'être dans notre Berry.

Tous les élus sont bien là au rendez-vous. Voilà maintenant douze ans qu'avec mes collègues conseillers nous nous asseyons pour délibérer autour de la grande table ovale. Voilà déjà six ans qu'au cours d'une semblable réunion, j'avais été avec Michel Moreau, à l'origine d'une petite révolution de palais, une révolution qui n'avait pas affecté la marche des affaires de la commune mais qui allait prendre une importance que personne, à l'époque, n'avait pressentie. La bombe avait été amorcée et l'explosion vient d'avoir lieu. Maintenant il reste à reconstruire du nouveau. Les deux clans sont assis côte à côte. Les quatre de l'équipe Sicard, Sorbe, Nadine Morineau et Marcel Cheritat et les sept majoritaires de mon équipe. J'écris mon équipe car il est sûr que sans moi, tout en restant modeste, le grand chambardement que nous venons d'offrir à Preuilly n'aurait jamais eu lieu tant il est vrai que c'est bien moi qui en ai été la cheville ouvrière, incité et poussé par Michel Moreau. Il est à peu près certain que, sans lui, je n'aurais pas bougé, j'en ai été surtout l'élément fédérateur mais je n'oublie pas que cette équipe est avant tout un groupe dont les membres sont, dans ma pensée, tous placés sur un pied d'égalité, sans premier et sans dernier. Michel Moreau est triomphant, Jean-Michel Vernet est satisfait, je compte beaucoup sur lui, Marie-Solange Hochedel et Danielle Chaillou sont tous surpris de se retrouver là, Solange Beurdin qui a déjà vécu plusieurs élections de maire comme secrétaire de mairie n'est pas dépaysée mais peine à réaliser qu'elle va, avec nous, pousser son ancien patron sur la touche, Jean Baude ne semble pas se poser de questions.

Pierre Sicard est à sa place. Il fait durer le prologue, il parle, il parle, il donne des conseils pour l'organisation du scrutin. J'ai l'impression qu'à ce moment-là il croit que c'est encore son nom qui sortira de la petite boite en carton, inscrit sur les petits carrés de papier. Après son monologue d'où a filtré, malgré tout, un certain désarroi, notre ancien maire donne enfin la parole au doyen d'âge, Jean Baude. Celui-ci organise le scrutin en suivant un protocole bien établi. Sylvie Sorbe a déjà préparé les petits carrés de papier qu'elle distribue. Bien entendu, je me déclare candidat, Jean Sorbe propose la candidature de Sicard. Ce scrutin est très attendu par une assistance que je n'avais jamais vue aussi nombreuse pour assister à une séance de conseil municipal consacrée à l'élection d'un maire. Comme lors de la soirée électorale, la mairie est pleine et une petite foule attend sur la place. Les bavardages cessent avec le commencement des opérations de vote. Elles ne durent que quelques minutes, le temps d'inscrire un nom, de ramasser les bulletins, de les dépouiller et le résultat est proclamé, sans surprise, par Jean Baude. Je suis élu maire avec sept voix contre quatre à Sicard. À partir de cet instant, c'est moi qui préside le conseil et qui prend la direction des opérations d'élections des adjoints dont le résultat est, lui aussi, sans surprise. Jean-Michel Vernet est le premier adjoint, Michel Moreau le deuxième et Jean Baude, le troisième. C'est la première fois qu'un troisième adjoint

est élu à Preuilly comme la loi l'autorise. Nous ne serons pas trop de quatre pour mener à bien les affaires de la commune. Les scores de l'élection des adjoints sont les mêmes que le mien sauf pour Jean Baude qui obtient une voix de plus, l'un de nos adversaires a voté pour lui mais je ne saurais dire lequel.

Cette fois, le combat est terminé. Pierre Sicard n'est plus le maire. Son équipe est minoritaire. À partir de cet instant Jean Sorbe, qui avait été à l'origine de la magouille qui avait amené l'électorat du précédent conseil et la brouille qui s'en suivie, a perdu toute influence.

C'est curieux, alors qu'à cet instant, je devrais savourer notre victoire, je suis plutôt envahi par une impression de gêne et je suis tendu depuis l'ouverture de la séance. Je réalise qu'avec mes amis nous venons de déposer le tenant d'un système qui avait considéré Preuilly comme sa chasse gardée. Un ancêtre de Madame Sicard était déjà maire de Preuilly pendant la Révolution, son arrière-grand-père, son grand-père, son père, son mari se sont succédé à la tête de la commune avec seulement quelques petites interruptions, une véritable dynastie avait pris racine à Preuilly et y avait prospéré. Pour les Preuillois dont je suis, cette dynastie était acceptée. Ceux qui osaient la remettre en cause, étaient le plus souvent déconsidérés par leurs concitoyens. Cette dynastie plus que bicentenaire, je suis à l'origine de sa disparition, d'avoir osé ce grand chambardement me trouble, moi qui suis plutôt conservateur par nature.

Pierre Sicard est encore à sa place habituelle, à la place où les maires se sont toujours assis pour présider l'assemblée municipale. J'ai l'impression qu'il ne se rend pas compte de ce qui vient de se passer. Je sais qu'il est malade et que, par moments, il n'a pas tous ses esprits et, à ce moment précis, je crois bien qu'il est ailleurs, sur un nuage, déconnecté de la réalité, il continue de sourire, de discuter de tout et de rien comme à son habitude, mais peut-être que cette attitude est aussi du courage, c'est peut-être un certain panache. Lorsqu'il se décide à partir, ses amis sont relevés depuis longtemps et quand il sort, je me demande s'il reviendra un jour assister au conseil.

Pour Jean Sorbe, ce sont aussi des sentiments mitigés qui m'habitent. Jusqu'à l'élection de 1977, il avait été un ami. J'aimais me retrouver à la table de son café, autour de laquelle je retrouvais mes camarades, les maçons. Pendant de nombreuses années, je suis allé chez lui téléphoner presque journellement. J'aimais cette ambiance un peu grégaire où je me complaisais avec les gens du petit monde que je retrouvais là-bas et, pour être franc, je le regrette encore.

Je crois bien que ce sont les applaudissements de l'assistance et de mes partisans qui me font revenir à la réalité. Le mauvais moment est passé, maintenant je la déguste, notre victoire, ma victoire. À ma sortie de la mairie, je suis sur le seuil lorsque les applaudissements crépitent. Je savoure ce qui nous arrive, ce moment, dans les rêves les plus fous, je ne l'ai jamais rêvé aussi beau. Je sais qu'il va falloir revenir à la réalité, qu'une rude tâche nous attend, que beaucoup de ceux qui ont cru à nos promesses, attendent maintenant que nous passions aux actes. Tout a une fin. Cette fois les élections sont bien finies, la foule se disperse petit à petit. Sicard et Sorbe sont partis depuis longtemps déjà, mes colistiers aussi sauf Michel Moreau, mon plus fidèle soutien, sans lui nous n'en serions pas là. Longtemps après ce jour, je me rendrai compte que je n'avais peut-être pas été juste avec lui à ce moment-là. En effet, il n'est que deuxième adjoint. Depuis le début de notre aventure le poste de premier adjoint était promis à Jean-Michel Vernet qui avait une formation intellectuelle bien supérieure à la nôtre. S'il rend d'éminents services au début de notre mandat, il sera de moins en moins présent jusqu'au jour où il donnera sa démission d'adjoint. Longtemps après ce jour, je me rendrai compte qu'en ne mettant pas Michel à la place qui avait la sienne pendant la campagne électorale, c'est-à-dire la première derrière le chef de file que j'étais devenu, je venais d'enfoncer un coin dans les liens d'une amitié qui avait toujours été sans faille et qui, malgré tout, restera profonde.

Sylvie Sorbe est restée avec nous à la mairie pour faire un peu de rangement et finir de remplir quelques documents administratifs. Cette fois, elle n'a pas menacé de démissionner comme en 1977, il faut dire qu'elle ne serait pas certaine de retrouver un emploi à sa mesure. Je la mets à l'aide tout de suite en l'assurant que je n'ai nullement envie de lui chercher de mauvaises raisons. Bien au contraire,

s'il veut jouer le jeu, elle aura beaucoup plus de liberté et de responsabilités qu'avec Sicard qui ne lui laissait aucune initiative. Elle semble soulagée après notre conversation même si pendant douze ans, chacun à notre place, nous resterons sur nos gardes, douze ans au cours desquels nous travaillerons journellement ensemble, cette collaboration sera exemplaire et sans le moindre accroc.

La tâche qui nous attend mon conseil et moi est immense. Malgré tout ce qui a été réalisé dans la commune par nos prédécesseurs, Preuilly nous apparaît comme un champ en jachère. Il y a à faire partout. Pendant la campagne électorale, nous avons promis, il va falloir tenir nos promesses, établir une véritable concertation au sein du conseil municipal, ne plus le mettre devant le fait accompli comme cela avait toujours été l'habitude. Les trois adjoints devront m'aider véritablement. Il ne faut pas oublier que le temps libre m'est compté, que j'ai une entreprise sur les bras avec 18 salariés qui attendent du travail et un salaire à la fin du mois.

Pierre Sicard est encore conseiller général. Quelques semaines plus tard il sera même sénateur, le brave sénateur Durand a bien voulu attendre pour partir dans un autre monde que son poulain ait perdu son fauteuil de maire. Que se serait-il passé s'il avait fallu livrer bataille contre un sénateur ? Dieu seul le sait. Ce que je sais c'est que c'est un Sicard tout requinqué qui vient s'asseoir à la table du conseil, tout heureux de sa promotion et pas du tout revanchard. Il est à l'origine du syndicat de ramassage scolaire, l'un des premiers du département et certainement le plus important. Quand le conseil forme ses commissions et désigne les délégués auprès des divers syndicats, il sollicite le conseil de bien vouloir le nommer délégué auprès de ce syndicat dont il a toujours assuré la présidence. Nous lui laissons de bon cœur cette représentation et cela d'autant plus que c'est le conseil général qui finance ce syndicat à plus de 90 %. Sicard était aussi président du syndicat d'adduction d'eau potable de Preuilly, Sainte-Thorette, Quincy et Limeux, c'est Jean Baude qui en devient le délégué à sa place et qui élu président, ce syndicat ayant son siège à Preuilly. Notre adjoint a une formation d'ingénieur qui lui permet de diriger ce syndicat de main de maître. Quant à moi je garde ma fonction de délégué auprès du syndicat pour le CES où je me sens à mon aise.

Le dossier qu'avait préparé Sicard pour des travaux de voirie sur la route de Limeux est enfin bouclé par l'équipement et prêt à être mis en adjudication. Le financement est trouvé. Il bénéficie d'une subvention du conseil général et Sicard avait négocié un prêt auprès d'un établissement financier. L'adjudication de ces travaux sera mon premier acte officiel concernant l'investissement dans la commune. Ce ne sera pas le dernier. D'autres suivront, nombreux, et sur un rythme accéléré pendant les douze ans qui me verront dans le fauteuil de maire.

Preuilly a fait sa révolution. Une nouvelle ère s'ouvre devant nous. Je suis enthousiaste et porteur d'espoir.

Epilogue

Je viens de décrire ce que fut l'essentiel de ma vie publique. S'il me fallait évoquer ce que furent les douze années qui ont suivi ces journées mémorables, il me faudrait encore noircir des dizaines de pages blanches et je ne m'en sens pas le courage. De cette vie publique, je garde un souvenir inoubliable des 24 années au cours desquelles je suis conseiller municipal, adjoint et maire pendant deux mandats. Si je n'ai pas souhaité continuer c'est qu'au fond de moi quelque chose s'est cassé. On ne voit pas disparaître une entreprise plus que centenaire, une entreprise à laquelle j'étais attaché viscéralement sans subir une déchirure qui ne peut être recousue complètement. Pour être maire de sa commune, de Preuilly en ce qui me concerne, il ne faut en aucun cas avoir failli. Je n'ai pas pu sauver mon entreprise, je n'avais donc plus le droit de rester aux commandes de cette commune.

Voilà déjà plusieurs années que j'écris ce que ma mémoire a bien voulu me restituer de ce que fût ma vie en ce monde. J'ai commencé avec les images, aussi belles et nettes que des cartes postales en couleur, de ma tendre enfance où je me découvrais dans la maison de mes grands-parents, au sein d'une grande famille qui, à l'époque, comportait quatre générations. J'ai décris mes années de petit

garçon et d’écolier, et la guerre qu’à cet âge, j’ai traversé. J’ai raconté mon adolescence, mon apprentissage, les premières années de ma vie de jeune adulte et mon service militaire. J’ai évoqué mon retour à la vie civile, la naissance de ma famille, son existence, mon travail, l’entreprise, ma vie publique, mes joies, mes peines, mes amis, tous les personnages que j’ai côtoyés et qui ont laissé quelque chose dans la mémoire.

Jusqu’à ces dernières pages, j’ai eu l’impression d’écrire une aventure linéaire où il n’y avait qu’une voie à suivre, peut-être aussi une deuxième et une troisième mais toutes étaient parallèles. Mais maintenant j’ai l’impression de m’engager dans des voies qui partent dans toutes les directions, des directions un peu floues et aux repères incertains. Et pourtant j'aurais encore tant à écrire, sur ma famille qui de deux est rendue à douze, sur les entreprises qui se sont succédé et les chantiers de toutes natures qui se sont multipliés, sur les affaires devenues de moins en moins florissantes jusqu'à la chute dont je ne me suis pas relevé complètement. Peut-être qu’avec un peu de repos, avec plus de recul, les souvenirs deviendront plus nets. Alors je reprendrai mon stylo, mais rien n’est moins sûr.

À vrai dire, ce stylo je ne l’abandonne pas, je vais le mettre au service de l’histoire de mon village, de Preuilly, sur lequel il y a tant à dire.